

B 157782 (H)
B 157789

ŒUVRES COMPLÈTES
ILLUSTRÉES
DE
ANATOLE FRANCE

TOME II

JOCASTE ET LE CHAT MAIGRE
LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD
MEMBRE DE L'INSTITUT

AVEC LES COMPOSITIONS DE É. DUFOUR
GRAVÉES SUR BOIS PAR P. ET A. BAUDIER
ET LES COMPOSITIONS DE XAVIER PRINET
GRAVÉES SUR BOIS PAR J. MALCOURONNE

PARIS
CALMANN-LÉVY - ÉDITEURS

1925



BIBLIOTECĂ CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
Bucureşti

Cota III 468642
Inventar C 199800445

BIBLIOTICA CENTRALĂ UNIVERSITATEA
BUCURESTI
COTA III HG8647

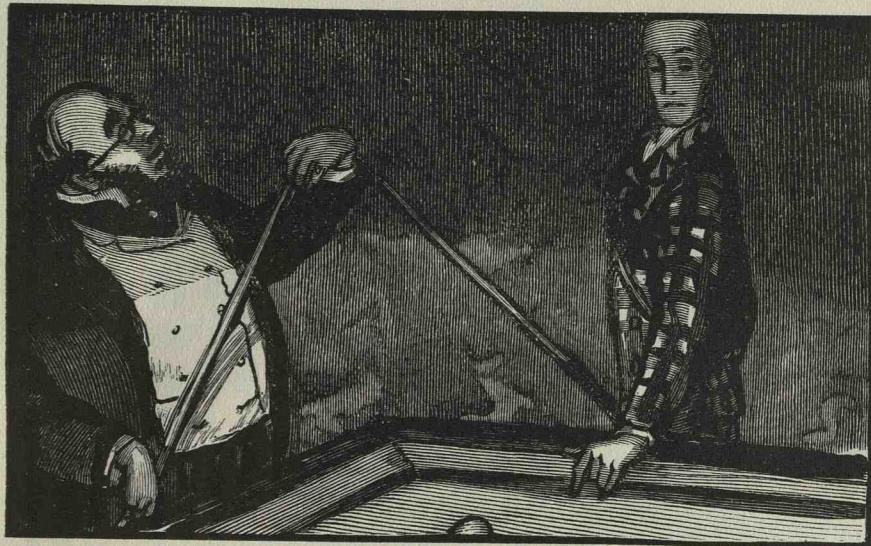
43 18

B.C.U. Bucureşti



C199800445

JOCASTE



I

Quoi! monsieur Longuemare, vous mettez des grenouilles dans vos poches? Mais c'est dégoûtant!

— Rentré dans ma chambre, mademoiselle, j'en fixe une sur une planchette, et je lui découvre le mésentère, que j'excite au moyen de pinces très délicates.

— Mais c'est affreux! Elle souffre, votre grenouille!

— Elle souffre peu en hiver et beaucoup en été. Si le mésentère est enflammé par suite d'une lésion antérieure, la douleur devient intense et le cœur cesse de battre.

— Et que vous sert de torturer ainsi de pauvres animaux?

— A édifier ma théorie expérimentale de la douleur. Je prouverai que les stoïciens ne savent ce qu'ils disent et que Zénon était un imbécile. Vous ne connaissez pas Zénon, mademoiselle? Ne le connaissez jamais. Il niait la sensation. Et tout n'est que sensation. Vous aurez des stoïciens un aperçu exact et suffisant quand je vous aurai dit que c'étaient des fous sans gaieté qui méprisaient la douleur avec une affectation insipide. Si quelqu'un de ces barbaçoles s'était trouvé sous mes pinces, dans la position de ma grenouille, il aurait vu si on supprime la douleur par un acte de la volonté. D'ailleurs il est extrêmement avantageux pour les animaux d'être doués de la faculté de souffrir.

— Vous plaisantez! A quoi peut servir la douleur?

— Elle est nécessaire, mademoiselle. C'est la sauvegarde des êtres. Si, par exemple, la flamme ne nous causait pas, dès la première atteinte, une excitation intolérable, nous nous rôtirions tous jusqu'aux os sans nous en apercevoir.

Il la regarda.

— Et c'est une beauté que la souffrance, ajouta-t-il. Richet a dit : « Il y a entre l'intelligence et la douleur un rapport tellement étroit que les êtres les plus intelligents sont ceux qui sont capables de souffrir le plus. »

— Et naturellement vous vous croyez capable de souffrir plus que personne. Je vous demanderais bien de me conter vos souffrances, mais j'aurais peur d'être indiscrette.

— Je vous l'ai dit, mademoiselle; Zénon était un sot. Si je souffrais beaucoup, je crierais. Quant à vous, qui êtes d'une organisation délicate et dont les nerfs sont des cordes sensibles, vous offrez à la douleur un instrument sonore, un clavier à huit octaves sur lequel elle pourra jouer, quand il

lui plaira, les variations les plus savantes et les plus riches.

— Ce qui veut dire en français que je serai très malheureuse. Vous êtes insupportable. On ne sait jamais si vous parlez sérieusement. Et vos idées sont tellement extraordinaires que le peu que j'en comprends me fera tourner la tête. Mais répondez-moi comme il faut, et soyez sensé une fois dans votre vie, si vous pouvez. Est-il vrai que vous nous quittiez ainsi et que vous alliez si loin?

— Oui, mademoiselle; je dis au Val-de-Grâce un éternel adieu. Je n'y ordonnancerai plus la limonade au citron. C'est sur ma demande que je suis mis hors cadre et détaché comme stagiaire en Cochinchine. Je me suis déterminé en cette circonstance comme en toute autre, après avoir mûrement réfléchi... Vous souriez, mademoiselle? Vous me croyez léger. Mais écoutez mes raisons : d'abord, j'échappe ainsi aux portières, femmes de ménage, maîtresses d'hôtel, garçons d'hôtel, marchands d'habits et autres ennemis acharnés de mon bonheur domestique. Je ne verrai plus sourire de garçons de café. Avez-vous remarqué, mademoiselle, que les garçons de café sont uniformément surmontés d'un crâne magnifique? C'est là une observation féconde; mais il est inutile de vous développer les théories qu'elle me suggère. Je ne verrai plus le boulevard Saint-Michel. Je trouverai à Shanghai des monuments ostéologiques d'après lesquels j'achèverai mon mémoire sur la dentition des races jaunes. Enfin, je perdrai ce teint vif qui témoigne, comme vous dites, mademoiselle, d'une santé insolente, et je prendrai l'aspect plus intéressant d'un citron à ses derniers jours. Il se produira dans mon foie des

JOCASTE

désordres compliqués qui exciteront vivement ma curiosité. Avouez-le, tout cela vaut bien le voyage.

René Longuemare, aide-major de première classe, parlait ainsi dans le jardin, au pied du chalet. Il y avait devant lui une petite pelouse, une pièce d'eau avec une grotte artificielle, un arbre de Judée, des houx le long d'une grille; par delà la grille, au loin, la belle vallée, la Seine, ondulant à gauche entre des rives d'un vert pâle, traversée à droite par la ligne blanche du viaduc et disparaissant entre cette immensité de toits, de clochers et de dômes, qui est Paris. La lumière, qui tombait dans le lointain poudroyant, sur le dôme doré des Invalides, y rebondissait en rayons. C'était une bleue et chaude journée de juillet; quelques nuages blancs se tenaient immobiles dans le ciel.

La jeune fille à qui René Longuemare parlait, assise dans un fauteuil de fer, leva sur l'aide-major ses grands yeux clairs et resta silencieuse, avec quelque chose d'incertain et de triste sur les lèvres.

Ses yeux, d'une nuance indécise, avaient l'air frileux et si chargés de langueur, que tout le visage qu'ils éclairaient en recevait une expression singulière de volupté, bien que le nez fût droit et les joues un peu creuses. La face, d'une nuance uniformément blême, faisait dire aux femmes : « Cette demoiselle n'a pas de teint. » La bouche, trop grande, un peu molle, exprimait des instincts de bienveillance et de facilité.

René Longuemare reprit avec effort ses détestables plaisanteries :

— Non! dit-il, il faut vous l'avouer, mademoiselle; en

quittant la France, je fuis mon bottier. Son accent tudesque m'est devenu insupportable.

Elle lui demanda encore une fois s'il était vrai qu'il partît. Alors il cessa brusquement de sourire.

— Je prends demain, dit-il, le train de 7 heures 55 du matin et je m'embarque à Toulon le 26, à bord du *Magenta*.

Il entendit le bruit des billes d'ivoire qui se choquaient sur le billard, dans le chalet, et une voix méridionale qui s'écriait emphatiquement :

— Sept à quatorze!

Il jeta un regard rapide à travers la porte vitrée sur les joueurs, fronça les sourcils, dit brusquement adieu à la jeune fille et partit vite, avec un visage bouleversé et des yeux gros de larmes.

La jeune fille le vit un moment ainsi de profil, au-dessus des houx, derrière les lances de fer de la clôture. Elle se leva, courut jusqu'à la grille, serra son mouchoir contre sa bouche comme pour y étouffer un cri, puis enfin, résolue, elle étendit les bras et appela d'une voix étranglée :

— René!

Elle laissa retomber ses bras : il était trop tard, il ne l'avait pas entendue.

Elle se colla le front contre un barreau de fer. La détente de ses traits, l'abandon de tout son être témoignaient d'une irréparable défaite.

La voix méridionale sortie du chalet cria :

— Hélène! le madère!

C'était M. Fellaire de Sissac qui appelait sa fille. Il se dressait de toute la hauteur de sa petite taille devant le tableau où les points des joueurs étaient marqués au moyen

d'anneaux de bois enfilés dans des tringles. Avec un geste magnifique, il frottait de craie le bout de sa queue de billard. Ses yeux pétillaient sous des sourcils en broussailles très épais. Il avait un air capable et satisfait, bien qu'il eût largement perdu la partie.

— Monsieur Haviland, dit-il à son hôte, je tiens essentiellement à ce que ma fille nous fasse elle-même les honneurs de mon madère. Que voulez-vous? Je suis patriarchal et biblique. En votre qualité d'insulaire, je vous crois bon appréciateur de tous les vins en général et du madère en particulier. Goûtez celui-ci, je vous prie.

M. Haviland tourna sur Hélène ses yeux ternes et prit silencieusement le verre qu'elle lui présentait sur un plateau de laque. C'était un long personnage à longues dents et à longs pieds, roux, chauve, vêtu d'un costume à carreaux. Il avait gardé sa jumelle en bandoulière.

Hélène disparut. Elle avait regardé son père avec inquiétude. Elle semblait mal à l'aise de l'entendre faire ses politesses volumineuses. Elle fit dire qu'elle était indisposée et qu'on l'excusât de ne point paraître au dîner.

Dans la salle à manger, peinte comme un café de boulevard, M. Fellaire de Sisac versait, coupait et découpaît à grand fracas. Il s'écriait : « Eh! la truelle au poisson! » quand il l'avait sous les yeux. Il éprouvait le fil du couteau avec une gravité d'opérateur forain et passait sa serviette très haut dans son gilet. Il vantait ses vins et parla d'un syracuse sec, longtemps avant de le déboucher.

Le jardinier, loué à l'année, faisait le service de la table avec un air goguenard et sournois. C'était une espèce de paysan faubourien qui jetait dans l'oreille de son maître

d'assez vertes reparties sans que celui-ci parût les entendre.

M. Haviland, qui avait le sang à fleur de peau, mangeait beaucoup, devenait très rouge, restait mélancolique et ne disait rien. M. Fellaire de Sisac, ayant annoncé qu'il ne parlerait pas d'affaires, se mit presque aussitôt à exposer ses principales opérations. Il était agent d'affaires et avait une clientèle de propriétaires et de commerçants expropriés. Les grandes percées de rues et de boulevards, si lestelement poussées par M. Haussmann, lui donnaient de la besogne.

Il fallait en effet qu'il eût gagné beaucoup d'argent en peu de temps, car (ce qu'il ne disait pas) on l'avait vu longtemps, un portefeuille sous le bras, traîner ses bottes éculées dans les environs de la rue Rambuteau. C'est là qu'au fond d'une cour, dans un cabinet obscur, il donnait audience à quelques charcutiers en détresse. Il se fit, dans ce logis malsain, les joues bouffies et blafardes qui ne cessèrent plus désormais de prendre des deux côtés de son visage.

Une plaque de cuivre, vissée à sa porte, indiquait son nom : *Fellaire*; et ces mots : *de Sisac*, entre parenthèses, comme une mention d'origine :

FELLAIRE (DE SISAC)

Sur une nouvelle plaque, au seuil d'un nouveau domicile, les parenthèses furent remplacées par une virgule après le premier nom :

FELLAIRE, DE SISAC

Sur une troisième plaque, posée à la suite d'un troisième déménagement, la virgule ne reparut pas et rien ne la remplaça :

FELLAIRE DE SISAC

Maintenant, il n'y a plus de plaque à la porte de l'agent d'affaires, qui occupe, en ville, un appartement orné de glaces, au premier étage d'une maison de la rue Neuve-des Petits-Champs, et qui a fait bâtir un chalet à Meudon. M. Fellaire est natif de Sisac, près Saint-Mamet-la-Salvétat, dans le département du Cantal, où son frère est encore aujourd'hui meunier.

Aussitôt qu'il apprit qu'une partie de la Butte-des-Moulins devait tomber pour dégager les abords du Théâtre-Français, M. Fellaire de Sisac lança des cartes, des prospectus, des circulaires, et fit des visites aux propriétaires et aux principaux commerçants des immeubles condamnés. Dans ce qu'il nommait « sa tournée », il alla voir, à l'hôtel Meurice, M. Haviland, qui possédait une grande maison située au pied de la Butte, près du théâtre. Cette maison appartenait à la famille Haviland depuis près de deux siècles.

Le banquier John Haviland y établit ses bureaux en 1789. Il mit des fonds considérables à la disposition du duc d'Orléans, qu'il considérait comme le successeur désigné de Louis XVI, si, comme il le pensait, les Français s'en tenaient à la Royauté constitutionnelle. Mais ni les événements dans leur marche violente, ni le duc naturellement indécis, ne se prêtèrent aux projets de l'audacieux banquier. Celui-ci se retourna du côté de la cour et favorisa la contre-révolution. Il se mit en communication avec la reine par l'intermédiaire de la belle madame Elliot. Après la chute définitive de la Royauté, dans la journée du 10 août, il s'enfuit en Angleterre et resta en rapport avec le duc de Brunswick et les princes. Son caissier, David Ewart, âgé

de quatre-vingt-un ans, voulut rester à Paris pour sauvegarder les intérêts menacés de la maison. N'ayant pu obtenir une carte de civisme et par cela même considéré comme suspect, il fut arrêté et conduit à la Conciergerie, où il sembla oublié pendant plus de quatre mois. Enfin, traduit, le 1^{er} thermidor 1794, devant le tribunal révolutionnaire et condamné comme conspirateur à la peine capitale, il fut guillotiné le même jour, sur la barrière du Trône, nommée alors barrière Renversée.

La banque Haviland fut sauvée de la ruine par l'énergique fidélité de ce vieillard. Mais la maison de la Butte-des-Moulins cessa d'en être un des comptoirs. On la mit en location.

Elle était bien noircie et souillée quand on la marqua pour la pioche. Sur la façade, les fenêtres étaient surmontées de la coquille de Louis XV. Un mascaron, coiffé d'un casque, faisait encore sa grimace héroïque sur la clef de voûte et dominait la porte cochère; mais, situé sur les confins des enseignes murales du teinturier et du serrurier, il était peint d'un côté en bleu et de l'autre en jaune. Des petits tableaux, pendus à droite et à gauche de la porte et sous la voûte, offraient des noms de copistes et de costumiers. A l'intérieur, l'escalier de pierre, bordé d'une magnifique grille de fer forgé, était déshonoré de poussière, de crachats et de feuilles de salade. On y sentait une odeur alcaline très aigre. Des cris d'enfants s'entendaient sur les paliers, et les portes entre-bâillées des logements laissaient apercevoir des femmes en camisole et des hommes en manches de chemise, dans le négligé du travail ou de la flânerie.

Telle était la maison Haviland à ses derniers jours.

M. Fellaire de Sisac, chargé des intérêts du propriétaire, l'avait visitée. Il avait constaté trente mètres de façade, deux boutiques avec dépendances et trente-deux exploitations diverses avec matériel, y compris la remise, où une marchande des quatre-saisons remisait sa voiture, et la mansarde, où une ouvrière cousait à la mécanique. Le tout fut mentionné dans un rapport destiné à édifier sur la valeur de l'immeuble le conseil nommé par l'administration de la ville à l'effet d'indemniser les propriétaires expropriés. Dans le cas probable où l'affaire serait portée devant le tribunal compétent, M. Fellaire de Sisac fournit l'avoué et l'avocat.

M. Fellaire de Sisac invita M. Haviland à dîner d'abord à Paris, puis à Meudon. Il faisait passer toute sa clientèle à sa table, agissant de la sorte par politique et par inclination. C'est devant les verres qu'il savait manier les hommes; il était persuasif au dessert. D'ailleurs, il aimait à déboucher des bouteilles; il appelait cela : vivre. Dans les époques les moins prospères de sa vie, il sablait le vin blanc du marchand de vin, avec des marrons rôtis, sur la toile cirée, dans un cabinet de société. C'est là qu'il donnait des consultations aux boutiquiers embarrassés. Maintenant, il recevait chez lui; il avait de l'argenterie et du linge à son chiffre.

Or, M. Fellaire de Sisac et M. Haviland en étaient au café. Les feux rouges et bas du soleil couchant doraien la salle à manger du chalet. L'homme d'affaires, dont les joues mortes continuaient de pendre lourdement, faisait courir sur son hôte des yeux agiles.



— Goûtez-moi ce cognac, cher insulaire, dit-il.

Ce nom d'insulaire lui semblait élégant. Il dit ensuite « Albion » pour dire l'Angleterre; mais il s'excusa d'être aussi romantique.

M. Haviland but le cognac, demanda un verre de vin et dit :

— J'espère que l'indisposition de mademoiselle Fellaire est sans gravité.

M. Fellaire l'espérait aussi, et M. Haviland rentra dans le silence.

Il se leva avec une raideur anglaise compliquée d'arthritisme, car il avait les genoux perclus de douleurs rhumatismales. Son pardessus jaune sur le bras, il avait déjà franchi la grille du jardin quand il reprit la parole.

— J'ai l'honneur, dit-il à son hôte, de vous demander la main de mademoiselle Fellaire, votre fille.

Le petit homme allait probablement faire une réponse habile, mais pétulante. L'Anglais lui mit un papier dans la main.

— Vous trouverez là, dit-il, le relevé exact de ma fortune. Envoyez-moi la réponse par lettre chargée, s'il vous plaît. Ne me reconduisez pas. Non!

Et il prit d'un pas raide le chemin de la gare.

M. Fellaire, que rien ne surprenait d'ordinaire, était surpris. Il fit douze fois, avec agilité, le tour de la grotte artificielle. La lune éclairait ses grosses joues inertes qu'il semblait, en se démenant, porter comme un masque. Il songeait : — Quoi? cet homme passe chez moi comme tant d'autres, comme tout le monde. — Je traite deux cents inconnus par an. — Il ne dit rien; il voit ma fille six fois

et n'ouvre la bouche que pour me la demander en mariage ! Ah ça ! mais... est-ce qu'Hélène aurait mené si lestement cette saynète à deux personnages ?... Mais non ! Je ne suis pas un père de comédie, un Cassandre. Je sais ce qui se passe chez moi et je suis sûr que la pauvre enfant ne lui a pas adressé quatre fois la parole. Je crains même qu'elle n'accueille pas comme elle devrait ce...

Il se mordit le pouce et s'arrêta, l'œil fixe, comme un homme qui mesure un obstacle. Puis il rentra délibérément dans le chalet. En passant par la salle à manger, il lut le papier que M. Haviland lui avait remis, puis il monta dans la chambre de sa fille. Il posa son cigare sur la perse rose qui garnissait la cheminée et s'assit, comme un médecin, au chevet du lit où Hélène était couchée. Il lui demanda :

— Eh bien, comment allons-nous, ma mignonne ?

Comme elle ne répondait pas, il ajouta :

— Monsieur Haviland a demandé ce soir de tes nouvelles d'une façon vraiment bien affectueuse...

Après une pause, de la voix grasse d'un homme qui a bien diné :

— Comment le trouves-tu ?

Il n'obtint pas de réponse encore. Mais, à la lueur de la bougie qui brûlait sur la cheminée, il vit qu'elle avait les yeux ouverts et fixes, le front contracté, un air de pénible réflexion. Il jugea très justement qu'elle connaissait les intentions de M. Haviland, et il ne craignit plus de frapper un coup brusque. Il lui dit :

— Monsieur Haviland te demande en mariage.

Elle répondit :

— Je ne veux pas me marier ; je me trouve bien avec toi.

Alors il se ramassa dans la causeuse, ajusta ses poings sur ses genoux et tira un souffle sifflant de sa gorge ulcérée de liqueurs et tapissée de sucreries. Il prenait son attitude d'homme d'affaires.

— Fillette, tu ne me demandes pas ce que je lui ai répondu?

— Eh bien, que lui as-tu répondu?

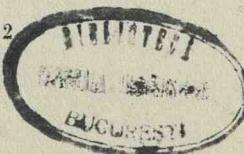
— Mon enfant, je n'ai rien dit qui pût t'engager en aucune façon. J'ai voulu te laisser libre. Je ne me reconnaiss pas le droit de t'imposer ma volonté. Tu sais bien que je ne suis pas un tyran.

Elle s'accouda sur l'oreiller.

— Non, dit-elle, tu es un excellent père; et, puisque je ne veux pas me marier, tu ne m'y forceras pas.

Il reprit avec bonhomie :

— Je te le répète, ma fille, tu seras libre comme l'air; mais nous pouvons bien causer de nos petites affaires. Je suis ton père; je t'aime. Je puis te dire des choses que tu es assez grande fille pour entendre. Voyons! causons comme une paire d'amis. Nous vivons bien, tous les deux; nous vivons même très bien. Mais nous n'avons pas ce qu'on appelle une fortune assise. Je suis le fils de mes œuvres; je suis arrivé trop tard, trop tard! Il coulera de l'eau sous le pont avant que je t'aie amassé une dot. Et d'ici là, qui sait ce qui arrivera? Tu as vingt-deux ans, et le parti qui s'offre à toi aujourd'hui n'est pas à dédaigner. C'est même ce que j'oserais appeler une trouvaille. Haviland n'est pas, à proprement parler, un jeune homme. Tu vois, fillette, que je suis juste. Mais c'est un gentleman, un vrai gentleman. Il est très riche.



Ayant la bouche pleine de ce dernier mot, il frappait la poche de son habit, dans laquelle était le papier que l'Anglais lui avait remis. Il poursuivit en s'échauffant :

— Ce diable d'Haviland est à la tête d'une fortune magnifique. Des immeubles, des bois, des fermes, des valeurs en portefeuille! tout! C'est superbe!

Elle fit une grimace de dégoût et haussa les épaules. Il sentit qu'il était brutal. Il reprit :

— Ne crois pas, fillette, que je veuille te voir faire ce qu'on appelle un mariage d'argent. Non! Je t'aime et je veux ton bonheur!

Il aimait véritablement sa fille, et son amour paternel lui mit de l'attendrissement dans la voix. Il reprit :

— Dieu m'est témoin que je ne veux que ton bonheur. Je sais ce que c'est que le sentiment, et, quand j'ai épousé ta mère, je n'ai pas regardé au magot. Veux-tu que je te dise? Moi, je suis un rêveur, un sentimental. Oh! je suis romantique au fond. Sais-tu ce que j'aurais fait si les circonstances l'avaient permis? J'aurais fait de la poésie à la campagne. Mais, que veux-tu? j'ai été pris corps et âme par les affaires. Maintenant je suis dans l'engrenage jusqu'au cou! Ah! dame! la vie n'est pas tout roses, et il faut savoir faire des sacrifices. Eh bien, ma fillette, mon rêve est de te les épargner, à toi, les sacrifices. Je veux t'éviter les gênes, les misères de l'existence. C'est assez que ta pauvre mère les ait éprouvées et soit morte à la tâche... morte à la tâche, tu m'entends!

Il passa le revers de sa main sur ses yeux. Il était vraiment ému. Dans le fait, sa femme était morte phthisique dans sa famille, à Niort, où il l'avait renvoyée pour se tirer plus

lestement d'affaire, seul; mais il se grisait et s'attendrissait à toutes les paroles qui lui venaient. Il prit entre ses mains la tête de sa fille, la couvrit de baisers et, dans un grand élan :

— Écoute-moi, dit-il; je te connais bien, ma Lili; il te faut du bien-être, du luxe. C'est ma faute. J'ai été trop ambitieux. Je n'ai rien trouvé de trop grand ni de trop beau pour toi. Je t'ai élevée pour la fortune. Tu n'as appris ni à te servir ni à compter. Si tu ne deviens pas riche, tu seras la plus malheureuse des femmes, et c'est moi qui aurai fait ton malheur. Quelle responsabilité pour ton pauvre père! J'en mourrais! Mais elle est venue, la fortune; elle est là qui frappe à ta porte. Hein? petite, nous lui dirons d'entrer. Vois-tu bien? je t'aime, je t'adore, ma fillette. Je sais ce qui te convient : l'amour ne trompe pas. Laisse-moi faire!

Hélène demanda d'un ton négligent si M. Haviland avait l'intention de se fixer à Paris.

— Oui, certes! s'écria M. Fellaire, qui n'en savait absolument rien.

Il ajouta que son futur gendre était élégant de manières et capable encore de tourner la tête à bien des jeunes femmes. Et quant à ses sentiments, ils étaient d'une délicatesse... M. Fellaire ne pouvait concevoir qu'on eût des sentiments si délicats. Il frappa le dernier coup : parla d'hôtel, de voitures, de bijoux.

Hélène songeait que René Longuemare était parti, parti bien loin et pour longtemps, sans un mot d'amour, sans un mot de regret. S'il avait dit seulement qu'il reviendrait, qu'il emportait une pensée, un souvenir. Mais rien! C'est donc que René ne l'aimait pas. Non, il n'aimait que ses

livres, ses fioles, son scalpel et ses pinces. Il l'avait distinguée pour sa complaisance à l'écouter : voilà tout ! Il lui disait mille folies à elle comme à une autre, comme à toute autre. Pourtant, s'il l'aimait en secret, comme elle avait cru plusieurs fois le sentir ? Eh bien, elle se vengerait de sa désertion. Puis, son père disait vrai : elle était élevée pour la richesse ; elle avait la vocation du luxe. D'ailleurs, comment résister ? Quelle fatigue de se débattre ! Le premier assaut l'avait accablée déjà ! Son père reviendrait à la charge.

Hélène était de ces âmes qui acceptent d'avance la défaite. Enfin, l'amour de l'étranger la flattait. Elle savait, à des indices certains, combien cet amour était profond et vrai ; cet homme qui touchait au déclin, qui avait parcouru vingt-cinq ans la terre entière sans se désennuyer ; qui, de glace pour tout le monde, s'éprenait d'elle comme un jeune homme, et qui, après trois mois de visites presque silencieuses, lui offrait son nom et sa fortune, cet homme-là n'était-il pas étrange, chevaleresque, généreux, et ne pouvait-on pas l'aimer ?

Elle souleva sa belle tête d'expression indécise et murmura :

— Nous verrons.

II

Il est bien vrai qu'Hélène Fellaire avait été élevée pour être riche. Elle se rappelait de son enfance les bas troués, le froid aux pieds, les assiettes de charcuterie qu'elle abominait, les stations sous les portes cochères pendant les déménagements, et le visage allongé de sa mère dans les soirées d'hiver. Elle se rappelait sa mère chantant ou grondant, agitée ou brisée, tourmentée, tourmentante. Une fois, elles étaient toutes deux en voyage. Où cela? Quand cela? Hélène ne le savait plus. Ce qu'elle savait, c'est qu'elle était petite alors. C'était la nuit; sa mère, l'ayant tournée contre la ruelle, lui avait dit impérieusement : Dors. Puis la pauvre dame avait ôté sa chemise et l'avait lavée dans la cuvette. Hélène s'amusait beaucoup de sa

maman entortillée d'un châle sur la peau et savonnant. Mais plus tard, quand elle découvrit que sa mère avait fait cela parce qu'elle était pauvre, elle fut saisie d'effroi.

Elle était, dès sa petite enfance, une affectueuse et délicate créature. Elle s'attendrissait sur toutes les souffrances qu'elle pouvait comprendre. Elle donnait aux petits pauvres des bonbons et des chiffons de poupée. Elle eut en cage un moineau qu'elle bourrait de sucre et qui périt écrasé contre une porte. Ce moineau lui procura des trésors de joie et de douleur. « Praxô éleva un tombeau à sa cigale par qui elle connut qu'on meurt. » Ainsi le poète de *l'Anthologie* fait parler l'enfant ionienne. Hélène ressentit, à la mort de son moineau, une sorte d'effarement qui lui resta pendant toute une saison.

Sa mère, fanée par la misère et sans cesse agitée par la jalousie que lui donnait un mari beau parleur, noctambule et avide d'argent de poche, n'avait pas cette quiétude, cette paix du cœur, cette présence assidue d'un esprit vigilant qu'il faut aux mères pour développer avec adresse et bonheur les petites âmes obscures qu'elles ont mises au monde. Hélène, embrassée ou fessée sans savoir pourquoi, renonçait à distinguer ses bonnes actions de ses mauvaises et s'engourdisait.

— Cette enfant me fera mourir! s'écriait tout à coup madame Fellaire. Je ne sais pas ce que j'ai fait à Dieu pour qu'il m'ait donné un monstre pareil!

Puis, c'étaient des vociférations, des sanglots, des poings crispés, des portes claquant avec fracas les chambranles. La pauvre petite, haletante et le cœur gros, se coulait sans bruit dans sa couchette et s'endormait

avec des larmes sur les joues. Le lendemain matin, elle se réveillait sous une musique de baisers, de douces paroles, de jolies cantilènes que lui versait sa maman, tout éclaircie depuis la veille par quelques tardives attentions de M. Fellaire.

Quant à son papa, Hélène le trouvait très beau, très bon, très grand. Ses épais favoris et ses gilets blanches lui semblaient miraculeux. M. Fellaire était un Dieu pour sa fille; mais, à la manière des dieux, il se montrait rarement. Absent tout le jour, il rentrait tard. Il est vrai qu'après certains mécomptes éprouvés au dehors, il avait des poussées d'assiduité domestique. Il promenait sa Lili au Jardin des Plantes, la menait en voiture, la conduisait dans les cafés, où on lui servait de l'eau sucrée et même des sirops. De plus, elle trempait le bout de sa langue dans le verre de son papa et faisait une grimace au goût amer de la boisson verte. C'était délicieux, mais c'était rare. Et le dieu s'évanouissait. Madame Fellaire n'en devenait ni moins maussade, ni moins irritable, certes. Hélène, près d'elle, dans sa petite chaise, songeait à son papa avec de grands élancements d'amour, et le fantôme du merveilleux gilet blanc apparaissait à ses yeux éblouis; mais elle était paresseuse et se plaisait à ne rien faire. C'était d'ailleurs ce qui lui réussissait le mieux. Madame Fellaire ne prenait pas garde aux flâneries silencieuses de sa fille, et il suffisait, au contraire, d'une traînée de rire enfantin pour la faire éclater en reproches.

Hélène était d'un sensualisme précoce. Elle aimait d'instinct le luxe et raffinait comme elle pouvait sur l'ordinaire de la maison. Son penchant pour les délicatesses de

la table et du vêtement faisait la joie de M. Fellaire, qui était un connaisseur.

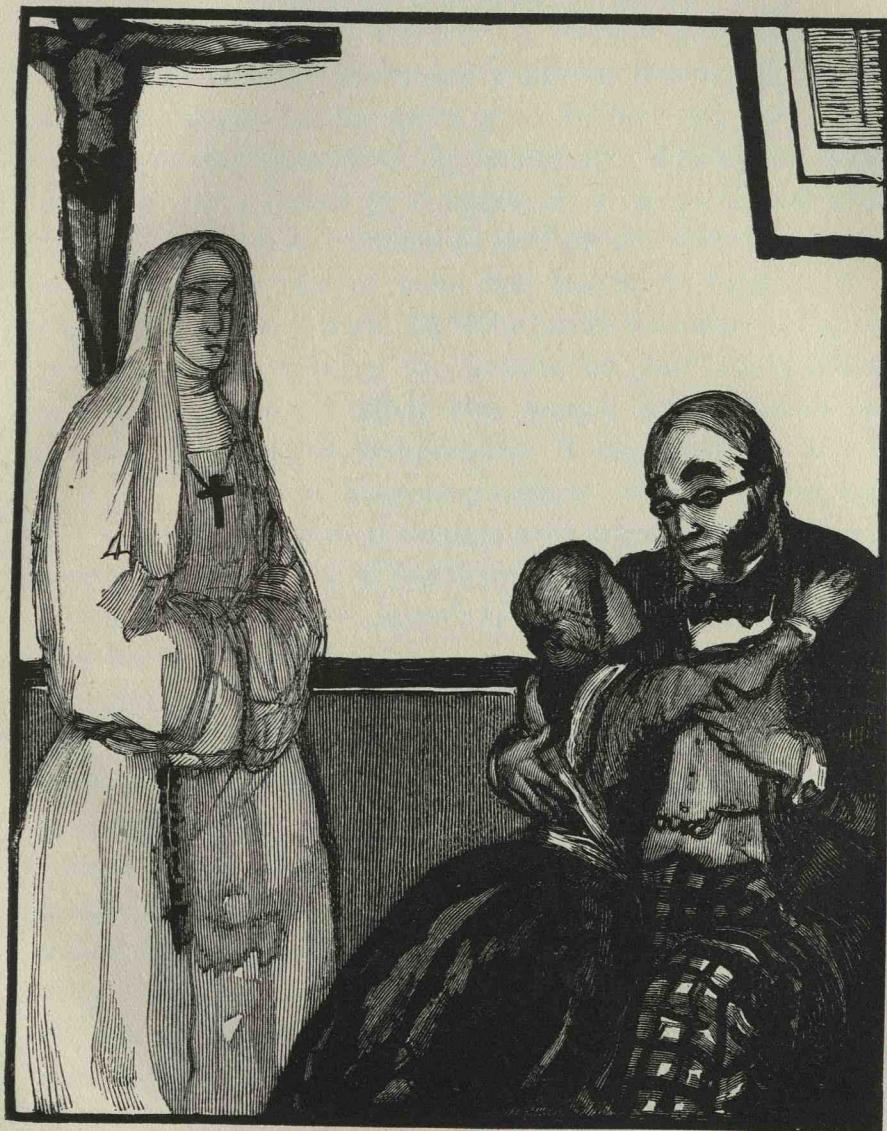
Elle avait sept ans quand il la mit en pension à Auteuil, chez les Dames du Calvaire. Les robes blanches, le visage blanc des Mères, la paix de la maison, la sécurité d'une vie régulière, lui firent du bien.

Un jour, on lui dit que sa maman, qui était partie en voyage, ne reviendrait plus, plus jamais. Ce « plus jamais » lui fit une grande peur; elle étouffa de sanglots. On lui mit un sarrau noir et on la lâcha dans le jardin. Ce jardin était pour elle une contrée mystérieuse, immense, pleine de choses vivantes, un monde enchanté, une terre de miracles. Son père venait la voir toutes les semaines et lui apportait des gâteaux. Il était admirable d'amour et d'orgueil paternels.

Lassé de tous les trottoirs battus pour rien, de tous les escaliers montés avec angoisse, de toutes les portes fermées au nez, de tous les courriers écrits sur le coin d'une table de café, crotté de toutes les boues, ayant parfois relancé le client jusque devant le saladier de vin chaud des bals de faubourg, chien errant de la chicane interlope, il apparaissait, tous les jeudis, brossé, lustré, ganté, rasé de frais, avec du linge blanc, dans le parloir des Dames du Calvaire. Alors il avait l'air heureux, la mine reposée. Ses grosses joues blanches étaient tout à fait convenables. La Mère Sainte-Geneviève, directrice de la maison d'Auteuil, lui témoignait beaucoup de considération. Deux des plus grandes pensionnaires rêvaient de lui au dortoir.

Hélène admirait beaucoup son papa.

Et vraiment M. Fellaire était héroïque à sa façon. Un jour



qu'il était dénué de toute monnaie, il emprunta à un de ses confrères les poésies d'Alfred de Musset, qu'il vit sur la table. « Je veux les relire une centième fois », dit-il. Et il alla les vendre sur les quais pour acheter des gants qu'il boutonna négligemment le lendemain devant la sœur tourière. Les gâteaux qu'il apportait à chaque visite pour Hélène et ses amies venaient de quelque pâtissier marquant, et les bonbons étaient dans des boîtes de haut goût, à emblèmes et à surprises. La Mère Sainte-Geneviève, l'ayant pris en grande estime, le consulta un jour sur quelque affaire litigieuse. Il offrit son temps, son activité, ses lumières. On daigna les prendre. Il rayonnait de joie et d'orgueil. Dans son désir de plaisir, il mit à ses mémoires des faveurs bleues et il traitait avec onction les matières contentieuses. Quand il feuilletait des dossiers devant la Révérende Mère, il se mouillait le pouce du bout de la langue avec beaucoup de discrétion et une sorte de pudeur. Chaque consultation, il est vrai, le mettait au supplice; mais c'était une torture délicieuse. Il subissait, pendant des heures entières, les explications de cette dame bornée, défiante, entêtée et douce, qui se dérobait ensuite à toute démonstration avec l'aisance d'une longue habitude. Cette belle femme blanche, un peu bouffie, qui, les yeux baissés et les mains dans les manches, ne parlait qu'à voix basse, l'intimidait extrêmement. Qu'il se sentait mieux à l'aise avec ses clients ordinaires, les cabaretiers suburbains et les fabricants brevetés de ceintures hygiéniques, qui venaient jeter sur son bureau à cylindre, avec d'effroyables jurons, une botte de jugements et d'assignations.

La Mère Sainte-Geneviève avait les grandes manières

d'une abbesse de l'ancien régime. Une de ses élégances était de ne jamais soupçonner M. Fellaire d'avoir besoin d'argent. Il avançait constamment à la communauté des sommes dont la moindre lui coûtait des combinaisons à faire éclater une cervelle ordinaire.

Mais aussi, quelle volupté pour lui d'entendre, le dimanche, les vêpres dans une tribune de la chapelle parfumée d'encens et d'iris, et de découvrir dans la nef sa fille penchée sur son livre d'église, entre la nièce d'un conseiller d'État et la cousine d'un prince monténégrin ! Après avoir contemplé la belle chevelure de son enfant et les épaules un peu pointues, mais fines, dans le corsage de mérinos brun, les verres de ses lunettes se brouillaient et il se mouchait comme au théâtre après les situations émouvantes.

Les affaires de la communauté lui coûtaient quelque argent, mais lui procurèrent des relations avantageuses.

— J'ai la vogue, pensait-il, et ses gilets, tant de piqué blanc que de velours imprimé, moucheté, frappé, se bombaient sur sa poitrine avec une ampleur nouvelle.

Hélène grandissait, devenait belle. Ses cheveux, long-temps trop pâles et fades, comme ceux de sa mère, se doraien magnifiquement. Elle était douce, paresseuse, dégoûtée, avec de grands élans d'affection et des attendrissements rapides. On avait bien du mal, au réfectoire, à lui faire manger autre chose que de la salade et du pain avec du sel. Elle s'était fait une amie chez qui elle allait les jours de sortie, Cécile. Cette amie, fille d'un agent de change, était une petite personne de seize ans, à la fois puérile et vieillotte, coquette, pas très méchante ni malfai-

sante, nullement dépravée, faute d'imagination, et très riche. Elle avait l'esprit d'une femme de trente ans tout à fait nulle, ce qui lui donnait parmi ses compagnes le prestige d'une nature extraordinaire. Elle mena Hélène chez son père, à Passy, dans la chambre capitonnée où elle croquait des bonbons. Hélène s'alanguissait dans ce nid d'étoffes; quelque chose de son âme s'y étiolait. Quand elle en sortait, tout lui semblait terne, dur, rebutant. Elle n'avait plus de courage. Elle rêvait d'avoir une chambre bleue et d'y lire des romans, couchée dans une chaise longue. Il lui vint des maux d'estomac quiachevèrent de l'abattre. Une nuit, il y eut une folle alerte dans le couvent. On cria : Au feu ! Toutes les pensionnaires sautèrent du lit et roulèrent ensemble dans les escaliers, les unes en jupon, les autres enveloppées de couvertures. Les petites suivaient en hurlant, les bras tendus et les pieds embarrassés dans leurs longues chemises de nuit. On reconnut bientôt qu'il n'y avait pas d'incendie. La Mère Sainte-Geneviève gronda toutes ces folles et félicita Hélène de n'avoir pas quitté son lit. Elle n'avait pas bougé, en effet, par mollesse, par cette sorte de lâcheté qu'elle avait devant la vie. Elle laissait faire, indifférente à ce qui l'entourait, rêvant de bijoux, de robes, de chevaux, de promenades en bateau, et fondant en larmes à la seule pensée de son père.

Elle sortit du couvent sachant saluer dans un salon et jouer une valse sur le piano. Elle trouva la maison paternelle montée à neuf. Elle en fit les honneurs. Elle eut sa chambre bleue. Son père avait pour elle des bontés, des prodigalités de vieux protecteur. Il la menait dans les petits théâtres et la faisait souper après le spectacle. Il

croyait bien faire. Une cruelle déception pour elle fut de découvrir que ce père si bon, si facile, n'était pas le gentilhomme qu'elle voyait autrefois dans le parloir du couvent. Ses manières d'opérateur forain, ses politesses de table d'hôte la blessaient cruellement. Elle avait appris la bienséance chez les Dames du Calvaire; elle avait le goût noble et le tact de ce qui est décent.

Sa beauté lui attirait des hommages d'une vivacité brutale qui l'indignaient. Personne ne songeait à la demander en mariage. Elle fut reprise de maux d'estomac. Tous les hommes qu'elle voyait chez son père lui semblaient ennuyeux. Ils se ressemblaient tous. Empressés, inquiets, sentant la fièvre et se rongeant les ongles, c'était des gens surchauffés, qui brûlaient leurs bottes, leurs chevaux, leur vie. Enfin il en vint un qui l'intéressa.

C'était un jeune chirurgien militaire, René Longuemare. Envoyé par son père, vieil agent-voyer des Ardennes, chez M. Fellaire de Sisac, pour quelque affaire, il s'habitua à la maison de la rue Neuve-des-Petits-Champs et y devint assidu.

Bien qu'avec sa robuste charpente et sa face colorée il ne fût pas beau, et quoique sa conversation eût des rudesses et des obscurités, Hélène aimait à le voir et se plaisait à l'entendre causer. Il lui tenait, sur la religion et sur la morale, des propos à faire dresser les cheveux sur la tête, mais qui l'amusaient, sans qu'elle y comprît grand chose.

— L'homme descend du singe, lui disait-il.

Et, comme elle se récriait, il donnait à sa thèse des développements tour à tour ardu et comiques.

Longuemare amena quelques amis, et un cercle de jeunes savants fut ainsi formé chez ce bon M. Fellaire, qui n'y fit jamais aucune attention.

L'aide-major avançait des propositions telles que celles-ci : La vertu est un produit, comme le phosphore et le vitriol.

L'héroïsme et la sainteté sont l'effet d'une congestion du cerveau.

La paralysie générale fait seule les grands hommes.

Les dieux sont des adjectifs.

Les choses ont toujours existé et existeront toujours.

— Fi donc ! lui disait-elle.

Mais elle se délectait au timbre de cette voix mâle et jeune ; elle admirait, comme une force mystérieuse, cette intelligence expansive et libre, qui, le soir, entre une tasse de thé et un verre de kirsch, lui jetait à elle, jeune fille, les curiosités, les magnificences et les horreurs de la nature, pêle-mêle, ainsi qu'un tribut de barbare aux pieds d'une reine surprise et flattée. Cependant on entendait dans le salon des voix mornes qui parlaient de traites impayées, de jugements du tribunal de commerce et de travaux de maçonnerie mis en adjudication.

Puis vint une ombre qui erra silencieuse entre les groupes divers, une grande ombre raide et rousse, de forme à la fois grotesque et noble. C'était l'âme en peine de M. Haviland. Hélène ne confondait pas celui-là avec les autres ; elle lui trouvait de la noblesse, une grande distinction d'âme, et elle se savait aimée de lui, bien qu'il ne lui parlât jamais.

Quant à Longuemare, en dépit de toutes ses audaces

scientifiques, il était naïf; il la respectait profondément et l'admirait en silence. Après avoir fait grand étalage de brutalité, il trouvait pour elle les paroles les plus délicates. Il était toujours gai devant elle : c'était souvent par complexion; c'était quelquefois aussi par courage, car il l'aimait, et, plutôt que de le lui dire, il se fût coupé la langue avec les dents. Il n'avait que sa solde en attendant mieux. Quant à mademoiselle Fellaire, il ne doutait pas qu'elle ne fût très riche.

Elle le raillait, feignait de le croire très étourdi et pis que cela, mais elle s'attacha lentement et profondément à lui, jusqu'au jour où il vint à Meudon lui faire un brusque adieu.



III

La maison de la Butte-des-Moulins était tombée; le mascaron dont une joue était bleue et l'autre jaune s'était émietté sous la pioche. Elle s'était évanouie avec le reste, la petite chambre où le vieux caissier David Ewart fut arrêté pour être conduit au tribunal révolutionnaire et à la guillotine. Pendant quelque temps les nuages de poussière grise qui tournoyaient dans les rues d'alentour portèrent dans les gosiers des hommes et des chevaux les parcelles fort âcres de la vieille demeure. Maintenant, ceux qui l'avaient habitée, le teinturier et le serrurier entre

autres, n'auraient pu en retrouver l'emplacement exact.

Le domaine de M. Fellaire de Sisac, à Meudon, s'était considérablement accru. La grille, qui serrait jadis le chalet d'assez près, s'était élargie pour contenir le terrain voisin, sur lequel s'éleva aussitôt un petit château gothique avec tourelles, créneaux et mâchicoulis en briques. Le tout avait un nom : c'était la *Villa de Sisac*. Le plâtre en était frais encore, quand un jour un écriteau pendu à la grille annonça que la maison, le chalet et les dépendances étaient à vendre ou à louer présentement.

Les saisons se succédaient et l'écriteau se balançait au vent. La pluie et le soleil l'avaient ridé et jauni.

Enfin, par des jours d'automne, un silence de désolation s'abattit sur le coteau de Meudon. Puis, à pas lourds, le fusil à l'épaule, le casque de cuir sur la tête, des soldats allemands entrèrent dans le chalet abandonné et y logèrent. Ils firent du feu dans le calorifère avec les planches cirées des parquets. Le toit fut crevé par un obus. Le grand hiver était venu. La France était envahie, Paris assiégué. Dans ce grand écroulement d'un peuple, la fortune de M. Fellaire achevait de s'abîmer.

L'arrêt des travaux d'édilité après la retraite du préfet de la Seine, sous le ministère Chevandier de Valdrôme, avait déjà porté un rude coup au cabinet d'affaires de la rue Neuve-des-Petits-Champs. M. Fellaire, que la chance abandonnait, s'abandonnait aussi. Il cessait de teindre ses favoris, mettait des redingotes poudreuses et portait des lunettes en écaille. Il allait risquer dans les tripots les louis d'aubaine qui lui tombaient encore. Depuis que sa fille ne tenait plus sa maison, il y recevait des filles

rousses, peintes, qui chantaient dans les escaliers. On le rencontra un jour aux Folies-Bergère avec une femme à chaque bras. Pendant le siège de Paris, il redevint grave et fonda une société d'assurances sur la vie : le *Phénix de la garde nationale*. Mais personne n'y fit attention.

Hélène était mariée; elle voyagea pendant quatre ans; cette vie aisée et sans soins lui plaisait. Grande, belle, vêtue avec une magnificence sévère, elle était admirée dans les hôtels et dans les casinos, où sa nonchalance lui donnait un air d'aristocratie. Elle s'efforça d'aimer son mari. Mais, avec une pleine probité et un haut sentiment de l'honneur, il était affreusement ennuyeux. Il voyait, entendait, disait et accomplissait tout avec une égale gravité. Il n'y avait pour lui ni grandes ni petites choses; il n'y avait que des choses dignes d'être prises en considération. Après avoir donné des diamants à sa femme, il la torturait naïvement pendant deux heures pour un compte de trois francs qu'elle ne savait pas rendre. Il faisait des largesses d'une façon étroite; la prodigalité avait chez lui un air d'avarice. Il intervenait dans tous les gaspillages de sa jeune femme, non pour les réduire, mais pour les enregistrer. Il lui permettait d'être dissipatrice, mais à la condition qu'elle accomplît toutes les formalités. Un tiers de sa vie se passait à compter les centimes avec les garçons d'hôtel. Il mettait une obstination invincible à ne pas se laisser voler d'un sou: il s'y fût volontiers ruiné.

D'ailleurs, il calculait tout: les distances à un mètre près, les longitudes, les latitudes, les altitudes, la hauteur barométrique, les degrés du thermomètre, la direction du

vent, la position des nuages. A Naples, il cuba le tertre de Virgile.

Il avait la manie de ranger et ne pouvait souffrir qu'un journal restât ouvert sur un canapé. Il exaspérait Hélène en lui remettant vingt fois par jour dans les mains le livre ou la broderie qu'elle avait laissé traîner. Elle se rappelait alors son père, qui oubliait ses cigares sur les bras des fauteuils de damas. Mais cela n'était rien. La grande souffrance d'Hélène était de vivre avec un homme totalement dépourvu d'imagination. Cette faculté était si étrangère à M. Haviland qu'il était incapable de peindre un sentiment ou de donner de l'intérêt à une pensée. Depuis qu'ils étaient mariés, il n'avait jamais ouvert la bouche que pour énoncer un fait précis, direct, immédiat. Sans doute il était amoureux et goûtait profondément la possession de sa femme; mais son amour était comme une pluie fine, une de ces pluies qu'on n'entend pas, qu'on ne voit pas, qui ne veulent pas cesser, et qui pénètrent, et qui morfondent.

M. Haviland était servi par un domestique qui avait fait deux fois avec lui le tour du monde. Ils étaient inséparables. Ce domestique, nommé Groult, était un Français que M. Haviland avait connu assez jeune à Avranches. Groult n'était pas beau; il avait les cheveux roux, roides et flambants, et des yeux verts très inquiets; il boitait. Mais il était d'une propreté exemplaire et remplissait ses fonctions avec une parfaite exactitude. Il était marié; sa femme, comme lui au service de M. Haviland, restait à Paris et gardait l'hôtel nouvellement bâti sur le boulevard Latour-Maubourg.

M. Haviland s'occupait de chimie et Groult lui servait

d'appariteur. M. Haviland se médicamentait quotidiennement et Groult lui tenait sa pharmacie de voyage. Ce Groult était d'une intelligence remarquable. Il manipulait les drogues avec habileté, était adroit dans toutes sortes de métiers et se montrait bon serrurier à l'occasion. Il avait d'horribles mains osseuses avec des pouces énormes, et ces mains-là venaient à bout des ouvrages les plus délicats; mais, bien qu'il fût doué d'une aptitude très singulière pour les arts mécaniques, il n'était pas parvenu à écrire d'une façon tant soit peu lisible. Il s'était fait un alphabet dans lequel il était seul à se reconnaître, et il n'y avait pas moyen de distinguer une lettre ou un chiffre dans les chiffons de papier sur lesquels il griffonnait ses comptes. Son grimoire, ses affreuses pattes, son déhanchement, l'odeur de pharmacie dont il était imprégné, les taches que les oxydes laissaient sur sa peau, le rendaient effroyable aux femmes de chambre et aux cuisinières, qui le nommaient Clochon, avaient peur de lui comme du diable, le jugeaient capable de tout et finalement ne trouvaient rien à lui reprocher. Groult était impeccable.

Hélène, à qui il inspirait une répugnance instinctive, essaya de l'écartier; mais elle reconnut bientôt qu'il était indispensable et se résigna à le voir clochant sans cesse entre elle et son mari. Il ne parut pas lui garder rancune et ne se départit pas un seul moment envers elle de ses façons de parfait domestique.

La malveillance de madame ne l'avait pas effrayé outre mesure. Il possédait la confiance de son maître et savait que monsieur ne se séparerait pas facilement de lui. Il y avait un lien entre M. Haviland et son domestique

Groult. Depuis vingt ans ils cherchaient ensemble Samuel Ewart.

M. Haviland était encore un enfant quand il entendit conter pour la première fois la mort du vieux caissier David Ewart, guillotiné en 1794. Cette sublime obstination d'un brave homme, qui attendit le supplice en tenant les livres que ses patrons lui avaient confiés, parut très louable à l'héritier des Haviland, dont l'esprit honnête et positif était fait pour comprendre un dévouement pratique. Il ne témoigna rien de ce qu'il sentait, mais plus tard, devenu maître de ses actions et de sa fortune, il fit des recherches pour savoir s'il ne restait pas quelque descendant du vieux comptable. Il apprit que Andrew Ewart, arrière-petit-fils en ligne directe de David, était négociant à Calcutta. Andrew s'était en effet marié à une Indienne et associé à un brahmane pour fonder une maison de commerce sous la raison sociale : *Andrew Ewart, Liçaliçali et C°*. M. Haviland, suivi de Groult, prit le paquebot pour aller trouver Andrew à Calcutta et lui dire : « Votre aïeul est mort au service du mien en parfait gentleman. Permettez-moi de vous serrer la main. Ne puis-je avoir l'avantage de vous servir en quelque chose? »

Mais quand il arriva à Calcutta, en 1849, il apprit que l'association *Andrew Ewart, Liçaliçali et C°* était dissoute par suite du décès de M. Andrew, mort en juin 1848, du choléra, laissant une veuve et un fils âgé de quatre ans, nommé Samuel. Mistress Andrew, restée sans fortune, avait quitté la ville avec son petit enfant. M. Haviland ne put retrouver sa trace. Ayant appris que Liçaliçali s'était fixé

à l'île Bourbon, il y alla, et trouva le brahmane donnant des leçons d'anglais aux enfants du gouverneur de la colonie. M. Liçaliçali apprit à M. Haviland que la veuve d'Andrew Ewart s'était retirée avec son enfant chez son frère, M. Johnson, ancien officier de Sa Majesté.

M. Haviland n'en put découvrir davantage; maintenant Samuel Ewart avait vingt-sept ans; chaque semaine, une annonce insérée dans le *Times* l'invitait à faire connaître sa résidence à M. Martin Haviland, esq., à Paris, et Samuel Ewart ne donnait pas signe de vie.

M. Haviland conduisait depuis vingt-cinq ans ses recherches, sans plus d'ardeur, sans plus de lassitude un jour que l'autre. C'était sa tâche; il la reprenait chaque matin comme un menuisier reprend son rabot. Groult tenait tous les fils de l'affaire et les démêlait adroitement.

Il était particulièrement utile quand il s'agissait d'éconduire un faux Samuel Ewart, car plusieurs aventuriers s'étaient déjà présentés chez M. Haviland comme fils et héritiers du feu Andrew.

La santé de M. Haviland se troubla pendant l'automne de 1871; il eut des insomnies et des vertiges. Un jour (c'était au commencement de l'hiver; ils s'étaient établis à Nice, dans la Villa des Oliviers), Hélène, qui lisait un roman dans le salon, vit entrer son mari et poussa un cri d'effroi :

— Vos yeux! dit-elle. Regardez donc vos yeux, là, dans la glace!

Les yeux bleus de M. Haviland étaient devenus noirs. Il avait la bouche frémissante, l'air égaré, et il murmurait :

— Il viendra, Sam, Sam Ewart.

IV

Les venaient finir l'hiver à Paris. La cour de l'hôtel était pleine de malles, de caisses, de paquets, au milieu desquels madame Groult s'agitait désespérément; elle portait une camisole d'indienne à petites fleurs et toute sa personne semblait procéder de cette étoffe flasque. Madame Groult, molle et agitée, ressemblait à un paquet de chiffons entraîné par une force invisible. Son visage était perpétuellement noyé dans une sorte de buée; aussi y portait-elle sans cesse son avant-bras cotonneux. Très timorée, elle maniait les cartons sous la direction expresse de la femme de chambre et se perdait dans les ordres et les contre-ordres que celle-ci, frisée et les brides de son bonnet coquettement rejetées en arrière, lui donnait du bout des lèvres, en faisant des mines aux palefreniers.

Hélène jeta sur un fauteuil sa pelisse de voyage, que M. Haviland vint plier proprement. Impatientée, elle se mit à battre la marche turque sur la vitre. Le dôme des Invalides brillait à peine sous un ciel brumeux. Tout, alentour, était d'un gris morne. Elle s'en alla, fort maussade, dans sa chambre.

Groult annonça M. Fellaire de Sisac. L'homme d'affaires venait en grande hâte saluer son gendre et embrasser sa fille. Il était boutonné jusqu'au cou; son chapeau, tout sillonné de cassures, ne pouvant plus être traité au fer, l'avait été à l'eau. Il l'avait littéralement arrosé pour en lisser le poil rebelle et le faire reluire une fois encore. Les talons des bottes de M. Fellaire étaient usés d'une manière si oblique et tellement déviés, qu'il était forcé de marcher comme un canard, pour y retrouver son aplomb.

M. Haviland ne lui tendit pas la main. M. Fellaire se donna beaucoup de mal pour échauffer « son cher insulaire, son très honorable gendre ». Avec sa voix métallique, on eût dit qu'il battait le briquet sur un gros caillou. Mais M. Haviland n'étincelait pas. L'agent d'affaires se disait qu'après tout ce diable d'homme était naturellement terne, et il s'obstinait à l'électriser. Comme on ne lui demandait pas où en étaient ses affaires, il s'écria :

— A propos! Je ne vous dissimulerai pas que j'ai traversé des temps difficiles. J'ai subi ce qu'on peut appeler une crise.

Il ne pouvait guère dissimuler ces sortes de difficultés à M. Haviland, qu'il avait poursuivi pendant quatre ans de ses demandes d'argent. Il lui avait demandé, pendant le siège, par ballon, par pigeon voyageur, par insertions

dans le *Daily Telegraph*, un bon sur un banquier de Paris. M. Haviland avait satisfait à la première demande, puis il n'avait pas même répondu. M. Fellaire s'était présenté rue de la Victoire, chez M. Ch. Simpson, banquier, et avait usé du nom aimé et respecté de son gendre pour emprunter une somme d'argent, recourant ainsi à un artifice qui parut à M. Haviland d'une intolérable incorrection.

Donc M. Fellaire ne dissimulait pas ses embarras. Mais il s'était relevé, disait-il; il avait en mains une magnifique affaire.

Ayant touché ce sujet, il ajusta ses poings sur ses cuisses et respira longuement; il prenait son attitude.

— Il s'agit, dit-il, en fixant sur la corniche un regard napoléonien, il s'agit d'une affaire dont le côté essentiellement moralisateur ne vous échappera pas. Il s'agit d'une banque ouvrière fondée sur des bases toutes nouvelles. A une époque où le développement excessif des classes laborieuses devient un embarras pour l'économiste et constitue, si j'ose dire, un danger permanent pour la société tout entière, le besoin se fait sentir d'une institution qui inspire au prolétariat le sentiment de l'épargne. Dégagés désormais des entraves que le précédent gouvernement n'aurait pas manqué de susciter à la fondation d'un établissement de ce genre, il faut agir, et...

A ce moment, M. Fellaire de Sisac vit son lamentable chapeau traîtreusement éclairé par le seul rayon de soleil qu'il y eût dans le salon et peut-être dans tout l'hôtel. Il ajouta d'un ton énergique :

— Et agir vite.

Il demanda ensuite si M. Haviland voulait prendre connaissance des statuts de la Banque ouvrière.

M. Haviland répondit :

— Non!

M. Fellaire de Sisac aurait voulu que M. Haviland se fit une idée générale de la façon dont la banque ouvrière était constituée. Il comptait que son très honorable gendre donnerait des conseils précieux. Enfin, pourquoi ne pas le dire? L'affaire était digne de l'intérêt des plus gros capitalistes et il se faisait scrupule de ne pas appeler M. Haviland à bénéficier des avantages réservés aux premiers actionnaires de la Banque ouvrière.

Il se tut. M. Haviland sonna son domestique, qui vint en boitant.

— Groult, lui dit-il, ôtez ce cigare.

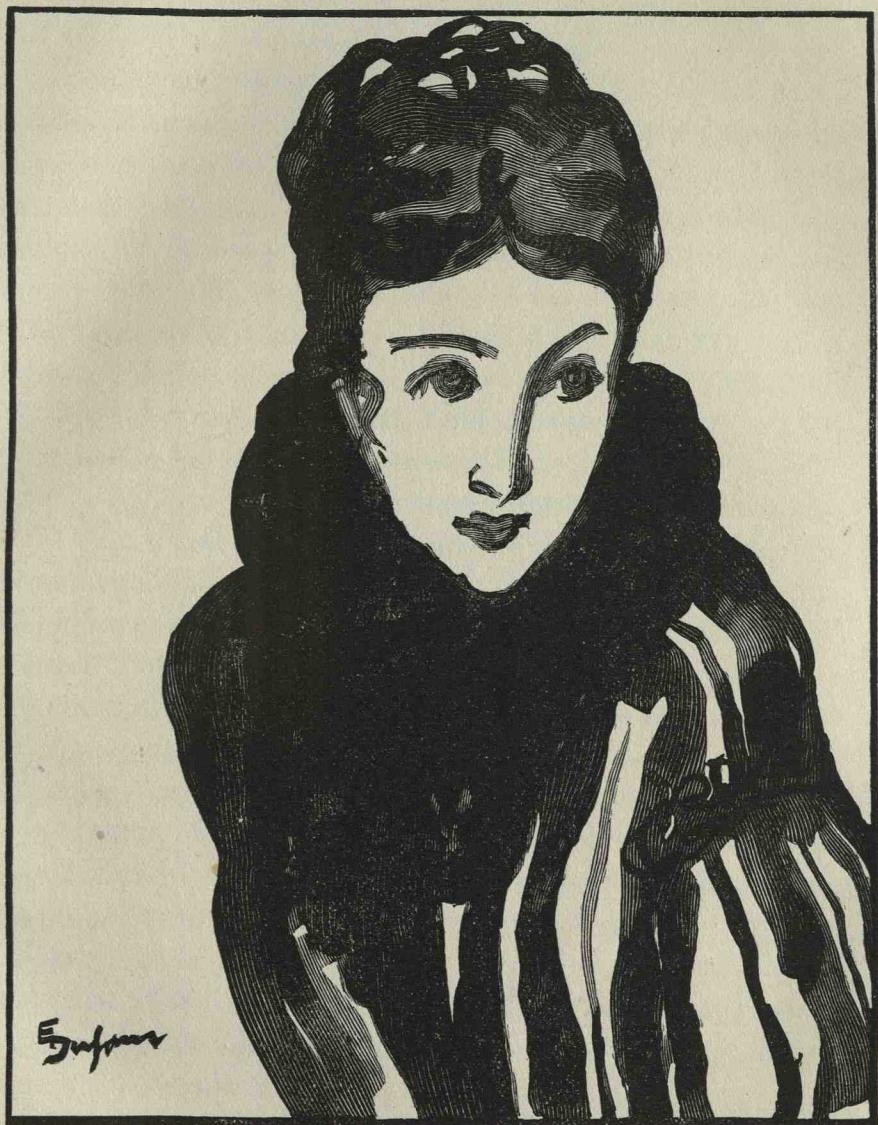
C'était un cigare de deux sous, éteint et mâchonné, que M. Fellaire de Sisac, en entrant, avait posé sur le bord de la console.

Puis, M. Haviland regarda M. Fellaire en face et lui dit :

— Je ne vous donnerai pas de conseils, parce que vous ne m'écouteriez pas. Je ne vous donnerai pas d'argent, parce que vous ne me le rendriez pas. Vous n'êtes pas un gentleman, non! Je vous prie de ne jamais revenir chez moi, non! Vous pourrez voir madame Haviland quand il vous plaira, oui!

Et il sortit.

M. Fellaire, étourdi du coup, bouleversé, se sentant un homme fini, eut le courage d'embrasser gaiement sa fille et de lui dire des bagatelles. Elle l'accueillit avec une tendresse d'enfant. Il y avait dans le caractère de cet



homme quelque chose de facile qui sympathisait avec la nature paresseuse d'Hélène, et c'était son père enfin. D'un seul coup d'œil de femme, elle vit la chemise effilée sur les bords, la redingote blanchie au collet, le chapeau, toutes les misères de la toilette paternelle. Elle soupçonna la vérité. Mais la voyant soucieuse, il sourit, le pauvre homme! il alléguait des affaires magnifiques qui l'absorbaient. Il s'accusa de se négliger en vieillissant. Il demanda si elle était heureuse. Il lui conseilla de bien aimer son mari. Puis, l'ayant embrassée avec effusion, il redescendit l'escalier d'une allure si lourde qu'il semblait vieilli de dix ans, rapetissé, l'œil morne, le menton pendu, la tête basse sous son éternel chapeau.

Hélène s'aperçut que son mari s'était brouillé avec son père. Bien qu'elle devinât les raisons de cette rupture, elle en sut mauvais gré à son mari. C'est à ce propos que commencèrent les allusions aigres, les querelles sans motif apparent, sans explication possible.

Comme elle était affectueuse par grands élans, elle jeta brusquement toutes ses tendresses perdues sur le neveu de son mari, Georges, adolescent blond et fin, très joli, boudeur et caressant. Georges Haviland, né à Avranches et élevé dans la religion catholique, au milieu de la petite colonie anglaise de cette ville, était orphelin. Son oncle, qui lui fut donné pour tuteur, le plaça comme externe au collège Stanislas. Hélène gâtait Georges avec les meilleures intentions du monde. Elle le peignait elle-même de vingt façons pour voir comment il serait le plus joli.

Elle lui faisait quitter ses devoirs le soir pour l'emmener au concert ou bien au spectacle.

Mais ses journées étaient vides; elle s'ennuyait, elle pleurait. Elle aurait voulu vivre dans un grenier seule avec son père.

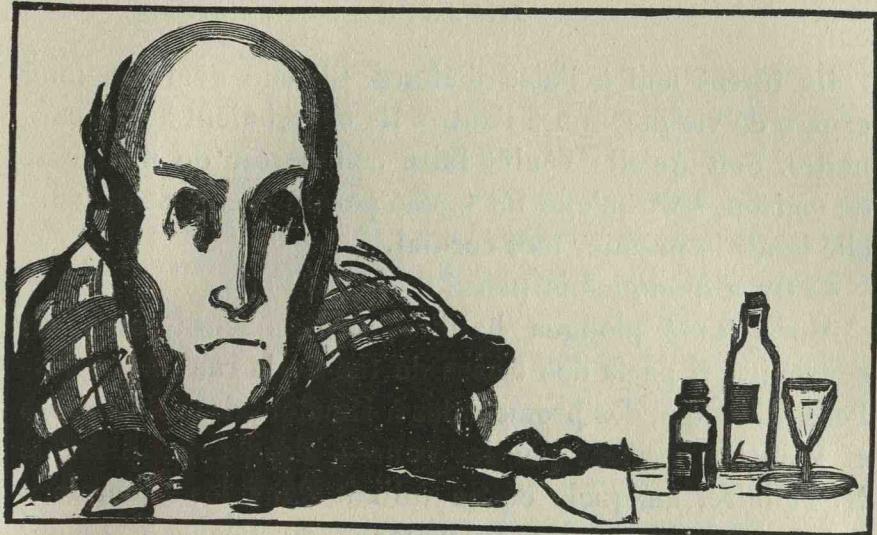
Elle s'échappait et courait en secret chez l'homme d'affaires, qui, pour le moment, était logé dans la rue de Rome, au quatrième étage d'une maison neuve dont il essuyait les plâtres. Ces courses en fiacre l'amusaient beaucoup. Elle baissait sa voilette et tremblait comme pour un rendez-vous. Le logement de son père avait l'aspect d'un logement de garçon; les pipes traînaient parmi les papiers sur les tables; le divan était bien fané, mais si accueillant et doux en dépit des ressorts cassés; Hélène baisait son père sur ses grosses joues lourdes et furetait dans les coins. Quand elle découvrait quelque objet de femme, une ombrelle, une voilette, elle faisait mine de n'en rien voir, pinçait les lèvres et riait des yeux. Son père restait devant elle muet d'amour et d'admiration. Quand elle avait remué les papiers, mangé des gâteaux, bu et ri et bien tiré les favoris de son papa, elle partait avec un gros soupir. Et lui, sur le palier, rajustant sa calotte dérangée par les embrassements, lui disait à l'oreille :

— Aime bien ton mari, aime-le de tout ton cœur.

Alors elle détestait son mari. Tapie au fond du fiacre, elle se le figura devant elle, sur le dos du cocher, avec ses yeux ternes et ses joues sanguinolentes comme une viande mal cuite. Et elle faisait une grimace de dégoût. Y avait-il au fond de son âme, dans la région des anciennes images, une figure à demi effacée, mais aimable, mais chère, la figure d'un absent qui ne revenait pas? Dans les soupirs de cette femme ennuyée, n'y en avait-il pas qui, poussés

vers quelqu'un, allaient loin, bien loin, sans arriver jamais?

Un jour qu'ayant laissé tomber sur ses genoux, comme un poids trop lourd, une broderie commencée depuis longtemps, elle regardait, avec cette attention obstinée que donne l'ennui, les imperceptibles irrégularités des glaces de la fenêtre, qui faisaient onduler les profils d'architecture vus au travers, sa femme de chambre lui présenta une carte de la part de quelqu'un qui était là et qui demandait à la voir. Ayant vu la carte, elle se leva vite, rajusta les boucles de ses cheveux, les plis de sa jupe et entra dans le salon, ranimée, embellie, avec des grâces de cygne dans le col et un coup de talon souverain dans la traîne de sa robe.



V

RENÉ Longuemare se leva devant elle. Il était plus pâle qu'autrefois. Ses joues mieux remplies et tous ses traits s'étaient adoucis; une teinte séreuse les revêtait et ses yeux luisaient dans un demi-cercle plombé et martelé, trace des fièvres qu'il avait prises là-bas, dans les rizières. Il avait toujours son regard brave, sa grosse bouche affectueuse, sa mine ouverte.

— Vous voyez, lui dit-elle, que la terre est petite et qu'on revient de partout. Je ne suis pas surprise de vous revoir et j'en suis bien heureuse.

Ils furent mal à l'aise d'abord. Chacun avait un long espace de vie inconnu à l'autre. Ils cherchaient à se reconnaître. Soit qu'elle voulût faire son devoir de maîtresse de maison, soit qu'elle fût tentée par un secret sentiment, elle lança le premier mot cordial.

— On a quelquefois pensé à vous, dit-elle.

Alors René plongea hardiment dans leurs communs souvenirs. Il parla des tasses de thé de la rue Neuve-des-Petits-Champs, des promenades à Meudon, des robes roses et blanches griffées par les ronces, des beaux gilets de M. Fellaire, auxquels on se ralliait dans les excursions à travers bois, comme au panache du Béarnais, et des folies qu'ils se disaient. Elle lui demanda s'il mettait toujours des grenouilles dans ses poches. Au bout d'un quart d'heure, ils croyaient ne s'être jamais quittés. C'est alors qu'il conta sobrement son voyage et les fatigues monotones du service dans une station malsaine. Elle ouvrait tout grands, en l'écoutant, ses beaux yeux humides. Puis elle lui demanda ce qu'il comptait faire. Il était las, disait-il, de la médecine militaire. Il donnerait sa démission, se ferait médecin de campagne, rebouteux de village; si quelque jeune fille, très ingénue, était tentée d'élever des poulets sous sa protection, il l'épouserait.

Elle dit vivement :

— Ah! vous voulez vous marier?

Mais elle reconnut à ses réponses, qu'il n'y tenait pas; qu'il avait dans le cœur un grand vague, quelque tristesse et peut-être un souvenir.

Georges, revenu du collège, vint se jeter entre eux avec ses livres de classe et se disposa, en enfant gâté, à jouir

de la distraction que ce monsieur allait lui procurer. Elle ne le renvoya pas, lui dit de se tenir tranquille et de faire ses devoirs. Le major contait quelque épisode de sa traversée, tandis que l'enfant feuilletait bruyamment son dictionnaire, mâchait son porte-plume et relevait la tête quand il entendait parler d'araignées de mer mangées vivantes par un matelot sur le pont du navire.

La femme de chambre vint dire que monsieur, qui était souffrant, priait madame de venir près de lui.

La chambre de M. Haviland était grande et toute remplie d'objets étranges, rangés dans un ordre précis. Il y avait une vitrine pleine de flacons cachetés et étiquetés. On lisait sur les étiquettes : *Tage, Jourdain, Simoïs, Eurotas, Tibre, Ohio*, etc. Il avait recueilli une demi-bouteille de l'eau des fleuves qu'il avait traversés. Une autre vitrine contenait des échantillons de tous les marbres de la terre. Il y avait aussi une armoire qui, réservée aux souvenirs historiques, renfermait des pierres de la prison du Tasse, de la maison natale de Shakespeare, de la chaumière de Jeanne d'Arc et du tombeau d'Héloïse, des feuilles du saule pleureur de Sainte-Hélène, une pièce de vers écrite par Lacenaire à la Conciergerie, un portemontre volé aux Tuilleries, en 1848, un peigne ayant appartenu à mademoiselle Rachel, et, dans un tube de verre, un cheveu de Joseph Smith, prophète des Mormons, sans compter les autres reliques. De grandes tables de bois blanc, des tables d'architecte, étaient couvertes de fioles, et la chambre exhalait une odeur pharmaceutique très caractérisée.

M. Haviland était étendu sur une chaise longue, près de son lit de fer; une couverture de voyage lui enveloppait les jambes. Il était blême, avec des plaques rouges sur les joues. Ses yeux, devenus sombres, sortaient des orbites.

Il prit les mains de sa femme avec cette tendresse avide des êtres qui sentent que tout leur échappe. Il lui dit qu'il l'aimait, qu'il lui avait de la reconnaissance, qu'il se sentait bien malade, qu'il espérait guérir, étant fort bien soigné par sa méthode que Groult savait fort bien appliquer. Ses paroles étaient coupées de vertiges.

Il poursuivit :

— Je dois vous avertir, Hélène, que j'ai des moments d'égarement. Cela tient à mon mal. Tout ce que je ferais dans ces moments doit être considéré comme non avenu. Heureusement mes affaires sont en règle. Mon testament est chez mon notaire.

Il lui dit alors qu'il lui laissait en viager l'usufruit de sa fortune, dont le capital devait être mis, en toute justice, sur la tête de Georges Haviland. Il avait pris aussi des dispositions en faveur de son domestique Groult, mais il l'en avait informé. Il pressa de nouveau les mains de sa femme, la fixa de ce regard étrange et douloureux qu'il avait quelquefois et l'adjura d'écouter ce qu'il lui restait à dire :

— Si je viens à mourir et si vous vous souvenez de moi, cherchez, ma chère Hélène, cherchez Samuel Ewart, et exécutez en sa faveur mes dernières volontés. Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui viendra ressusciter les morts, je vous adjure de ne rien négliger pour faire parvenir au dernier descendant de David Ewart la somme



que je lui destine. Il vit; il y a des nuits où je le vois. Je le reconnaîtrais, s'il venait. Il viendra.

Alors le malade regarda fixement une portière sombre qui pendait à grands plis, allongea son bras qui tremblait, et s'écria :

— Là, là, devant cette porte, c'est lui, c'est Sam Ewart! Vous voyez bien cette marque qu'il porte au cou, sous sa chemise de matelot; c'est une marque rouge, à cause de son arrière-grand-père, le vieux David... Sam! Sam! Oh! mon Dieu!

Il retomba sur sa chaise longue et s'assoupit lourdement. Hélène ne savait que faire et se perdait dans les fioles. Elle sonna Groult, qui l'écarta assez rudement et s'empara du malade.

La nuit, comme elle ne dormait pas, elle vit au clair de lune son mari descendre, enveloppé d'un tartan, par la fenêtre de sa chambre, et marcher droit vers un puits qui était près de l'écurie.

La face collée à la vitre, elle sentit une vive douleur à la racine de ses cheveux; elle ne put ni bouger ni pousser un cri. Elle vit Groult sortir à demi vêtu du pavillon où il couchait et suivre à pas de loup son maître. Elle vit celui-ci regarder longtemps au fond du puits, lever la tête, étendre la main comme pour chercher de quel côté venait le vent, puis rentrer par la fenêtre dans sa chambre. Elle vit Groult hausser les épaules et regagner le pavillon avec un déhanchement maussade et des gestes de dépit.

Madame Groult avait apparu un moment, sous un bonnet à baviolet immense, et dans son éternelle cotonnade, à la

porte du pavillon de garde. Hélène crut entendre que Groult, rentré dans sa chambre, la battait.

M. Haviland était devenu somnambule. Le lendemain, elle le trouva tout habillé, paisible, occupé silencieusement à étiqueter les petites pierres qu'il avait arrachées à des monuments fameux. Il écrivait sur des papiers gommés les mots de *Colysée*, *Catacombes*, *Tombeau de Cécilia Métella*. Ses yeux, redevenus d'un bleu terne, n'exprimaient rien.

Hélène n'était pas rassurée. Elle voulut rester près de lui. Elle se promettait de le veiller elle-même et de faire venir des médecins, bien qu'il l'eût formellement défendu.

Groult entra dans la chambre avec une bouteille et un verre. Il versa du sirop dans le verre et le tendit à son maître en regardant fixement Hélène. Il la regardait avec une familiarité cynique, avec une effronterie audacieuse qui la fit rougir. M. Haviland, peu de temps après avoir bu, fut repris de vertiges et de stupeur. Sa pupille se dilata de nouveau, extraordinairement.

A compter de ce jour, Hélène fut tourmentée d'une inquiétude vague. Un soir, vers cinq heures, elle remarqua sur le tapis de sa chambre des traces de souliers ferrés. Les pas ainsi révélés traversaient obliquement toute la chambre et se dirigeaient de la porte extérieure à celle du cabinet de toilette. Les traces, extrêmement faibles, n'apparaissaient qu'à cause des rayons obliques du soleil, qui, rasant en ce moment le tapis, rendaient visibles les plus légères foulures de la laine et les grains de poussière blonde sur les tons riches et fondus du tissu de Smyrne. Effrayée, elle fit visiter le cabinet de toilette par sa femme de chambre, qui y trouva tout en ordre. Elle chercha

quelque temps dans son esprit à s'expliquer ces traces de pas; elle ne put y parvenir, et, fatiguée de s'inquiéter, elle rentra dans son indifférence.

Quand René Longuemare revint, Hélène, qui l'attendait, était coiffée de la façon qu'il aimait le mieux. Elle fut faible devant lui, lui avoua les misères de sa vie, les ennuis de son mariage. Elle sentait qu'elle l'aimait. Elle aurait voulu tomber dans cette poitrine large et chaude, y pleurer, y tout oublier. René restait très calme près d'elle. Plus elle se confiait à lui, plus il se croyait engagé à ne pas abuser de cette confiance. Il l'aimait respectueusement; elle était la poésie de sa vie de garçon, où d'ailleurs la prose ne manquait pas. Il avait repris à Paris ses vieilles habitudes et il souhaitait tous les soirs au sortir de quelque petit théâtre. Il y avait dans son âme une haute et large place pour une créature idéale, et, à cette place, il avait mis Hélène. Elle, de son côté, bien lasse, bien faible, abaissée à ses propres yeux par un mariage sans amour, mais réservée par bon ton et décente par goût, retenait devant lui ce qu'il y avait de trop voluptueux et de trop abandonné en elle. D'ailleurs, exempte encore de toute faute, il lui eût semblé monstrueusement impossible d'en commettre une.

Elle lui parla de la maladie de son mari. René hochait la tête; il ne savait que dire. Mais il était probable que M. Haviland se médicamentait mal. L'aide-major ne diagnostiquait pas, d'après les symptômes qu'on lui décrivait, une affection caractérisée, suivant sa marche naturelle. Il pressentait l'action intermittente d'un agent nuisible, d'un toxique. La dilatation de la pupille était vraisemblablement due, selon lui, à un emploi inconsidéré

de la belladone ou de l'atropine. M. Haviland avait dû recourir, pour combattre ses rhumatismes, au sulfate chlorhydrate d'atropine; maintenant, selon toute apparence, il abusait de ce médicament de la façon la plus désastreuse. Sur le conseil pressant de René, elle résolut de nouveau d'appeler des médecins et de garder elle-même le malade.

Le lendemain, elle le trouva dans un grenier qui lui servait d'atelier. Il rabotait une planche avec beaucoup d'attention, car il était menuisier aussi bien que chimiste. En le voyant si calme, si reposé, elle crut avoir rêvé. Il parla du cuisinier, qui était un voleur et qu'il avait chassé: c'était Groult qui avait découvert la fraude. Il posait de temps en temps son rabot sur l'établi et venait ôter délicatement les copeaux que sa femme avait pris dans la guipure de son peignoir. Il avait ses yeux naturels, ses yeux clairs, et jamais il n'avait autant manqué d'imagination.

Elle songeait à René, si vif, si intelligent, d'un esprit plein d'intérêt, comme un livre bien fait, d'une âme éclatante de jeunesse et de force, et son cœur se gonflait de haine en regardant ce vieillard qui rabotait. Groult vint à l'heure ordinaire apporter le sirop à son maître. Quand il vit Hélène dans ce grenier où elle n'avait jamais mis les pieds, il roula des yeux de chat furieux.

Puis, comme l'autre fois, tandis que M. Haviland buvait son sirop, il la regarda avec impudence en grommelant entre ses lèvres tordues. En ce moment précis, il était si laid et montrait un tel cynisme, que, sur-le-champ, d'un coup, elle sut clairement, certainement, à n'en pas douter, ce qu'il faisait là.

Elle tendit les bras en avant pour faire tomber le verre des lèvres du vieillard. Alors Groult lui glissa à l'oreille, avec un accent ignoble et dominateur, ces mots :

— Ne faites pas l'enfant!

Elle resta raide, inerte, toute blanche. M. Haviland avait fini de boire et s'essuya les lèvres.

La malheureuse s'enfuit dans l'escalier, accablée, étourdie, croyant à chaque pas s'effondrer sous terre, épouvantée de son incommensurable lâcheté.

Elle n'osa plus reparaître devant son mari; mais elle apprit le soir même, par sa femme de chambre, qu'il avait eu un délire violent et que maintenant il reposait. Elle l'avait cru mort; elle poussa un soupir de soulagement.

Elle se dit : « Il vit; il est temps encore de parler, d'agir. Je ne serai pas la complice d'un... »

Dans la détente de ses nerfs, elle s'assoupit et, toute tiède et molle de sommeil, elle songea à René, qu'elle revit avec tous les charmes du rêve, avec toutes les magies d'un absent aimé; puis ses visions devinrent confuses et pénibles. Elle avait la tête en feu, elle frissonnait, ses dents claquaient. Elle éprouva à se mettre au lit une sensation qui ressemblait à de la joie, puis elle ne sut plus ce qu'elle était devenue. Elle voyait des figures terribles qui passaient et qu'elle n'avait pas le temps de reconnaître. Où donc était-elle? Et que lui voulait cette foule d'étrangers vêtus de toutes sortes de costumes de théâtre? Quelque chose de chaud qu'elle écartait sans cesse avec horreur lui pesait sur la poitrine à l'étouffer. C'était un chat rouge avec des yeux qui changeaient de couleur. Elle écartait les coudes et pliait les genoux. Une religieuse venait rajuster des couvertures

sur elle; mais pourquoi cela? Et puis, ils étaient là, deux ou trois, qui l'empêchaient de sortir. Elle avait pourtant quelque chose de bien grave à faire, quelque chose qu'on ne pouvait différer d'une minute; mais elle ne savait plus quoi. Elle criait : « Oh! ma tête! ma pauvre tête! » Elle souffrait tant du cerveau qu'elle cherchait partout un mur, un mur de fer pour se fendre le crâne et être ainsi soulagée. Oh! vite! se faire une fente bien large pour tirer toute l'eau qui bouillait là. Une voix inconnue disait : « De la glace! encore de la glace! » Mais elle ne voyait pas de glace, perdue comme elle était sur une grève de sable brûlant, au bord d'une mer de plomb fondu. Elle criait : « René! René! emmenez-moi dans les bois de Meudon! Avez-vous oublié le temps où vous me faisiez des bouquets d'aubépine? » Puis elle tombait assoupie, et, à son réveil, devenue une enfant, elle récitait, d'une voix monotone de pensionnaire, des lambeaux de fables et de catéchisme. Elle murmurait : « Je ne peux pas apprendre mes leçons. Madame, j'ai mal à la tête. Menez-moi à la maison. Je veux revoir papa. »

Un jour, elle se retrouva dans son lit, bien faible, ayant très faim. Elle apprit, de la religieuse qui la gardait, qu'elle avait fait une grave maladie de trois semaines et qu'elle était sauvée. Après un grand effort pour rassembler ses souvenirs, elle demanda :

— Et mon mari?

La religieuse lui dit de ne point s'inquiéter, qu'il allait bien.

Hélène respira. Entrée en convalescence, elle eut ces fatigues de la tête et ces obstructions de la mémoire qui suivent ordinairement la fièvre cérébrale. Il n'y avait

qu'un sentiment bien net en elle : la peur de revoir son mari. Elle eut des palpitations de cœur quand on lui annonça que M. Haviland, convalescent lui-même, venait la voir dans sa chambre.

Il la regarda affectueusement, lui dit combien il l'aimait et, pour la première fois, elle vit un sourire sur ce visage grave. C'était un sourire intérieur, si profond, si vrai, qu'elle en fut remuée et attendrie. Elle se mit à pleurer et à faire au vieillard une caresse filiale.

Elle lui passait les bras autour du cou, mais il avait repris sa roideur habituelle.

Elle fit un grand effort et, à travers le brouillard de son intelligence, elle retrouva les deux potions versées par Groult. Alors elle prit les mains de son mari et lui dit d'un ton suppliant :

— Si vous m'aimez, si vous voulez nous éviter à l'un et à l'autre une mort horrible, je vous conjure de renvoyer votre valet de chambre aujourd'hui, tout de suite. Ce qu'il a fait... c'est épouvantable... je ne peux pas le dire... Chassez-le! chassez-le!

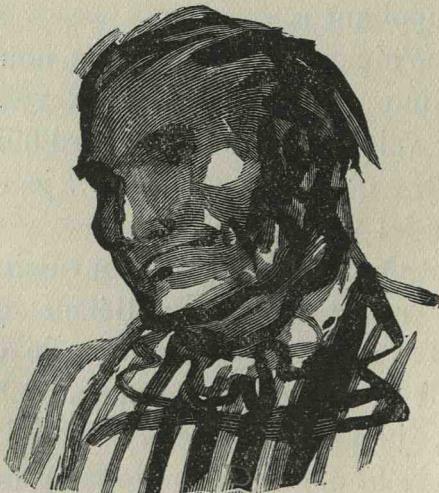
Elle se roidit dans des sanglots convulsifs et s'évanouit. M. Haviland, se rappelant qu'Hélène avait autrefois témoigné de l'aversion pour le valet de chambre, et la voyant si faible et si troublée, pensa qu'elle parlait sans raison; mais, jugeant nécessaire de lui sacrifier son domestique, il le fit appeler dans le laboratoire et lui dit :

— Groult, il faut nous séparer. Je suis content de vous et j'aurais voulu vous garder auprès de moi jusqu'à ma mort, oui. Mais votre présence dans cette maison est devenue impossible pour des raisons que je n'ai pas à

JOCASTE

vous soumettre, non! Je ne changerai rien aux dispositions que j'ai prises en votre faveur. Je vous le dis et vous pouvez me croire. Vous quitterez l'hôtel vendredi. Je me charge de votre entretien jusqu'à ce que vous soyez pourvu. Votre femme me sera agréable en restant à mon service, et je tiens à me tenir en communication directe avec vous pour tout ce qui concerne Samuel Ewart. Je n'ai plus rien à vous dire.

Groult ne répondit pas, s'inclina et sortit.



VI

GROULT avait été ainsi congédié un vendredi. Le lendemain, M. Haviland se sentit mieux portant qu'il ne l'avait été depuis plusieurs mois. Il fit ce jour-là une promenade au bois de Boulogne avec Hélène, qui se rétablissait.

Les légères secousses de la voiture et les caresses de l'air donnaient aux deux convalescents une agréable fatigue. Hélène avait tous les renoncements de la lassitude. Elle acceptait en ce moment-là, de tout son cœur amorti, le mari fade et le sort monotone qui lui étaient dévolus. La faiblesse donne de ces douceurs. Par un égoïsme de malade, elle devenait affectueuse pour l'homme qui était à son côté dans la calèche, les genoux sous la même fourrure qui la réchauffait. Elle regardait d'un œil frileux

les arbres, les réverbères, les piétons que la voiture faisait filer derrière elle, et les maisons de l'avenue des Champs-Élysées avec leurs ateliers de carrosserie et les allées sablées où s'enfonçaient, sous la voûte, dans l'ombre, des chevaux tenus en bride par des palefreniers aux jambes arquées; puis l'Arc-de-Triomphe, dressé sur son rond-point avec une emphase pesante; puis, à gauche, l'avenue qui mène au Bois, bordée d'une double bande de parcs anglais; elle voyait, à droite, les cavaliers dans l'allée sablée; un soleil de printemps baignait l'étendue. Déjà les arroseurs traînaient leurs tuyaux à roulettes et poussaient des jets d'eau contre les jambes des chevaux qui hésitaient. Parfois le vent et l'ombre d'une victoria vivement lancée lui passaient sur le visage. C'était une fille à cheveux roux, blafarde et les lèvres peintes, qui, les coudes au côté, tenait les guides et brûlait l'avenue, tandis qu'un groom, assis derrière elle sur le siège, se croisait les bras. Puis la fraîcheur du Bois enveloppa la calèche ralentie. Les voitures, égayées par de vives toilettes et de clairs visages, allaient à la file, au pas. Des saluts s'échangeaient d'une voiture à l'autre, et des cavaliers s'approchaient, en souriant, des femmes épanouies sous le fond sombre des capotes abaissées. Une noce d'ouvriers défilait, à pied, par couples, dans la contre-allée.

Hélène trouvait à son mari une roideur correcte qui ne lui déplaçait pas. Elle lui savait gré de son bon ton et de son flegme. Le silence de cet homme, le calme de sa face, la simplicité de ses idées la contentaient alors, comme autant de ménagements délicats donnés à une convalescente. Elle l'estimait précieux depuis qu'elle l'avait sauvé.

D'ailleurs, ayant peur de penser, elle goûtait les délices d'une fatigue modérée et d'une faiblesse qui diminuait. Elle se pelotonnait, avec la volupté d'une chatte frileuse.

Ils descendirent près de la cascade et entrèrent dans le chalet d'un cafetier pour y boire un verre de lait.

A sa droite et à sa gauche, les tables étaient occupées par des vieillards qui chuchotaient, et des frissons d'étoffes se mêlaient aux faibles sifflements des langues féminines. Devant elle, trois jeunes gens discutaient avec des éclats de voix. Elle ne connaissait pas ceux qui lui faisaient face, mais elle reconnut, à une seule ligne de l'épaule, celui qui lui tournait le dos et qu'un garçon de café lui cachait presque tout entier. Elle sentit une contraction douloreuse de l'estomac, un étouffement à la gorge, une brûlure de sang aux joues, une angoisse indicible, en même temps qu'une affluence de délices trop fortes l'envahissait. Longuemare, qui lui donnait ce trouble, fort éloigné de se croire si près d'elle, continuait la conversation tumultueusement commencée, et poussait, selon sa coutume, quelque idée à toute outrance.

— Le seul praticien que j'admire, disait-il à ses camarades (qui comme lui semblaient avoir fait un bon déjeuner), le seul, c'est Pinel. Il ne donnait jamais aucun médicament à ses clients, de peur de troubler ou d'arrêter le cours normal de la maladie. Satisfait quand il avait pu décrire et classer une lésion, il s'abstenait prudemment de la guérir. Devant les magnifiques progrès d'une plaie active, il restait attentif, respectueux, immobile. Quel médecin que Pinel!

La voix de René se perdit dans un bruit de rires; les

interruptions jaillirent et les trois amis parlèrent ensemble. Hélène avait la gorge sèche; ses tempes bourdonnaient, ses yeux ne voyaient plus, la sueur perlait sur son front. Son mari, la voyant pâle, lui demanda si elle était fatiguée et si elle voulait rentrer. Elle le regarda et le trouva odieux. Il avait la face couperosée avec des filaments violets et des pellicules blanches sur les joues. Il roulait des yeux ternes et vides. Maintenant, elle lui en voulait presque de sa santé rétablie.

Quand ils se levèrent, Longuemare la vit. Le regard qu'ils échangèrent fut tel qu'il semblait les tirer violemment l'un vers l'autre.

Le lendemain, le vieillard ne put quitter sa chambre; les symptômes de son affection intermittente reparurent et prirent au bout de quelques jours un caractère alarmant. Le vendredi matin, Hélène fit appeler un médecin. Ce jour-là, le malade avait un aspect effrayant. Les conjonctives étaient injectées de vaisseaux bleuâtres et les yeux sortaient de leurs orbites, comme à demi arrachés. Le délire était furieux. Le docteur Hersent, survenu au milieu de l'accès, prescrivit une médication antispasmodique et sédative qui ne produisit aucun effet sensible. Diagnostiquant une lésion indéterminée, mais profonde, des centres nerveux, et craignant qu'une terminaison fâcheuse ne suivît de peu sa venue, il déclara que le cas était grave et demanda une consultation pour le soir.

En ce moment, Groult, ayant fait faire son paquet par sa femme, prenait un fiacre et quittait l'hôtel, conformément à l'ordre qui lui avait été donné.

Hélène restait près du malade. Terrassée par une épou-

vante sans nom, elle n'osait le regarder; puis, tout à coup, saisie d'une horrible curiosité, elle l'examinait de tous ses yeux et voulait voir, voir encore, jusqu'à en mourir. Le malheureux luttait contre deux valets qui le retenaient à grands efforts sous les couvertures. Il réclamait sa femme et Samuel Ewart. Sa voix, dont toutes les cordes étaient altérées, semblait nouvelle, et d'autant plus épouvantable. Il soupirait le nom d'Hélène avec une douceur plaintive, et aussitôt poussait des glapissements aigus et des ricanements sinistres, et le contraste était si brusque qu'on ne pouvait concevoir de telles alternatives de tendresse triste et d'ironie furieuse, même dans un cerveau déjà décomposé. Et l'horreur d'une telle scène se décuplait en passant par l'imagination blessée d'Hélène. Elle sentait comme des fils de métal rougis au feu lui courir de la nuque au talon; une cuirasse ardente lui cernait le ventre et les flancs.

Et elle écoutait la voix de son mari avec une attention lucide. Sa torture augmentait de n'y pas pouvoir découvrir même le sens le plus vague. En cet instant, si elle avait entendu cet homme la dénoncer clairement de la langue et du doigt et la maudire, en vérité elle se serait sentie soulagée.

A dix heures du soir, les docteurs Hersent, Guérard et Baldec se réunirent autour du malade qui, pris devant eux d'un tremblement de tous ses membres, s'assoupit.

Il avait l'air de dormir. Et un nouveau supplice, le plus affreux de tous, commença pour Hélène. Elle se sentit reprise d'amitié et de respect pour cet homme loyal qui l'avait aimée. Elle se sentait des larmes pour lui, et ces

larmes lui faisaient horreur comme une infâme hypocrisie, car n'était-ce pas elle qui...?

Le souffle du malade se précipita et devint si pénible que ceux qui l'entendaient, à l'exception des médecins, se sentaient eux-mêmes oppressés. Ses mains osseuses, étendues sur la couverture, la grattaient d'un geste frileux et maladroit. Le docteur Hersent lui prit le poignet gauche. Il constata l'affaiblissement du pouls et le refroidissement des extrémités. Le nez se déprimait. Les yeux se cavaient. Il les roula autour de lui comme pour tout revoir et tout reconnaître une fois encore, puis il inclina la tête en arrière, poussa trois soupirs et rentra dans le repos. Un geste du docteur Hersent annonça que tout était fini.

Hélène, qui s'était tenue debout et droite dans la solennité de cette agonie, entendant qu'il était mort, sentit le sol s'ouvrir sous elle et ressentit une délicieuse impression d'anéantissement. Avec quelle volupté elle sentit pendant une seconde qu'elle s'évanouissait tout entière! Oh! qu'il lui était doux de n'être plus! Elle tomba.

Les docteurs Guérard et Baldec rencontrèrent dans l'antichambre un monsieur court, à gros favoris et à lunettes d'écaille, qui leur prit la main dans les siennes et leur dit d'un accent pénétré :

— Messieurs, vos efforts ont été impuissants; l'art des hommes, si étendu qu'il soit, a des limites. Les princes de la science ne commandent pas toujours à la nature. Je suis de ceux qui honorent le courage malheureux. Je vous le déclare, monsieur Fellaire de Sisac n'oubliera jamais les soins éclairés que vous avez prodigués à son honorable et sympathique gendre.

Puis M. Fellaire se dirigea d'un pas grave et lent vers l'office, où il se fit servir une légère collation.

Madame Groult, inondée de sueur et de larmes, poussait des gloussements dans sa loge.

Le docteur Hersent se fit conduire chez madame Haviland dont l'état exigeait quelques soins. Quand elle vit entrer dans sa chambre ce grand homme noir qu'elle ne reconnaissait pas, la peur détermina en elle un accès de délire. Elle étendit les bras en s'écriant :

— Ce n'est pas moi! Je vous jure que ce n'est pas moi!

VII

M. FELLAIRE montra beaucoup d'activité après la mort de son gendre.

On le vit en habit noir conduire le deuil avec le neveu du défunt. Le cortège suivait lentement les boulevards extérieurs pour se rendre au cimetière Montparnasse où M. Haviland, adoptant la patrie de sa femme, avait acheté, pour elle et pour lui, une concession à perpétuité. M. Fellaire, peu accoutumé à se lever matin, avait le visage pâle et bouffi d'insomnie. Ses yeux rougis et ses paupières turgides sous les lunettes d'écaille achevaient de donner à sa physionomie une expression opportune de fatigue et de mélancolie. Grâce à l'embonpoint de son corps albumineux, il avait du poids et marchait gravement.

Ayant conscience de cet avantage, il ne perdait rien de son volume ni de sa masse et restait considérable. Par un étrange retour de la fortune, son chapeau, bien différent de celui qu'il avait posé jadis sur le guéridon du salon, dans l'hôtel Haviland, était vierge et lustré, avec une coiffe d'une blancheur immaculée. Il était sur son bras comme un mortier sur son affût et semblait pointé contre le corbillard. Les bottes de M. Fellaire ne craquaient pas avec force comme de coutume; il en sortait à chaque pas une sorte de soupir, comme si deux Génies funéraires y eussent été cachés. Devant l'édicule gothique, sous lequel des ouvriers descendaient le cercueil en retenant à demi un : « Oh! hé! » et en crachant dans leurs paumes brûlées par le frottement des cordes, M. Fellaire resta immobile, en regardant le ciel par-dessus ses lunettes avec une expression spiritualiste. On comprenait, à le voir ainsi, que sa pensée ne s'arrêtait pas devant les portes de bronze du tombeau, mais qu'elle s'élevait dans les régions éthérées sur les ailes de la philosophie la plus distinguée. Il planait ainsi dans les domaines de l'idéalisme et semblait lui-même affranchi de l'existence, quand une petite toux lui rappela qu'il vivait et qu'il avait la poitrine grasse. Derrière lui, le dominant de toute la tête, quelques Anglais à poil blond et à grande forme se tenaient droits dans leurs habits bien coupés. Deux hommes d'affaires, commensaux de la brasserie de Colmar et partenaires habituels de M. Fellaire au billard et aux dominos, chuchotaient à part. Le groupe des gens de maison, tassé dans une contre-allée, au flanc de l'édicule, découpait dans la lumière crue les favoris des valets de chambre,

les bonnets à rubans des cuisinières, accusait des rondeurs de coudes et des silhouettes de pantalons noirs trop longs retombant à grands plis sur les bottes.

Après l'inhumation, M. Fellaire reçut les compliments de condoléance des assistants dans l'attitude d'un homme courageux, mais accablé. Il remercia les personnes qui avaient bien voulu s'associer à lui pour rendre les derniers devoirs au défunt. Il feignait de revoir avec satisfaction chacune des personnes présentes, bien qu'il n'en connût pas une seule. Il pressait la main à chacune avec une énergie qui voulait évidemment dire : « Merci! merci! J'aurai du courage. Je saurai me contenir. » Quand ce fut le tour de ses deux vieux camarades de café, il ne tendit au contraire que le bout des doigts, et, fronçant les sourcils, il exprima soudain une tristesse sauvage et répulsive. Il craignait qu'ils lui missent la main sur l'épaule en l'appelant « ma pauvre vieille ».

Il renouvela plusieurs fois ses remerciements collectifs et il les adressa finalement à un groupe de personnes qui venaient d'enterrer un juge de paix et qui ne surent jamais ce que leur voulait ce monsieur en habit noir.

Comme il lui était impossible d'établir une ligne de démarcation entre les amis de son gendre et le reste des hommes, il eût fait les honneurs de tous les enterrements de la journée, si les divers cortèges se fussent écoulés devant lui sans interruption.

A compter de ce jour, il ne quitta plus ni son habit noir, ni sa mine stoïque et morne. Il venait tous les jours à l'hôtel Haviland, y déjeunait et y dînait. Après le dîner,

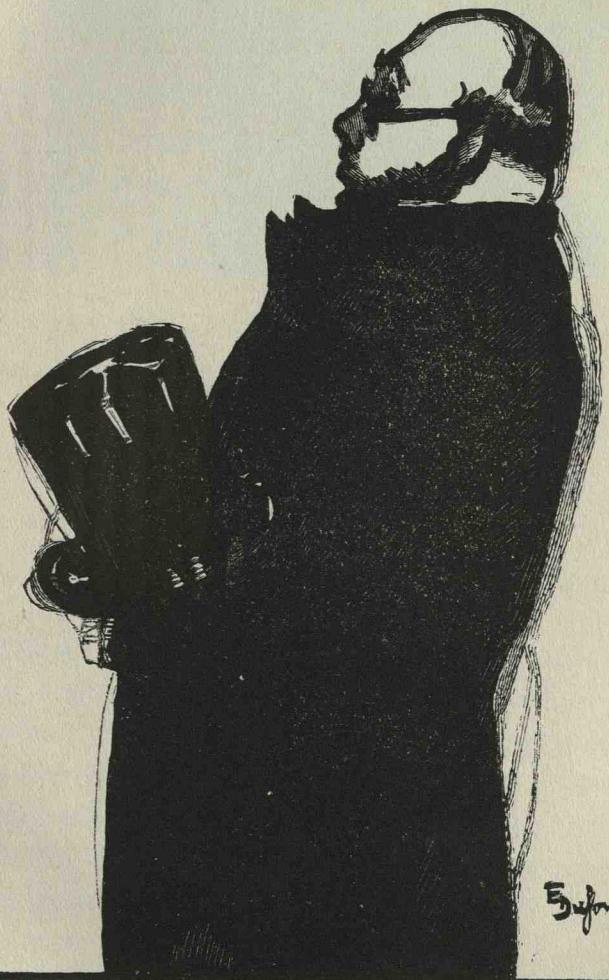
il mettait la main sur la tête de Georges et s'écriait avec une espèce de sanglot :

— Cet enfant-là m'intéresse !

A la brasserie de Colmar, où il faisait tous les soirs sa partie de billard, il s'écriait :

— Ce n'est pas seulement un gendre que j'ai perdu : c'est un fils et un gentleman !

Julie, la femme de chambre de madame Haviland, avait entendu le cri étrange poussé par sa maîtresse à l'apparition du médecin, car le lendemain on en parlait mystérieusement chez l'épicier et chez le boucher. La nouvelle que l'Anglais du boulevard Latour-Maubourg avait été empoisonné et que sa femme était complice du crime, fut répandue et gagna en peu de jours les quartiers voisins. Le docteur Hersent, qui demeurait dans la rue Saint-Dominique, fut très surpris d'entendre dès le lundi suivant sa femme lui parler de ce bruit de crime comme d'un bruit public. Hersent, que l'habitude des sciences et la pratique de la médecine avaient habitué à beaucoup de méthode dans de telles recherches, n'admettait pas qu'en l'état des choses on pût soupçonner madame Haviland. Il répondit à sa femme qu'il ne fallait pas, en médecine légale, ramasser les propos des comères. Toutefois, l'affection à laquelle M. Haviland avait succombé n'était pas, selon lui, assez caractérisée par le procès-verbal qu'il avait signé avec les médecins consultants. Il n'était pas sans se reprocher en lui-même quelque légèreté à cet égard. Se sentant coupable de négligence, il souhaitait que l'affaire n'eût pas de suites, et il comptait qu'elle n'en aurait pas.



5d



VIII

LONGUEMARE, retenu à son hôpital par la visite du matin, qui, à cause d'une épidémie typhique, avait duré plus longtemps qu'à l'ordinaire, n'arriva au cimetière Montparnasse qu'après l'inhumation de M. Haviland. Tout ce qu'il put voir de la cérémonie fut le profil énergique et sombre de M. Fellaire, emporté hors du cimetière par deux chevaux noirs dans une voiture mise à son service par l'administration des pompes funèbres. Rebroussant chemin à cette vue, il passait entre les urnes et les sabliers sculptés sur les piliers de la grille d'entrée,

quand il fut arrêté par un petit homme vif qui le traita de revenant, de spectre et de fantôme avec beaucoup de gaieté et qui entonna d'une belle voix grave l'air de *Robert* : « Nonnes, qui reposez... » C'était son ancien camarade de classes, Bouteiller, qui, célèbre au lycée par son inaptitude aux sciences comme aux lettres, était devenu reporter dans un grand journal. Il venait d'entendre approximativement trois discours prononcés sur la tombe d'un membre de l'Institut. S'attachant au bras de Longuemare :

— Mon bon, lui dit-il, tu dînes avec moi, ce soir, chez Bréval.

Pendant le dîner, Longuemare, profondément agité, mais cachant, selon son habitude, son émotion sous des formes plaisantes, traita plusieurs questions relatives à l'amour et aux femmes, avec des développements scientifiques relevés de calembours transcendants. Ils dînaient au champagne frappé. Bouteiller ne dînait pas autrement. Le champagne était une nécessité professionnelle qu'il subissait. Au reste, il était fort occupé; il passait en chemin de fer des heures de sa vie qui eussent été plus belles sans cela. Il inaugurerait des statues dans toutes les villes de France, suivait le président de la république dans les départements inondés, assistait aux mariages aristocratiques, entendait des conférences sur le phylloxéra, voyait tout et était le moins curieux des hommes. Il n'y avait qu'un lieu dans le monde qui l'intéressât, c'était Chatou, où il avait une maisonnette et une barque. Il ne se souciait que de sa barque et de sa maisonnette, et il devait s'occuper du

monde entier. Une usine ne pouvait brûler sans lui. Longuemare en vint naturellement à parler de M. Haviland, de ses habitudes singulières, de sa mort, et, en thèse générale, de l'empoisonnement par la belladone. Pendant ce temps, Bouteiller décrivait sa barque; ils s'entendaient à merveille.

Vers dix heures, Bouteiller dit :

— Mon bon, je cours au journal; attends-moi une seconde au café de Suède. J'y ai un rendez-vous.

A onze heures, ils fumaient tous deux devant une table de zinc, dans le bruit et la lumière du boulevard.

Bouteiller disait :

— Vois-tu, mon bon, un aviron un peu court qu'on sent bien dans la main, et surtout bien tranchant du bout et qui coupe l'eau comme un couteau...

Un jeune faubourien en blouse et en casquette s'arrêta devant eux et dit à Bouteiller :

— Ça n'est pas pour cette nuit.

Bouteiller lui donna quarante sous et le renvoya. Il n'avait pas l'air satisfait.

— Un *écho* que j'avais fait d'avance et qui restera sur le marbre!

Puis, pour éclaircir la chose à son ami, il ajouta :

— Ce jeune voyou que tu as vu sait comment les choses se pratiquent à la Roquette. Il vient de me dire que l'assassin de la rue du Château-des-Rentiers ne sera pas exécuté cette nuit. A propos, toi qui es médecin, dis-moi donc un peu si on souffre encore après qu'on a eu le cou coupé.

— Rien de plus facile que de te renseigner là-dessus, répondit Longuemare.

Et il commença à donner des explications :

— La vie étant une quantité, comme l'a dit Buffon, elle est susceptible d'augmentation ou de diminution. Le « nœud vital » de Flourens est une ânerie. Suis-moi bien... Si je puis dire avec Bichat que la vie est l'ensemble des forces qui résistent à la mort, je dois ajouter que ces forces résistent plus ou moins longtemps à la dissociation finale. La décollation produit une violente syncope et abolit la sensibilité dans des circonstances qu'on peut considérer comme définitives. Mais la vie musculaire persiste. Il ne faut pas confondre...

Bouteiller, désespéré, l'arrêta :

— Non! non! J'aime mieux t'avertir tout de suite. Ton explication serait trop longue et je n'y comprends absolument rien. D'ailleurs, la science m'a toujours paru terriblement obscure. Il y a des questions, comme celle de l'immortalité de l'âme, par exemple, et celle de l'existence de Dieu, qui sont si ardues!... Heureusement que Dieu n'est pas une actualité... A propos, comment nommes-tu l'Anglais que tu as enterré aujourd'hui? Il y a un écho, parbleu, dans ce que tu m'as conté, à la condition de broder un peu. Tu disais donc?...



IX

GROULT, ayant ordonné rudement à sa femme de lui faire son sac, partit pour Avranches, où il avait, disait-il, des affaires à régler. Et, dans le fait, il venait d'hériter d'un petit champ dans un endroit voisin. Il descendit dans une auberge du faubourg, à l'enseigne du Cheval-Rouge. On le vit, en compagnie de fermiers et d'éleveurs, verser à la mode du pays des carafons entiers d'eau-de-vie dans sa tasse de café. Il était plus gai, plus ouvert que d'habitude, parlait volontiers, acceptait des politesses et offrait des tournées.

Le mercredi, il prit le train qui le mit à Granville à la tombée du jour, par un affreux temps. Un grain passait, comme disent les marins. Il pleuvait; un vent furieux

fouettait les lanternes et gémissait dans les allées. Il se dirigea vers la vieille ville et prit une rue étroite, tortueuse, montante, pleine d'une odeur de marée. Son pied gauche faisait, pour suivre l'autre, le mouvement d'une faux dans les blés, et tout son corps se balançait à chaque pas. Il avançait très vite dans l'ombre, faisait jaillir sous ses pieds l'eau des flaques, grognait et jurait. Il entra sans hésiter dans une misérable boutique d'épicier, ornée de deux bocaux de sucreries derrière les petites vitres verdâtres de la devanture, et meublée d'un lit à courtines de cotonnade rouge enfoncé sous l'escalier de bois. La terre battue qui formait le sol était détrempée par endroits et portait des empreintes de semelles ferrées. Il ne vit personne, et, sans s'attarder à attendre l'épicier, il traversa la boutique, qui était la seule entrée de toute la maison.

Il monta l'escalier et frappa à la porte du second étage, à l'endroit où la rampe s'arrêtait. Un petit vieillard, éclairé sous le menton par sa chandelle, examina le visiteur à travers la porte entre-baillée et le fit entrer dans une chambre encombrée de liasses de papiers déchirés, de registres écornés, de cartons bâillants et crevés, qui laissaient échapper des marges de feuilles marquées de vieux timbres, tout cela pressé, amoncelé et lourd. Sans doute des souris couraient derrière ces tas de papiers et de parchemins, car on entendait des craquements et des froissements tout proches au milieu du bruit lointain et continu du vent dans les cheminées et de la pluie sur les lamelles de pierre de la toiture.

Une couchette maigre et débraillée laissait apercevoir, dans un coin d'ombre, sous des loques pendues, les misères

de sa nudité. La poussière revêtait tous les objets d'une teinte uniforme. Et le visage même du locataire semblait enduit de cette couche grise. Il n'avait plus de dents et sa langue était sans cesse occupée à se mouvoir contre ses lèvres molles. Quant à ses prunelles d'un vert pâle, elles faisaient songer, par leur agilité, à ces souris qu'on entendait grignoter dans le mur.

— Eh bien, lui dit Groult en s'asseyant, vous vouliez me parler? Me voilà. Qu'y a-t-il de nouveau?

L'autre passa doucement sa langue sur ses gencives et dit avec un accent nasillard et traînant :

— Je suis bien heureux de vous voir, mon bon monsieur Groult. Il y a du nouveau si l'on veut et il n'y en a pas si l'on veut : c'est comme on l'entendra.

Il caressait avec douceur, en parlant, son collier de barbe grise et semblait compter ses mots sur ses poils.

Groult l'interrompit par un grognement d'impatience.

— Eh! mon Dieu! dit l'autre, comme vous êtes pressé. Aussi vrai que je me nomme Tancrède Reuline et que vous vous nommez Désiré Groult, je suis disposé à vous instruire de tout ce qui peut vous intéresser. Le père Reuline est connu sur toute la côte depuis la pointe de Carolles jusqu'aux pêcheries de Bréhal. Les grands comme les petits s'adressent à moi. Je fais les affaires de tous ces messieurs. Pas plus tard qu'hier, j'ai recouvré une créance pour le compte de monsieur de Tancarville. Ah! mon bon monsieur, c'était une créance quasiment perdue. Monsieur de Tancarville m'a dit, ce sont ses propres paroles : « Reuline, je voulais allumer ma pipe avec. » — Tenez, la semaine passée, madame la baronne Dubosq-Marienville...

Groult l'interrompit en frappant un coup de poing sur la table. Reuline remua un moment les lèvres sans parler; puis il reprit de sa voix traînante et nasillarde :

— Venons-en, s'il vous plaît, à votre affaire. Je suis à vos ordres et nous ne pouvons manquer de nous entendre. Je vous ai fourni l'acte de naissance d'un sieur Samuel Ewart et différents papiers propres à établir l'identité de cette personne. Je vous ai passé ces actes de la main à la main, mon bon monsieur, sans préjuger de l'usage que vous vouliez en faire. Je n'ai agi en cela que dans le but de vous être utile.

— Après? dit Groult en fronçant les sourcils.

— Espérez un peu, dit le Normand dans son patois, espérez.

Il s'humecta les lèvres et continua :

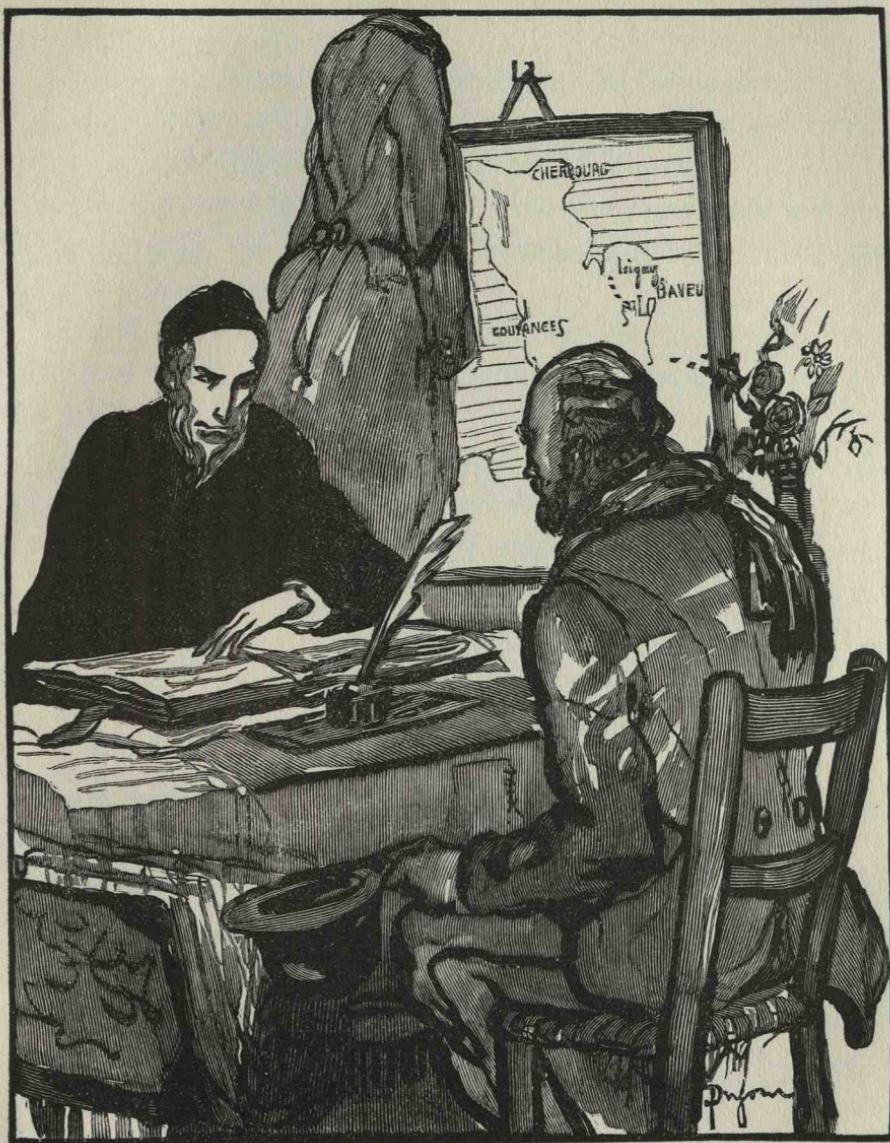
— Je n'ai pas voulu chercher quelle sorte d'intérêt vous aviez à vous procurer les papiers de Samuel Ewart; je suis discret, mon bon monsieur. La discréetion est une des vertus cardinales de mon petit métier. Mais supposez que Samuel Ewart soit mort.

— Parbleu! s'écria Groult, s'il est mort, il ne reviendra plus.

Et il éclata de rire.

— Espérez, dit le vieillard (en contemplant les épingle soigneusement piquées à la manche de son habit); espérez. Supposons qu'une personne possède un extrait légalisé de son acte de décès, — de l'acte de décès de Samuel Ewart, mort à Jersey, sans postérité, — et que le détenteur de cette pièce puisse la produire en temps utile.

Groult ouvrit ses deux énormes mains. Il était exaspéré



de la trahison de son vieux complice, qui semblait vouloir maintenant rendre inutiles les pièces qu'il lui avait procurées à grands frais.

— Pas de finesse! dit-il rudement. Marchez droit.

Les prunelles du bonhomme clignaient avec inquiétude, mais sa voix était très calme quand il reprit :

— Tout ce que je vous en dis n'est que pour vous servir. Mais je vois que je vous contrarie. Restons-en là et quittons-nous bons amis.

Il se leva et alla prendre sur un méchant secrétaire de noyer un pot à eau égueulé dans lequel trempait une botte de myosotis.

— Voyez, dit-il en posant le pot sur la table, j'en aurai pour toute la saison. Chaque fois que je passe par Carteret, là-bas, sur la côte, je cueille des myosotis dans le fossé qui borde la propriété de monsieur de Laigle. J'en tire une botte que j'entortille dans mon mouchoir...

Il passait doucement la main sur les fleurettes bleues pour faire tomber les corolles fanées.

— Pourvu, ajouta-t-il, qu'on ait le soin de tirer les racines avec les tiges, on est certain de voir cette plante-là vivre dans l'eau comme en pleine terre. Eh! mon Dieu! je n'ai ni femme ni enfant, ni chien ni chat; il faut bien s'attacher à quelque chose : j'aime les fleurs.

Groult ne l'écoutait pas; il se mordait les lèvres et se rongeait les ongles. Puis il fit un soubresaut et s'écria :

— Vous avez l'acte de décès de Samuel Ewart. Donnez-le-moi, il me le faut, je le veux!

Reuline jeta un coup d'œil furtif sur le secrétaire de noyer. Et, enlevant délicatement le pot de myosotis, il le

replaça sur le meuble. Puis il s'assit et s'humecta les lèvres.

— Espérez, dit-il, espérez. J'ai cet acte et je ne l'ai pas. Il se peut que je puisse le produire comme il se peut que je ne l'aie pas à ma disposition. Mais raisonnons comme s'il m'était loisible de me le procurer. J'ai appris bien tardivement que monsieur Haviland (au service de qui vous êtes depuis bien des années, n'est-il pas vrai?) recherchait ce même Samuel Ewart. Il est bien naturel que je songe à l'obliger à son tour, mon bon monsieur. Il sera bien content d'avoir des nouvelles de ce pauvre Samuel, décédé si malheureusement à Jersey.

Reuline s'arrêta pour observer son homme et voir s'il ne l'avait pas trop exaspéré. Mais Groult répondit tranquillement :

— Si vous vouliez envoyer l'acte à mon maître, il fallait vous dépêcher davantage. Il est mort à l'heure qu'il est, ou peu s'en faut.

L'homme d'affaires se fit avec sa langue une fluxion sur la joue gauche et fixa ses yeux verts sur le domestique avec tout l'empire d'une évidente perspicacité. Groult en ressentit un malaise très sensible.

— Ce pauvre monsieur Haviland! Ce que c'est que de nous! Mais comme vous êtes certain, mon bon monsieur, de la mort de votre maître! Il y a donc, Jésus! des maladies dont on peut connaître ainsi le terme à l'avance. Hélas! il faut revenir à notre affaire. Monsieur Haviland laisse des héritiers qui seront certainement bien contents d'apprendre ce que feu Samuel Ewart est devenu. Je n'ai qu'un désir, mon bon monsieur, c'est celui d'obliger le monde.

Groult était redevenu tranquille. La patte d'oie, marquée sur sa tempe, avait une sorte de sourire tout à fait malin.

— Mais, dit-il, les héritiers Haviland ne vous donneront pas deux sous de votre chiffon de papier. Vous seriez vraiment bien bon de le leur envoyer. Quel avantage y auriez-vous? Donnez-le-moi. Je serai capable même de vous le payer quelque chose, un peu plus tard.

— Doucement; contez-moi votre petite affaire. Le bonhomme Reuline est discret. Quand je saurai de quoi il retourne, j'aviserai.

— Je n'ai rien à vous conter.

— Eh! mon Dieu! je sais ce que c'est, vous êtes timide, mais je vous aiderai. Feu Samuel Ewart est couché sur le testament de ce pauvre monsieur Haviland pour une somme assez ronde. Muni, comme vous l'êtes, grâce à moi, des papiers qui établissent l'identité du défunt légataire, vous trouverez un jeune homme de bonne volonté qui consentira, moyennant une bonne prime, à se présenter chez le notaire de feu monsieur Haviland, comme Samuel Ewart lui-même, et à toucher en cette qualité la somme à lui laissée. Eh! mon Dieu! ne vous défendez pas; il ne faut pas laisser l'argent dormir, et puisque ce pauvre Samuel a perdu le goût du pain... Mais, mon bon monsieur Groult, qui vous répondra de la probité de ce Samuel Ewart? S'il gardait tout pour lui, ce serait bien indélicat de sa part, mais bien déplaisant pour vous. Il faut songer à tout. On voit tant de malhonnêteté en ce bas monde! Avisez. Soyez prudent. Je ne veux que votre bien.

Le vieil homme passa entre ses lèvres la fine pointe de sa langue de lézard et continua :

— Je vous avertis. Un homme averti en vaut deux. Je connais la personne qui possède l'acte de décès de Samuel Ewart. Cette personne n'est ni un Turc ni un Juif. Elle ne vous veut pas de mal; elle est raisonnable. Voici ce que je suis autorisé à vous dire de sa part : Touchez le legs de Samuel Ewart, et, quand vous l'aurez touché, offrez par mon intermédiaire une part raisonnable à cette personne... non pas une part de la moitié, non... ce serait trop; il ne faut pas pressurer les gens... mais, comme qui dirait une prime de cinquante pour cent. Sans quoi la personne, agissant contrairement à mes conseils, rendra public l'acte qu'elle possède, ce qui serait bien fâcheux pour vous et me ferait beaucoup de peine.

Groult s'était reculé, ramassé dans l'ombre pendant ce long propos. Il sauta sur l'homme, le prit à la gorge et lui cria :

— Donne l'acte, vieux juif, ou je t'étrangle!

Il était furieux de rencontrer un obstacle qu'il n'avait pas prévu.

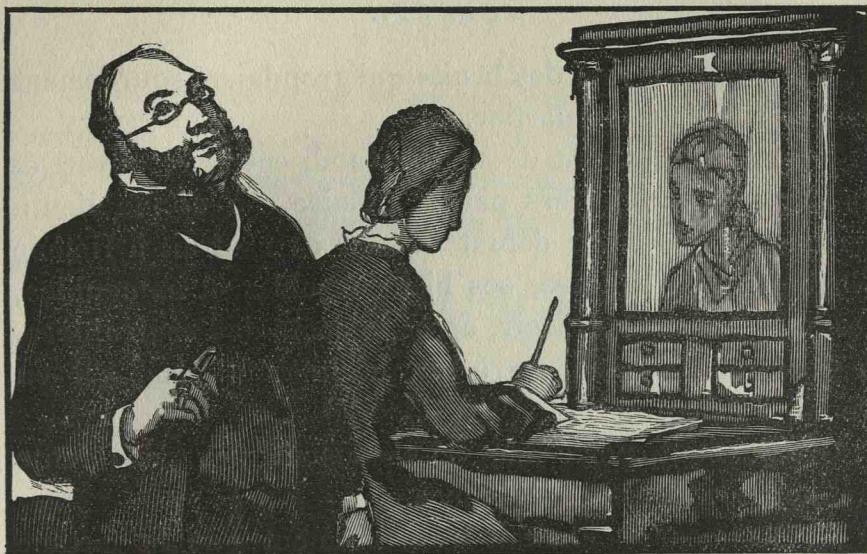
Reuline, jaune et maigre, sec et semblant rendre l'âme à chaque souffle, se raidit et résista avec le muscle et la souplesse d'un homme exercé par de fréquentes querelles avec les marins qui lui portaient leur montre en gage pour aller boire. Cette résistance augmenta la fureur de Groult, qui vit rouge et tira son eustache. C'était un méchant couteau pointu dont la lame se ramenait sur un manche de buis cerclé d'anneaux de cuivre. Groult l'avait sans cesse dans la main pour son usage personnel et le service d'autrui. Le vieillard, glissant pour se dégager, alla tomber contre l'angle de la cheminée, qui lui fit une

blessure au front. Groult, tombé avec lui sans le lâcher, vit de très près d'abord une éraflure blanche, puis le sang qui coulait abondamment. Ce sang et les cris de Reuline lui firent faire le coup de la peur. Avec une lucidité singulière, il choisit sa place et enfonça la lame du couteau dans la poitrine du vieillard. Puis, pendant une minute, qui lui parut indéfiniment prolongée, il ne remarqua rien. L'homme était là, sous son poing, roulant des yeux verts, la bouche ouverte, et résistant de tous ses muscles; puis, après cette minute-là, enfin, il lâcha prise, s'affaissa, ferma et rouvrit convulsivement les mains comme pour saisir quelque chose, et ne bougea plus.

Alors ses traits n'exprimaient plus rien de violent. Il avait l'air de sourire malicieusement dans son sommeil.

Groult fit sauter avec la pointe de son eustache la serrure du secrétaire de noyer et se mit à fouiller. Il remuait des papiers. La flamme de la chandelle presque finie dansait et les souris faisaient craquer le plancher au milieu du silence survenu. Il fouillait les dossiers, les liasses, les chemises, les layettes et jetait tous les papiers sur le cadavre. Une grande flamme envahit tout d'un coup la chambre. C'était le papier roulé à la base de la chandelle qui s'enflammait. Il fouillait les enveloppes, les cartons, les vieux buvards, les serviettes et les portefeuilles de cuir. Enfin, il trouva un papier timbré qu'il fourra dans sa poche en poussant un grand soupir. Il souffla le chandelier qui fumait comme un lampion et dont la flamme, surnourrie de suif fondu, se rejeta sur son visage et lui brûla les cils avant de s'éteindre. Puis, ayant pris sa casquette à tâtons, il sortit.

Il hésita un moment sur le palier, monta sans bruit à l'échelle du grenier et regarda par la lucarne qui donnait sur la rue. Il vit, aux reflets de la lumière sur le pavé mouillé, que la boutique de l'épicier n'était pas fermée. Il se blottit derrière des caisses vides et attendit. Il attendit longtemps, les jarrets tremblants, la gorge sèche, les tempes serrées, frissonnant au moindre bruit. Enfin, quand il jugea la maison et la rue bien endormies, il noua à la poulie qui surplombait la lucarne une corde à crochet, dont l'épicier se servait pour éléver des ballots au grenier, et descendit dans la rue avec une agilité de singe.



X

HÉLÈNE, sortie de convalescence, n'avait plus qu'une idée : posséder René, le tenir, ne plus le quitter. Il serait son refuge, sa force. Elle comptait bien que les épouvantes ne l'atteindraient plus quand ils seraient tous deux enfermés dans la même chambre. Elle l'épouserait, elle vivrait doucement, chaudement, bien abritée, entre son mari et son père. Tout son passé d'innocence tenait à ces deux hommes. Non, non! les mauvais rêves ne se glisseraient plus sur l'oreiller qu'elle se ferait avec tant d'amour.

Elle ne savait rien des bruits qui grondaient sourdement contre elle dans le quartier.

Quant au testament de M. Haviland, cet acte, ouvert et lu devant les héritiers par le notaire, ne donna lieu à aucune difficulté. Le défunt laissait en usufruit à Hélène Haviland, née Fellaire, ses biens meubles et immeubles, lesquels devaient revenir, après le décès de l'usufruitière, à Georges Haviland ou à ses héritiers directs, s'il en venait à naître.

Groult était porté sur le testament pour une rente annuelle de douze cents francs.

Le testateur souhaitait expressément que la fortune distincte, claire et liquide, de Georges Haviland, mineur, administrée par lui, le fût à son défaut par son vieil et honorable ami, M. Charles Simpson, banquier à Paris.

Mais M. Charles Simpson, atteint d'une affection de la moelle épinière à la suite d'une chute de cheval, ne put accepter la gestion que son ami défunt voulait qu'on lui confiât. M. Fellaire, ayant appris cette difficulté, imagina de se faire agréer au lieu et place de M. Simpson.

Il témoigna, en diverses circonstances, de la plus vive sollicitude pour la fortune du mineur. Un jour, après le déjeuner, quand on lui apporta le cognac et des cigares, il dit à sa fille :

— Cet enfant-là m'intéresse comme s'il était mon propre fils. C'est plus fort que moi, je me sens pour lui des entrailles de père. Ces sentiments-là ne se commandent pas.

Ayant mis une pyramide de sucre dans son café, il reprit :

— Je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour cet enfant.

Il contempla la pyramide de sucre qui s'effondrait dans

la tasse et sourit avec mélancolie à cet écroulement, comme si c'était celui de l'espérance, si amoureusement conçue, d'être utile à Georges Haviland.

Puis il avala le sirop formé par la pyramide éboulée et sourit de nouveau.

Hélène le regardait avec inquiétude. Elle devinait bien ce qu'il allait lui proposer.

Il but un verre de cognac et dit :

— Ce pauvre Simpson est tombé de cheval d'une façon bien malheureuse. Ce que c'est que de nous ! Il n'y a pas un mois qu'il était vigoureux et plein d'intelligence, et le voilà devenu idiot... Quand je dis qu'il était plein d'intelligence, j'exagère. Il n'a jamais su mener grandement les affaires. C'était un esprit timide. Il ne risquait pas.

Et M. Fellaire alluma son cigare en se rengorgeant. Il risquait, lui !

Hélène, visiblement gênée, se taisait. Son père fumait en silence, et, vêtu de noir, correct, massif, semblable dans la fumée à un héros dans les nuages, il figurait bien l'apothéose du financier.

Il reprit :

— Ce Simpson était très froid, très sec. Je me demande s'il aurait jamais eu pour son pupille, notre Georges, un intérêt vraiment paternel.

Puis, incapable de se contenir, il alla droit à ce qu'il voulait. Il dicta lui-même à Hélène une lettre par laquelle elle le proposait aux membres du conseil de famille comme tuteur de Georges Haviland.

Debout, la tête haute, l'index tourné en signe de commandement vers la page commencée :

— Écris, mon enfant, écris, disait-il.
J'ai l'assurance que ce choix aurait reçu l'approbation de mon mari...

Elle hésita devant cet énorme mensonge. Mais, levant les yeux sur son père, elle lui vit un front si tranquille, un air si convaincu, une si digne figure, qu'elle écrivit docilement ce qu'il dictait.

M. Fellaire, planant dans les régions sereines de la paternité adoptive, rayonnait d'un pur éclat.

Il alla mettre lui-même la lettre à la poste. Hélène, restée seule, eut honte et peur d'avoir trahi le mort. Elle pensa : s'il revenait!... Alors elle crut le voir et elle le vit avec une effrayante netteté. Son visage, qui n'exprimait rien, laissait tout entier le mystère de sa pensée. Elle savait bien qu'elle ne le voyait qu'en imagination, mais elle ne pouvait pas ne pas le voir.

M. Fellaire ne put dormir de toute la nuit. Ses idées s'agitaient tumultueusement sous son foulard écarlate. Il se retournait dans son lit et faisait tinter à chaque seconde le verre et la carafe posés avec sa pipe, son bougeoir et ses lunettes sur la table de nuit d'acajou. Ce bruit argentin accompagnait harmonieusement ses pensées. Les actes futurs de sa tutelle intègre lui inspiraient pour lui-même de l'estime par anticipation. Ce n'était pas tout. Il comptait trouver en sa fille un capitliste docile. Il fonderait enfin sa grande entreprise, le rêve de sa vie; il mettrait au jour l'enfant de ses veilles, son œuvre : la *Fiduciaire, société de prêts sur gages*. Le gouvernement ne manquerait pas d'autoriser une société

assise sur une base solide de capitaux. La liste des membres du conseil d'administration, choisis parmi des personnes décorées ou titrées, inspirerait de la confiance au numéraire. A ce moment de son rêve, M. Fellaire vit passer dans les rideaux de son lit l'ombre terrible du *Phénix de la garde nationale*.

Il en sentit au front une sueur froide, sous son triple madras, mais il chassa ce nuage importun. Il contempla de nouveau l'avenir. Il imagina pour la Fiduciaire un emblème d'un grand effet : deux mains terminées par des manchettes de dentelles et se tenant l'une l'autre à poignée. Il voyait déjà cette image symbolique imprimée sur les circulaires et les prospectus, gravée sur les billets, traites, bons, chèques, actions, obligations, livres de souche, et sculptée en pierre dans des proportions colossales sur le fronton même de l'immeuble occupé par la Fiduciaire dans le voisinage du nouvel Opéra. Car la Fiduciaire ne manquerait pas d'acheter un terrain dans ce quartier central et d'y bâtir un hôtel.

La première pointe de jour passa entre les rideaux de la fenêtre, et M. Fellaire aperçut, épars sur les meubles, des mémoires non acquittés de bottiers et de restaurateurs.



XI

LE lendemain du dîner chez Bréval, Longuemare, en déjeunant au café, parcourait un journal. Tombé sur une colonne d'informations signée *Spectator*, pseudonyme qu'il savait être celui de Bouteiller, il fronça les sourcils en découvrant un entrefilet rédigé comme il suit :

Encore une originalité internationale qui vient de s'éteindre. M. Martin Haviland, dont les obsèques ont été célébrées hier, laisse dans son superbe hôtel du boulevard Latour-Maubourg une collection d'un genre particulier, quelques milliers de bouteilles contenant de l'eau de tous les fleuves, rivières, ruisseaux, cours d'eau, fontaines et cascades du monde entier. M. Haviland était aussi remarquable par sa bienfaisance que par ses collections. Sa mort, qui sera vivement ressentie par tous les pauvres du quartier des Invalides, semble due à l'abus de la belladone qu'il employait pour

combattre un rhumatisme aigu dont il était affligé. C'est du moins l'opinion des princes de l'art. Nous sommes heureux d'être assez bien informés pour pouvoir rendre à cet événement déjà si dououreux en lui-même ses véritables proportions.

Les dernières lignes de cette note le mirent dans une rage violente. Il se promit de couper avec sa cravache la figure à son ami Bouteiller. « Je ne sais seulement pas où perche ce macaque! » s'écria-t-il dans son impatience. Il alla le chercher au bureau du journal à la mode et le rencontra dans le vestibule, entre le canard de bronze et le pigeon de marbre rose nichés, l'un sur la boîte aux lettres, l'autre sur celle des manuscrits. La mine bonasse et stupéfaite du gros reporter, ouvrant son parapluie sans défiance (il pleuvait), désarma Longuemare qui, se rappelant aussitôt le temps où Bouteiller lui volait ses versions dans son pupitre pour les copier à son aise, fut pris d'une sorte d'attendrissement. Bouteiller, souriant à sa vue, lui cria :

— Mon bon! tu dînes avec moi ce soir, chez Bréval, c'est entendu. Je vais installer le grand rabbin.

Longuemare lui barra le chemin, lui mit sous le nez le journal tout froissé et lui dit :

— Que signifie la dernière phrase de ton écho? Qui donc, à ta connaissance, a donné à cet événement des proportions qu'il ne comporte pas? Qu'a-t-on soupçonné? Et qui a-t-on soupçonné? Réponds.

Bouteiller promena des yeux exactement ronds sur Longuemare et le journal. Puis il répondit avec une évidente candeur :

— Je vais te dire, mon vieux. J'ai mis ça pour corser

l'écho, voilà tout. Et comme c'est mesuré, remarque bien ! Je suis piquant et je ne compromets personne. C'est du savoir faire, ça. Ainsi c'est entendu, ce soir, au Helder !

Longuemare, désarmé, haussa les épaules et lui tourna le dos. Secoué par des émotions de diverses natures, il avait les nerfs très irrités. Il tombait dans des violences et dans des attendrissements successifs et se sentait en veine de folies. A n'en pas douter, il aimait Hélène, et cet amour commençait à le troubler profondément. Sous l'influence de l'excitation que ce sentiment imprimait à toutes ses facultés, il acheva en une semaine un article pour la *Gazette médicale*, composa son premier sonnet et s'attacha à l'improviste à une bouquetière de bal public pour laquelle il dépensa en huit jours sa solde d'un trimestre. Puis l'article, le sonnet et la bouquetière lui semblèrent insipides et fastidieux. Il traîna encore une semaine d'agacements et s'en alla droit un beau jour à l'hôtel du boulevard Latour-Maubourg. Il pouvait, après le temps écoulé, présenter décentment ses compliments de condoléance à la veuve.

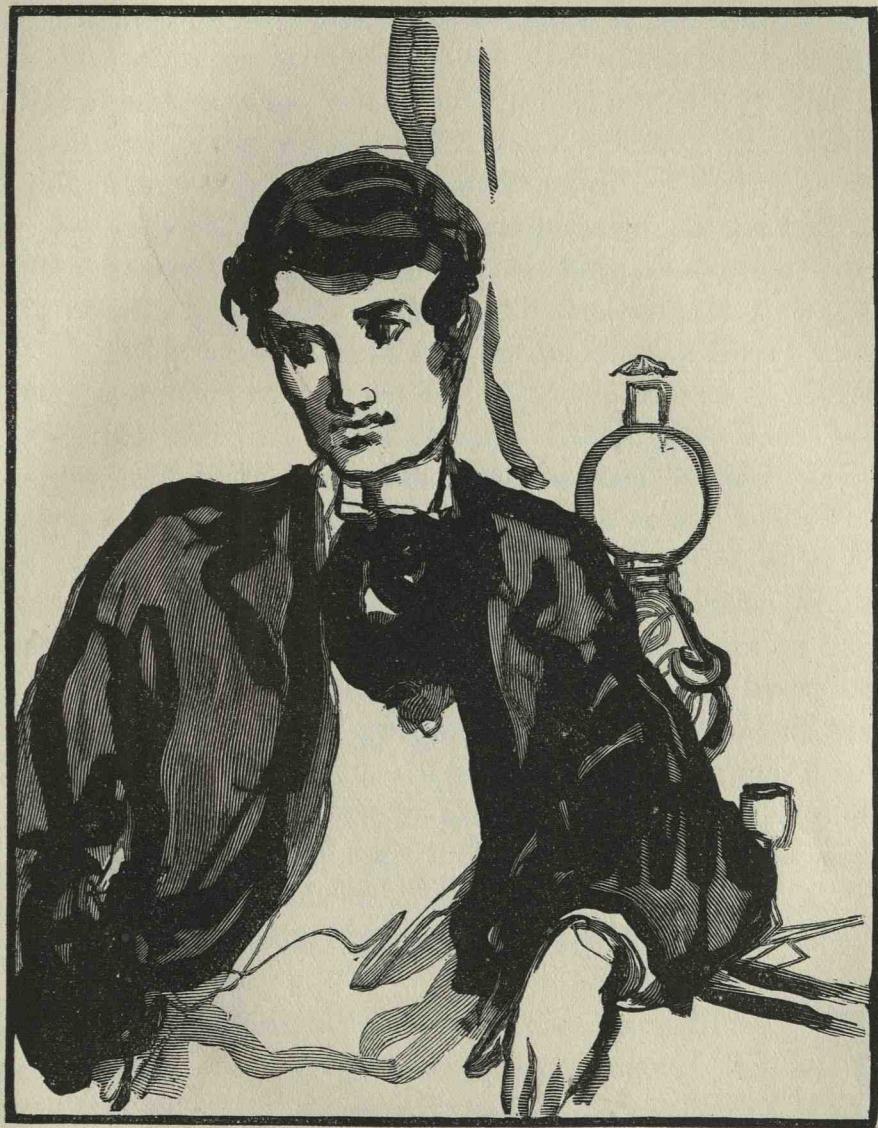
Quand il revit la grille d'entrée, le perron au fond de la cour, l'antichambre et son grand poêle de faïence, il lui sembla qu'il y avait un siècle qu'il n'avait passé par là. Il était las comme s'il avait vécu plusieurs âges d'homme.

Il attendit quelques minutes Hélène dans le salon. Quand elle parut devant lui grandie et pâlie par ses vêtements noirs, il crut la voir pour la première fois. Ce n'est pas qu'elle fût bien changée. Depuis sa convalescence, malgré ses tortures d'imagination, elle prenait de l'emberpoint et ses joues étaient assez pleines. Mais il éprouvait sans cesse en la voyant une délicieuse sensation

de nouveauté. Les yeux d'Hélène avaient, sous les boucles blondes des cheveux abaissés sur le front, un sourire vague et charmant. Elle parla la première. Le rien qu'elle dit le fit tressaillir. Il répondit de travers. Elle, plus maîtresse de ses sens, jouissait du trouble qu'elle inspirait. Il effleura, en termes vagues, les souvenirs de deuil; puis, par une pente aisée, il en vint à parler de l'avenir.

Elle n'aimait plus le monde, disait-elle. Elle lui demanda ce qu'il comptait faire. Il voulait essayer de la clientèle civile; son père lui donnerait les fonds nécessaires. Elle approuvait; elle avait à Saint-James et dans le parc de Neuilly des amis qui feraient au jeune docteur une clientèle choisie. Elle lui promettait son patronage et s'engageait de la sorte dans son avenir. Elle dit que, pour elle, elle ne savait pas ce qu'elle ferait. Elle ajouta, par un délicat mensonge, que la succession de M. Haviland, dont elle n'avait que l'usufruit, grevée de legs, pouvait la laisser bien moins à l'aise qu'on ne croyait. Elle ajouta : « Si je deviens une pauvre femme, vous ne me fuirez pas? » Il eut assez de goût pour ne rien répondre. Ils ne se dirent pas un mot d'amour. Mais ils n'avaient pas un souffle qui ne fût embrasé. Ils respiraient avec effort; ils se sentaient nager dans un fluide étouffant et délicieux. Elle dit qu'elle avait chaud. Il lui prit la main, qu'il ne pressa qu'à peine et qu'elle ne retira pas. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient et ils auraient voulu tous deux mourir; mais la conscience des choses revint à Hélène. Elle dégagea sa main. Une ombre passa sur son front. Elle songea un moment et dit :

— Il y a bien des choses que j'ai faites et que je ne ferais plus. Je vaudrais mieux que ma vie.



A cette parole, qui remuait dans leur âme toutes les eaux dormantes du souvenir, René détourna la tête et retint des larmes sous ses paupières. A son tour elle lui prit la main. Ils entendirent des pas dans l'antichambre : « Mon ami, mon ami, » lui dit-elle... Et, sans achever, elle alla à quelques pas s'asseoir dans un fauteuil.

M. Fellaire, annoncé par le craquement de ses bottes, fit son entrée et serra avec effusion les mains du docteur. Il rappela les soirées de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

— Nous vous avons élevé, formé, dit-il à René; vous êtes notre enfant. Et il est de fait que vous avez vu défiler chez moi bien des types curieux. C'était pour vous une école d'observation. Vous avez donc navigué et vu du pays, comme le pigeon de La Fontaine? Ah! la mer!

Il parla de l'immensité, de la poésie de l'Océan, et se montra fort ému. Puis il demanda la permission de dépouiller sa correspondance et de faire son courrier.

Installé devant la table, il lisait des papiers avec des susurrements ou des grognements qui exprimaient son dédain ou son impatience. Donnant à sa personne, à ses papiers, à ses journaux, le plus de volume qu'il lui était possible, il affectait tour à tour la contention la plus obstinée et le détachement le plus léger.

Hélène et René se regardaient en silence et se croyaient seuls au monde.

Enfin M. Fellaire fit courir sa plume sur quelques feuilles de papier, signa avec fracas, sonna comme chez lui, fit mettre son courrier à la poste et huma l'air à pleins poumons.

Son humeur avait tourné; il était bon enfant, sans

façon, un peu goguenard. Il proposa une promenade *extra muros*. Personne n'en saurait rien. D'ailleurs, ce n'était pas une partie de plaisir. Il faut bien dîner quelque part. Ils iraient manger une friture à Meudon.

Ils avaient tous trois le goût de ces parties intimes lestement menées.

Au Bas Meudon, ils entrèrent sous une tonnelle au bord de l'eau. Hélène, pour dénouer les brides de son chapeau, éleva les bras comme deux anses d'amphore, par un mouvement plein de grâce dont le spectacle donna à René une minute délicieuse. Les cheveux blonds de la jeune femme étaient collés sur son front et ses yeux brillaient doucement au-dessous. Ils échangèrent un regard si profond et si limpide qu'ils eurent la sensation de se noyer l'un dans l'autre. M. Fellaire, redevenu important, se rappela des affaires avec de grands soupirs. Il demanda de l'encre et du papier, et n'obtint à grand-peine qu'une fiole vaseuse, une plume rouillée, avec une feuille bleue de Bath sur laquelle il mit des chiffres et qu'il fourra ensuite dans sa poche. Puis il demanda brusquement si son jeune ami ne connaissait pas des armateurs à Toulon. Il prononçait avec tant d'ampleur le nom d'armateur qu'il semblait que la phrase n'eût été dite que pour produire un effet de sonorité, ce qui est bien possible. On dîna. M. Fellaire exprimait une moitié de citron sur sa friture avec toutes les élégances dont était capable sa main blême, grasse, courte et chargée de bagues. Il contemplait les jeunes gens à travers ses lunettes d'écaille; non sans une secrète envie de les exhorter et de les bénir, comme dans un drame. Devant

eux, sur la rivière, un ponton de débarcadère affleurait la berge.

Une île étroite et longue leur fermait l'horizon d'un rideau de peupliers. Des canotiers passaient en périsssoires, et, dans l'île, des femmes en robes claires les appelaient avec des rires argentins. Le couchant s'embrasa, des étincelles tremblaient sur la rivière; puis le ciel et l'eau s'éteignirent; une brise fraîche s'éleva dans la verdure sombre. René décrocha le châle noir et le mit sur les épaules d'Hélène. M. Fellaire abondait en récits galants et en recettes de cuisine. S'étant mis inopinément à admirer le paysage, il décerna des louanges à la Providence. Longuemare lui répondit que la nature est le théâtre d'un éternel carnage et que rien n'y vit que par le meurtre.

— Vous allez trop loin, répliqua M. Fellaire.

Ils étaient heureux tous trois; l'ombre commençait à les envelopper. Ils se seraient longtemps oubliés là, si l'homme d'affaires n'eût songé au café de Colmar. Il calcula qu'il était temps d'aller y faire sa partie de billard, avec des courtiers et des fermiers d'annonces.

— Mes enfants, dit-il en consultant sa montre, non sans un froncement de ses épais sourcils, l'heure me presse; un rendez-vous très important. D'ailleurs, il va pleuvoir.

Le vent s'était élevé. Des nuages couraient furieusement dans le ciel, devant une lune pleine et rouge qui semblait emportée en sens contraire. Ils cherchaient le sentier étroit qui monte au Haut Meudon et mène à la station. Hélène marchait au bras de René. Les clartés incertaines de la nuit les faisaient hésiter. Ils se taisaient. Tout à coup Hélène frissonna.

— J'ai peur, dit-elle.

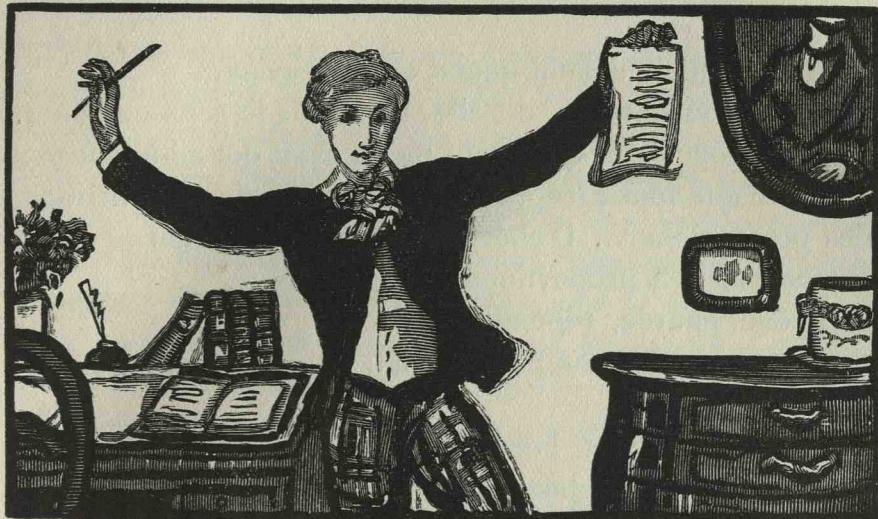
Un homme en guenilles, grand, maigre, à longs pieds, venait à leur rencontre devant eux. En ôtant son chapeau de paille, il montra un visage maigre, percé de deux grands yeux ternes. Il tendit la main en murmurant une espèce de prière. Hélène se pressa contre René et l'entraîna.

— Vous l'avez vu, dit-elle; il ressemble à... J'ai peur.

René lui-même éprouvait une impression de malaise. Ce mendiant rappelait en effet M. Haviland, et ce qu'il y avait de plus pénible, c'est qu'il le rappelait sous un aspect si morne et si défait, et avec une telle expression d'irrémédiable souffrance, qu'il suggérait la vision affreuse de M. Haviland, non comme il était autrefois, mais tel qu'il devait être maintenant. Ils gravissaient tous trois le sentier bordé de haies et de murs. Les cailloux roulaient sous leurs pieds. Hélène s'arrêta court : elle fixait des yeux un objet dans l'ombre. René ne voyait devant elle que des touffes d'orties autour d'une borne. Mais, certes, la veuve voyait autre chose. Elle poussa un grand cri et tomba à la renverse. M. Fellaire voulait qu'on la fit asseoir.

— Laissez-la étendue, dit René, penché sur elle.

Elle était roide, inerte. Ses lèvres seules remuaient et un peu d'écume commençait à poindre aux coins. Ses yeux sans regards étaient ouverts sur le ciel. Quand elle se ranima, elle ne se rappelait rien, mais elle était lasse. Arrivée à la porte de l'hôtel, elle supplia son père d'y venir coucher cette nuit. Elle avait peur encore, disait-elle. Elle tendit la main à René, mais une main glacée, crispée, inanimée, et elle le regarda avec une pénétrante expression de découragement et de désespérance.



XII

HÉLÈNE, effarouchée, tremblait sans cesse. Les visites qu'on lui faisait, celles qu'elle attendait et qui ne venaient pas, le bruit, le silence, les appartements, la rue elle-même, tout lui faisait peur. A toute rencontre elle tressautait. Son ancienne amie de pension, Cécile, mariée depuis longtemps dans la finance, vint la voir en grande cérémonie. Sous les minauderies et le papotage de la visiteuse perçait une pointe de curiosité qui mettait Hélène à la torture. L'entrefilet du *Spectator* avait piqué la curiosité de Cécile, qui pourtant se résignait à partir désappointée.

Elle était déjà debout quand elle se ravisa.

— Ces journalistes, dit-elle, n'ont pas le sens commun. Quel est donc celui qui disait qu'on avait donné à l'affreux malheur qui vous a frappée, pauvre chérie, des proportions, des proportions?... D'abord, je ne sais pas bien ce qu'on entend par des proportions.

Hélène, effarée, répondit :

— Je ne vous comprends pas; je vous assure que je suis...

Elle s'arrêta au bord d'une insondable maladresse. N'allait-elle pas protester de son innocence!

Elle fit rechercher le numéro du journal, le lut et ne dormit plus.

Pendant ce temps, le parquet d'Avranches, saisi d'une affaire criminelle, l'instruisait minutieusement. Un sieur Reuline, agent d'affaires assez mal famé, avait été trouvé assassiné dans son logis, rue de Gesvre, à Granville. Les charges pesèrent d'abord sur un ouvrier du port, ivrogne et débauché, qui s'était rendu chez Reuline vers cinq heures du soir, la veille même de la découverte du cadavre. L'épicier, établi au rez-de-chaussée de la maison, avait vu cet homme descendre en donnant les signes d'une violente surexcitation. Mais, reconnu innocent après un long interrogatoire, il fut relaxé. Forcé de tourner ses recherches dans un autre sens, le juge d'instruction examina de nouveau le théâtre du crime. Il remarqua que les liasses de papiers qui avaient été tirées du secrétaire, après le crime, feuilletées rapidement et jetées sur le corps de la victime, formaient des groupes distincts, enveloppés chacun d'une chemise de papier, laquelle

portait un nom et une adresse. Cet amas de papiers avait été prudemment laissé tel qu'on l'avait trouvé. On avait dégagé le corps de la victime avec de minutieuses précautions. Une de ces chemises, jetée par-dessus toutes les autres, et par conséquent au terme des recherches de l'assassin, était complètement vide. Elle portait la cote suivante : *M. Groult, chez M. Haviland, à Paris.*

Le nom de Groult se retrouva, non à Granville, mais à Avranches, sur le registre de l'auberge du Cheval-Rouge. Groult y logeait encore, quand un mandat d'amener fut lancé contre lui; il fut arrêté.

Hélène apprit cette nouvelle par les journaux, après une nuit atroce. Elle l'avait vu, lui. C'était une apparition affreuse; il se tenait devant elle, sans lui rien reprocher, sans lui marquer de haine ni de colère. Seulement il se montrait à elle tel qu'elle l'avait fait, sous l'aspect épouvantable qu'il avait maintenant. Comment vivre, s'il revenait ainsi toutes les nuits?

Son père vint à l'heure du déjeuner. Elle se jeta sur lui avec un délire de tendresse et d'épouvanle, elle le suppliait des yeux. Elle le serrait si fort qu'il lui dit :

— Qu'as-tu donc? Tu me fais mal!

Puis il déclara qu'il s'était toujours méfié de Groult, et c'était une révélation bien inattendue. Le crime de ce misérable le faisait frissonner, disait-il; mais il lui était venu, dans la nuit, une idée, une inspiration. Il voulait retrouver Samuel Ewart. Il avait le matin même écrit à ce sujet à l'ambassade de France en Angleterre. Il poursuivrait ses recherches. Et dans ce moment même son regard aigu semblait vouloir percer la corniche.

Hélène souffrait cruellement de le voir ainsi s'attacher aux choses du mort. Elle lui dit :

— Papa, est-ce que tu ne voudrais pas partir avec ta fille loin, bien loin ?

— Où ? demanda-t-il dans sa bonhomie effarée.

L'idée de s'éloigner du café de Colmar lui apparaissait comme la plus absurde et la plus monstrueuse impossibilité. Remis de sa surprise, il baissa Hélène sur le front.

— Enfant ! murmura-t-il.

Puis, avec ses instincts de vie facile et de bonté indiscrète, il trouva ce qui eût pu retenir la jeune veuve à Paris.

— Notre ami Longuemare, lui dit-il, ne se consolerait pas de ton départ.

Mais elle répondit gravement que M. Longuemare ne devait songer qu'à une jeune fille. Puis, les mains jointes, avec un éclat de voix sorti des entrailles :

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-elle, quelle chose impitoyable que la vie !

Il lui prit les mains et répliqua de sa voix grasse :

— A qui le dis-tu, mon enfant !

Puis, ayant déployé sur la table son portefeuille de chagrin, il s'isola dans la fumée d'un gros cigare et rédigea un mémoire pour Samuel Ewart, absent.

A partir de ce jour, les remords et les terreurs d'Hélène augmentèrent constamment, sans cause extérieure, par le seul travail de son cerveau blessé. Ses visions devinrent plus fréquentes et plus précises. Elle avait besoin de réflexion pour les distinguer de la réalité.

A la suite d'un interrogatoire subi par Groult, une perquisition fut ordonnée au domicile de l'inculpé. Un commissaire de police, assisté d'un serrurier, se présenta un matin à l'hôtel. On vint avertir madame Haviland qu'il saisissait des papiers dans le pavillon du concierge, et qu'il demanderait, dans une heure ou deux, à la maîtresse de la maison, la faveur d'un moment d'entretien. Hélène reçut cette nouvelle comme un coup de maillet. Elle voyait dans sa chambre, distinctement, son mari décomposé, mais correct, très calme et très content. Elle le voyait, il était assis, feuilletait une revue, semblait tranquille comme un homme rentré chez soi. Bien que ses yeux fussent entièrement délayés et tout mêlés de terre, il aperçut un brin de fil sur le tapis de la table et l'ôta délicatement comme il faisait tous les jours quand il vivait, puis il disparut. Alors les terreurs d'Hélène changèrent. Dans son ignorance des choses, elle s'imagina la justice acharnée contre elle, lui arrachant l'aveu de ses plus secrètes pensées et l'envoyant sur le même échafaud que le domestique Groult. Tout ce qu'elle avait lu du supplice de Marie-Antoinette lui revenait à la mémoire. Elle sentait sur sa nuque le froid des ciseaux du bourreau. La folie de la peur l'envahit tout entière. Les frôlements de son peignoir la faisaient s'évanouir à demi.

Vers dix heures, elle entendit un claquement de portes. Elle ouvrit la fenêtre pour se tuer ou se sauver; elle n'en savait rien. C'était son neveu Georges qui revenait, comme à l'ordinaire, du collège. Il jeta ses livres avec mauvaise humeur sur la table, et, par hasard, regarda sa tante.

— Comme tu as de grands yeux aujourd'hui, lui dit-il.

Il ouvrit ses livres, comme à l'ordinaire, en attendant le déjeuner et se plaignit, avec une moue de mauvais écolier, d'avoir à faire une préparation grecque. Puis, assis sur son pied, à un coin de chaise, le menton sur la table trop éloignée, il se mit à feuilleter mollement son dictionnaire. Malgré ses grimaces, il traduisait assez bien. Il faisait en écrivant des taches d'encre qu'il effaçait ensuite avec sa langue.

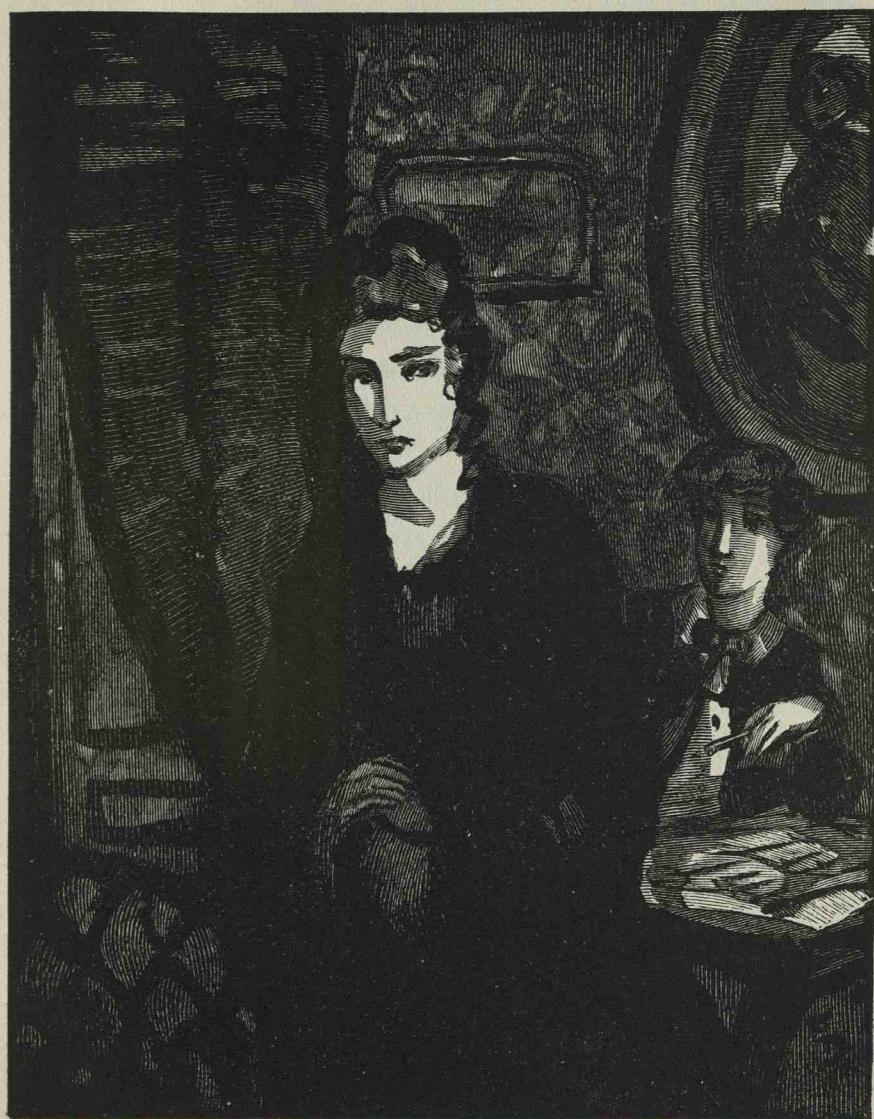
Elle écoutait stupidement tous les bruits et tressaillait aux coups de pied que l'enfant lançait contre les bâtons de sa chaise. Il imitait la voix grave et le ton guindé de son professeur :

— Remarquez, messieurs, l'harmonie des vers de Sophocle. Nous ne savons pas comment on les prononçait, nous les prononçons tout de travers; mais quelle harmonie! Monsieur Labrunière, vous me conjuguerez dix fois le verbe *didómi*. Quelle harmonie!

Puis avec sa voix flûtée :

— Ma tante, je te « promets » que mon professeur met des faux-cols en papier. Nous l'appelons Python. Sais-tu pourquoi? Un jour, il nous a dit : « Messieurs, Python était un monstre d'une laideur répugnante et d'une malignité insigne. » Alors Labrunière a crié tout bas : « C'est comme vous. » Il est fameux, Labrunière! Dis donc, ma tante, sais-tu que tu es une très belle femme?

Puis ses idées, après tant de sautillements, se posèrent sur le texte grec. Il faisait le mot à mot, et, comme un oiseau jaseur, remplissait la chambre de sa voix claire, disant tout haut les mots grecs et français qu'il écrivait et s'interrompant pour compter des billes.



— « *Kara théion*, la tête divine, *Iokastès*, de Jocaste, *tethneken*, est morte... Comme c'est bête!... Elle alla... *pros ta leké numphica*, vers les couches nuptiales,... c'est-à-dire vers la chambre à coucher... Remarquez, messieurs, quelle heureuse expression! et quelle harmonie!... *Sposa komen*, déchirant sa chevelure, *kalei*, elle appelle, *Laïon*, Laïus, *nekron*, mort. Vois-tu, ma tante, en français, un laïus c'est un sermon, mais en grec c'est un bonhomme que Jocaste avait épousé, et ce mariage-là n'avait pas réussi. *S'arrachant les cheveux, elle appelle Laïus mort...* »

Hélène, à travers ces balbutiements de grec et de français, démêlait une antique et noble histoire de femme désespérée.

Lui, échauffé, près d'en finir, se hâtait.

— *Eseidomen tèn gunaika krémasten*, nous vîmes la femme pendue. Il fit un paraphe qui troua le papier, tira sa langue toute violacée d'encre, puis il chanta :

— Pendue! pendue! J'ai fini!

Hélène se leva, toute droite, et monta dans sa chambre avec une allure si calme, si précise, si certaine, qu'elle semblait la figure de la Nécessité.

Enveloppée de son châle noir et de son voile de veuve, elle descendit par l'escalier de service.

XIII

EN voyant la rue, elle fut éblouie et chancela. La clarté de cette matinée était étrangement diffuse. La lumière, répartie sur tous les objets, les éclairait avec une extrême netteté. Les voitures, les arbres, les kiosques des marchands de journaux et les passants les plus éloignés restaient si précis, malgré leur petitesse, qu'on eût dit les avoir sous la main. Cette clarté fut très pénible à Hélène, qui ne regardait rien et voyait tout. Les objets les plus insignifiants pour elle, comme les numéros des fiacres et les lettres des enseignes, se gravaient dans ses yeux avec des détails fatigants pour des nerfs malades. Tout ce qu'elle voyait lui semblait entrer en elle brutalement et la blesser. Elle était tentée de reculer, mais elle ne pouvait s'arrêter.

Non, jamais la pensée ne fut aussi complètement abolie dans une personne vivante. Et elle marchait comme irrévocablement déterminée. C'est que tout à l'heure une idée lui était venue, simple, claire et si définitive qu'elle avait exclu toute autre idée. Elle allait, ne se sentant pas même marcher, croyant voler et pourtant bien faible, incapable d'un geste volontaire. Elle allait. Devant elle une fillette trottaient en portant un enfant et une boîte au lait. Hélène épiait les gouttes blanches qui tombaient une à une sur les dalles du trottoir. Tout ce qui lui restait de facultés s'appliquait à ce lait répandu. A chaque gouttelette échappée, elle ressentait une inexplicable impression d'angoisse.

Quand elle atteignit les quais, la large étendue ouverte devant elle, le poudroiemment de la lumière sur le fleuve et le souffle frais errant sur les eaux lui tirèrent un soupir. Elle hésita une seconde; mais, tournant à droite, elle reprit sa course. Le quai d'Orsay était tout parfumé d'une odeur de jardins. Elle allait.

De la rue du Bac au pont Royal, une file d'hommes affairés, d'ouvrières agiles, de fiacres, d'omnibus lui barraient le passage. Elle prit le pont, sans regarder l'eau, tourna encore une fois à droite, descendit sur la berge, traversa, entre un massif de saules, la passerelle des bains, et entra dans le bateau plein d'une odeur d'eau chaude et de goudron.

Elle attendit tranquillement, en mordillant la pomme de son ombrelle, que la fille en tablier blanc eût préparé son bain. Elle était très calme. Elle entra dans la cabine et dit qu'elle sonnerait quand elle aurait besoin d'un peignoir.

Dès que la petite porte se fut refermée sur elle, elle ouvrit d'une brusque secousse la fenêtre, dont elle écarta les rideaux de calicot, et respira largement. Devant elle, la Seine agitait ses petites lames étincelantes. Du bateau des blanchisseuses, amarré à l'autre rive, partaient les coups sourds des battoirs. Un bourdonnement montait de l'enclos bariolé des bains d'hommes.

Elle embrassait ce spectacle clair d'un regard indolent qui semblait heureux. Ses épaules serrées par le châle de cachemire noir, son voile de veuve relevé sur le chapeau et flottant autour de sa tête comme un nuage funèbre, elle était plus belle que jamais et une volupté calme s'exhalait de toute sa personne. Un clapotement d'hélice s'approcha et grandit. Le ponton des bains oscilla légèrement, et un bateau-mouche, allant au Point-du-Jour, passa devant elle si près qu'elle entendit les voix des passagers. Deux jeunes gens, d'allure vulgaire, appuyés aux bordages du pont, la lorgnèrent avec une intention libertine, en songeant, sans doute, à sa toilette qu'elle allait défaire.

Elle les remarqua. Elle entendit l'aîné des deux, qui était blond, avec des plaques rouges sur la face, dire à son camarade :

— La belle femme ! on se la...

Mais déjà le bateau passait, cheminée abaissée, sous l'arche du Pont-Royal.

Fut-ce dédain ou contentement ? les coins de sa lèvre se soulevèrent et commencèrent un sourire.

Elle était calme ; son regard, flottant, très doux, sans inquiétude. Elle releva ses beaux bras par un geste gracieux qui eût troublé bien des hommes, se passa les

doigts sur le front. Puis elle se détacha avec indifférence de ce qu'elle voyait et referma la fenêtre. Il était midi.

A deux heures, elle n'avait pas sonné. A deux heures dix, la fille de service, surprise de n'être pas encore appelée, ouvrit la porte de la cabine et demanda si madame n'avait pas besoin de quelque chose.

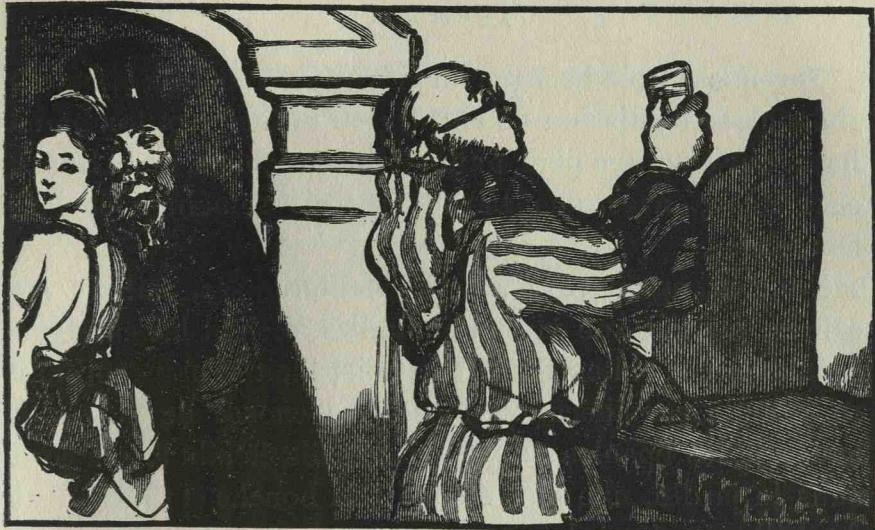
Il n'y avait personne dans la baignoire, mais en face, entre la fenêtre et la glace, une grande forme noire pendait.

La fille s'enfuit en criant au secours.

Hélène Haviland s'était pendue avec une cravate de son neveu, au porte-manteau. Elle avait gardé sur ses épaules le châle que René lui attacha un mois auparavant sous la tonnelle, à Meudon. Ses genoux étaient infléchis et la pointe de ses bottines touchait le parquet. Une chaise, placée sans doute à dessein à la gauche du corps, le faisait dévier et l'empêchait de porter d'aplomb sur le sol. Le voile de veuve recouvrait le visage. On le souleva. La face était tuméfiée, la langue, noire et gonflée, sortait de la bouche.

Le commissaire de police appelé sur les lieux fit cette réflexion :

— J'ai vu bien des femmes suicidées; c'est la première fois que j'en vois une pendue.



XIV

LONGUEMARE, profondément atteint par cette disparition hideuse et louche de la femme qu'il aimait, ne parut pas d'abord accablé. Il fit de la médecine avec rage. Mais il devint sombre, brutal, dur. Il ne montrait de bon que son zèle et son intelligence de praticien. Querelleur avec ses camarades et cynique avec les femmes, il lassa toutes les complaisances et resta seul. Son impatience devint telle qu'il ne pouvait prendre un repas dans sa crèmerie sans se quereller avec le garçon, le patron et la demoiselle de comptoir.

Sur une parole brusque du médecin en chef de l'hôpital, il donna sa démission de chirurgien militaire et tomba un beau jour chez son père, au fond des Ardennes, sans livres, sans linge, avec une barbe de trois semaines et l'air maussade.

L'ancien agent-voyer, petit vieillard sec, taillait ses arbres, mettait son vin en bouteilles, scellait les carreaux branlants des salles, fendait du bois, allait, venait et prenait en grande considération toutes les choses de la vie. Il haussait les épaules en voyant son fils étendu tout le jour dans le jardin, une pipe éteinte à la bouche et un chapeau de paille crevé sur le nez.

Un jour, après le dîner, il confia à son fils qu'il avait « une grosseur » au bras, dont il ne souffrait pas, mais qui semblait augmenter. Il demanda ce qu'il fallait faire.

— Rien, répondit René en tournant les talons au bonhomme indigné.

Souvent, une binette ou un sécateur à la main, le vieillard affectait de passer par hasard près du tas de foin où son fils était vautré. Parfois il lui disait :

— Si tu es malade, va te coucher dans ton lit.

Ou bien :

— S'il vient du monde, je t'engage, dans ton intérêt, à prendre une autre tenue.

René prit l'habitude de sortir après chaque repas. Il allait, tout proche, s'étendre dans les ajoncs, sur les bords ravinés d'une petite rivière. Il ne rêvait même pas. Tout lui semblait pénible, absurde, mauvais; sa douleur était sans charme, sans beauté. Il resta quelques semaines dans cet état.

Un jour qu'il bâillait stupidement au bord de l'eau, il vit des enfants qui se glissaient tout nus, avec des mouvements maladroits et jolis, d'une pierre à l'autre, dans le lit de la rivière. Ces petits êtres à crins jaunes, avec des faces rouges, qui riaient, s'appelaient, se repoussaient, criaient, faisaient clapoter l'eau, mettaient de la gaieté dans l'âpre paysage. Longuemare eut tout d'un coup une idée. Il les appela; mais eux, pour s'enfuir, s'accrochaient des mains et des genoux aux pierres moussues, glissaient sur le fond vaseux, faisaient des plongeons et n'avançaient guère. Un d'eux, tapi dans la fente d'un rocher qui surplombait la rivière, s'y croyait caché. René vint l'y surprendre et le tira de son trou comme une anguille. Sans doute il n'avait pas l'air bien méchant, car l'enfant n'eut plus peur.

— Veux-tu bien m'écouter, petit sauvage, lui dit le chirurgien. Si tu veux gagner des sous neufs, apporte-moi des grenouilles. Tu dois savoir attraper des grenouilles. Je demeure là-bas, chez le père Longuemare.

Quand il eut des grenouilles, il ne quitta plus sa chambre, qui s'emplit d'une forte odeur de pharmacie et de tabac. Le père Longuemare, en sarclant ses plates-bandes, regardait avec satisfaction la petite lucarne d'où pendaient, au bout de fils de laiton, des grappes de grenouilles mutilées. Maintenant que son fils travaillait, il avait pour lui une sorte de respect religieux. Il se faisait petit dans la maison et n'y marchait plus que sur la pointe des pieds. Il défendait à la servante de faire le lit, là-haut, pendant que monsieur travaillait.

Un jour, à table, en pelant une poire, il dit à son fils :

— Est-ce que je ne pourrais pas t'aider à préparer tes

grenouilles? N'as-tu pas besoin, par exemple, que je taille des planchettes? Je pourrais te les peindre et même y coller une couche de sable fin.

— Coller du sable fin sur des planchettes! Et pour quoi faire?

Le père expliqua qu'il pensait que son fils empaillait des grenouilles et en faisait des groupes artistiques.

— J'ai vu, dit-il, à Paris, dans les boutiques des naturalistes, des grenouilles préparées très habilement; elles faisaient mine de se battre en duel et tenaient des petites épées de bois; il y en avait aussi qui jouaient au piquet avec des miniatures de cartes et d'autres qui buvaient sous une tonnelle, dans des verres de poupée. C'était très ingénieux. Je croyais, mon garçon, que tu travaillais à quelque chose de semblable.

Il fut très désappointé quand il apprit que son fils faisait des expériences. C'était à ses yeux des enfantillages bons pour des écoliers. Depuis lors sa figure s'allongea de nouveau, et, quand, dans son jardin, promenant l'œil du maître sur toute la maison, il apercevait des grenouilles pendues à la lucarne, il branlait la tête en signe de pitié.

Un matin, René lui annonça qu'il partait. Les deux hommes se firent, pour les adieux, une voix rauque et brève, un front impassible, une attitude raide, et ils se séparèrent avec une fermeté maussade.

Mais, tandis que le vieux père, en regagnant sa maison, pleurait dans son mouchoir à carreaux, le fils, étendu sur la banquette de la voiture de troisième classe, s'essuyait les yeux en bourrant sa pipe.

A la station de Reims, deux jeunes gens, des employés de commerce, sans doute, entrèrent dans son compartiment. L'un des deux lisait *le Petit Journal* et faisait part à l'autre des nouvelles les plus importantes.

— La crise ministérielle continue... Une explosion a mis en émoi le quartier du Gros-Caillou... Le nommé Groult (Juste-Désiré) a été exécuté ce matin à six heures, sur la place du Marché, à Granville.

— Qu'est-ce qu'il avait fait? demanda l'autre.

— Il avait assassiné un vieillard. On l'accusait aussi d'avoir empoisonné un riche Anglais, mais ce second crime n'a pas été prouvé à l'audience. Tu ne te rappelles pas l'affaire Groult?

— Non, dit l'autre.

Et après une minute de silence :

— Y a-t-il des détails?

Ils lurent à mi-voix : « Dès quatre heures du matin, la fatale machine... » Longuemare n'entendit pas le reste.

Le propriétaire du journal plia sa feuille et dit :

— Jusqu'au dernier moment il a protesté qu'il n'avait pas frappé sa victime avec préméditation. C'est égal, c'était un fameux gredin... Je mangerais bien un morceau, et toi?

Longuemare vécut, à Paris, dans une torpeur stupide. Il lui restait de son traitement en Cochinchine quelques centaines de francs qui le dispensaient de tout effort. Il se levait à midi et allait s'asseoir sur un banc du Luxembourg, au milieu du tourbillon des feuilles mortes dans le vent d'automne. Il se tenait la tête dans les mains si longtemps que les poings restaient marqués dans les joues. Les premiers froids achevèrent de l'engourdir. Il

traîna ses journées d'hiver dans la salle étouffante d'un petit café, sans même lire les revues ni jouer au billard. Il rencontra là, au printemps, une figure de connaissance, Nouilhac, gros garçon velu, à demi paysan, qui, ayant trouvé des écus dans un sabot de feu son père, cultivateur en Auvergne, faisait sauter le sac avec des appétits de goinfre et une ladrerie de vilain. Il touchait à la quarantaine et devenait sérieux.

Ayant racheté dans son pays une source thermale oubliée, avec son établissement moisî, il avisait au moyen d'y ramener les baigneurs. Il avait ses pochesbourrées de flacons d'eau minérale et de prospectus illustrés de vignettes représentant des thermes romains et une piscine du seizième siècle, d'après une ancienne miniature.

Tendant une bouteille à Longuemare :

— Thermale, sulfurée, chlorurée, sodique, arsenicale, iodo-bromurée et gazeuse, lui dit-il.

Puis il déroula tout au long son affaire.

L'établissement était situé à cinquante kilomètres de Clermont, au bord d'un lac, au pied d'une superbe pyramide de basalte. Quinze ou vingt chevriers et trente goitreux ou goitreuses peuplaient le village.

Nouilhac possérait, du chef de son père, trois ou quatre masures qui, repeintes et closes, deviendraient des cottages pour les étrangers. L'hôtel de César, situé en face de l'établissement, pouvait contenir de trente à quarante voyageurs. On songerait plus tard à établir un casino. Ils commençaient petitement, mais qui sait si dans l'avenir?... Finalement, il demanda à Longuemare s'il voulait être des leurs.

— Venez, lui dit-il, vous serez le médecin de l'établissement.

Il avait pour les talents médicaux de l'ex-chirurgien militaire une haute estime, inspirée par l'opinion unanime de leurs amis communs. Tous les camarades de Longuemare lui reconnaissaient l'œil et la main d'un maître.

Il répondit à Nouilhac :

— Vos bains sont dans un trou. Il n'y viendra jamais que quelques scrofuleux ou d'artreux européens qui achèveront d'y moisir. Si j'y vais, c'est pour y rester hiver comme été.

Il accepta sans discussion les faibles appointements offerts par Nouilhac, lequel considérait le médecin de l'établissement comme déjà rémunéré par la nombreuse clientèle internationale qu'il ne manquerait pas de se faire.

Le lendemain, Longuemare fit des courses à travers Paris pour acheter le peu d'habits, d'instruments et de livres qu'il lui fallait. Vers cinq heures du soir, comme il descendait l'avenue des Champs-Élysées, il s'arrêta devant un théâtre de Guignol. Un triple rang de curieux pesait sur la corde passée au tronc des arbres pour fermer l'enceinte réservée aux spectateurs assis et payants.

En arrière, les petits enfants contemplaient avec décuagement, entre les jambes d'un militaire, la jupe de leur bonne.

Il reconnut dans la foule des spectateurs, mais un peu à l'écart, un vieillard voûté, lourd, bouffi de mauvaise graisse et dont le visage blafard gardait une inertie désolée. Il portait une redingote jaunâtre au collet et aux épaules, et qui, remontant par derrière, laissait pendre sur le

devant la pointe de ses deux pans. Ce vieillard regardait Guignol, ou plutôt fixait dans sa direction, entre ciel et terre, un regard tout particulier.

Longuemare, en reconnaissant M. Fellaire de Sisac, se sentit remué, et tous ses souvenirs remontèrent ensemble à la surface de son âme.

M. Fellaire lui serra la main en cherchant une phrase qu'il ne trouva pas. Longuemare, avec *je ne sais quelle pitié, quelle tendresse brusque*, lui dit :

— Venez, je vous emmène.

— Cela se trouve bien, répondit M. Fellaire. Justement je n'ai pas d'affaires ce soir.

Il dit qu'il demeurait rue Truffaut, au fond des Batinolles.

— Ce n'est pas très central, ajouta-t-il; mais avec les tramways...

Ils s'assirent, à la brune, dans la salle enfumée d'une gargote de la rue Montmartre. Ils se regardaient, surpris, ne sachant plus s'il y avait un jour ou cent ans qu'ils ne s'étaient vus.

Ils ne parlèrent pas d'elle. Mais tous deux la voyaient à leur côté.

Longuemare, en cassant des noisettes, dit qu'il partait pour le Mont-Dore et ce qu'il y allait faire. Il redit simplement :

— Je vous emmène.

Le vieillard roula des yeux effarés :

— Quitter Paris! s'écria-t-il, ce n'est pas possible! Et les affaires! On ne vit qu'à Paris.

Longuemare, navré de pitié, ne put s'empêcher de sourire.

— Venez donc ! Là-bas, vous serez inspecteur, contrôleur, régisseur.

Ces titres frappèrent la pauvre tête du vieillard, qui déclara que « son concours était acquis à une entreprise dont... et pour laquelle... enfin, que si son expérience pouvait être de quelque utilité... » Ils prirent rendez-vous pour le lendemain. Longuemare, en repassant le pont, songeait :

— C'est plus fort que moi, je me figure qu'il est mon beau-père.

La saison des bains ne fut pas trop mauvaise pour Nouilhac. Quelques Russes et une famille de Lyonnais vinrent prendre les eaux à son établissement. M. Fellaire se tenait près de la source et goûtais l'eau d'un air capable. Ses attributions n'étaient pas bien définies. Nouilhac n'aurait certainement pas admis M. Fellaire dans son personnel. Il le payait toutefois, mais avec l'argent de Longuemare.

— Faites-lui croire que vous lui donnez des appontements, avait dit le médecin, et surtout cachez-lui bien que ce sont les miens qu'il touche. Quant à moi, je m'arrangerai.

Il donna quelques consultations à des Russes et fut appelé dans la montagne pour quelques pieds démis le dimanche, au sortir du cabaret.

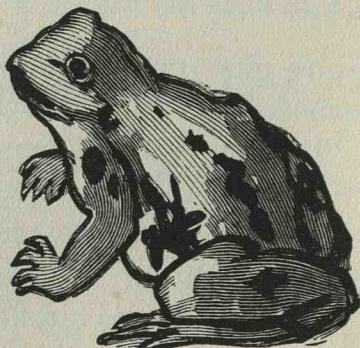
Les voyageurs partirent avec les hirondelles, non comme elles en compagnie, mais par couples ou seuls, les uns après les autres.

L'hiver vint. La neige couvrait la vallée. Sur les prismes du porphyre et les anfractuosités noires des puys de

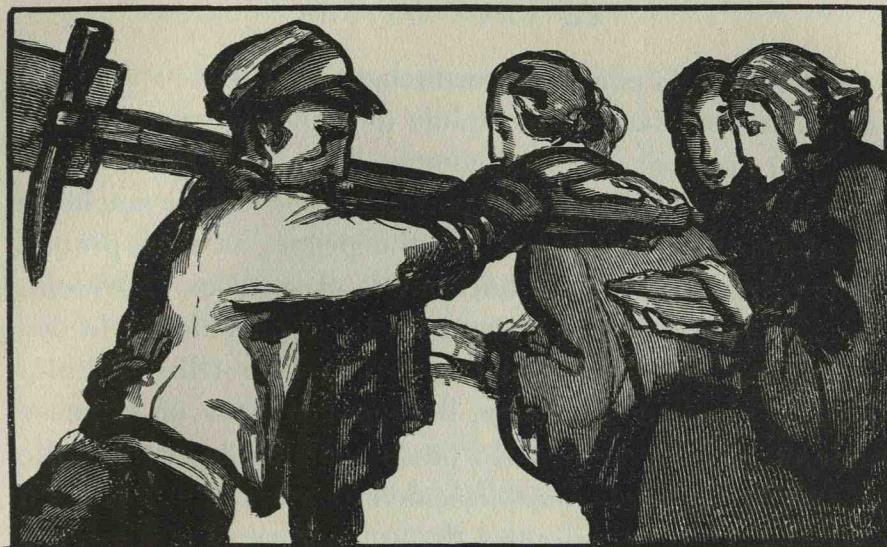
granit, la glace pendait en stalactites. Sur les pentes, la brume faisait voir les sapins agrandis et vagues comme des fantômes. L'horizon était fermé par une mer de ténèbres. Sur les murs de l'établissement thermal, les peintures rouges et brunes, de goût antique, s'écaillaient. En face, dans la salle basse de l'hôtel de César, M. Fellaire jouait aux dominos avec l'hôtelier. Longuemare, les pieds sur les chenets, fumait sa pipe. Il se tâta le poignet gauche avec le pouce droit, puis, se parlant tout bas à lui-même :

— Fièvre, murmura-t-il, tension et douleur aiguë dans l'hypocondre, toux, oppression, douleur sympathique dans l'épaule droite. Rien n'y manque : c'est une belle hépatite que j'ai là.

Et, pour la première fois depuis un an quatre mois et six jours, il sourit.



LE CHAT MAIGRE



I

Les bourrasques de novembre fouettaient depuis trois jours le faubourg populeux, que les premières ombres de la nuit revêtaient déjà. Des flaques d'eau miroitaient sous les becs de gaz. Une boue noire, délayée par les pas des hommes et des chevaux, couvrait le trottoir et la chaussée. Les ouvriers, portant leurs outils sur le dos, et les femmes, revenant de chez le traiteur avec des portions de bœuf entre deux assiettes, marchaient sous la pluie en tendant le dos, dans la morne attitude des bêtes de somme.

M. Godet-Laterrasse, serré dans ses vêtements noirs,

montait avec le peuple la voie boueuse qui mène au faîte de Montmartre. Sous son parapluie qui, fatigué par d'anciens orages, palpait au vent comme l'aile d'un gros oiseau blessé, M. Godet-Laterrasse portait haut la tête. Sa mâchoire étant proéminente et son front déprimé, sa face prenait sans peine une attitude horizontale et ses yeux pouvaient, sans se lever, voir, à travers les trous du taffetas, le ciel fuligineux. Marchant tantôt avec une hâte fébrile, tantôt avec une lenteur songeuse, il s'engagea dans un impasse noir et boueux, longea les lattes moisies de la charmille effeuillée qui borde l'établissement des bains, et, après un moment d'hésitation, entra dans une gargote où des gens vêtus, comme lui, d'un drap noir, mince et fripé, mangeaient silencieusement dans une atmosphère de graisse tiède, compliquée d'une écœurante odeur de barèges, due au voisinage des bains.

M. Godet-Laterrasse salua la dame du comptoir selon sa méthode, qui consistait à renverser la tête en arrière avec un sourire grave. Puis, ayant accroché à la patère son chapeau luisant et sillonné de cassures, il s'assit devant une petite table de marbre gras et lissa ses cheveux par le geste qui accompagnait d'ordinaire ses méditations. Le gaz, qui chantait en brûlant, éclairait les cheveux laineux de cet homme, sa face de mulâtre dont la peau, à demi lavée par la neige et l'eau des hivers d'Europe, semblait sale, et jusqu'à ses mains ridées, dont les ongles plats étaient marqués, à l'extrémité, de virgules laiteuses.

Sans appeler le garçon, sans regarder du côté du comptoir, il tira de sa poche un journal qu'il lut de très haut. Il interrompit à peine sa lecture pour manger de cette

tête de veau qui avait déjà paru par portions devant tous les convives silencieux et résignés. Ceux-ci s'évanouissaient l'un après l'autre dans l'ombre et dans la pluie. Un seul, édenté et morne, s'attardait encore sur des raisins secs. Et le mulâtre, ayant vidé son carafon, au fond duquel restait un résidu de lie et d'écorce, s'essuya la bouche, plia sa serviette, mit son journal dans sa poche, contre sa poitrine, avec le geste d'un lutteur qui étreint son adversaire, se leva, décrocha son chapeau et fit un pas vers la porte. Il s'élançait déjà dans la nuit humide quand un petit homme violacé et tout suintant de graisse déboucha d'une porte bâtarde, noircie par des mains grasses, et s'avança dans la salle en boitant. M. Godet-Laterrasse fit au patron du restaurant son salut en arrière.

— Bonjour, monsieur Godet, dit l'homme gras. Voilà un bien mauvais temps, et qui fait beaucoup de mal! A propos, monsieur Godet, si vous pouviez demain me donner un petit acompte, vous me feriez plaisir. Je ne suis pas homme à vous tourmenter, vous le savez bien; mais j'ai un fort payement à faire cette semaine.

M. Godet-Laterrasse répondit avec un accent à la fois oratoire et enfantin et sans prononcer les *r*, qu'on lui devait de l'argent, qu'il irait sans faute, le lendemain même, chercher une somme quelconque chez son éditeur ou au journal, qu'il ne savait vraiment pas comment il avait pu oublier la note du restaurateur, et que c'était une bagatelle.

L'homme gras ne parut pas ébloui par cette promesse. Il reprit d'un ton dolent :

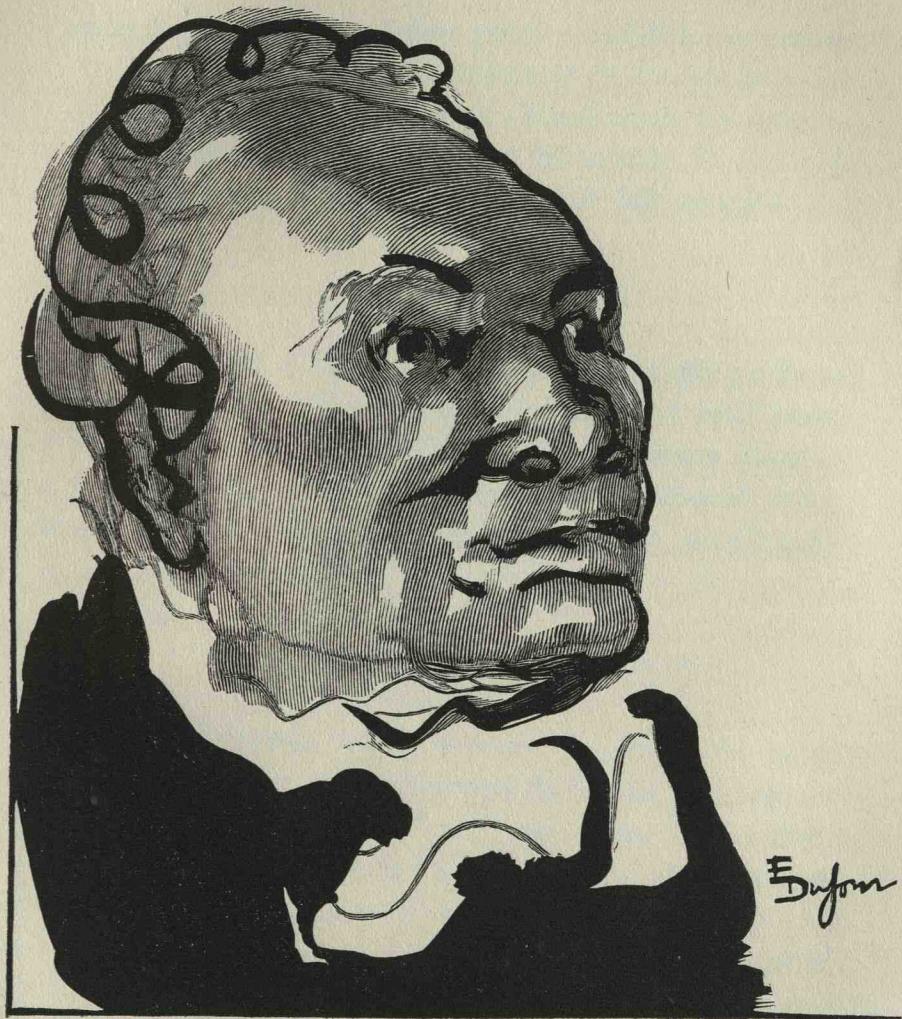
— Ne m'oubliez pas, monsieur Godet. Bonsoir, monsieur Godet.

Et M. Godet-Laterrasse entra à son tour dans les ténèbres rayées de pluie, où s'étaient dissipés jusqu'au dernier les maigres pensionnaires de l'impasse *du Baigneur*. Tous les chemins de la terre étaient ouverts devant lui. Il prit celui des buttes, que la tempête assiégeait et que noyait une pluie obstinée. Un tourbillon de vent voulut déraciner le mulâtre; un souffle traître prit son parapluie en dessous et le retourna brusquement. M. Godet-Laterrasse rétablit la concavité première de cet appareil domestique; mais le taffetas, rompu de toutes parts, flotta comme un drapeau noir sur l'armature dénudée. M. Godet-Laterrasse gravissait, sous ce pavillon grotesque et sinistre, les roides escaliers du passage Cotin, changé en torrent. Il n'entendait que le claquement de ses semelles sur l'eau et les dialogues mystérieux des vents. Visibles pour lui seul, les ombres vagues d'un éditeur et d'un directeur de journal fuyaient bien loin devant lui. Il monta quatre-vingts marches et s'arrêta devant une petite porte sous une lanterne en potence qui clignait comme un œil malade et dont la poulie grinçait. Entré dans la maison, il glissa furtivement devant la loge du concierge.

Mais quelques coups frappés contre la cloison le rappelèrent. Il ouvrit la porte vitrée avec une sorte d'angoisse. Une voix aigre et sans sexe, sortie d'une alcôve, l'avertit qu'il y avait une lettre pour lui sur la commode.

Il prit la lettre, descendit cinq marches gluantes et entra dans sa chambre. Aux premières lueurs de sa bougie, il examina d'un œil soupçonneux l'enveloppe de la lettre.

C'est que depuis longtemps la poste ne lui apportait rien d'heureux. Mais, quand il eut rompu le cachet et commencé



de lire, il découvrit ses dents blanches par un sourire naïf. Sa nature enfantine, flétrie par la misère, s'égayait à la moindre clémence des choses. En ce moment-là, il était heureux de vivre.

Il retourna toutes ses poches pour recueillir une poussière de tabac mêlée de croûtes de pain et de flocons de laine dont il bourra sa pipe courte; puis, s'étant coulé voluptueusement sous les draps sales de son lit-canapé, il se mit à chantonner à mi-voix la lettre qui l'avait fait sourire.

Cher monsieur,

Je suis de passage à Paris avec mon fils Remi que j'amène de Nantes où il a fait ses études. J'ai songé à vous pour le préparer au baccalauréat. En éducation, comme dans le reste, je suis partisan des idées avancées. Voulez-vous venir déjeuner avec nous demain samedi à 11 heures, au Grand-Hôtel, pour nous entendre?

Tout à vous.

A. SAINTE-LUCIE.

M. Godet-Laterrasse, ayant terminé le chant de cette lettre, alluma sa pipe et s'enveloppa de fumée et de rêves. Quelle caresse de la fortune que cette lettre inattendue! Il avait connu à Paris, vers la fin de l'Empire, chez quelque notabilité du monde démocratique, M. Sainte-Lucie, qui lui avait même rendu visite. « C'était, songeait le mulâtre, c'était du temps où j'écrivais des articles pour la *Grande encyclopédie universelle*. J'habitais alors une belle chambre meublée dans un hôtel de la rue de Seine. Et je dois même

avoir encore la carte de cet aimable visiteur. » Étendant son bras maigre et brun, il saisit sur la cheminée une vieille boîte à cigares, pleine de papiers qu'il se mit à fouiller.

On avait, sans doute, en déménageant, renversé d'un coup dans cette boîte tout le contenu d'un tiroir lentement rempli, car les papiers qu'il trouva les premiers étaient les plus anciens. Il ouvrit une enveloppe qui ne lui rappelait que des souvenirs lointains et confus. « Ah! songeait-il, c'est une lettre de mon pauvre frère qui vend du café à Saint-Paul. Il n'était pas attiré vers Paris, lui; il n'était pas travaillé comme moi par l'Idée! » Et M. Godet-Laterrasse lut au hasard :

« Tu as dû apprendre par les journaux qu'un cyclone a passé sur Bourbon et détruit toutes les plantations. Je me suis mis dans le guano. Et toi, écris-tu toujours des blagues dans les canards parisiens? »

— Le malheureux! le malheureux, murmura M. Godet-Laterrasse, accoudé sur son oreiller. Et, déployant une autre lettre de la même main, il lut encore :

« Je ne puis t'envoyer d'argent parce que les cafés ayant donné, j'ai dû employer tous mes capitaux disponibles à acheter ferme, pendant que le marché était encombré de produits à vil prix. J'ai fait une magnifique affaire. Tu comprendras donc qu'il m'est impossible de t'envoyer de l'argent. Durand, qui revient de Paris, m'a dit que tu donnais dans les réunions publiques et dans les émeutes des boulevards. Tu te feras casser la tête et tes amis diront que tu étais de la police. Quand tu seras fatigué de ton rôle de jobard, reviens à Bourbon. Tu garderas mes magasins. C'est un métier de paresseux qui te convient parfaitement. »

— Garder ses magasins, quel blasphème! s'écria M. Godet-Laterrasse.

Et il rejeta la lettre impie. Le fond de la boîte était bourré de convocations à des enterrements civils, de jugements et d'assignations, de factures et de petits papiers découpés dans des journaux. Sur un de ceux-là, au revers duquel était une annonce de pédicure avec un pied nu sur un tabouret, il relut ces lignes qui réveillèrent un sourire sur sa face naïve :

Un de nos plus vaillants esprits, un des plus hardis pionniers du progrès, monsieur Godet-Laterrasse, créole de la Réunion, met la dernière main à son grand livre : *De la Régénération des Sociétés par la Race noire*. Un des principaux chapitres de cet important ouvrage paraîtra incessamment dans l'*Entonnoir littéraire*.

Hélas! pensa M. Godet-Laterrasse, quand le chapitre allait paraître, l'*Entonnoir littéraire* mourut. Que de journaux périssent ainsi dans leur fleur!

Enfin, il trouva dans une poignée de cartes de visite la carte qu'il cherchait. Il la considéra attentivement et la relut :

ALIDOR SAINTE-LUCIE

AVOCAT,

Ancien ministre de l'Instruction publique et de la Marine,
Membre de la Chambre des députés,
Président de la Commission artistique haïtienne.

A Paris, au Grand-Hôtel.

Et, dans la fumée qui remplissait la chambre, M. Godet-Laterrasse se représenta le gigantesque mulâtre qui venait d'Haïti plein d'or et de sourires. Puis il souffla la bougie et s'endormit.

Ses rêves furent peuplés de spectres. L'ombre du cabaretier de l'impasse du Baigneur s'avancait en boitant et répétait avec une douceur terrible :

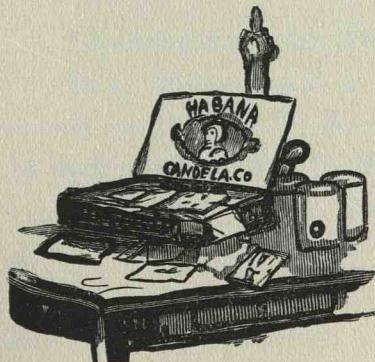
« Pensez à moi, monsieur Godet. »

Il était près de neuf heures et il pleuvait encore quand une lueur de jour entra dans la chambre; c'était le reflet dégoûtant d'une lumière plusieurs fois souillée avant d'arriver jusque-là. La chambre n'avait de vue que sur le mur de soutènement de la maison voisine, qui dominait de ses cinq étages de plâtre tous les toits du passage. Ce mur de moellan bombé, lézardé, crevé, suintant, verdâtre et terminé par la galerie de brique d'une terrasse à l'italienne, s'élevait de cinq ou six mètres au-dessus de la chambre de M. Godet-Laterrasse et la revêtait d'une ombre éternelle. La fenêtre n'était séparée du mur que par une allée marécageuse, large de deux pas, semée de feuilles de salades, de coquilles d'œufs et de débris de cerfs-volants. Le mulâtre, à son réveil, regarda les vitres ruisselantes et souleva ses bottes lourdes, dont les semelles avaient laissé une trace humide sur le parquet. Il les chaussa pourtant, et, ayant achevé sa toilette austère et saisi les ruines de son parapluie, il sortit de sa chambre. En passant devant la loge, d'où sortaient des grognements confus :

— Madame Alexandre, dit-il, je m'occupe de votre petit compte.

LE CHAT MAIGRE

Il monta les dix plus hautes marches du passage Cotin, longea, dans un fleuve de boue, la façade désolée du chalet suisse et les chantiers de l'église du Vœu national. Au bas de la rue Lepic, il s'arrêta court pour ne pas marcher sur deux brins de paille collés en croix par la pluie au trottoir, devant la boutique d'un emballeur. Ayant conjuré ce péril (car il ne doutait pas que marcher sur une croix ne fût un présage de malheur), il reprit sa grandeur d'âme et releva sa tête sublime. Il s'avançait en conquérant intellectuel vers le cœur de Paris et portait haut l'armature à huit pointes de son parapluie dévasté, qui semblait l'arme compliquée d'un guerrier sauvage.



II

MONSIEUR Alidor Sainte-Lucie, fils d'un riche négociant de Port-au-Prince, fit son droit à Paris et retourna à Haïti pour assister au sacre de Soulouque, couronné empereur sous le nom de Faustin I^{er}. Homme de couleur et riche, il avait tout à craindre de Sa Majesté noire. Il alla bravement au-devant du danger et se fit remarquer au palais impérial par son zèle à soutenir la politique noire du souverain. Nommé procureur général près la cour impériale de Port-au-Prince, il fit fusiller sans méchanceté quelques-uns de ses concitoyens. Il accepta de l'empereur le portefeuille de l'Instruction publique et celui de la Marine; mais, voyant croître dans l'ombre une opposition énergique, il prit un congé et alla faire une promenade en France.

De Paris, il s'associa par de chaleureuses lettres à la révolution qui mit fin aux gaietés sanglantes de l'empire noir, et revint à Haïti pour se faire nommer membre de la Chambre des députés. Son premier acte dans l'assemblée fut de déposer un projet « tendant » à l'érection d'un monument expiatoire consacré aux mânes des victimes de la tyrannie. Il y avait quelques-unes de ces victimes auxquelles l'ancien procureur impérial devait bien un tombeau.

Le projet fut pris en considération, la proposition votée et le citoyen Alidor Sainte-Lucie nommé président de la commission chargée de faire exécuter cette œuvre nationale. M. Alidor comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de cette présidence. Pour peu qu'on fusillât dans l'île, il prenait son passeport et s'en allait demander aux artistes de Paris quelques projets de monument expiatoire. Il adorait Paris, à cause des petits théâtres et des cafés politiques. Après vingt ans, la commission artistique fonctionnait encore.

M. Alidor Sainte-Lucie était alors un très beau mulâtre, colossal et souple. Portant bien sa large face cuivrée, il avait, malgré son nez épaté, une grande mine, surtout depuis que le sommet de son front, dégarni de cheveux, brillait comme un bronze clair. Sans daigner rien dissimuler de sa robuste vieillesse, il portait, taillée de près aux ciseaux, sa barbe grisonnante. Soigneux de sa personne, il aimait les gilets blancs et les escarpins vernis, et s'imprégnait de parfums à la fois capiteux et fades.

C'est ainsi parfumé, et sa puissante encolure bien prise dans une jaquette de coupe anglaise, qu'il se promenait de

long en large dans sa chambre d'hôtel, en attendant le précepteur, tandis que son fils crayonnait des bonshommes sur une couverture de livre et que le garçon de service dressait près du feu une table de trois couverts.

Les meubles étaient encombrés par les maquettes, les esquisses, les ébauches, les photographies, les plans, les épures, les lavis et les devis du monument commémoratif des victimes de la tyrannie. Il y avait sur la console une petite pyramide de plâtre peint, couverte de palmes d'or, et sur le secrétaire une colonne de terre cuite surmontée d'une espèce de singe ailé, avec cette inscription sur le socle : *Au Génie de la Liberté noire*. Une photographie posée sur la cheminée, contre la glace, représentait une négresse debout devant un sarcophage sur lequel elle déposait un rouleau de papier portant ces simples mots : *Commission artistique, Monsieur Sainte-Lucie, président*. Rien de plus.

A terre, une main de fonte à demi ouverte, une main géante sortait d'un rideau comme d'une manche à sa taille et portait au poing cette étiquette : *Détail d'exécution. Projet 17. E. D.*

Trois petits pains dorés reposaient sur les serviettes. M. Sainte-Lucie regarda la pendule. Soit que la croûte des pains vernis au blanc d'œuf eût réveillé ses appétits, soit qu'il craignît d'attendre, ses yeux de velours, qui tout à l'heure coulaient avec une si douce lumière sous leurs paupières un peu tendues, jetèrent subitement une lueur fauve. Mais ils redevinrent caressants quand M. Godet-Laterrasse apparut sous la portière écartée par le garçon de service. On ne vit d'abord qu'un menton surmontant une longue

pomme d'Adam échappée d'une cravate de cotonnade blanche : M. Godet-Laterrasse saluait.

— Mon fils, Remi, dit M. Sainte-Lucie en présentant le jeune homme, qui, consentant à laisser un croquis inachevé, s'approcha avec un déhanchement paresseux.

C'était un beau garçon d'un teint olivâtre très pur. Il roulait des yeux ennuyés et semblait tendre au hasard sa grosse bouche sensuelle.

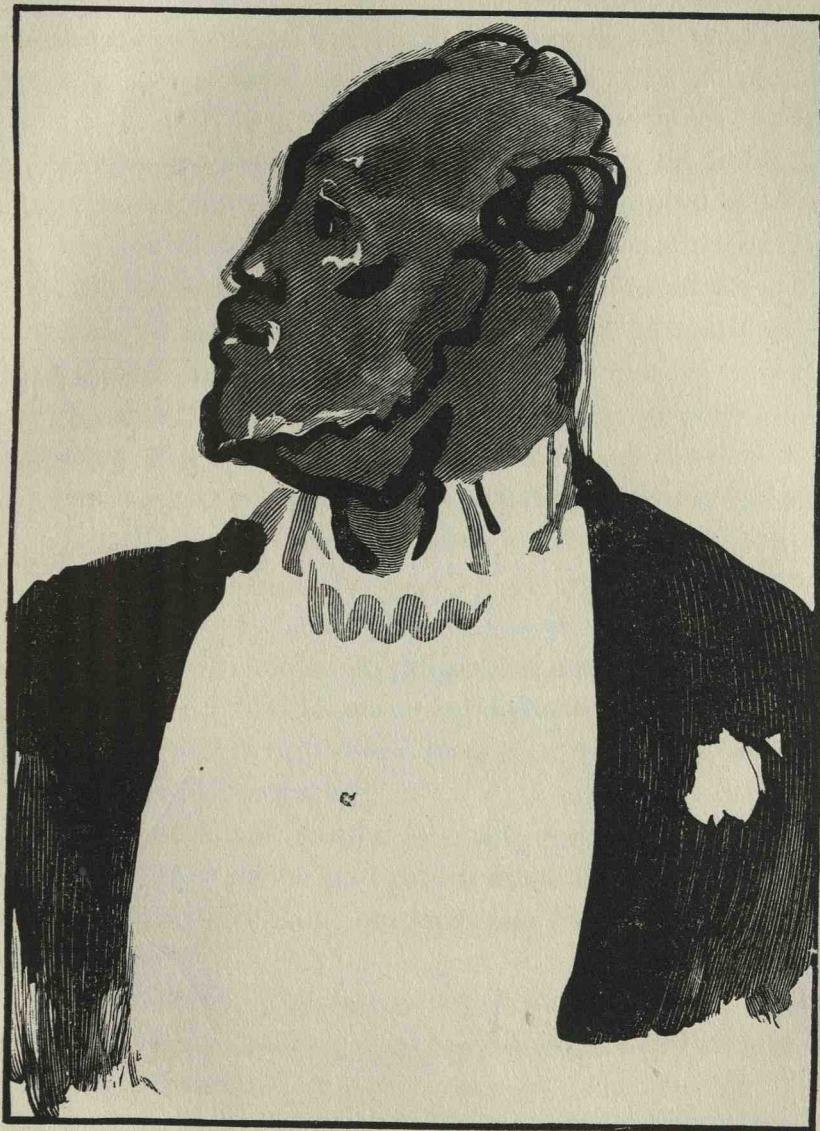
On se mit à table. M. Sainte-Lucie était deux fois plus large que M. Godet-Laterrasse. Le mulâtre d'Haïti avait un teint chaud et doré qui semblait plus riche encore auprès de cette couleur de suie mal essuyée dont l'autre était barbouillé. Le mulâtre de Bourbon était chétif, fripé, crotté. Mais l'expression d'emphase naïve et d'orgueil enfantin empreinte sur son visage inspirait pour lui cette pitié sympathique qui s'attache aux chiens savants et aux génies malheureux.

L'affaire qui les réunissait fut traitée entre les rognons sautés et les petits pois au sucre. M. Godet-Laterrasse provoqua les explications.

— Eh bien ! mon ami, dit-il à son futur élève, en lui tapant sur l'épaule, nous allons donc prendre nos grades dans la vieille Université ?

M. Alidor, ainsi amorcé, dit en émiettant son pain avec nonchalance :

— Comme je vous l'ai écrit, mon cher Godet, et, par parenthèse, j'ai eu du mal à trouver votre adresse. C'est Brandt... Vous savez, Brandt, le tailleur, qui l'a découverte par le plus grand des hasards. Il vous cherchait aussi, à ce qu'il paraît.



— C'est possible, dit M. Godet-Laterrasse en faisant dans le vide le geste d'écartier quelque chose.

— Comme je vous l'ai écrit, je compte sur vous pour préparer ce gaillard-là au baccalauréat, et en faire un homme.

M. Godet-Laterrasse redressa son buste contre le dossier de sa chaise, plaça son visage horizontalement et dit :

— Avant tout, mon cher Sainte-Lucie, je dois vous faire ma profession de foi. Je suis inébranlable sur les principes. Je suis l'homme de fer qu'on brise mais qu'on ne plie pas.

— Je sais, je sais, dit M. Sainte-Lucie en continuant d'émettre son pain.

— L'éducation que je donnerai à monsieur votre fils sera une éducation essentiellement libre.

— Je sais, je sais...

— C'est le baccalauréat civique que je ferai passer glo- rieusement à notre Remi. Je préparerai en lui moins encore le lauréat de l'Université que le législateur de la République haïtienne. Et que m'importe, à moi, cette vieille fée pédante qu'on nomme l'Université !

L'ancien ministre, homme éloquent mais pratique, lui fit signe du sourcil de ne pas parler ainsi devant son élève. Mais le précepteur libre, emporté par la sublimité de ses propres idées :

— L'Université, s'écria-t-il, c'est le monopole ! L'Université, c'est la routine ! L'Université, c'est l'ennemie ! Guerre à l'Université !

Puis, posant la main sur l'épaule du jeune mulâtre, plus indifférent que surpris :

— Mon ami, si je vous prépare au baccalauréat, je vous enseignerai les vérités primordiales. Et quand, au sortir de mes mains, vous vous présenterez en Sorbonne devant les examinateurs, vous serez leur juge encore plus qu'ils ne seront les vôtres. Vous pourrez dire aux Caro et aux Tailleur : « J'ai des principes et vous n'en avez pas. C'est un homme de fer, c'est Godet-Laterrasse qui a formé mon esprit. » Ah ! ils me connaîtront un jour, ces messieurs !

Pendant ce discours, le jeune Remi, très tranquille, tirait subrepticement du sucrier des morceaux de sucre qu'il fourrait dans ses poches.

M. Alidor était naturellement enclin à goûter l'éloquence ; une semblable préparation au baccalauréat lui semblait belle, mais périlleuse. Fort entêté par caractère, il ne démordit pas de son idée de confier son fils au créole de Bourbon.

— Remi, dit-il en tirant nonchalamment un louis de sa poche, va chercher des cigares en bas, et dis que c'est pour moi.

Resté seul avec son hôte, il émietta encore son pain et resta silencieux. Il avait une façon spéciale de se taire qui était mystérieuse et imposante. Puis, de sa voix douce d'homme fort, il représenta au futur précepteur qu'il s'agissait d'une préparation au baccalauréat, c'est-à-dire d'une entreprise essentiellement pratique, que les programmes devaient être suivis à la lettre, et qu'en somme il était question de grec et de latin bien plus que de vérités primordiales.

— Parfaitement, parfaitement, répondit l'homme de fer.

Il lui fut demandé s'il avait déjà professé. Sa réponse fut vague. On dut toucher la question d'argent.

L'ancien ministre pria le précepteur d'accepter des appointements mensuels de deux cents francs.

Mais M. Godet-Laterrasse, la tête totalement révulsée, fit le geste d'écartier ces bagatelles.

Remi revint avec des cigares. Un très bel homme svelte, et dont la barbe d'or descendait sur la poitrine, entra dans la chambre avec lui et n'ôta pas le petit chapeau mou qu'il portait en manière de toque sur sa nuque chevelue.

— Soyez le bienvenu, Labanne, dit M. Sainte-Lucie, sans se lever. Voulez-vous un cigare?

Mais Labanne, sans rien répondre, tira de sa poche une pipe d'ambre et d'écume et une blague aux armes de Bretagne. Puis, il fit le tour de la pièce et examina en connaisseur la photographie placée sur la cheminée. Enfin, jetant un regard de côté sur la colonne de terre cuite :

— Quel est, dit-il, le fumiste qui vous a fourni ce modèle de tuyau de poêle?

Il se tourna ensuite vers la pyramide dorée, affecta la curiosité, cligna de l'œil et dit :

— On a oublié de faire une fente pour couler les sous.

Les autres ne comprenaient pas. Il ajouta :

— Dame! Ça ne peut être qu'une tirelire, cette machine-là.

— Que voulez-vous? répondit philosophiquement M. Sainte-Lucie. Je prends ce qu'on me donne. Vous ne m'apportez pas votre projet, vous, Labanne.

— J'y travaille, répondit le sculpteur. Pas plus tard qu'hier, j'ai lu dans un journal de médecine un article des plus curieux sur le *pigmentum* de la race noire. Et j'ai

acheté ce matin, sur le quai Voltaire, chez un bouquiniste de mes amis, un traité de la constitution géologique des Antilles.

— Et pour quoi faire? demanda M. Sainte-Lucie absolument dérouté, bien qu'il connût son homme.

— Si je veux exécuter mon projet de sculpture, répondit Labanne d'un ton dédaigneux, il faut qu'avant de toucher seulement à la glaise, j'aie lu quinze cents volumes. Tout est dans tout. C'est un procédé artificiel et coupable que de traiter isolément un sujet quelconque... Tiens! vous voilà, Godet! par quel hasard? je ne vous avais pas aperçu.

Le mulâtre de Bourbon, accoudé à la tablette de la cheminée et la main droite passée entre deux boutons de sa redingote, sourit amèrement.

Le sculpteur, ayant allumé sa pipe, poursuivit :

— Je ne suis pas une force de la nature, une force brute, moi. Je ne suis pas comme l'oiseau qui a pondu ce singe-là (et il désignait du tuyau de sa pipe le Génie de la liberté noire). Je suis une intelligence, une conscience, et je mets une pensée dans ma sculpture.

M. Alidor Sainte-Lucie approuva de la tête. Mais il insista pour obtenir du sculpteur un simple croquis, une esquisse qu'il voulait soumettre à la commission. Il devait partir pour Haïti dans une huitaine de jours.

Labanne, couché sur le canapé, était perdu dans une méditation profonde.

Enfin, après avoir secoué la cendre de sa pipe et craché sur le tapis, il contempla la rosace du plafond et dit :

— De quel droit créons-nous des êtres imaginaires? Phidias ou Michel-Ange ou Machin fait une figure qui a

l'apparence de la vie, qui s'impose aux yeux, qui pénètre les imaginations. C'est l'Athènè du Parthénon, le Moïse ou la Nymphe d'Asnières. On en parle, on en rêve. Et voilà un être de plus dans le monde! Que vient-il y faire?

» Il vient perturber les intelligences, corrompre les cœurs, égarer les sens et se moquer du public. Toute œuvre d'art, toute création du génie humain est une dangereuse illusion et une tromperie coupable. Les sculpteurs, les peintres et les poètes sont des menteurs magnifiques et des coquins sublimes, rien de plus. Moi qui vous parle, j'ai été pendant six mois amoureux comme une bête de l'Antiope du Salon carré. C'est-à-dire que, pendant six mois, ce scélérat de Corrège s'était moqué de moi.

» Connaissez-vous mon ami Branchut, le moraliste? Il est laid, mais il l'ignore. Il est pauvre et plein de génie. Il sait le grec à faire l'étonnement des cafés et il a lu Hégel. Il vit d'un petit pain et boit aux bornes-fontaines. Ayant terminé son repas d'oiseau, il écrit des choses sublimes dans les jardins publics ou, s'il pleut, sous les portes cochères. Il vient, quand il y pense, coucher dans mon atelier. Il écrivit même, une nuit, sur la muraille, un commentaire très subtil et très savant du *Phédon*. Tel est Branchut. L'an passé, je lui prêtai un habit et je le conduisis chez une princesse russe dont j'avais dû faire le buste. Mais elle voulait ce buste en marbre et je ne le voyais qu'en bronze. On ne peut réaliser que ce qu'on voit et le buste ne fut pas fait. La princesse cherchait un professeur de littérature pour sa fille Fédora, qui était très belle. Je proposai Branchut, qui fut agréé. Sur ma recommandation et sur sa mauvaise mine, on lui paya un mois

d'avance. Il s'acheta deux chemises, loua une chambre en garni et connut le cervelas. A la sixième leçon, tandis qu'il expliquait le mécanisme de l'épopée homérique, il pinça furieusement à la taille mademoiselle Fédora, qui s'enfuit en poussant des cris aigus. Le moraliste attendit, prêt à réparer sa faute. Il eût épousé sa noble élève, s'il eût fallu. Mais on le jeta à la porte. Je le trouvai le soir dans mon atelier. « Hélas! s'écria-t-il en pleurant, c'est Saint-Preux qui m'a perdu. O Julie! O Jean-Jacques! » — Ainsi donc, Rousseau n'avait écrit son roman magnifique et passionné et n'avait créé sa

Julie, amante faible et tombée avec gloire,

que pour faire faire une sottise à mon ami Branchut, le moraliste.

M. Alidor Sainte-Lucie contint un bâillement. Son fils, les deux poings dans les joues, écoutait comme au théâtre. M. Godet-Laterrasse, l'œil ardent et la poitrine bombée, préparait une réplique foudroyante. Mais Labanne se leva, s'approcha du guéridon, y prit un numéro de journal et, tandis qu'il en déchirait un morceau pour rallumer sa pipe, il suivait de l'œil, avec son instinct de grand liseur, les lignes imprimées.

— Dites donc, Sainte-Lucie, demanda-t-il, est-ce que vous croyez à la démocratie, vous?

A ces mots, M. Godet-Laterrasse fit, en se redressant, le bruit sec d'un pistolet qu'on arme. Mais l'ancien ministre ne répondit que par un sourire énigmatique.

Labanne fit sa profession de foi. Il aimait les aristos-

craties. Il les voulait fortes, magnifiques et violentes. Elles seules, disait-il, avaient fait fleurir les arts. Il regrettait les mœurs élégantes et cruelles d'une noblesse militaire.

— Quelle époque mesquine que la nôtre! ajouta-t-il. En privant la politique de ses deux attributs nécessaires, le poignard et le poison, vous l'avez rendue innocente, niaise, bête, bavarde et bourgeoise. Faute d'un Borgia, la société se meurt. Vous n'aurez ni statues de style, ni palais de marbre, ni courtisanes éloquentes et magnanimes, ni sonnets ciselés, ni concerts dans des jardins, ni coupes d'or, ni crimes exquis, ni périls, ni aventures. Vous serez heureux platement, bêtement, à en crever. Ainsi soit-il!

Depuis quelques instants, M. Godet-Laterrasse faisait des petits mouvements saccadés, comme un homme qui se contient mal.

— A merveille! s'écria-t-il, à merveille! Vous avez beaucoup d'esprit, monsieur Labanne. Mais, sachez-le : il y a des railleries qui sont des blasphèmes.

Il prit son chapeau, serra la main à son élève et entraîna dans l'antichambre M. Alidor, à qui il avait quelques mots à dire.

Labanne entendit tinter de l'argent et M. Alidor reparut.

— Quel naïf! lui dit Labanne. Mais il n'est pas méchant.

— Chut!... fit l'autre. Et il dit quelques mots à l'oreille de Labanne, qui répondit :

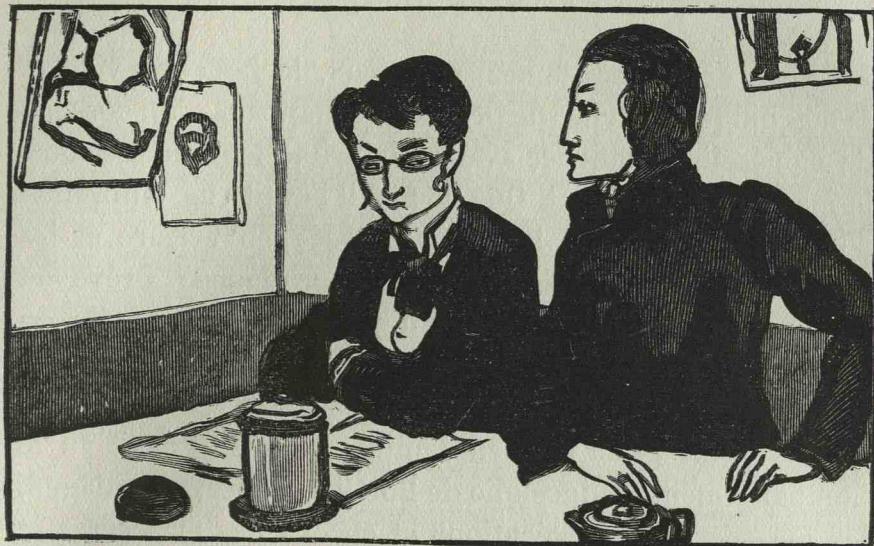
— Si j'avais prévu que vous eussiez besoin d'un précepteur, je vous aurais envoyé mon ami Branchut, le moraliste. Je retourne au *quartier*. Adieu.

Il désignait ainsi le quartier par excellence, le quartier Latin.

M. Sainte-Lucie pria le sculpteur d'indiquer à Remi, qui ne connaissait pas Paris, un hôtel convenable, dans les environs du Luxembourg.

Déjà Labanne, qui caressait sa barbe rutilante, et Remi dont la taille, par un caractère de race, semblait dévissée, descendaient côté à côté l'escalier doré de l'hôtel, quand M. Sainte-Lucie, penché sur la rampe, rappela son fils et lui dit :

— Je t'avertis de suite, de peur de l'oublier, que très probablement je n'irai pas voir le général Télémaque. Mais en lui rendant visite tu ne me déplairas nullement et tu feras plaisir à ta mère. Télémaque demeure à Courbevoie, près de la caserne. Adieu, adieu.



III

REMI se rappelait très vaguement sa maison natale de Port-au-Prince, cet hôtel seigneurial, de style Louis XVI, plein de statues mutilées et d'emblèmes effacés à demi, ce vestibule crevé, effondré, planté de bananiers, ces lourds fauteuils d'acajou, à têtes de sphinx, dans lesquels il dormait à l'ombre, dans le grand silence du midi; la ville basse, lumineuse, bigarrée, amusante comme un grand bazar, et le magasin de la marraine Olivette. Que de fois, caché derrière des caisses, il avait volé à la nègresse des bananes ou des sapotilles! Il se rappelait sa mère, dont

les yeux de braise, le nez impérieux, la bouche avide et la magnifique poitrine de bronze, s'échappant d'un corsage de mousseline blanche, avaient imprimé leur image dans la mémoire de l'enfant. Que de fois il l'avait vue, empreinte d'un parfum violent, la tête renversée en arrière et les yeux noyés, exaspérer par quelque réponse brève et dédaigneuse M. Alidor, qui un jour se jeta sur elle en grinçant des dents et abattit sa canne sur les plus belles épaules des Antilles.

Mais Remi avait vu bien d'autres choses. Il avait vu le bombardement et l'incendie de Port-au-Prince, les pillages, les massacres, les exécutions et encore des massacres et des exécutions. Il avait vu sa marraine Olivette gisant assommée au milieu de ses tonneaux défoncés, entre ses assassins ivres-morts de whisky.

C'est vers cette époque qu'ayant fait une longue traversée, il débarqua un soir dans une ville magnifiquement éclairée. La France lui plut tout d'abord. Il fut mis, à Nantes, dans une pension de la rue du Château; là, il traîna de bancs en bancs, en grelottant sans cesse, une vie monotone et ennuyée. Pendant les longues études, il suçait des dragées et dessinait des caricatures. Chaque jeudi et chaque dimanche de l'année, les élèves, déroulés deux de front en longue file, faisaient une promenade sous les vieux ormeaux de la Fosse, au bord de la Loire, large et blonde. Il n'aimait pas ces courses au vent et à la pluie. Pour s'en dispenser, il se faisait admettre par ses grimaces à l'infirmerie, où il se pelotonnait sous ses couvertures comme un boa dans une vitrine de muséum. Mais il avait un jarret d'acier pour sauter par-dessus les murs de

l'établissement et courir acheter à l'autre bout de la ville du rhum avec lequel on faisait un punch, la nuit, dans le dortoir. Il prit ses études en douceur, fit sur ses cahiers le portrait de tous ses maîtres, passa en rhétorique, n'y apprit rien, y oublia tout, fut expédié à Paris et confié aux soins de M. Godet-Laterrasse.

Or, M. Sainte-Lucie était en mer depuis trois semaines et le précepteur avait déjà commencé son œuvre pédagogique en promenant son élève sur des impériales d'omnibus du boulevard Saint-Michel aux buttes Montmartre et de la Madeleine à la Bastille. Puis il avait disparu pendant huit jours. Remi, installé par Labanne sous les toits d'un fort bon hôtel de la rue des Feuillantines, se levait à midi, s'en allait déjeuner, se promenait au soleil, en contemplant, par un reste de génie sauvage, les verreries étalées aux devantures des boutiques, et, vers cinq heures, buvait à petites gorgées son vermouth gommé. Il avait un peu oublié son précepteur, absent depuis huit jours, quand, le matin du neuvième, il reçut, par télégramme de M. Godet-Laterrasse, rendez-vous pour deux heures sur le pont des Saints-Pères.

Il gelait ce jour-là, et une bise très âpre soufflait sur la Seine. Remi, abrité côte à côte avec un gardien de Paris contre le soubassement de fonte d'une des quatre statues de plâtre, faisait le gros dos et, dans son ennui, allongeait parfois le cou pour voir décharger sur le port Saint-Nicolas une cargaison de cornes de bœufs. Il attendait depuis une demi-heure et se disposait à gagner le café le plus proche, quand M. Godet-Laterrasse, débouchant du guichet du Louvre, apparut, un portefeuille sous le bras.

— Je vous ai donné rendez-vous aujourd’hui, dit-il à Remi, pour acheter avec vous les livres fondamentaux. Je ne m’inquiète pas des Virgile et des Cicéron dont vous pourrez avoir besoin et que vous trouverez sans peine chez les bouquinistes de la rue Cujas. Je ne veux m’occuper que des livres importants d’après lesquels vous formerez votre conscience d’homme et de citoyen.

Ils atteignirent bientôt le quai Voltaire et entrèrent dans une boutique de librairie.

— Avez-vous les ouvrages de Proudhon, de Quinet, de Cabet et d’Esquiros? demanda M. Godet-Laterrasse.

Le libraire avait ces ouvrages-là. Il en fit, sous les yeux même des acheteurs, un paquet que Sainte-Lucie voyait avec stupéfaction monter comme une tour.

— Monsieur, dit-il candidement au libraire, qui déjà croisait les ficelles, monsieur, ajoutez donc au ballot deux ou trois romans de Paul de Kock. J’en ai commencé un à Nantes qui m’a bien amusé. Mais mon maître d’études me l’a pris.

Le libraire répondit d’un ton digne qu’il ne « tenait » pas de romans et il se disposait à nouer les ficelles, quand M. Godet-Laterrasse l’arrêta. Il avait réfléchi; il empruntait à son élève les deux premiers volumes de l’*Histoire de France*, de Michelet, pour y faire une recherche. Ils se donnèrent une poignée de main sur le trottoir. Puis, M. Godet-Laterrasse s’écria, en grimpant sur son omnibus :

— Piochez le Quinet ce soir! hardi!

Un instant sa silhouette noire domina l’impériale; puis elle se confondit avec les profils des hommes ordinaires qui voyageaient assis sur la double banquette.

Le soir était venu. Remi, peu disposé à regagner sa chambre où les livres fondamentaux devaient l'attendre, s'achemina sur le boulevard Saint-Michel, vers Bullier. Il atteignait déjà la porte mauresque du bal public où des étudiants, des commis de magasin et des filles entraient en foule devant un demi-cercle d'ouvriers et d'ouvrières attentifs, quand il aperçut de l'autre côté de la chaussée, sous un réverbère, la barbe d'or de Labanne. Malgré le givre qui poudroyait les arbres, et le vent qui fouettait la flamme du gaz, le sculpteur lisait un article de journal.

Sainte-Lucie s'approcha du liseur.

— Excusez-moi de vous interrompre, dit-il; car ce que vous lisez doit être bien intéressant.

— Pas du tout, répondit Labanne en mettant le journal dans sa poche. Je lisais machinalement quelque chose d'assez bête. Venez-vous avec moi au *Chat Maigre*?

Ils s'arrêtèrent à l'endroit le plus resserré, le plus gras, le plus noir, le plus fumeux et le plus nauséabond de la rue Saint-Jacques et entrèrent dans une boutique couverte de petites tables, et dont le fond était formé par un châssis vitré et tendu de rideaux blancs. Sur les murs, sur le châssis, sur le plafond même, il y avait des peintures. C'étaient, pour la plupart, des esquisses heurtées et violentes dont les tons vifs papillotaient sous le scintillement de deux becs de gaz, dans une épaisse atmosphère de fumée de pipe. Sainte-Lucie, qui aimait beaucoup les images, remarqua, en entrant, les toiles les plus voyantes, un corbeau dans la neige, une vieille femme nue, la tête en bas, un aloyau de bœuf dans un journal, et surtout un chat de gouttière découpant entre des tuyaux de cheminée,

sur la lune énorme et rousse, sa maigre silhouette noire, arquée comme un pont du moyen âge. Cette œuvre, d'un jeune maître impressionniste, servait d'enseigne à l'établissement. Des jeunes gens buvaient et fumaient autour des tables.

Une petite femme grasse, coiffée avec soin et dont le tablier blanc à bavette se gonflait comme une voile, regarda Labanne avec la vivacité tendre de ses yeux dans lesquels quelques grains de poudre à canon semblaient pétiller sans cesse. Elle réclama au sculpteur le chat de terre cuite qu'il avait promis d'offrir pour être mis à la devanture entre les plats de choucroute et les saladiers de pruneaux.

— Je songe à votre matou, ô nourrissante Virginie, répondit Labanne, mais je ne le vois pas encore assez maigre et assez famélique. D'ailleurs, je n'ai encore lu que cinq ou six volumes sur les chats.

Virginie, résignée à une longue attente, assura Labanne qu'il était bien aimable d'amener un nouvel ami, dit que M. Mercier et M. Dion étaient là, et disparut derrière le châssis vitré, dans le voisinage d'une fontaine, car on l'entendit bientôt rincer des verres.

Les nouveaux venus s'assirent devant une table déjà occupée par deux buveurs auxquels Sainte-Lucie fut aussitôt présenté. Le créole sut bientôt que M. Dion, très jeune, mince et blond, était poète lyrique, et que M. Mercier, petit, noir, le nez chaussé de lunettes, était quelque chose de très vague et de très important. Il faisait chaud dans la brasserie, et Sainte-Lucie, se sentant tout à son aise, sourit, et sa grosse bouche s'épanouit, tandis que Virginie, l'observant de son œil offensif, à travers la cloison, le



trouvait très beau et très distingué, et admirait ses joues mates et claires, semblables au métal des casseroles qu'elle récurait si bien. Comme les amoureuses qui vieillissent, Virginie était très propre.

Le poète Dion demanda à Labanne, avec une douceur en même temps fade et aigrie, ce que devenait l'évêque Gozlin.

On parlait beaucoup, en effet, depuis quelque temps, au Chat Maigre, d'une statue de l'évêque Gozlin commandée, disait-on, au sculpteur Labanne, pour une des niches du nouvel hôtel de ville. Labanne admettait, sans preuve, que la commande lui était donnée, mais il ne voyait pas l'évêque Gozlin debout dans une niche. Il ne le voyait qu'assis dans sa chaire épiscopale.

Sainte-Lucie but un verre de bière.

— Vous savez, dit le jeune Dion, que nous fondons une revue. Mercier m'a promis un article. N'est-ce pas, Mercier? Vous nous ferez les beaux-arts, vous, Labanne. Monsieur Sainte-Lucie, j'espère que vous nous donnerez aussi quelque chose. Nous comptons sur vous pour la question coloniale.

Sainte-Lucie, qui avait vu tant de choses, ne s'étonnait pas. Il buvait, il avait chaud, il était heureux.

— Je suis désolé de ne pas pouvoir vous rendre le service que vous me demandez, répondit-il. Mais je viens de Nantes, où j'étais en pension, et je ne suis pas au courant de la question coloniale. D'ailleurs, je n'écris pas.

Dion fut stupéfait. Il ne comprenait pas qu'on pût ne pas écrire. Mais il songea que les créoles étaient des gens étranges.

— Pour moi, dit-il, je donnerai dans le premier numéro mon *amour fauve*. Vous connaissez mon *amour fauve*?

Très vieux, ployé, flétri par d'anciennes détresses,
Je veux errer sans fin dans la nuit de tes tresses.

— C'est vous qui avez fait cela? s'écria Sainte-Lucie avec un enthousiasme sincère. C'est très beau!

Et il vida sa chope. Il était ravi.

— Mais avez-vous des fonds pour votre revue? demanda le sceptique Labanne.

— Certainement, répondit le poète. Ma grand'mère m'a donné trois cents francs.

Labanne était réduit au silence. D'ailleurs, il feuilletait quelques bouquins qu'il avait achetés dans la journée sur les étalages des parapets.

— Ce volume est très curieux, disait-il en contemplant un petit livre à tranches rouges. C'est un traité de Saumaise — *Salmasius*, — sur l'usure — *de usuris*. Je le donnerai à Branchut.

Alors on songea que Branchut n'était pas venu ce soir au Chat Maigre.

— Comment va-t-il, ce pauvre Branchut du Tic? demanda le poète Dion. Tombe-t-il encore aux pieds des princesses russes? Il faut qu'il nous donne un article pour la revue.

Sainte-Lucie demanda à Labanne si ce M. Branchut du Tic était bien le professeur de littérature dont il avait été question un jour au Grand Hôtel.

— Celui-là même, jeune homme, dit Labanne. Vous le verrez. Sachez qu'il s'appelle simplement Claude Branchut. Son nez, fort long, d'ailleurs, est agité de frissons nerveux

et affecté d'un mouvement ondulatoire des plus étranges ; de là le surnom que nous lui avons donné. D'ailleurs, Caton d'Utique et Branchut du Tic sont deux stoïciens.

— Monsieur Sainte-Lucie, dit le poète, je vais vous lire mes vers pour que vous puissiez me faire toutes vos critiques avant l'impression.

— Non! Non! s'écria Mercier, dont le petit visage rond se contracta sous ses lunettes. Vous lui lirez vos vers quand vous serez seuls.

Alors la conversation s'engagea sur l'esthétique. Dion considérait la poésie comme la langue « naturelle et primordiale ».

Mercier répondit avec aigreur :

— Ce n'est pas le vers, c'est le cri qui est la langue primitive et naturelle. Les premiers hommes ne se sont pas écriés :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.

» Ils disaient : hou, hou, hou! ma, ma, ma! couic! D'ailleurs, êtes-vous mathématicien? Non. Eh bien, il est inutile de discuter avec vous. Je ne discute qu'avec un adversaire qui sait la méthode mathématique.

Labanne affirma que la poésie était une monstruosité sublime, une maladie magnifique. Pour lui, un beau poème était un beau crime, rien autre chose.

— Permettez, répliqua Mercier en rajustant ses lunettes. Jusqu'où avez-vous poussé l'analyse mathématique? Je verrai d'après vos réponses si je puis argumenter avec vous.

Sainte-Lucie se disait, en vidant une nouvelle chope :

— Mes nouveaux amis sont très singuliers, mais très agréables.

Toutefois, comme il ne comprenait littéralement rien à la discussion, qui devenait très vive, il abandonna le fil embrouillé des discours et promena sur la salle des regards naïfs et hardis. Il aperçut contre la porte vitrée du châssis les yeux chargés d'amour que la grosse Virginie fixait sur lui en essuyant ses mains rouges.

Il songea :

— C'est une femme très agréable.

Ayant bu un nouveau bock, il se confirma dans cette idée et dans cette sensation.

La brasserie s'était vidée peu à peu. Les fondateurs de la revue restaient seuls autour des soucoupes qui s'élevaient sur la table en deux piles semblables à deux tours de porcelaine dans une ville chinoise.

Virginie se préparait à abaisser les lames de tôle de la devanture, quand la porte s'ouvrit pour laisser entrer un long personnage blême, vêtu d'une très courte jaquette d'été dont il avait relevé le collet. Il projetait en avant de lui des pieds énormes, plats et lamentablement chaussés.

— C'est Branchut! s'écria le comité. Comment vous portez-vous, Branchut?

Mais Branchut restait sombre.

— Labanne, dit-il, vous avez emporté, par mégarde, j'aime à le croire, la clef de votre atelier, et, faute de vous rencontrer en ce lieu, j'eusse indubitablement passé la nuit dehors.

Branchut parlait avec une élégance cicéronienne. Tandis

que, possédé d'un tic nerveux, il roulait des yeux terribles et remuait le nez de la racine aux ailes, il faisait couler de sa bouche des sons doux et purs.

Labanne donna sa clef et s'excusa. Mais Branchut ne voulut boire ni bière, ni café, ni cognac, ni chartreuse. Il ne voulut rien boire.

Dion lui ayant demandé un article pour sa revue, le moraliste se fit longtemps prier.

— Prenez, dit Labanne, son commentaire du *Phédon* qui est écrit tout au long au fusain sur le mur de mon atelier. Vous le ferez copier, à moins que vous ne préfériez porter mon mur chez l'imprimeur.

Branchut promit l'article quand on cessa de le lui demander.

— Ce sera, dit-il, une étude d'un genre particulier sur les philosophes.

Il toussa de la toux des orateurs, prit un verre vide, le posa devant lui et poursuivit lentement :

— Voici mon point de vue. Il y a deux sortes de philosophes : ceux qui se placent derrière ma chope, comme Hégel, et ceux qui se placent entre ma chope et moi, comme Kant. Vous comprenez le point de vue.

Dion comprenait le point de vue. Branchut put continuer :

— Quand, dit-il, un philosophe est derrière ma chope, savez-vous ce que je fais?...

A ce moment, ayant baissé un des becs de gaz et éteint l'autre, Virginie avertit ces messieurs qu'il était minuit et demi et qu'il fallait sortir. Branchut, Mercier et Labanne passèrent l'un après l'autre en se courbant sous la

LE CHAT MAIGRE

fermeture déjà abaissée. Sainte-Lucie, resté seul dans la boutique obscure, saisit Virginie par la taille et lui donna trois ou quatre baisers, au petit bonheur, sur le cou et sur l'oreille. Virginie résista un moment, puis elle se répandit et se fondit dans les bras du mulâtre.

Cependant, Branchut, sur le trottoir, disait à Labanne :

— Est-ce ma chope que je prendrai pour la mettre derrière le philosophe? Non. Est-ce le philosophe que je prendrai pour...?

— Vous ne venez donc pas, Sainte-Lucie? criait le poète Dion, qui comptait réciter au créole des vers tout le long du chemin.

Mais Sainte-Lucie ne répondit pas.



IV

CE matin-là, il neigeait. Les bruits étouffés des voitures venaient mourir sourdement contre les vitres du Chat Maigre. Un reflet livide éclairait durement les toiles pendues aux murs et donnait aux figures peintes des aspects de cadavre. Remi, assis dans la boutique déserte, devant une petite table, dévorait un bifteck aux pommes de terre, tandis que Virginie, debout devant lui, immobile, les mains jointes sur son tablier blanc, le contemplait avec des yeux de sainte.

— Il est tendre, n'est-ce pas? disait-elle avec effusion. En avez-vous assez? Il y a encore à la cuisine une belle tranche de rosbif froid; la voulez-vous? Vous ne buvez pas!

Il mangeait, il buvait et elle le contemplait pieusement. Elle disait :

— Je vous ai donné ce gruyère; il pleure; il est bon. Monsieur Potrel aimait beaucoup le gruyère qui pleure.

Et Remi mangeait. Virginie lui servit encore des fruits et des compotes. Puis, s'étant longtemps absorbée dans une contemplation mystique, elle soupira :

— Peut-être que j'ai eu tort d'agir comme je l'ai fait. Vous serez comme les autres, monsieur Sainte-Lucie. Les hommes se ressemblent tous. Mais moi, je ne suis pas une femme comme on en voit tant. Quand je m'attache, c'est pour la vie. Je vous ai dit comment Potrel avait agi envers moi. De bonne foi, était-ce une conduite à tenir? Un homme à qui j'ai rendu tous les services imaginables... Je lui raccommodais son linge; je me serais jetée au feu pour lui. Il avait de l'esprit, du talent, et tout. Mais ce n'est qu'un ingrat!

Et les yeux affligés de la dame se levaient vers le tableau du Chat Maigre, comme pour le prendre à témoin de l'ingratitude de Potrel.

Son ample poitrine se souleva, ses trois mentons tremblèrent; elle ajouta d'une voix étouffée :

— Et dire que je ne sais pas si je ne l'aime pas encore! Si tu m'abandonnais aussi, toi, je ne sais pas ce que je ferais. Viens ce soir, mon chéri... Qu'est-ce qu'il faut vous servir, messieurs?

Cette dernière phrase, jetée avec un sourire, s'adressait à deux consommateurs qui venaient d'entrer.

Sainte-Lucie était heureux. Il venait d'être largement refusé au baccalauréat. Mais il se chauffait à tous les poêles amis, riait de son gros rire sensuel, s'amusait de voir et d'entendre et ne s'inquiétait de rien. La faveur

mal dissimulée que lui accordait Virginie lui avait valu le respect des hôtes du Chat Maigre. Les femmes marquent d'un signe les hommes qu'elles choisissent.

L'atelier de Labanne lui était plus agréable encore que la chambre de Virginie. Mais le poêle n'était jamais allumé. Remi en était fâché, car il dessinait un peu et commençait à peindre. Labanne disait :

— Ce gaillard-là a l'instinct du dessin. Il n'a pas d'idées, mais il a de la main. Je crois décidément qu'il faut être bête comme Potrel pour modeler aussi bien que lui.

M. Godet-Laterrasse essayait bien de ressaisir son élève. Il descendait parfois, vers midi, des hauteurs de Montmartre sur l'impériale d'un omnibus, il entrait haletant dans la chambre de son élève et s'écriait :

— Piochons le Tacite! Courage!

Il disait avec emphase : *Nox eadem Britannici necem atque rogum conjunxit.* Puis il s'embarrassait dans quelques difficultés grammaticales et s'en tirait par des considérations très vagues sur le grand écrivain qui marqua d'un fer rouge, disait-il, le front des tyrans.

La leçon ainsi terminée, il se levait et, saisissant par un geste noble deux ou trois volumes de Proudhon ou de Quinet qui dormaient intacts sur la commode, il les mettait sous son bras en disant qu'il voulait y faire quelques recherches. Remi ne les revoyait plus jamais. Au bout de quelques mois, il ne restait de l'énorme paquet que quelques tomes dépareillés. Remi les prit un jour et alla les vendre à un libraire de la rue Soufflot. Il ne fut plus jamais question des livres fondamentaux.



V

Le temps coula. M. Godet-Laterrasse venait quelquefois donner une leçon à son élève. Le Chat Maigre n'emplissait pas toute l'âme de Remi, qui restait volontiers dans sa chambre occupé à croquer des friandises exotiques, achetées chez un épicier créole de la rue Tronchet. Depuis que le temps était doux, Remi ouvrait, chaque matin, sa fenêtre et regardait dans la rue. Il prenait plaisir à voir trotter les chevaux, qui lui apparaissaient minces d'encolure, longs de corps et gros de croupe. Il ne voyait des femmes qui passaient tout en bas, devant la

porte de l'hôtel, que la coiffe du chapeau, les cheveux et la jupe bouffant en arrière, et parfois le ventre sous le menton. Il remarquait les balancements gracieux ou les dandinements comiques de toutes ces créatures qui suivaient leur chemin facile ou ardu. Il s'amusait à ces aspects fuyants de la vie et ne gâtait son spectacle par aucune réflexion. Car aucune pensée profonde n'avait encore germé sous sa chevelure épaisse. Ce qui l'intéressait le plus, c'était la maison qui étalait devant lui sa façade de pierre neuve, percée de cinq fenêtres par étage. Il apercevait par les croisées entr'ouvertes des pans de papier peint, des boiseries de salle à manger, des bouts de cadres dorés et des coins de meubles. Tout cela, diminué par la distance (car la rue était large), prenait pour lui les dimensions et l'agrément d'un joujou. Les personnages qui s'agitaient dans ces cases lui semblaient des poupées d'une merveilleuse finesse. Il suffisait d'une tête effarée, apparue tout à coup sur le toit, par une lucarne, et présentant au soleil un crâne chauve ou des yeux clignotants, pour jeter le créole dans une longue gaieté et lui inspirer des douzaines de croquis qu'il déchirait. En quelques jours il connut tout le petit monde qui s'agitait à quelques mètres de sa fenêtre, dans la grande ruche de pierre. Sur le balcon du cinquième étage, un capitaine en retraite (c'en devait être un) semait des graines dans une caisse. Aux étages moyens les gens de service exposaient des tapis de fourrure sur la barre d'appui des fenêtres. Parfois, Remi voyait un balai passer devant les meubles endormis sous des housses contre les panneaux blancs. Au rez-de-chaussée, un commis d'agence écrivait sans relâche debout devant un haut pupitre.

Mais le regard de Remi plongeait de préférence dans les chambres du quatrième. Il n'y voyait jamais rien d'étrange ni de mystérieux; rien de voluptueux, rien qui pût faire monter le sang aux tempes d'un jeune homme. Les fenêtres du quatrième étage n'étaient remarquables que par une cage de serins et un très petit pot de fleurs. L'appartement que ces fenêtres éclairaient était occupé par une dame sur le retour, lente et active, très calme, et dont le visage placide apparaissait de fenêtre en fenêtre, couronné par des restes de beaux cheveux qui laissaient sur le haut de la tête une raie blanche trop large. Sa fille, encore enfant et portant des robes courtes, avait les beaux cheveux de sa mère, mais d'un blond plus clair et plus lumineux, abondants et riches et séparés en deux masses par une ligne très fine. Elle s'agitait comme un garçon et ne savait que faire de ses bras et de ses jambes.

Remi entra, sans s'en apercevoir, dans l'intimité de ces deux personnes et s'intéressa aux travaux monotones de leur existence. Il savait l'heure des repas et des leçons, le temps d'aller en promenade et celui de rentrer la cage des oiseaux, les jours où l'on s'armait de cahiers et de livres pour se rendre au cours. Il savait que ces dames sortaient chaque dimanche à onze heures avec un livre d'église à la main. Tous les autres jours de la semaine, à dix heures du matin, la jeune fille s'asseyait devant le piano dont la poignée de cuivre brillait près de la fenêtre dans le salon doré. Remi voyait deux petites mains rouges, deux mains de fillette, courir brusquement sur les touches et faire des gammes qu'il n'entendait pas. Mais on ne restait point de longues minutes assise sur le tabouret

devant l'instrument. On se mettait à la fenêtre et, quand elle était close, on soulevait le rideau blanc, on regardait dans la rue avec une candide audace et on appuyait contre la vitre un petit nez dont le bout blanchissait en s'aplatissant; puis on disparaissait ainsi qu'on avait paru, sans raison bien appréciable, comme un oiseau s'envole. La mère et la fille avaient toutes deux des yeux d'enfant, ouverts et limpides, des yeux sans rêve et qui semblaient dire : « Rien n'a troublé, rien ne troublera notre paix affectueuse. » La mère, veuve sans doute depuis longtemps, montrait la plus parfaite quiétude. Sa bonté de femme grasse se devinait à ses gestes doux sans caresse et à sa vigilance sans trouble. Mademoiselle était brusque. Mademoiselle ne s'avisa-t-elle pas un jour d'ouvrir la fenêtre, de se pencher sur le balcon et de faire des signes à deux de ses compagnes de catéchisme ou de cours, qui passaient dans la rue? Elle ne parut pas confuse du tout quand sa mère la fit rentrer dans la chambre et envoya, comme le comprit Remi, la bonne à la recherche des deux demoiselles, qui montèrent et se dirent des choses sans doute fort gaies, car elles riaient toutes trois à grands éclats. Et leur rire venait, à travers la large voie, aux oreilles de Remi, comme un bruissement à peine perceptible de perles remuées.

Remi longeait, chaque matin, le Luxembourg, dont il voyait à travers les grilles, sous une brume légère, les gazons ondulés et les massifs de plantes exotiques. Il gagnait la rue Carnot et entrait dans l'atelier. On laissait pour lui la clef sous le paillasson.

L'atelier de Labanne était si rempli de livres qu'on

LE CHAT MAIGRE

eut dit une remise de bouquiniste. Les piles de livres montaient autour des ébauches abandonnées sous leurs linges séchés. Le sol était entièrement recouvert de volumes empilés. On marchait sur des plats de basane. C'était de toutes parts des dos de veau à nervures et à fleurons, des tranches rouges ou chinées, des couvertures jaunes, bleues, rouges, qui pendaient à demi arrachées. Les coins écornés des in-folio bâillaient et le carton s'effeuillait entre les cuirs recroquevillés. Une ancienne poussière recouvrail lentement cet amas de littérature et de science.

Les murs avaient été autrefois blanchis à la chaux. Nus à leur partie supérieure, ils étaient charbonnés, à hauteur d'homme, d'un texte mi-grec, mi-français. C'était le commentaire du *Phédon* que Branchut écrivit d'inspiration après une nuit d'insomnie. La porte était couverte d'inscriptions tracées diversement par des mains différentes.

La plus haute, gravée à la pointe d'un canif en lettres capitales, disait :

LA FEMME EST PLUS AMÈRE QUE LA MORT.

La seconde, moulée au crayon Conté, en ronde, disait :

Les académiciens sont des bourgeois. Cabanel est un coiffeur.

La troisième, tracée à la mine de plomb, en cursive, disait :

Gloire aux corps féminins qui, sur le mode antique,
Chantent l'hymne sacré de la beauté plastique!

PAUL DION.

devant l'instrument. On se mettait à la fenêtre et, quand elle était close, on soulevait le rideau blanc, on regardait dans la rue avec une candide audace et on appuyait contre la vitre un petit nez dont le bout blanchissait en s'aplatissant; puis on disparaissait ainsi qu'on avait paru, sans raison bien appréciable, comme un oiseau s'envole. La mère et la fille avaient toutes deux des yeux d'enfant, ouverts et limpides, des yeux sans rêve et qui semblaient dire : « Rien n'a troublé, rien ne troublera notre paix affectueuse. » La mère, veuve sans doute depuis longtemps, montrait la plus parfaite quiétude. Sa bonté de femme grasse se devinait à ses gestes doux sans caresse et à sa vigilance sans trouble. Mademoiselle était brusque. Mademoiselle ne s'avisa-t-elle pas un jour d'ouvrir la fenêtre, de se pencher sur le balcon et de faire des signes à deux de ses compagnes de catéchisme ou de cours, qui passaient dans la rue? Elle ne parut pas confuse du tout quand sa mère la fit rentrer dans la chambre et envoya, comme le comprit Remi, la bonne à la recherche des deux demoiselles, qui montèrent et se dirent des choses sans doute fort gaies, car elles riaient toutes trois à grands éclats. Et leur rire venait, à travers la large voie, aux oreilles de Remi, comme un bruissement à peine perceptible de perles remuées.

Remi longeait, chaque matin, le Luxembourg, dont il voyait à travers les grilles, sous une brume légère, les gazons ondulés et les massifs de plantes exotiques. Il gagnait la rue Carnot et entrait dans l'atelier. On laissait pour lui la clef sous le paillasson.

L'atelier de Labanne était si rempli de livres qu'on

eut dit une remise de bouquiniste. Les piles de livres montaient autour des ébauches abandonnées sous leurs linges séchés. Le sol était entièrement recouvert de volumes empilés. On marchait sur des plats de basane. C'était de toutes parts des dos de veau à nervures et à fleurons, des tranches rouges ou chinées, des couvertures jaunes, bleues, rouges, qui pendaient à demi arrachées. Les coins écornés des in-folio bâillaient et le carton s'effeuillait entre les cuirs recroquevillés. Une ancienne poussière recouvrailt lentement cet amas de littérature et de science.

Les murs avaient été autrefois blanchis à la chaux. Nus à leur partie supérieure, ils étaient charbonnés, à hauteur d'homme, d'un texte mi-grec, mi-français. C'était le commentaire du *Phédon* que Branchut écrivit d'inspiration après une nuit d'insomnie. La porte était couverte d'inscriptions tracées diversement par des mains différentes.

La plus haute, gravée à la pointe d'un canif en lettres capitales, disait :

LA FEMME EST PLUS AMÈRE QUE LA MORT.

La seconde, moulée au crayon Conté, en ronde, disait :

Les académiciens sont des bourgeois. Cabanel est un coiffeur.

La troisième, tracée à la mine de plomb, en cursive, disait :

Gloire aux corps féminins qui, sur le mode antique,
Chantent l'hymne sacré de la beauté plastique!

PAUL DION.

La quatrième, tracée à la craie, d'une main in habile, disait :

J'ai rapporté du linge blanc. Lundi je prendrai le sale chez le concierge.

La cinquième, jetée au fusain par Labanne, disait :

Athènes! ville à jamais vénérable, si tu n'avais pas existé, la terre ne saurait pas encore ce que c'est que la beauté.

La sixième, marquée au moyen d'une épingle à cheveux qui avait légèrement égratigné la peinture, disait :

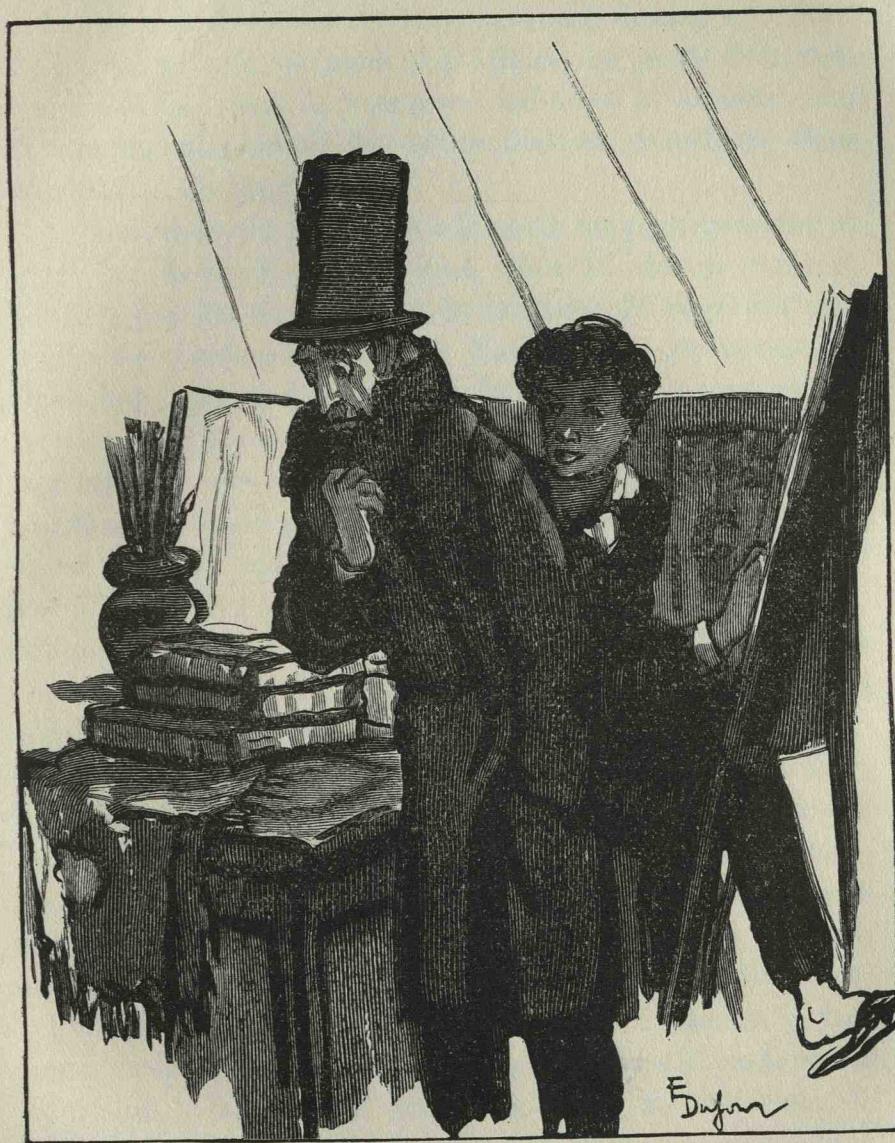
Labanne est un rat. Je me fiche de lui.

MARIA.

Il y avait sur cette porte d'autres inscriptions encore.

Dans un coin, près du poêle, une couverture de cheval était jetée sur des livres et des journaux. Ces journaux, ces livres et cette couverture formaient le lit du moraliste Branchut.

Un jour que Branchut, assis sur sa couverture de cheval, songeait à Démosthène, aux professeurs allemands et à la princesse Fédora, Remi, occupé à copier un pot à eau, tirait la langue par excès d'attention. Voulant effacer ses repentirs, il demanda au philosophe s'il n'avait pas dans ses poches de la mie de pain rassis. Et il l'appela par mégarde M. Branchut du Tic. Branchut, que ses malheurs rendaient irascible, le regarda avec des yeux de homard. Un frisson formidable courut tout le long de son nez. Il sortit furieux.



Le poète Dion, qu'il alla trouver à la brasserie, et Labanne, qu'il découvrit sur les quais devant une boîte de livres, prirent en main son affaire. Le poète Dion voulait du sang; mais le sceptique Labanne se montra doux et amena une sorte de réconciliation. D'ailleurs Remi n'avait pas de rancune.

Le moraliste et le créole vécurent en paix pendant un mois ou deux. Mais Branchut, dont le destin était de souffrir par les femmes, eut le malheur de regarder avec tendresse l'hôtesse du Chat Maigre. Or, le visage de Branchut, quand il exprimait la tendresse, ressemblait terriblement à une face d'épileptique. Virginie, qu'il dévisageait avec des yeux injectés, jaillissant hors de leurs orbites, fut épouvantée et fit grand bruit de son épouvante. Elle ne manquait aucune occasion de témoigner au philosophe l'horreur vertueuse qu'il lui inspirait et, comme elle coulait en même temps vers Remi des œillades chargées de volupté, Branchut fut mordu de tous les aiguillons de la jalouse. Il souffrait, il devint méchant.

Il s'en prit d'abord au doux Labanne, qui avait le double tort d'être pourvu de quelques petites rentes et de rendre service au philosophe. Branchut lui rendait solennellement, tous les matins, la clef de l'atelier, que le sculpteur replaçait tous les matins avec tranquillité sous le paillasson où Branchut venait la reprendre tous les soirs.

Pendant les mois de juillet et d'août, Branchut devint amer, sceptique et fort. Il tournait au grand homme. Il méprisait la femme, qui est, disait-il, un être inférieur. Il affectait de ne pas même regarder Virginie en lui demandant impérieusement des bouteilles de bière que Labanne payait.

Il faisait sur l'art des théories transcendantes.

— J'ai vu dernièrement au muséum, disait-il, une figure de mammouth tracée à la pointe du silex sur une lame d'ivoire fossile. Cette figure date d'une époque préhistorique; elle est antérieure aux plus vieilles civilisations. C'est l'œuvre d'un sauvage stupide. Mais elle révèle un sentiment artistique bien supérieur aux plus belles conceptions de Michel-Ange. C'est une représentation à la fois idéale et vraie. Et nos meilleurs artistes modernes sacrifient soit la vérité à l'idéal, soit l'idéal à la vérité.

En parlant ainsi, il regardait Labanne avec des yeux révulsés. Mais Labanne était content. Il approuva et développa la pensée de son ami, le philosophe.

— L'art, dit-il, décline à mesure que la pensée se développe. En Grèce, du temps d'Aristote, il n'y avait plus de sculpteurs. Les artistes sont des êtres inférieurs. Ils ressemblent aux femmes enceintes : ils accouchent sans savoir comment. Praxitèle fit sa Vénus comme la mère d'Aspasie fit Aspasie, tout naturellement, tout bêtement. Les sculpteurs d'Athènes et de Rome n'avaient pas lu monsieur l'abbé Winckelmann. Ils n'entendaient rien à l'esthétique et ils firent le Thésée du Parthénon et l'Auguste du Louvre. Un homme d'esprit ne produit rien de beau ni de grand.

Branchut répondit aigrement :

— Pourquoi êtes-vous sculpteur, en ce cas, vous qui vous croyez un homme d'esprit? Il est vrai que je n'ai jamais rien vu de vous qui s'approchât le moins du monde d'une statue, d'un buste ou d'un bas-relief. Vous n'avez pas seulement une maquette ou un croquis à

montrer, et il y a bien cinq ans que vous n'avez touché l'ébauchoir. Si vous gardez votre atelier uniquement pour m'y donner asile, je vous dois et je me dois à moi-même de vous avertir que je ne serai pas embarrassé de trouver un gîte ailleurs. Je ne vous ai pas donné, que je sache, le droit de m'accabler de vos bienfaits.

Mais le philosophe, malgré sa grandeur d'âme, ne put se maintenir longtemps à ces hauteurs. Il redevint faible. Il oublia le mammouth du muséum et ne vit plus que Virginie. Il tomba dans un morne abattement. Il y eut pourtant une belle heure dans sa vie. Ayant rencontré un matin Virginie qui revenait de la halle avec un panier à chaque bras, suant, soufflant, toussant et suffoquée par un commencement d'asthme, il la suivit moitié de gré, moitié de force, et obtint d'elle de porter le panier de viande. Il fut ravi. Cette joie le gâta. Il espéra, il osa tout. Un soir, il se glissa dans la cuisine et saisit entre ses bras Virginie qui lavait la vaisselle. Elle laissa tomber une assiette et poussa des cris déchirants. Non, la princesse Fédora n'avait pas crié si fort.

Ce fut un scandale. Le poète Dion était heureux. Les yeux de Mercier pétillaient sous leurs lunettes. Labanne haussait les épaules. Remi, un peu fâché, sourit intérieurement quand il eut trouvé sa vengeance. C'était une vengeance d'écolier et de sauvage dont il se léchait d'avance les lèvres. Il la laissa dormir dans son cœur gourmand et paresseux comme un pot de confitures dans l'armoire d'une bonne ménagère.

Le poète Dion parla de nouveau de fonder une revue. La tentative de l'an dernier avait échoué, parce que les

trois cents francs de la grand'mère s'étaient trouvés employés en dépenses domestiques. Mais Dion venait de recevoir trois cents autres francs.

— Il faut trouver un titre, disait-il.

On se sépara au bout de deux heures, après avoir imaginé un très grand nombre de vocables insensés ou connus.

Le lendemain, le poète Dion salua l'assemblée du Chat Maigre par ce cri antique :

— J'ai trouvé : *L'Idée!... l'Idée, revue nouvelle.*

Et, pressant entre ses doigts une feuille imaginaire, la tête de côté, ses cheveux apolloniens rejetés en arrière, le visage éclairé d'un sourire, il lisait intérieurement en grosses capitales :

L'IDÉE

Revue Nouvelle

PAUL DION, directeur.

— Quelle idée? demanda le sceptique Labanne, en caressant sa barbe jaune.

— L'idée de la base mathématique, parbleu! répondit Mercier.

— L'idée de la supériorité de la poésie et de l'idéal sur la prose et la réalité, répondit Dion.

— Et aussi peut-être, insinua le moraliste Branchut avec une douceur aigre, en frottant son nez sinueux, et aussi peut-être l'idée de la morale nouvelle dont je me propose d'exposer la théorie, si toutefois je puis vous être agréable en le faisant.

Labanne fit cette remarque qu'il fallait intituler la revue, non pas *l'Idée*, mais *les Idées*, puisqu'ils avaient chacun la leur.

Toutefois, le premier titre fut maintenu et le poète Dion rédigea sur une feuille de papier à lettres, avec la plume dont Virginie écrivait ses comptes, le sommaire du premier numéro, qui devait contenir :

- 1^o Un *avis au lecteur*, par *Paul Dion*;
- 2^o Un article indéterminé sur la philosophie, par *Claude Branchut*;
- 3^o Un article plus indéterminé encore sur les beaux-arts, par *Émile Labanne*;
- 4^o *La Maîtresse dont on meurt*, poésie par *Paul Dion*;
- 5^o Quelque chose de très vague sur les sciences, par *Guillaume Mercier*.

Quant aux articles de théâtre et de bibliographie, le directeur en faisait son affaire.

Le texte étant ainsi constitué, Dion avisa, dans quelque rue mal pavée du quartier Saint-André-des-Arts, un imprimeur en détresse qui se chargea avec une morne indifférence d'imprimer la revue. Cet imprimeur était un petit homme chauve et blême, dont l'aspect fondant faisait songer aux restes d'une bougie consumée dans un courant d'air. Ses affaires étaient dans un pitoyable état. C'était un imprimeur désespéré, mais c'était un imprimeur. Il imprimait. Il envoyait des épreuves que Dion graissait sur toutes les tables de café. Mais, il fallait bien le reconnaître, malgré quelques poésies envoyées de divers points de l'Europe au rédacteur en chef de *l'Idée*, on manquait de copie. Le numéro promettait d'être d'autant

plus mince que Branchut perdait sous les portes cochères les pages de son article philosophique à mesure qu'il les écrivait et que Labanne avait expressément besoin de lire quinze cents volumes avant d'écrire les premières lignes de ses études d'art. L'article de Mercier existait du moins, mais l'auteur, serré dans son écriture, dans son style et dans ses idées comme dans ses habits, aurait fort bien pu faire tenir ces articles-là sur les deux verres de ses lunettes. Quant à *la Maîtresse dont on meurt*, elle en était déjà à sa troisième épreuve.

C'est à ce moment que Sainte-Lucie, secrétaire de la rédaction, proposa au poète Dion de le présenter à M. Godet-Laterrasse, qui ne manquerait pas de fournir un article. Ce fut une grande nuit que celle où M. Godet-Laterrasse, descendu d'une impériale d'omnibus, entra dans l'établissement de Virginie. Il tourna le bec de cane avec la main d'un homme qui se sait appelé; et, tandis qu'un murmure flatteur accueillait son entrée, il traversa la boutique dans une majesté africaine tempérée de morbidesse créole. En s'entendant appeler « cher maître » par le poète Dion, il découvrit toutes ses dents par un sourire d'idole. Mais tout à coup son visage reprit une expression d'amertume hautaine. Il avait vu Labanne promener un regard indifférent à travers la fumée d'une pipe profonde. Il savait que Labanne avait résolu un jour de le représenter dans une attitude sublime, avec un cadran sur le ventre. Depuis ce temps, il considérait Labanne comme un sceptique des plus corrompus. Plein de cette pensée, il tourna vers Dion et Mercier sa face horizontale et leur dit :

LE CHAT MAIGRE

— Jeunes gens, gardez-vous du scepticisme. C'est un souffle empoisonné qui dessèche l'âme dans sa fleur.

Il promit à la revue un chapitre inédit de son grand livre sur la régénération de l'humanité par la race noire.

Il développa son idée. La race noire n'était pas souillée par cette lèpre chrétienne qui dévorait depuis dix-huit siècles tous les peuples de la famille blanche.

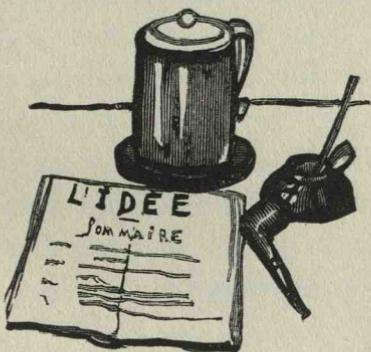
Il raconta que, à peine âgé de onze ans et se promenant seul au bord de la mer, en face de l'immensité, il se disait : « Les curés auront beau dire; je ne croirai jamais que le christianisme ait rien fait pour l'abolition de l'esclavage. »

Quand il sortit, on lui fit escorte. L'omnibus, signalé par Sainte-Lucie, approchait. M. Godet-Laterrasse, ayant distribué des poignées de main, prit cordialement son élève par les épaules et l'entraîna à l'écart.

— J'ai oublié mon porte-monnaie, lui dit-il. Quelle étourderie! Prêtez-moi donc quelques sous.

Puis, ayant adroitement saisi une pièce blanche dans une poignée de main, il escalada l'impériale en criant :

— Courage, Remi. Piochez le Tacite!



VI

REMI fut, le plus naturellement du monde, refusé une seconde fois par MM. les examinateurs. Il se faisait du baccalauréat une idée de plus en plus vague et effacée. Ses échecs, nullement surprenants, prenaient, quand M. Godet-Laterrasse les commentait, un aspect louche et ténébreux.

— Ce n'est pas vous qu'ils ont refusé, disait le préparateur, c'est moi. Ils me visaient quand ils vous ont touché, soyez-en certain. Ah! ces messieurs de la Sorbonne ne me pardonnent pas mon dernier article.

Après de tels propos, Remi était si parfaitement bouleversé qu'il ne savait plus si le baccalauréat était un examen littéraire ou une société secrète. Il acheva l'hiver dans un engourdissement voluptueux. Le timide soleil d'avril qui blanchissait les murs le réveilla à demi.

Les moineaux piaillaient sur les toits. Le capitaine en retraite semait des graines dans ses caisses vertes. Les fenêtres, si longtemps closes et dont les vitres étaient naguère obscurcies d'une buée épaisse, s'ouvraient aux rayons d'un jour encore pâle et à la prime tiédeur du printemps. Remi, qui avait perdu de vue et de pensée, depuis l'été, ses amies du quatrième étage, revit avec plaisir la cage des serins et la poignée de cuivre du piano.

Quand, pour la première fois, il aperçut la mère et la fille dans le salon doré, il se retint pour ne pas les saluer d'un geste amical. Un petit vieillard, assis sur le canapé, tenant son chapeau et son parapluie entre les jambes, semblait parler affectueusement. Il levait le bras et on croyait l'entendre dire :

— Comme vous êtes grandie, Marie (ou Jeanne ou Louise)! Vous voilà devenue une demoiselle.

Remi était un peu maussade de voir un étranger ainsi installé sur le canapé de ses amies. Non que le petit vieillard lui déplût. Bien au contraire! Le petit vieillard avait l'air d'un brave homme. Mais Remi ne le connaissait pas, et Remi songeait que ces deux dames avaient des secrets pour lui, ce dont il ne s'était pas encore avisé. On ne peut songer à tout. Il ferma sa fenêtre et bouda jusqu'au lendemain. Il la rouvrit le lendemain matin, seulement pour voir si la cage des serins était à sa place. Il vit la fillette en chapeau rond, mâchonnant son ombrelle et piaffant avec une impatience de jeune cheval, comme elle avait l'habitude quand, toute prête à sortir, elle attendait sa mère attardée à nouer devant la glace



les brides de son chapeau. Pourtant, il faut être juste, une femme de quarante-cinq ans ne s'habille pas comme une fillette en deux ou trois mouvements d'oiseau.

La mère inspecta ce jour-là, comme à l'ordinaire, minutieusement, la toilette de sa fille. Mais il dut y avoir cette fois quelque grave désordre à la robe grise, car la maman dit quelque chose qui fut reçu avec toutes sortes de petits mouvements impatients et boudeurs, avec des piétinements et des marques de désespoir. Enfin, mademoiselle défit les boutons du corsage et on poussa la fenêtre qui, quelques secondes après, se rouvrit toute seule. A cet instant, Remi vit la mère qui, debout, tenait dans ses mains la robe grise et y faisait un point, tandis que mademoiselle, en corset et en jupon, de blanc et court vêtue, attendait. Elle tourna la tête et vit l'étudiant qui la regardait. Alors, avec un joli geste de petit enfant frileux qu'on baigne, elle se couvrit la poitrine de ses deux bras. Ses lèvres prononcèrent très vite quelque chose qui devait être : « Maman! maman! »

La mère, très calme, haussa un peu les épaules avec un air de dire :

— Mon Dieu, mademoiselle, la belle affaire!

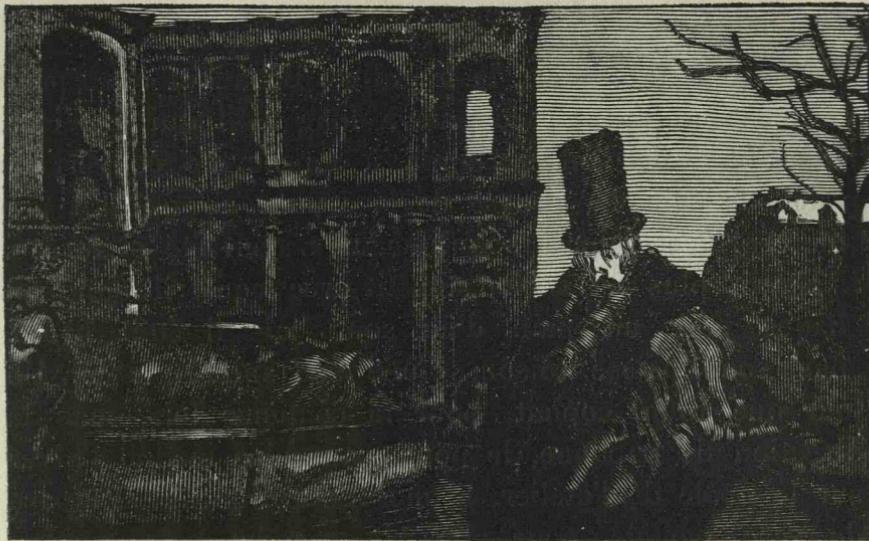
Et elle repoussa négligemment la fenêtre.

Depuis ce jour Remi s'abstint, sans trop savoir pourquoi, d'observer obstinément ses voisines. Mais il songea qu'elles pouvaient s'en aller et qu'il ne les reverrait plus. Cette idée l'attrista. Ses pensées prirent un cours grave et réfléchi. Il se dit que le baccalauréat compris

LE CHAT MAIGRE

par M. Godet-Laterrasse était une chose peu sérieuse et il résolut d'être un peintre. Peindre! voilà qui lui semblait clair et beau. Puis l'idée de Télémaque lui traversa le cerveau.

— Il faut que j'aille le voir, pensa-t-il.



VII

À PRÈS le second échec, M. Godet-Laterrasse, très occupé des affaires publiques, négligea beaucoup son élève. Remi, qui se consolait de ne plus revoir son précepteur, alla dessiner dans l'atelier de Labanne. L'incomparable sculpteur, ayant découvert sur un parapet du quai Malaquais les poésies de Colardeau, fut pénétré d'admiration.

— Colardeau est le plus grand des poètes français, disait-il.

Tandis qu'une lourde chaleur pesait sur la ville

de pierre et de bitume, le moraliste Branchut avait pour vêtement un épais pardessus à long poil qui le faisait ressembler, disaient ses amis, à un Scythe couvert de peaux de bête. La pensée de la femme ne quittait pas son esprit et jamais son humeur n'avait été si féroce. Il n'avait plus cet ancien appétit avec lequel il mangeait chaque jour un pain d'un sou. Mais il était brûlé, sous son épaisse toison, d'une soif inextinguible. Un jour que Remi copiait, pour la centième fois, sous la direction de Labanne, le pot à eau qu'on mettait l'hiver sur le poêle de l'atelier, le moraliste Branchut s'empara du vase modèle, pour aller le remplir à la pompe. Quand Branchut reparut, le nez humide et la barbe ruisselante, le jeune créole lui jeta un regard en coulisse qui promettait quelque chose. Branchut appelait la foudre et désirait l'aquilon. Il arrachait des feuillets aux plus beaux livres de Labanne pour y écrire des pensées obscures et terribles. Un orage rafraîchit la ville et détendit les nerfs du moraliste.

Le temps coula; le temps ramena les cerfs-volants dans le ciel agité de septembre, la brume dans les horizons d'octobre, les poêles de marrons rôtis aux portes des marchands de vin, les oranges dans les voitures à bras, la lanterne magique au dos du Savoyard et, sous les toits blancs de neige, dans les salles à manger chaudes, le fumet des oies rôties, aux jours de Noël, du Nouvel An et des Rois. Mais le temps ne changea pas le cœur de Branchut.

Le jour des Rois, vers quatre heures, Remi, passant avec le poète Dion sur la place Saint-Sulpice, regarda

les coulées de glace qui recouvrerent à demi les quatre évêques de pierre et l'eau gelée sous leurs pieds, dans la fontaine. Il se frotta les mains et dit avec un gros rire :

— Il ne fera pas chaud sur cette place à minuit.

Puis ils s'entretinrent, Remi avec une grosse joie, Dion avec une satisfaction raffinée, d'une lettre qu'ils venaient d'envoyer par un commissionnaire et dont ils ne se lassaient pas de réciter le début : « Vous êtes brun et je suis blonde; vous êtes fort et je suis faible. Je vous comprends et je vous aime. » Ils avaient tramé assurément quelque détestable mystification dont ils étaient contents et fiers.

Ce soir-là, Branchut dînait au Chat Maigre avec Mercier, qui vieillissait et dont la figure diminuée disparaissait sous ses lunettes, avec Labanne, très occupé depuis huit jours d'un livre sur la politesse au XVII^e siècle, avec le poète Dion et Sainte-Lucie. Virginie servit une soupe aux choux d'un parfum robuste. Le philosophe Branchut repoussa l'assiette fumante que Labanne lui tendit. Cette épaisse nourriture était pour l'étouffer, disait-il. Labanne n'avait donc point la moindre idée du système d'alimentation propre aux natures d'élite?

Un commissionnaire entra, demanda M. Branchut et lui remit une lettre qui sentait l'iris et dont l'enveloppe, d'un gris tendre, était frappée d'un chiffre bleu. A mesure que le philosophe lisait, des frissons tumultueux parcourraient son nez mobile. Enfin, il mit la lettre dans la poche de son habit (c'était un habit à queue, que Labanne lui avait donné) et il promena autour de lui un regard plein

de mystère. Tout son sang âcre et pauvre animait sa face couperosée. Il était transfiguré. Son nez semblait éclairé par une flamme intérieure. Dion contemplait le liteau de sa serviette. Remi faisait avec son couteau, dans le sel de la salière, des montagnes et des vallons et semblait perdu dans la contemplation des paysages polaires en miniature qu'il créait et bouleversait avec la toute-puissance capricieuse d'un Jehovah lapon. La conversation interrompue par le commissionnaire reprit mollement. Labanne seul eut quelque verve. Très préoccupé de la politesse au XVII^e siècle, il regrettait Louis XIV.

— Le roi soleil ne valait pas César Borgia, disait-il. Mais il était bien préférable aux droits de l'homme et aux immortels principes.

Branchut glissait parfois la main dans la poche de son habit et serrait quelque chose contre son cœur. Perdu dans un rêve profond, il laissait échapper, par intervalles, de ses lèvres bouffies et gercées, de suaves paroles sur la régénération de l'homme par l'amour. Dès onze heures, il se leva pour sortir; du revers de sa manche, il frotta son gilet, ce qui était de sa part un raffinement extraordinaire et un culte immodéré de la personne extérieure.

— A demain! lui dit Labanne.

Mais le philosophe murmura quelques paroles mystérieuses sur sa disparition possible et coula si doucement dehors qu'il semblait s'être volatilisé. Un moment après, Dion et Labanne sortirent du Chat Maigre.

A minuit le moraliste faisait en habit de bal le tour de la Fontaine des quatre évêques. Quelques passants attardés

traversaient vivement la place. L'eau qui s'était échappée de la vasque était gelée sur le bitume et le moraliste glissait à chaque pas. Un vent âpre agitait les pans de son habit. Mais, comme un cheval aveugle qui tourne la meule, le moraliste suivait le bord sans fin de la vasque de pierre. Sur la place déserte, une jeune ouvrière, attardée sans doute par quelque aventure, coupait le vent avec la vive allure et le pas ferme des vraies Parisiennes. Une heure sonnait à l'horloge de la mairie et le moraliste tournait encore. Les talons sonores de deux gardiens de la paix troublaient seuls d'un bruit monotone le silence de la nuit. A une heure et demie le philosophe s'éloigna pour relire sous un réverbère le billet parfumé.

« Vous êtes brun et je suis blonde; vous êtes fort et je suis faible. Je vous comprends et je vous aime. Soyez ce soir, à minuit, sur la place Saint-Sulpice, autour du bassin. »

Le rendez-vous était formel. Le philosophe reprit son poste tournant. Le givre le couvrait d'une poussière diamantée. Les pans de son habit, alourdis par l'humidité, pendaient. La place était déserte. Il tourna longtemps encore. Puis trompé, accablé, désespéré, il se laissa tomber sur un banc et resta immobile la tête entre les mains. Quand il se releva, il crut apercevoir Dion et Sainte-Lucie qui s'enfonçaient en courant dans l'ombre de la rue Honoré-Chevalier. Une lumière se fit dans sa tête endolorie, et son nez tressaillit d'indignation.

Le lendemain, drapé dans sa couverture de cheval, il déclara à Labanne qu'il voulait tuer Sainte-Lucie.

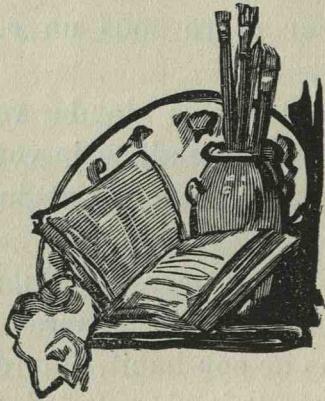
LE CHAT MAIGRE

— Je ne tiens pas beaucoup à ma vie, dit-il, mais je tiens encore bien moins à la sienne.

Labanne essaya vainement de le calmer.

Pendant ce temps Remi, tranquille et sans rancune, savourait la douce chaleur de son édredon et songeait :

— Il faudra pourtant que j'aille voir un de ces jours le général Télémaque.





VIII

TÉLÉMAQUE, coiffé d'une calotte de toile et ceint d'un tablier blanc, souriait sur le seuil de sa boutique, au beau soleil du matin qui inondait l'avenue poudreuse, plantée de maigres platanes. Sa vue s'étendait à droite jusqu'à la caserne, d'où partait une sonnerie de clairons, et à gauche jusqu'au rond-point de l'Empereur, au centre duquel se trouvait un piédestal veuf de sa statue. La large avenue était bordée des deux côtés par des constructions basses et par des terrains où s'alignaient les piquets blancs des blanchisseries. Les débits de vin, au coin

des rues, qui donnaient sur des terrains vagues, étaient barbouillés de rouge brun pour attirer l'œil et provoquer de loin la soif des militaires et des ouvriers. Tout le reste, murs et terrains, était uniformément gris. Les deux maisons qui faisaient face à l'établissement de Télémaque présentaient une façade de plâtre haute de trois étages, à balustres, à baies cintrées, ornée de bustes dans des niches, lézardée, écaillée, moisie, avec des vitres étoilées de papier et des loques pendues aux fenêtres. Des groupes confus d'enfants et de chiens remuaient dans la poussière. Des militaires s'en allaient tout doucement vers la berge, et des femmes en jupon plat portaient des seaux ou des paniers.

La boutique de Télémaque était peinte en rouge; derrière les vitres, un aloyau et des biftecks s'étalaient dans des plats. Télémaque tenait par les oreilles un lapin mort et souriait. Le vif émail de ses yeux bridés et relevés de côté par la saillie des pommettes brillait sur son visage d'ébène, au nez épataé et aux lèvres lippues. Une laine encore noire floconnaît sur sa tête. Mais le front, dégarni par une calvitie régulière, s'élevait en fuyant et découvrait une partie du crâne, dont le sommet formait une sorte de crête.

Miragoane, assise sur son derrière, regardait avec intérêt les hommes, les bêtes et les choses. Mais, libre de passions et l'âme en paix, elle se chauffait tranquillement au soleil. Parfois, allongeant sa tête intelligente, elle léchait de sa langue en volute le sang coagulé au museau du lapin que Télémaque laissait pendre. Puis, satisfaite de cette sensualité délicate, elle contemplait de nouveau l'avenue, avec un frisson dans la queue.

Télémaque retourna comme un gant la peau de son lapin et, ayant posé sur une petite table l'animal écorché, brillant des plus beaux tons, il le découpa adroitemment et mit les morceaux sur un plat.

Puis il rentra dans la boutique, dont la porte extérieure s'ouvrait sur un petit jardin garni de tonnelles. Ayant préparé très proprement son civet, il s'assit, tandis que la casserole de cuivre rouge chantait sur le fourneau, et resta songeur. Ses yeux, qui semblaient fraîchement peints sur un joujou tout neuf, ne regardaient plus rien. Télémaque voyait sans doute autre chose que son fourneau aux carreaux de faïence, le comptoir d'étain et les tables de toile cirée, car il murmurait un chant étrange et doux et parlait à des absents. Enfin, ayant donné un regard au civet qui, comme disent les cuisiniers, partait sur un feu doux :

— Miragoane, dit-il, garde la boutique.

Miragoane tourna vers lui son œil intelligent et s'avança jusqu'au seuil de pierre, qu'elle occupa d'un air d'importance. Télémaque monta dans une très belle chambre, tendue d'un papier historié sur lequel une chasse au sanglier était indéfiniment répétée. Cette chambre, meublée d'une armoire de noyer, d'un lit à rideaux de cotonnade blanche et de quatre tables, servait à la fois de chambre à coucher au restaurateur et de salle à manger aux sociétés du dimanche. Télémaque prit dans l'armoire une caisse qu'il posa sur la table et qu'il ouvrit avec précaution. Cette caisse était pleine d'objets enveloppés dans des foulards et dans des papiers. Il en tira successivement un châle rouge, des épaulettes à graines d'épinard, des anneaux

d'oreilles, une croix et une plaque d'ordres inconnus et un grand chapeau galonné dont les deux cornes étaient terminées chacune par un énorme gland d'or. Quand ces trésors furent étalés sur la table, Télémaque les contempla avec son regard étonné de petit enfant, puis il mit sur sa tête crépue le chapeau, dont les glands se balancèrent, il s'enveloppa du châle rouge de sa femme Olivette et se contempla dans son petit miroir à barbe.

Il revécut alors sa vie passée, et remonta jusqu'au temps où il était général. Il revit les éblouissements du sacre de Sa Majesté Faustin I^{er}, les manteaux bleus des ducs, des princes et des comtes, les habits rouges des barons; la face noire de l'empereur, ceinte d'une couronne d'or; Olivette amenée en robe à queue dans une brouette et se rangeant parmi les dames au milieu de la nef de l'église. Tout lui était présent, les mille couleurs des habits, les coups de canon, la musique militaire et les cris de *Vive l'Empereur!* Puis il revit les fêtes somptueuses du Palais impérial, quand, sous les feux des bougies et des pendeloques de cristal, les magnifiques poitrines noires des dames de la cour faisaient craquer les corsages de mouseline blanche dans l'élan furieux des danses. Il revit les soldats alignés sous ses yeux dans la plaine aride et lumineuse. Tous, rangés en bataille, lui présentaient les armes. Et lui, Télémaque, les mains derrière le dos comme le Napoléon des estampes, passait entre les rangs et disait : « Soldats, je suis content de vous! »

Puis des tableaux plus sombres se déroulèrent dans son imagination. Il revit les événements qui avaient pré-

cipité sa chute. Quand, en décembre 1851, développant avec la toute-puissance d'un empereur son génie d'enfant peureux et cruel, Soulouque eut l'idée de faire la guerre à la république dominicaine, le général Télémaque fit partie, à la tête de sa brigade, du corps expéditionnaire commandé par le général Voltaire Castor, comte de l'Île-à-Vache. L'empereur avait dit dans sa proclamation à l'armée : « Officiers, sous-officiers, soldats ! Les hommes de l'Est, les bouviers de Santo-Domingo fuiront devant vous. Allez. » Plein de confiance dans la parole de son empereur, le général Télémaque, coiffé de son chapeau à glands, portant sur sa poitrine la plaque de l'ordre impérial et militaire de Saint-Faustin et le grand cordon de la Légion d'honneur haïtienne, galonné, chamarré, les pieds nus, marchait fièrement à la tête des régiments noirs qui formaient l'avant-garde, quand tout à coup une vigoureuse mousqueterie le surprit sur la lisière d'une plantation de bananiers. Étonné, indigné, consterné, il tourna vers ses troupes sa face décomposée et s'écria avec une éloquence sincère :

— L'empereur a moqué pauvre monde !

A ces paroles du général, la brigade tourna les talons et s'enfuit à toute vitesse. Télémaque, faisant jouer les ressorts de ses jarrets de singe et tirant la langue, reprit la tête de la colonne, sans se soucier des fusils, des tentes, des paquets de cartouches et des caisses de biscuit abandonnés en route. Soulouque, sur la nouvelle de cette opération militaire, trembla de tous ses membres et, pour se redonner du cœur, fit fusiller le général Voltaire Castor. Il donna l'ordre d'arrêter le général

Télémaque, qui resta caché huit jours dans les palétuviers. Le consul français, à la prière de la belle madame Sainte-Lucie, recueillit Télémaque et le fit passer à bord de la *Naïade*, qui appareillait à destination de Marseille.

A ce souvenir, Télémaque prit la mine d'un chien intelligent qu'on a fouetté, et remit les croix, les épaulettes et le chapeau dans les foulards. Il regarda par la fenêtre, avec inquiétude, si personne ne passait dans l'avenue, et, ayant replacé le précieux coffre dans l'armoire fermée à clef, il redescendit dans la boutique et versa quelques gouttes d'eau dans la casserole odorante qui chantait.

L'horloge, accrochée au-dessus de la stalle du comptoir, marquait onze heures. Une nuée de petits galopins à tignasse ébouriffée et qui laissaient passer des bouts de chemise par les trous des culottes, s'abattit dans un nuage de poussière, contre la porte vitrée. Et des cris aigus sortaient de ce nuage.

Télémaque parut sur le seuil avec une soupière pleine de débris de volaille et de restes de friture enveloppés proprement dans des morceaux de papier. Miragoane, attentive et grave sur le seuil, et la queue frissonnante, surveillait la distribution.

Le petit peuple assiégea en se culbutant les deux jambes de Télémaque, qui commanda d'un ton nasillard particulier :

— Droit alignement!

Alors les enfants se rangèrent en ligne, les bras pendants, le cou tendu, les yeux agrandis par la convoitise.

Télémaque les examina quelque temps avec une gravité joyeuse, puis :

— Répondez à l'appel, dit-il. Numéro un... numéro deux... numéro trois...

Et il donnait à chacun sa ration. Les numéros un, deux et trois s'enfuirent, serrant des deux mains leur part de friandise contre leur ventre et la dévorèrent chacun dans un coin, en promenant à la ronde des regards défiants :

— Numéro quatre... numéro cinq... numéro six...

Le numéro six, qui était roux, bouscula le numéro quatre, qui boitait, et dont il fit rouler l'os de poulet dans le ruisseau.

Miragoane dressa l'oreille, le numéro quatre reprit son os, et le général Télémaque, ayant ainsi pourvu à l'ordinaire de son armée, retourna à ses fourneaux. Ayant reconnu que le civet était en bon point, il tira d'un tiroir un petit fusil de bois peint en rouge, et appela Miragoane. Elle s'approcha, l'oreille basse, d'un air qui voulait dire :

— Mon Dieu! à quoi cela peut-il servir? Nous avons tort de compliquer inutilement la vie; je n'éprouve aucun plaisir à faire l'exercice. Mais je consens à le faire pour être agréable à mon maître Télémaque.

Et Miragoane, debout sur ses pattes de derrière, reçut contre son ventre rose le petit fusil de bois.

— Portez arme! Présentez arme!

Miragoane manœuvra au commandement. Mais ses jarrets fléchissaient; elle retomba sur ses quatre pattes et, laissant son arme sur le carreau, elle s'en alla en se secouant au seuil de la boutique.

— C'est mauvais, c'est mou, lui dit Télémaque. Nous recommencerons ça demain.

Mais Miragoane immobile, en arrêt, aboya deux fois.

Puis elle se mit à courir du seuil au fourneau, en faisant sonner ses ergots sur le carrelage.

Remi, coiffé d'un chapeau de paille en cloche à melon, selon la mode des canotiers, entra dans la boutique et se fit connaître à Télémaque qui, dans sa joie, lui tourna le dos sans rien dire, pour déboucher une bouteille de vin blanc.

— C'est vous, mouché, dit le nègre, vous, mouché Remi, le fils de mouché le ministre et le filleul de ma pauvre femme Olivette, qui vendait de l'arac, des cocos et des sapotilles à Port-au-Prince. Les hommes de couleur l'ont tuée méchamment dans son bazar et ont bu son tafia. Le fait a été mis au long en lettres moulées dans le *Moniteur d'Haïti*. C'est le consul, mouché Morel-Latasse, qui me l'a fait lire. Et j'en eus du chagrin parce que Olivette était une bonne femme. Comme je suis content de vous voir, mouché Remi! Olivette n'était plus jeune quand je l'ai épousée. On riait de Télémaque qui se mariait avec une vieille femme; mais Télémaque savait que plus une femme est vieille, mieux elle fait la cuisine. Asseyez-vous, mouché Remi. Voilà un vin blanc qui ne vieillira plus, car nous allons le boire.

Et le noir se mit à rire longuement. Quand il eut débouché la bouteille, soufflé sur la cire du goulot et rempli les verres, il devint songeur et dit :

— La vie ne dure pas toujours, mais la mort dure toujours.

Puis, approchant ses grosses lèvres de l'oreille de Sainte-Lucie, il ajouta tout bas :

— Aussi, j'ai là-haut, dans un sac, une bonne somme d'argent, pour faire construire un beau tombeau à Olivette.

Et il recommença de rire. Il demanda des nouvelles de madame Sainte-Lucie, qui était une si belle femme, et il voulut savoir ce que Remi faisait à Paris.

— Je me prépare au baccalauréat, répondit le jeune homme en bâillant.

Télémaque ne savait pas ce que c'était que le baccalauréat, mais il pensait que ce devait être « quelque chose de bon ».

Il choqua le verre en fermant à demi ses yeux câlins. Puis il demanda si Remi ne serait pas général.

— C'est beau, ajouta-t-il en soupirant, c'est beau. Mais un général a quelquefois des désagréments.

Remi, que le noir amusait, dit :

— Télémaque, vous avez été général sous ce méchant singe de Soulouque?

Télémaque se troubla. Ses grosses lèvres tremblèrent. Il balbutia :

— Mouché Remi, il ne faut pas parler ainsi de l'empereur.

Remi avait entendu dire à son père que le général avait une peur effroyable de Soulouque, qu'il croyait encore vivant. C'est pourquoi il ajouta :

— Craignez-vous que l'ombre de Soulouque revienne la nuit vous tirer par les pieds? Il y a dix ans que Sa Majesté est morte.

Le noir secoua lentement la tête :

— Non, mouché Remi, dit-il.

Remi eut beau dire que tout le monde savait que Soulouque était mort en 1867, à la Jamaïque. Le noir répondit :

— Non pas! mouché Remi. L'empereur n'est point mort, il est caché.

Et le front de Télémaque se plissa sur son crâne dur. De la casserole de cuivre s'exhalait une bonne odeur de chair et d'aromates. Le noir redevint heureux et dit en riant :

— Nous allons déjeuner, mouché Remi.

Il mit la nappe et le couvert sous une tonnelle tapissée de vigne vierge. Le petit jardin du cabaretier donnait sur des champs de salade. Le talus du chemin de fer de Versailles fermait l'horizon. Remi regardait vaguement cette maigre campagne quand Télémaque reparut, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, dans la fumée d'un plat qu'il portait des deux mains.

— C'est quelque chose de bon, mouché Remi, dit-il.

Et ils déjeunèrent de grand appétit. Miragoane, chargée de garder la boutique pendant le repas, tournait par intervalles vers les convives un regard résigné.

Quand ils en eurent fini avec le civet de lapin, arrosé de vin d'Argenteuil, ils s'attardèrent aux sensualités du fromage de Brie étalé sur le pain tendre.

— Télémaque, vous êtes très bien ici, dit Remi qui s'y trouvait lui-même à souhait.

Mais, comme il est dans la nature humaine de former sans cesse de nouveaux désirs, Télémaque poussa un soupir et dit :

— Savez-vous ce qui manque à mon établissement, mouché Remi? Il manque mon portrait peint, dans un cadre doré. Mon portrait peint serait quelque chose de beau au-dessus du comptoir. J'ai là-haut, dans un sac, une grosse somme d'argent pour le tombeau d'Olivette. Mais j'en casserais bien un petit morceau pour le peintre qui ferait mon portrait.

Sainte-Lucie répondit que le général aurait son portrait sans écorner le mausolée de la marraine Olivette.

— Je suis peintre, dit-il à Télémaque ébloui. Quand je reviendrai, j'apporterai ma toile et ma boîte de couleurs et je ferai votre portrait.

Deux militaires, annoncés par les aboiements de Mira-goane, demandèrent deux canettes. Tandis que Télémaque disparaissait sous la trappe qui fermait l'escalier de la cave, Remi, dont la pipe s'était éteinte, alla prendre sur le comptoir une allumette. Alors il vit passer sur l'avenue le petit vieillard qu'il avait aperçu dans le salon doré des dames de la rue des Feuillantines. C'était bien le même petit vieillard, portant les mêmes favoris blancs et le même parapluie.

— Télémaque! Télémaque! cria le jeune homme.

La trappe soulevée laissa paraître Télémaque, comparable à un génie souterrain mais bienveillant. Il riait entre les deux bouteilles de bière, qu'il eut immédiatement débouchées pour les servir aux militaires attablés. Mais Remi le tira vigoureusement par sa veste blanche et l'amena surpris au seuil de la boutique.

— Télémaque, connaissez-vous ce vieux monsieur? demanda-t-il, en montrant du doigt le dos voûté du bonhomme.

Le noir, pressant les deux bouteilles contre sa poitrine, répondit avec un gros éclat de rire :

— Certainement, mouché Remi. C'est mon propriétaire. Il se nomme mouché Sarriette. Je lui demanderai de me faire des réparations dans mon grenier.

Remi, sans lâcher la veste du cuisinier, dit précipitamment :

— Télémaque, ne demandez pas de réparations à ce vieillard.

Puis il ajouta d'un ton presque menaçant :

— Payez-vous votre loyer, Télémaque?

Mais comment penser que le restaurateur, qui habitait la même maison depuis vingt et un ans, ne payât pas son loyer?

Remi apprit ensuite que M. Sarriette passait pour riche, vivait le plus souvent en Normandie, où il avait du bien, et mesurait les monuments publics avec son parapluie.

Le jeune homme enthousiasmé s'écria :

— Télémaque! je ferai votre portrait. Je vous peindrai en général, avec un habit de marchand de vulnéraire, un chapeau à panache rouge et quatre épaulettes.

Mais le noir prit un air grave et contrit :

— Ce serait quelque chose de beau, mouché Remi, dit-il. Mais il ne faut pas faire cela, à cause de l'empereur, qui se fâcherait. Il est caché. Vous me peindrez avec un habit noir et vous mettrez trois diamants à ma chemise.

En descendant l'avenue de Saint-Germain, Remi, bien que totalement dépourvu de réflexion et jamais surpris de tout ce qui se passait autour de lui et en lui, se demanda pourquoi il s'était senti tout remué en voyant passer le vieil ami des dames de la rue des Feuillantines.



IX

PRÈS avoir longtemps médité la lettre gris perle, la nuit du jour des Rois, et le rendez-vous à la fontaine, le moraliste Branchut se fit de ces événements une conception idéale. Non seulement il ne songeait plus à répandre le sang de Sainte-Lucie, mais le créole devenait, dans l'esprit du philosophe, absolument étranger à ces événements mémorables. Branchut parvint, avec la seule aide du sens intime, à connaître la vérité sur son aventure. Plein de mépris pour les affirmations de Remi, qui s'avouait hautement l'auteur de la lettre gris perle, il

savait avec toute la certitude de l'intuition que cette lettre était écrite par une femme exquise et désolée, d'une nature et d'une condition rares. Par une suite d'inductions dont les lobes cérébraux d'un métaphysicien étaient seuls capables, le moraliste se démontra jusqu'à la plus limpide évidence que cette femme était une princesse danoise, qu'elle se nommait Vranga et qu'ayant revêtu des parures d'une poésie étrange et mélancolique pour se rendre à la Fontaine des quatre évêques, elle était tombée morte dans son boudoir au milieu des plantes tropicales, dont le parfum, symbole de son amour pour Branchut, était délicieux et mortel.

A mesure que ces faits élégants et tristes lui apparaissaient par suite d'un examen subjectif et d'une enquête intérieure, le moraliste en faisait part à son ami Labanne, qui n'y trouvait rien d'extraordinaire.

Les découvertes successives que faisait Branchut au sujet de la princesse Vranga eurent pour effet de le plonger dans une tristesse éloquente.

— Je dois expier, disait-il, par des tortures choisies, l'incomparable crime d'avoir causé la mort d'une créature d'élite, fine comme un cheval de race et savante comme Hypatie.

Des frissons douloureux coulaient tout le long de son nez expressif. Vranga était son unique entretien. Il ne vivait plus qu'avec la morte. Dans son désespoir, il oubliait d'emprunter des habits à Labanne. Drapé dans sa couverture de cheval comme dans un suaire, il errait avec une mélancolie hautaine sur le boulevard Saint-Michel.

— Vous voyez, disait-il aux amis qui l'arrêtaient, je suis en deuil.

Et il montrait sur sa tête quelque chose qui ressemblait à un crêpe, autour de quelque chose qui ressemblait à un chapeau.

Pendant que le philosophe Branchut menait ainsi le deuil de la princesse Vranga, Sainte-Lucie témoignait à l'hôtesse du Chat Maigre une froideur croissante. Il ne se hasardait jamais seul dans l'établissement et évitait de s'écartez de ses compagnons pour aller prendre des allumettes sur une table voisine de la fontaine où Virginie rinçait perpétuellement des verres.

Il devenait sérieux et faisait de la peinture avec zèle. D'ailleurs, il y avait maintenant dans l'atelier de Labanne un rude travailleur, un gaillard musclé et râblé qui, la chemise ouverte sur sa poitrine velue et les manches retroussées, peignait tout le jour sans rien dire. Sa tête de paysan, terreuse et ravinée, plantée d'une barbe rude, n'exprimait aucun sentiment; ses yeux ronds regardaient toujours et ne faisaient jamais rien voir. C'était Potrel, Potrel dont Virginie dénonçait l'ingratitude. Revenu de Fontainebleau où il avait passé deux ans à peindre, il peignait chez Labanne en attendant que l'atelier qu'il avait loué à Montmartre fût vacant.

Potrel parlait peu et mal. Penché sur sa toile, sa palette à la main et clignant de l'œil, il répondait aux théories de Labanne ce seul mot: « Possible », qu'il articulait en ranimant, par une aspiration, le fourneau culotté de son brûle-gueule.

Labanne lui dit un jour :

— L'absolu étant irréalisable, l'artiste ne peut atteindre à la beauté absolue.

— Possible, répondit Potrel.
Et il continua de peindre.

Il faisait venir un modèle, un admirable petit Italien, pleurnicheur et narquois, qui lui volait son tabac. Sainte-Lucie put alors essayer des académies. Quand Potrel se levait de son tabouret pour se dégourdir les jambes, il donnait à Remi quelques indications brèves et nettes et se remettait à son morceau.

Un matin pourtant, il se grattait la barbe et se rongeait les ongles. Remi lui demanda pourquoi il ne faisait rien. Potrel étendit la main dans la direction du châssis vitré et dit :

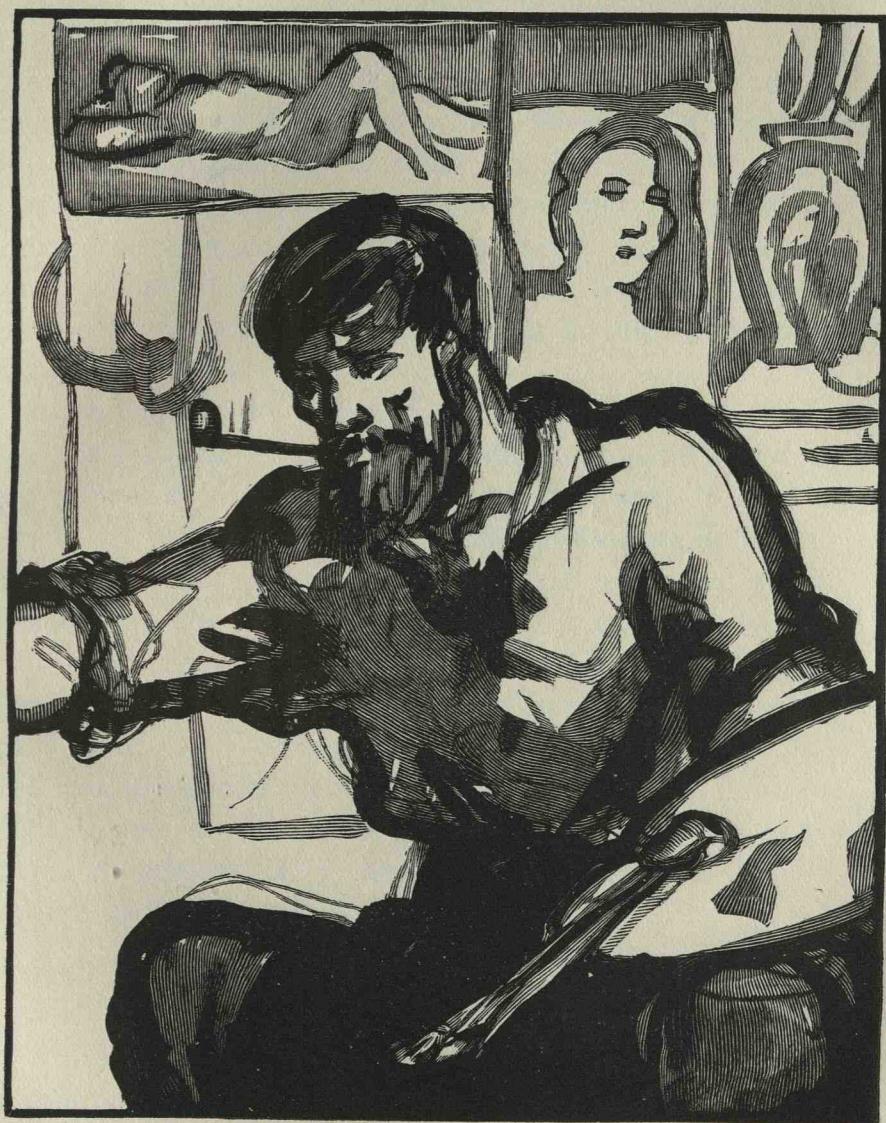
— Ce sacré bibelot m'empêche de peindre.

Le bibelot n'était autre que le soleil, qui répandait sur l'atelier une lumière aveuglante.

Potrel mangeait beaucoup. Il allait dans les cabarets des cochers. Quand Remi lui parlait du Chat Maigre, Potrel se contentait de sourire. Un jour pourtant, il demanda si Virginie avait toujours de belles formes. Après beaucoup de tentatives vaines, Remi put l'entraîner un soir dans l'établissement de la rue Saint-Jacques. Virginie, rouge comme une pivoine, servit à l'ingrat une large tranche de jambon.

— Mangez, monsieur Potrel, lui disait-elle. C'est bon, c'est fin. Voyez, le gras en est tout blanc. Vous ne buvez pas? Goûtez cette bière; je l'ai mise en bouteilles le mois dernier. Vous aimiez la bière autrefois.

Et Potrel mangeait et buvait, tandis que, debout contre sa chaise, Virginie, illuminée d'un sourire séraphique, se pâmaît à chaque bouchée qu'avalait cet homme silencieux et robuste.



Remi sortit de la brasserie sans que l'hôtesse y prît garde. Et il soupira d'aise comme un homme délivré d'un grand poids.

En rentrant chez lui, il rencontra le portier de la maison des deux dames qui entrait chez le marchand de vin et la portière qui babillait avec la fruitière à une assez bonne distance. Alors il lui vint une idée subite; il entra dans la loge abandonnée et chercha s'il ne pourrait pas y découvrir le nom des dames du quatrième étage. Il trouva sur le casier des lettres cette mention : *Madame Lourmel, rentière.*

Le lendemain, il vit par la fenêtre mademoiselle Lourmel qui versait à boire aux oiseaux dans un petit godet de porcelaine. Il la regarda sans le vouloir avec la chaleur d'une vive sympathie. Elle le vit et ne détourna de lui que lentement son regard naïf et brave. Il remarqua qu'elle n'était plus une enfant et qu'elle était jolie.

Il allait dans ce temps-là plusieurs fois la semaine à Courbevoie. Et le portrait de Télémaque sortait peu à peu de la toile. C'était un très mauvais portrait. Mais Télémaque en était enchanté. Le soir, quand sa boutique était fermée, il mettait le portrait sur une table entre deux chandelles et il dansait la calenda ou bien il chantonnait avec un nasillement doux :

Canga do ki la,
Canga li.

Miragoane, assise sur son derrière, assistait gravement à cette cérémonie. Il lui arriva un jour de lécher affec-

LE CHAT MAIGRE

tueusement le nez encore frais du portrait. Le dommage qui en résulta fut aisément réparé.

Télémaque regretta un moment qu'il n'y eût pas sur la toile, à côté de lui, Olivette en châle rouge. Mais il en prit son parti et dansa de nouveau la calenda.



X

REMI songeait en se levant qu'il avait terminé la veille le portrait de Télémaque et que c'était, en son genre, un morceau remarquable. Il vit avec plaisir, dans le cadre de la fenêtre voisine, les deux petites mains qui frappaient les touches du piano; elles n'étaient plus rouges et frappaient moins sec. Mais il remarqua que le lustre était emprisonné dans une housse de mousseline et qu'un grand remue-ménage se faisait dans l'appartement, si calme d'ordinaire.

Les petites mains fermèrent le piano, disparurent, puis reparurent avec des sacs de maroquin et des cartons à chapeau. Remi, qui pressentait quelque grave événement, ne quitta pas son poste d'observation et surveilla les

abords de la place. Au bout de deux heures de faction, il vit le portier chargé d'une pyramide de malles et de cartons, une voiture de place arrêtée à la porte, puis il vit la bonne de madame Lourmel entasser dans la voiture des sacs de voyage et des cartons encore.

Alors, saisissant sa boîte de couleurs et vidant dans sa poche le tiroir aux écus de son secrétaire, il se précipita nu-tête, en vareuse, en pantoufles, dans l'escalier et dans la rue. Il arrêta au passage un cocher étonné, le lança à la suite du fiacre dans lequel il venait de voir entrer un bout de jupe et qui déjà s'ébranlait sous sa pyramide chancelante.

Les deux voitures traversèrent Paris et s'arrêtèrent, l'une derrière l'autre, dans la cour de la gare Saint-Lazare. Remi suivit les deux dames et gravit derrière elles, dans son costume de chambre, l'escalier de la gare. Mademoiselle Lourmel tourna la tête pour voir cet étrange voyageur qu'elle reconnaissait fort bien. Elle le regardait avec une surprise qui contenait en même temps de la raillerie et de l'admiration. Il joignit madame Lourmel au guichet des billets, l'entendit demander deux billets pour Avranches, prit après elle un billet pour Avranches et respira. Il était quatre heures douze minutes, et le train partait à quatre heures trente-cinq. Madame Lourmel alla avec sa fille faire enregistrer ses bagages. Remi n'avait à accomplir aucune formalité de ce genre, mais il lui restait à faire quelques emplettes utiles. Il courut chez un marchand d'habits de la rue de la Pépinière, prit sans regarder deux ou trois costumes et paya le marchand, qui contint une forte envie de faire arrêter cet



Emilie
Dujour

acheteur extraordinaire. Mais Remi poussa un cri de détresse :

— Des souliers! s'écria-t-il, des souliers!

Le marchand, bel israélite à tête de bouc avec une bouche avenante et des yeux impitoyables, répondit froidement qu' « il ne tenait pas l'article chaussures ».

— Les vôtres! donnez-moi les vôtres! s'écria Remi désespéré.

Mais l'israélite, de plus en plus inquiet, fit une mine si sombre que Remi s'échappa en pantoufles avec ses habits, qu'il revêtit en chemin dans le fourmillement de la rue brillante. Il décrocha dans une boutique voisine et paya au vol un chapeau. Il était quatre heures vingt-sept minutes. Remi s'élança vers la gare et entra à quatre heures trente-deux dans la salle d'attente, qui n'avait peut-être pas encore reçu un voyageur en pantoufles. Deux yeux couleur de violette, qui l'accueillirent à son entrée, semblaient lui dire : « Nous vous attendions. Vous êtes bien extraordinaire avec votre teint brun, vos habits neufs endossés à moitié et vos savates du matin. Mais vous ne nous faites ni peur, ni chagrin. Vous ne nous paraissiez pas méchant et vous avez un air hardi qui ne nous déplaît pas. Voilà tout ce que nous avons à vous dire. Pour le reste, adressez-vous à maman. » Si les deux yeux de violette parlaient ainsi, les regards de madame Lourmel trahissaient cette sorte d'inquiétude qu'on voit aux poules quand on attire un de leurs poussins en lui jetant des miettes de pain.

Remi laissa discrètement la mère et la fille seules dans leur voiture et s'installa à l'autre bout du train. Assis sur

LE CHAT MAIGRE

sa banquette, il se demanda d'abord où, quand et comment il pourrait acheter des souliers, puis, comptant son argent et trouvant qu'il avait encore 21 fr. 35, il se sentit très rassuré. Enfin, il se demanda si, par hasard, il ne serait pas amoureux de mademoiselle Lourmel.

XI

HUIT jours après le départ de Remi, M. Godet-Laterrasse, pris d'une subite ardeur pédagogique, s'achemina, un Tacite dans sa poche, vers l'hôtel de la rue des Feuillantines. Il apprit là que son élève était disparu. Un nuage passa sur son front sublime, sur ce front qui, s'il eût été un miroir, n'eût reflété que le ciel, les goélands du Pacifique et les constellations des deux mondes. Les esprits supérieurs ont plus souvent que les autres des pressentiments. M. Godet-Laterrasse eut un pressentiment. C'est pourquoi, abjurant une vieille inimitié, il se rendit à l'atelier de Labanne.

Le sculpteur, qui n'avait aucune idée du temps et de l'espace, ne put rien lui dire. Mais il le conduisit chez la

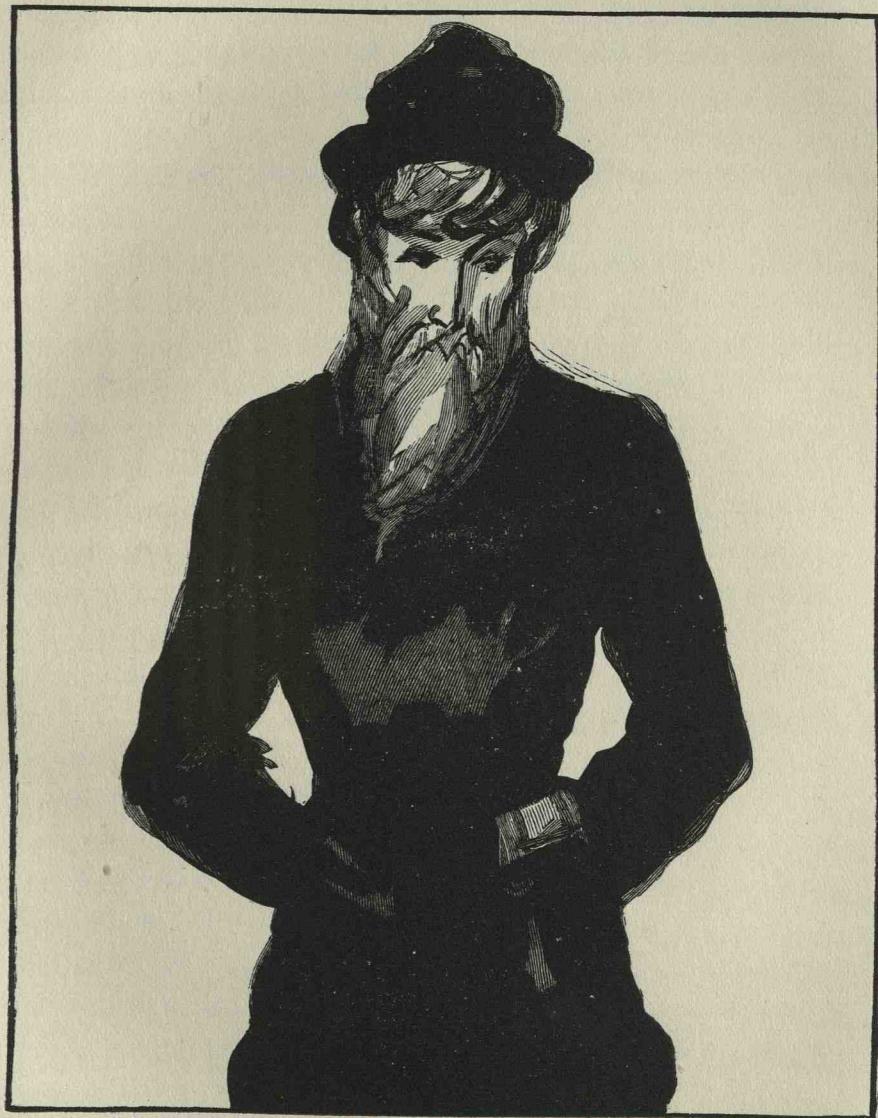
nourrissante Virginie, qui attribua la disparition de Remi à un chagrin sur la nature duquel elle ne s'expliquait pas. Mais elle insinua qu'elle pouvait ne pas être étrangère à cet événement. Si, comme elle le craignait, M. Sainte-Lucie avait cédé à un désespoir d'amour, elle en était désolée. Mais on ne peut pourtant pas contenter tout le monde, quand on n'est pas une femme comme il y en a tant. Elle n'avait rien fait pour que M. Remi fût jaloux de M. Potrel. Elle termina en déclarant qu'elle était une honnête femme et qu'elle n'avait rien à se reprocher. Elle prit le tableau du Chat Maigre à témoin de son innocence, et retourna dans l'ombre où elle avait coutume de rincer des verres.

M. Godet-Laterrasse regagna soucieux les hauteurs de Montmartre. Il en descendit le lendemain sur une impériale d'omnibus et retourna à l'atelier, qu'il avait choisi pour centre d'opérations. Il y trouva le moraliste Branchut occupé, dans sa couverture, à rédiger un traité sur l'amour. Plein de son sujet, Branchut l'exposa.

— L'amour, dit-il, n'est absolu qu'entre deux êtres qui ne se sont jamais vus. Deux âmes ne sont en parfaite harmonie que dans l'absence éternelle. La solitude est la condition nécessaire de la passion définitive.

M. Godet-Laterrasse résista aux séductions d'un duel oratoire dans ces régions sublimes. Il demanda au moraliste s'il n'avait pas vu Sainte-Lucie.

La disparition du créole, que Branchut ignorait totalement, fit jaillir de la tête du philosophe une infaillible intuition. En un clin d'œil, bien des choses lui furent révélées. Selon lui, cette disparition n'était pas sans une



étroite connexité avec la mort de la princesse Vranga. La conduite ténébreuse de M. Sainte-Lucie, dans les circonstances qui précédèrent et accompagnèrent la fin lamentable et poétique de la princesse, était de nature, aux yeux du moraliste, à laisser un remords éternel dans l'âme de ce jeune homme, léger en apparence, mais machiavélique en réalité.

— La princesse Vranga devait mourir, ajouta le philosophe avec sérénité. Il était nécessaire qu'elle mourût pour que l'amour qu'elle avait conçu pour moi se réalisât dans l'absolu. Mais, en interceptant à plusieurs reprises les lettres que la princesse m'écrivait et dont j'ai rétabli le texte par intuition, et en ne me livrant que la dernière avec une ironie satanique, monsieur Sainte-Lucie a commis un crime qui l'a très probablement conduit au suicide.

Ainsi parla Branchut, dont le nez vibrait sur une face livide, plaquée de rouge, sous des yeux injectés et hagards. Labanne survint à temps pour entraîner dans la rue le malheureux précepteur, qui agitait éperdument son parapluie au-dessus de sa tête.

— Mon pauvre moraliste, s'écria Labanne, jamais il n'a eu de plus belles idées! Un grain de phosphore dans le cerveau et c'était un homme de génie! Mais il a deux grains de phosphore. Voilà le malheur.

Labanne se rappela que Sainte-Lucie lui avait parlé avec enthousiasme d'un général noir, aubergiste à Courbevoie. Le sculpteur pensait que ce nègre saurait quelque chose; d'ailleurs il avait envie de le voir.

Ils montèrent sur l'impériale d'un tramway qui les conduisit à la place de l'Étoile. Labanne s'arrêta instincti-

vement au premier café qu'il vit et s'abandonna devant les chopes à d'interminables bavardages. M. Godet-Laterrasse lui répondit longuement. Labanne ne l'écouta pas et lui répondit. De belles théories furent ainsi déroulées. Tout à coup le sculpteur donna un coup de pouce dans l'air et dit :

— Il y aurait un moyen de rendre cette chose supportable à l'œil.

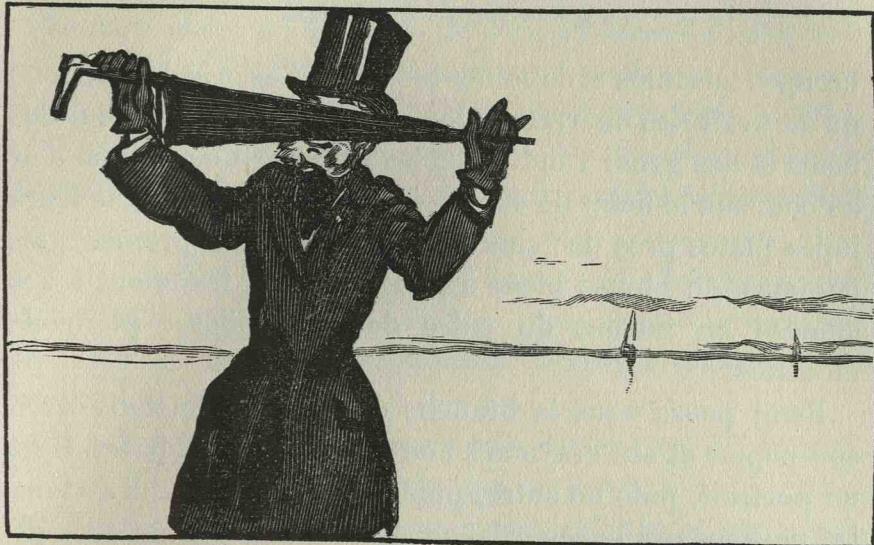
La chose était l'Arc-de-Triomphe.

— Ce moyen est simple. Mais vous verrez qu'on n'y pensera pas. Il suffirait toutefois d'établir au pied de l'édifice un nombre suffisant de savetiers, d'écrivains publics et de marchands de pommes de terre frites; ceux-ci très utiles à cause de la fumée. Les échoppes devraient être sordides et accompagnées d'enseignes incorrectes ainsi que de figurations grossières. On permettrait à ceux qui les construiraient d'enlever des pierres au monument, surtout aux angles, ce qui en atténuerait très avantageusement la dureté. Il serait bon de combler les trous qui résulteraient de ces divers descellements avec des pelletées de terre dans lesquelles on sèmerait des faînes et des glands. Les hêtres, les chênes, en déployant à différentes hauteurs leurs bouquets verts, rompraient la monotonie des surfaces grises et, en poussant leurs racines dans la maçonnerie, détermineraient des lézardes d'une sinuosité pittoresque. Il faut beaucoup de lierre, mais cette plante grimpante ne nous fera pas défaut; elle vit sur la pierre. Les vents et les oiseaux sèmeront dans la poussière des fissures la giroflée, qui aime les vieux murs, et mille autres graminées. Le saxifrage, avide

LE CHAT MAIGRE

d'humidité, la ronce et la vigne vierge naîtront et pulluleront à l'aventure. Le faîte de l'édifice sera dentelé de pigeonniers. Les hirondelles maçonneront leurs nids sous les voûtes. Des compagnies de corbeaux, attirées par les cadavres des loirs et des mulots, s'abattront sur les corniches à la tombée de la nuit. Alors, l'Arc-de-Triomphe, entretenu de la sorte avec un soin intelligent, pourra être regardé par les poètes, copié par les peintres et considéré comme une œuvre d'art. Garçon, un bock !

La nuit tombait. L'artiste et le penseur renoncèrent à pousser plus avant et reprirent le tramway de Montparnasse.



XII

PENDANT que madame Lourmel s'installait avec sa fille dans une petite maison de pierre grise et de chaume sur une plage peu fréquentée, à quelques kilomètres d'Avranches, Remi, joyeux et trempé d'air salé, s'en allait à une foire voisine avec sa boîte de couleurs. Il ne lui restait que 14 fr. 70, mais il avait des souliers. Des files de charrettes s'alignaient aux abords de la place. Et c'était sous le quinconce une grande confusion de faces rougaudes à colliers de barbe blonde, d'échines de veaux sur lesquelles s'écaillait la bouse, de cornes, de groins, de

croupes luisantes et de coiffes blanches. Les cris des cochons qu'on tirait des charrettes dominaient la vague rumeur des bêtes et des gens. Tandis que les femmes, une chaîne d'or au cou, sur le fichu de coton, se tenaient roides dans leurs jupes plates près des charrettes et veillaient âprement, les hommes, en blouse bleue à plis bouffants, traitaient leurs affaires en buvant du cidre dans le cabaret plein de mouches.

Remi passa sous la branche de houx et s'installa avec son papier et ses crayons à une des tables du cabaret. Il fit un portrait, puis un autre, puis un autre, puis celui de tous les paysans qui le regardaient. Il demandait vingt sous de chaque portrait. Mais les bourses ne se déliaient pas.

— Allez chercher vos amoureuses, dit l'artiste. Je vais les croquer.

Il y eut une rumeur dans la foule et une grosse fille fut poussée devant Remi par trois ou quatre compères d'une extrême jovialité. Elle était pourpre, presque violette et riait d'une oreille à l'autre. Remi fit un croquis où la fille était reconnaissable à sa coiffe et à sa croix. Un des joyeux compères chercha dans un bas de laine une pièce blanche pour le peintre et mit sous sa blaude le dessin proprement plié en quatre.

L'opinion fut que le Parisien tirait bien les ressemblances, et Remi s'en retourna avec quelques pièces blanches dans ses poches.

Il coucha dans l'auberge la plus rustique du village où madame Lourmel s'était établie et parut le lendemain sur la plage blonde où des cabines bariolées étaient rangées en ligne.

La mer, bleue à l'horizon, montait lentement et déferlait sur le sable en lames huileuses et verdâtres, frangées d'écume. Un ciel humide et doux, un de ces ciels perfides qui caressent et brûlent la peau tendre des citadins, fermait l'horizon circulaire. Le vent modéré qui soufflait du large taquinait les toilettes des Parisiennes. Des femmes grêles, en costume de bain et la chevelure prise dans un bonnet de toile gommée, couraient au-devant de la lame. Il aperçut mademoiselle Lourmel dont le voile violet flottait librement.

Il eut envie de lui sauter au cou, mais il vit déboucher, à l'angle d'un petit chemin qui mourait sur la grève, M. Sarriette, avec ses mêmes favoris blancs et son même parapluie.

— Bonjour, monsieur Sarriette, dit-il au vieillard surpris.
Au bout d'un quart d'heure, ils étaient bons amis.

— J'aime beaucoup les vieux monuments, dit M. Sarriette. Et, tel que vous me voyez, j'ai passé trois semaines à mesurer tous les murs de l'abbaye du mont Saint-Michel. Par une habitude qui m'est particulière, je me suis servi de mon parapluie pour prendre ces mesures. Ainsi les remparts ont une hauteur moyenne de soixante-douze parapluies, et, dans l'église, les colonnes de la nef ne mesurent pas moins de trente-sept parapluies, trois becs et deux bouts ferrés.

M. Sarriette fut enchanté d'apprendre que Remi était peintre. Ils convinrent d'exploiter ensemble tout l'Avranchais. M. Sarriette mesurerait les monuments historiques et Remi en prendrait de croquis.

— Présentez-moi à madame Lourmel, dit Remi.

LE CHAT MAIGRE

Et sur ces mots du bonhomme : « Monsieur Remi Sainte-Lucie, fils de monsieur Sainte-Lucie, ancien ministre à Haïti », Remi s'inclina devant madame Lourmel muette de surprise, et devant la jeune fille, qui ouvrait démesurément ses yeux de violette, tandis que sa bouche s'épanouissait.

Le soir de ce jour, madame Lourmel et sa fille, accoudées à la fenêtre, respiraient l'air chargé de sel et regardaient la lune levée sur la mer scintillante.

— Mais, mon enfant, disait madame Lourmel, nous ne savons rien ni de sa famille, ni de sa fortune, ni de sa conduite.

— Mais, maman, je l'aime, s'écria la jeune fille avec l'audace de l'innocence.

— Que dis-tu là, Jeanne? reprit la mère. Tu ne le connais même pas.

Et Jeanne, dont les beaux yeux brillaient d'une tendresse un peu mutine, repartit :

— Maman, je ne le connais pas, mais je le reconnais.



XIII

M. ALIDOR SAINTE-LUCIE, arrivé depuis douze heures à Paris, n'avait pas encore vu son fils. Il l'avait vainement cherché dans la gare et vainement attendu à l'hôtel. Cette absence l'offensait; ses nerfs, ébranlés par un long voyage, avaient ressenti, sur le paisible sommier de l'hôtel, le tangage du navire et la trépidation de l'express. Il se réveilla mécontent. Le vague malaise qui traversait ses membres résonnait dans son cerveau.

Couché à demi dans un fiacre et cahoté sur le pavé des rues montantes, il songeait avec mauvaise humeur à l'éducation de son fils, que M. Godet-Laterrasse menait si mollement. Quatre ans s'étaient passés, et Remi n'était pas bachelier. C'était donc pour obtenir un semblable résultat,

qu'il avait choisi comme précepteur un homme pauvre, mais supérieur! Il avait mieux espéré de M. Godet-Laterrasse, si éloquent et si austère dans les cafés politiques. Les lettres qu'il recevait du précepteur l'agaçaient par leur vague et leur creux. Il était en outre furieux contre Remi, qui n'était pas venu embrasser son père à la gare, comme il le devait. Une odeur de friture vint agacer ses narines. Le fiacre montait lentement, traîné par un maigre cheval qui, la tête basse et la langue longue, tendait l'échine au fouet. Enfin le cocher s'arrêta sans rien dire. Devant la portière du fiacre, les cent soixante marches du passage Cotin s'élevaient roidement.

M. Alidor, descendu de voiture, donna au cocher une pièce de cent sous que celui-ci, bourgeonné de visage, énorme et poudreux, mit entre ses dents sans s'expliquer davantage. Alors commença une longue scène muette. Le cocher, mouvant avec lenteur, sur son siège, sa masse colossale, fouilla dans une de ses poches, dont il tira un sac, s'arrêta pour surveiller sa bête qui remuait convulsivement, explora une autre poche, poussa son cheval quelques pas en avant pour se garer d'un camion qui ne le menaçait pas, retourna les goussets de son gilet rouge et finalement montra sept sous au voyageur exaspéré. C'est tout ce qu'il pouvait rendre. Il n'avait pas d'autre monnaie. M. Alidor lui tourna le dos avec rage et l'entendit fouetter son cheval en grommelant. Les irréprochables bottines vernies craquèrent sur les pierres disjointes du passage Cotin et gravirent, de degré en degré, la voie ardue qui suintait en plein été des humeurs infectes et gluantes. Enfin, après avoir glissé sur les



degrés visqueux de l'escalier intérieur, M. Alidor agita la patte de biche qui pendait à la porte moisie. Après un assez long silence, la porte s'entre-bâilla et laissa passer une tête encornée d'un madras multicolore. L'homme supérieur, réveillé en sursaut, avait enfourché à la hâte un pantalon crotté d'une boue très ancienne qui s'écaillait. Une odeur de tabac humide pesait dans l'air. Un jour verdâtre, épuisé par de nombreux ricochets, filtrait péniblement à travers les vitres sales. Des caricatures politiques étaient épinglees aux murs. Le lavabo était envahi par des livres crasseux et débraillés. Un morceau de savon, un peigne et la moitié d'un petit pain se mêlaient à des manuscrits et à des dictionnaires sur la table à écrire. Cette misère révélait une telle habitude de paresse et de désordre, que M. Sainte-Lucie, après un seul coup d'œil jeté sur la chambre, connut le précepteur comme s'il l'avait suivi de café en café pendant vingt ans. Le malheureux créole s'efforçait de relever par la dignité de sa tenue l'ignominie de sa demeure.

— Excusez-moi, dit-il à l'ancien ministre, de vous recevoir dans le désordre d'une cellule d'anachorète moderne.

Il ajouta en se redressant :

— Les bénédictins du xix^e siècle, c'est nous !

Et il fourrait, à la dérobée, dans ses poches, le peigne et les croûtes de pain qui déshonoraient sa table.

M. Sainte-Lucie dut reconnaître intérieurement qu'il s'était trompé lui-même et qu'il n'avait pas été trompé. Comment M. Godet-Laterrasse eût-il pu tromper quelqu'un ? Ce lézard crotté était pitoyable, mais, s'il y avait un sentiment étranger à l'âme de M. Alidor Sainte-Lucie, c'était

bien la pitié. Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même, et c'est ce qu'il pardonnait le moins à son innocent précepteur. Dans sa colère, il serrait les lèvres et jetait des regards sombres. Mais il éprouva bientôt une volupté spéciale à dissimuler. Il fit prendre à sa voix douce d'homme fort un accent presque câlin pour dire :

— Mon cher monsieur Godet, pardonnez-moi de vous avoir pris au saut du lit. (Et quel regard il jeta à ce qu'il nommait poliment un lit!) Ma première visite a été pour vous. Nous irons surprendre Remi, que j'avais averti de mon arrivée et qui s'en est fort peu inquiété. Je veux lui tirer les oreilles.

A ces mots, un frisson d'épouvante agita le précepteur, qui, si haut qu'il levât la tête, voyait au-dessus de lui le visage énigmatique du mulâtre.

Il essaya un sourire et répondit en balbutiant qu'il avait donné congé à Remi pour cette journée et que l'étudiant devait sans doute faire une partie de campagne.

Le malheureux n'avait gagné qu'un jour. Il le passa en recherches qui le harassèrent et ne lui firent rien découvrir.

Le lendemain matin, dès huit heures, M. Sainte-Lucie reparut dans la cellule, que le bénédictin du xix^e siècle avait un peu mise en ordre. Lui-même s'y tenait en cravate blanche, avec cette expression stoïque qui le rendait si remarquable dans les cérémonies. La peur que lui donnait l'ancien ministre de Soulouque n'était pas son seul tourment. Il avait peu de crédit dans l'impasse du Baigneur et, ne possédant pas vingt sous, il était aux abois. Les deux cents francs qu'il touchait chaque mois au consulat

LE CHAT MAIGRE

d'Haïti étaient régulièrement écornés par les acomptes qu'il versait à divers fournisseurs. Car il était honnête. Le reste de la somme ne lui faisait pas un long usage. Son geste favori était de répandre l'or.

Il suivit M. Sainte-Lucie avec un excès d'inquiétude qui l'étourdissait, l'aveuglait, l'anéantissait et devenait peu à peu de l'indifférence. Réveillé en sursaut par la voix du Haïtien qui nommait au cocher la rue des Feuillantines, il essaya de gagner encore quelques heures.

— Cher monsieur, dit-il, nous n'aurons toutes les chances de trouver Remi que dans l'après-midi, à l'heure de ma leçon.

Le mulâtre, méfiant et dissimulé, soupçonna qu'on lui cachait quelque chose. Il eut comme de la joie à emmagasiner les griefs dans sa mémoire et répondit avec une bonhomie parfaite :

— Hé! bien, allons déjeuner. Vous devez avoir faim, monsieur Godet.

Ils déjeunèrent dans un café du boulevard. Le précepteur mangeait peu et regardait avec épouvante le mulâtre colossal avaler les viandes qui nourrissaient sa force. Jamais cet homme ne lui avait paru si grand et si large. Dénormes bras aux muscles de bronze apparaissaient sous les manchettes boutonnées d'or du Haïtien, qui parlait avec une douceur presque enfantine. Le pétilllement de ses yeux cruels était amorti par des cils abaissés avec confiance. Et cette confiance ajoutait aux angoisses du précepteur. Le déjeuner traîna en liqueurs et en cigares. Il finit pourtant. Et la voiture, amenée par un garçon de café, emporta vers la rue des Feuillantines le père et le maître.

Celui-ci espérait un miracle. Il s'attendait presque à trouver, par un coup de la Providence, Remi occupé dans sa chambre à piocher son Tacite.

La première parole de la maîtresse d'hôtel fut foudroyante.

— Monsieur Remi n'a pas reparu, dit-elle; il faut avertir la police.

M. Alidor se tourna vers le précepteur en croisant les deux bras. Sa face restait brune et mate, mais ses lèvres étaient blanches et ses yeux injectés. Les dents serrées, il demanda avec une voix de gorge :

— Où est-il? Vous me répondez de lui!

Puis il étendit sa forte main et saisit le bras du précepteur, qui, puisque la terre ne s'entr'ouvrait pas sous lui, devant le bureau de l'hôtel, leva la tête et contempla la cage de l'escalier. Jusque dans son écoulement même, il restait sublime. M. Sainte-Lucie jeta un regard de côté, vit des chandeliers de cuivre rangés sur une tablette, des clefs étiquetées et une affiche de liquoriste, choses qui témoignaient d'une civilisation européenne. S'il avait vu autour de lui des mornes arides, les parois abruptes d'une ravine ou les palétuviers de son île, il aurait cédé vraisemblablement au désir voluptueux d'étrangler le précepteur. Il s'abstint par respect pour les mœurs continentales et il se contenta de dire :

— Je ne vous quitte plus que vous ne l'ayez retrouvé.

Alors commença la série des courses en fiacre. M. Godet-Laterrasse guidait le mulâtre muet. Il dînait avec lui dans des restaurants somptueux, recevait les sourires amènes des garçons et mangeait des mets succulents. Il montait, le soir, sur des tapis sourds, l'escalier de l'hôtel, et

l'ombre démesurément allongée de son compagnon inévitable montait à son côté. Il entrait dans une belle chambre dont la clef se refermait sur lui, et ne grinçait le lendemain matin que pour le rappeler à cette existence somptueuse et cruelle. Un fiacre qui les attendait dans la rue les prenait et roulait tout le jour. Ils allèrent au Chat Maigre. Virginie étala devant le père beaucoup d'intérêt pour le fils. Elle avait reprisé, disait-elle, le linge de M. Remi. Elle se serait jetée au feu pour lui. Elle n'était pas une femme comme il y en a tant.

— Allez voir à la morgue, ajouta-t-elle en soupirant.

Elle s'enfuit dans la cuisine pour reparaître un moment après, le nez rouge et les paupières fripées et tenant à la main une note que M. Remi n'avait pas réglée.

Elle profita aussi de la circonstance pour rappeler à M. Godet les consommations qu'il lui devait. Mais l'homme de fer avait oublié son porte-monnaie. D'ailleurs, il ne luttait plus. Sa captivité roulante l'épuisait. Il fut traîné du Chat Maigre à l'atelier de Labanne. Le sculpteur déclara en caressant sa barbe rutilante qu'il ne voyait pas encore le monument expiatoire des victimes de la tyrannie. Il étudiait la flore des Antilles. Il montra à M. Sainte-Lucie un chevalet déjà à moitié enseveli sous un amoncellement de livres.

— C'était le chevalet de Remi, dit le sculpteur. Le gaillard commençait à peindre avec une adresse de singe.

— Mon fils est peintre! s'écria M. Sainte-Lucie étonné.

Et, par un geste qui lui devenait familier, il poussa le précepteur dans la voiture qui les attendait. Ils allèrent à la préfecture de police; ils allèrent chez Dion, qui com-

posait un poème sous des fleurets en croix. Une tête de mort, masquée d'un loup à barbes de dentelle, était posée sur sa bibliothèque. Ils allèrent chez Mercier, qui vivait avec une sage-femme fortement charpentée et haute en couleur. Ils allèrent au fond des Batignolles, dans l'atelier où Potrel faisait de la peinture. Ils allèrent chez une demoiselle Marie et chez une demoiselle Louise qui appela l'ancien ministre « papa » et lui fit des agaceries.

Un jour, après un excellent déjeuner, et voyant déjà le fiacre qui devait l'emporter, M. Godet-Laterrasse demanda à M. Sainte-Lucie qu'il lui fût au moins permis d'aller dans son appartement chercher une chemise et des chaussettes. Mais le père, sans lui répondre, ordonna au cocher de s'arrêter devant le premier chemisier qu'il rencontrerait.

Ce jour-là, ils allèrent chez Télémaque. Miragoane, qui n'avait jamais vu de fiacre s'arrêter devant la boutique de son maître, aboya avec inquiétude. Et quand Télémaque vit descendre l'ancien ministre de l'empereur, il fut saisi de respect et d'effroi.

— C'est vous ! mouché Sainte-Lucie.

Il dit, se tut et sa bouche resta ouverte.

Il coulait des regards furtifs sur le fiacre, dans la crainte que Soulouque y fût caché. Mais, rassuré à cet égard, il envoya un sourire à M. Godet-Laterrasse et descendit à la cave pour y chercher des bouteilles de bière.

En son absence, M. Sainte-Lucie examina le portrait qui était suspendu, dans un cadre doré, au-dessus de la stalle du comptoir.

— N'est-ce pas, mouché, que c'est quelque chose de beau ? dit le noir, dont la tête seule passait au ras du sol.

C'est mouché votre fils qui a peint mon portrait. Il est sorcier, mouché Remi.

Le père lança au précepteur le regard de deux prunelles chargées d'un venin noir. Ce fut tout.

Quand il apprit de l'ancien ministre que Remi était disparu, Télémaque réfléchit longtemps. Ses yeux mi-clos, comme ceux d'un matou qui s'endort, semblaient consulter ceux de Miragoane. Enfin, il secoua la tête et dit avec une gravité religieuse :

— Mouché, l'amour a emporté le jeune homme. Les jeunes gens sont agités par l'amour, comme le frère Vaudou quand il danse sur la cage du serpent. Une vieille femme qui fait bien la cuisine est quelque chose de bon. Mais une jolie jeune fille est aussi quelque chose de bon.

Télémaque se tut.

— Vous savez où est mon fils ? lui dit M. Sainte-Lucie.

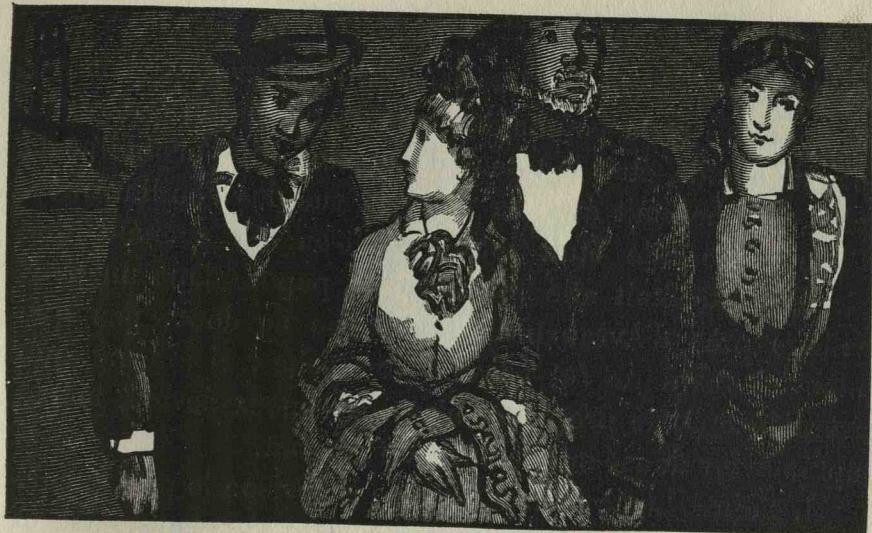
— Oui, mouché, lui répondit Télémaque ; il est où est la jeune fille.

On lui demanda où était la jeune fille dont il parlait.

— Je ne sais pas, mouché, répondit-il.

Et il sourit comme un petit enfant.

M. Sainte-Lucie n'en put obtenir davantage. Il poussa le précepteur avec son paquet de chemises et de chaussettes dans le fiacre et adjura Télémaque de lui faire savoir tout ce qu'il pourrait découvrir à l'égard de Remi.



XIV

TÉLÉMAQUE était vêtu de noir. Il avait très bonne mine dans ses habits bourgeois et le suisse de l'hôtel lui indiqua sans hésiter l'escalier d'honneur.

— Bonjour, mouché, dit-il à M. Alidor, qu'il trouva en veston rose et en pantalon à pieds. Je sais où est mouché Remi. Il est où est la jeune fille, et la jeune fille est à Avranches sur la mer.

Il expliqua ensuite qu'ayant remarqué, en plusieurs occasions, que le jeune homme s'intéressait beaucoup à M. Sarriette, propriétaire à Courbevoie, il avait pensé que

ce devait être à cause d'une jeune fille. Il avait appris par la bouchère et la boulangère que M. Sarriette, qui voyait peu de monde, était le tuteur d'une jeune fille, orpheline de père, qui habitait avec sa mère la rue des Feuillantines. Cette jeune fille était jolie, disait-on. Et sachant que M. Sarriette était allé retrouver sa pupille dans un petit village près d'Avranches, Télémaque ne douta pas que mouché Remi ne fût aussi à Avranches. Il affirma que frère Joseph, le prophète, n'eût pas mieux deviné, même après avoir dansé sur la cage du serpent.

M. Sainte-Lucie courut tirer de sa prison le précepteur, qui commençait à s'accoutumer à cette vie plantureuse et stupéfiante, et lui ordonna de faire ses malles. A cette cruelle ironie, M. Godet-Laterrasse regarda le plafond avec ces yeux de caniche et de martyr qui le rendaient si touchant. On lui fit acheter quelques mouchoirs par un garçon d'hôtel et il dut rouler, au côté du mulâtre, sur la ligne de Normandie.

Les deux voyageurs passèrent la nuit à Avranches. Le lendemain matin, une lumière douce argentait la baie de sable, au fond de laquelle le mont Saint-Michel mettait sa pyramide brune et dentelée. M. Sainte-Lucie entraîna M. Godet-Laterrasse jusqu'à la voiture publique qui devait les conduire au village des bains. L'ancien ministre se jeta dans le coupé et fit placer son prisonnier sous la bâche, entre deux caisses dont les angles lui entraient dans les côtes.

Arrivé sur la plage par un joli temps d'un gris tendre, M. Sainte-Lucie enferma sa victime dans une chambre d'hôtel. L'hôtelière, interrogée, répondit que M. Remi,

accompagné de M. Sarriette, était parti avec sa boîte de couleurs du côté des falaises. En effet, après dix minutes de marche, M. Alidor trouva son fils tranquillement occupé à peindre des rochers. Le père eut envie tout à la fois de l'assommer à coups de canne et de l'embrasser à tour de bras. Il ne savait lequel de ces deux désirs satisfaire quand Remi lui sauta au cou.

Ce n'était plus le grand enfant maussade que son père avait vu quatre ans auparavant. C'était un robuste gaillard, bien éveillé et de bonne humeur. Il avait la mine ouverte et souriante.

— Quel bonheur que vous soyez venu, papa! s'écria-t-il. J'allais vous écrire. Monsieur Sarriette, que je vous présente, vous présentera à madame et à mademoiselle Lourmel.

M. Sarriette cessa de mesurer la falaise avec son parapluie et salua.

Le soir, sous l'innombrable armée des étoiles, M. Alidor Sainte-Lucie, paré de toutes ses grâces créoles, offrait le bras à madame Lourmel pour faire un tour de promenade sur la plage.

Remi marchait à côté de Jeanne et regardait les ombres bleues de la nuit descendre des cils de la jeune fille sur ses joues rondes. Elle tourna vers le jeune homme ses yeux frais comme des violettes trempées de rosée, et, laissant voir ses dents sur lesquelles descendait un rayon de lune, elle dit :

— Maman ne comprenait pas du tout, mais pas du tout, pourquoi vous étiez parti en voyage en même temps que nous, sans chapeau, avec des pantoufles et un veston.

LE CHAT MAIGRE

Mais moi j'ai bien compris que c'était parce que vous vouliez m'épouser.

M. Alidor, resté seul avec son fils, lui dit d'un ton moitié tendre, moitié bourru :

— Elle est très bien, cette jeune fille. Tu n'en méritais pas une pareille. J'ai eu bien tort de ne pas raconter à madame Lourmel la vie que tu as menée à Paris, polisson. Sais-tu peindre au moins?

Tout à coup, il se frappa le front.

— Et cet imbécile de Godet que j'ai laissé enfermé dans sa chambre! s'écria-t-il.

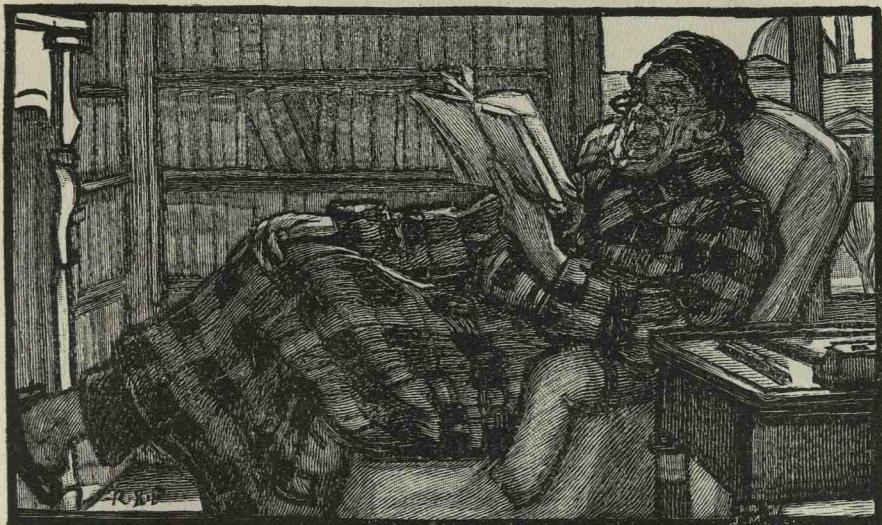


LE CRIME
DE
SYLVESTRE BONNARD

MEMBRE DE L'INSTITUT

PREMIÈRE PARTIE

LA BÛCHE



24 décembre 1861.

J'AVAIS chaussé mes pantoufles et endossé ma robe de chambre. J'essuyai une larme dont la bise qui soufflait sur le quai avait obscurci ma vue. Un feu clair flambait dans la cheminée de mon cabinet de travail. Des cristaux de glace, en forme de feuilles de fougère, fleurissaient les vitres des fenêtres et me cachaient la Seine, ses ponts et le Louvre des Valois.

J'approchai du foyer mon fauteuil et ma table volante, et je pris au feu la place qu'Hamilcar daignait me laisser. Hamilcar, à la tête des chenêts, sur un coussin de plume,

était couché en rond, le nez entre ses pattes. Un souffle égal soulevait sa fourrure épaisse et légère. A mon approche, il coula doucement ses prunelles d'agate entre ses paupières mi-closes qu'il referma presque aussitôt, en songeant : « Ce n'est rien, c'est mon ami. »

— Hamilcar! lui dis-je, en allongeant les jambes, Hamilcar, prince somnolent de la cité des livres, gardien nocturne! tu défends contre de vils rongeurs les manuscrits et les imprimés que le vieux savant acquit au prix d'un modique pécule et d'un zèle infatigable. Dans cette bibliothèque silencieuse, que protègent tes vertus militaires, Hamilcar, dors avec la mollesse d'une sultane! Car tu réunis en ta personne l'aspect formidable d'un guerrier tartare à la grâce appesantie d'une femme d'Orient. Héroïque et voluptueux Hamilcar, dors en attendant l'heure où les souris danseront, au clair de la lune, devant les *Acta sanctorum* des doctes Bollandistes.

Le commencement de ce discours plut à Hamilcar, qui l'accompagna d'un bruit de gorge pareil au chant d'une bouilloire. Mais ma voix s'étant élevée, Hamilcar m'avertit en abaissant les oreilles et en plissant la peau zébrée de son front, qu'il était malséant de déclamer ainsi. Et il songeait :

— Cet homme aux bouquins parle pour ne rien dire, tandis que notre gouvernante ne prononce jamais que des paroles pleines de sens, pleines de choses, contenant soit l'annonce d'un repas, soit la promesse d'une fessée. On sait ce qu'elle dit. Mais ce vieillard assemble des sons qui ne signifient rien.

Ainsi pensait Hamilcar. Le laissant à ses réflexions,

j'ouvris un livre que je lus avec intérêt, car c'était un catalogue de manuscrits. Je ne sais pas de lecture plus facile, plus attrayante, plus douce que celle d'un catalogue. Celui que je lisais, rédigé en 1824 par M. Thompson, bibliothécaire de sir Thomas Raleigh, pèche, il est vrai, par un excès de brièveté et ne présente point ce genre d'exactitude que les archivistes de ma génération introduisirent les premiers dans les ouvrages de diplomatique et de paléographie. Il laisse à désirer et à deviner. C'est peut-être pourquoi j'éprouve, en le lisant, un sentiment qui, dans une nature plus imaginative que la mienne, mériterait le nom de rêverie. Je m'abandonnais doucement au vague de mes pensées quand ma gouvernante m'annonça d'un ton maussade que M. Coccoz demandait à me parler.

Quelqu'un en effet se coula derrière elle dans la bibliothèque. C'était un petit homme, un pauvre petit homme, de mine chétive, et vêtu d'une mince jaquette. Il s'avança vers moi en faisant une quantité de petits saluts et de petits sourires. Mais il était bien pâle, et, quoique jeune et vif encore, il semblait malade. Je songeai, en le voyant, à un écureuil blessé. Il portait sous son bras une toilette verte qu'il posa sur une chaise; puis, défaisant les quatre oreilles de la toilette, il découvrit un tas de petits livres jaunes.

— Monsieur, me dit-il alors, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Je suis courtier en librairie, monsieur. Je fais la place pour les principales maisons de la capitale, et, dans l'espoir que vous voudrez bien m'honorer de votre confiance, je prends la liberté de vous offrir quelques nouveautés.

Dieux bons! dieux justes! quelles nouveautés m'offrit l'homonculus Coccoz! Le premier volume qu'il me mit dans la main fut l'*Histoire de la Tour de Nesle*, avec les amours de Marguerite de Bourgogne et du capitaine Buridan.

— C'est un livre historique, me dit-il en souriant, un livre d'histoire véritable.

— En ce cas, répondis-je, il est très ennuyeux, car les livres d'histoire qui ne mentent pas sont tous fort maussades. J'en écris moi-même de véridiques, et si, pour votre malheur, vous présentiez quelqu'un de ceux-là de porte en porte, vous risqueriez de le garder toute votre vie dans votre serge verte, sans jamais trouver une cuisinière assez mal avisée pour vous l'acheter.

— Certainement, monsieur, me répondit le petit homme, par pure complaisance.

Et, tout en souriant, il m'offrit les *Amours d'Héloïse et d'Abeillard*, mais je lui fis comprendre qu'à mon âge je n'avais que faire d'une histoire d'amour.

Souriant encore, il me proposa la *Règle des Jeux de Société*: piquet, bésigue, écarté, whist, dés, dames, échecs.

— Hélas! lui dis-je, si vous voulez me rappeler les règles du bésigue, rendez-moi mon vieil ami Bignan, avec qui je jouais aux cartes, chaque soir, avant que les cinq académies l'eussent conduit solennellement au cimetière, ou bien encore abaissez à la frivolité des jeux humains la grave intelligence d'Hamilcar que vous voyez dormant sur ce coussin, car il est aujourd'hui le seul compagnon de mes soirées.

Le sourire du petit homme devint vague et effaré.

— Voici, me dit-il, un recueil nouveau de divertissements de société, facéties et calembours, avec les moyens de changer une rose rouge en rose blanche.

Je lui dis que j'étais depuis longtemps brouillé avec les roses et que, quant aux facéties, il me suffisait de celles que je me permettais, sans le savoir, dans le cours de mes travaux scientifiques.

L'homunculus m'offrit son dernier livre avec son dernier sourire. Il me dit :

— Voici la *Clef des Songes*, avec l'explication de tous les rêves qu'on peut faire : rêve d'or, rêve de voleur, rêve de mort, rêve qu'on tombe du haut d'une tour... C'est complet!

J'avais saisi les pincettes, et c'est en les agitant avec vivacité que je répondis à mon visiteur commercial :

— Oui, mon ami, mais ces songes et mille autres encore, joyeux et tragiques, se résument en un seul : le songe de la vie; et votre petit livre jaune me donnera-t-il la clef de celui-là?

— Oui, monsieur, me répondit l'homunculus. Le livre est complet et pas cher : un franc vingt-cinq centimes, monsieur.

Je ne poussai pas plus loin mon entretien avec le colporteur. Que mes paroles aient été prononcées telles que je les rapporte, je n'oserais l'affirmer. Peut-être les ai-je quelque peu amplifiées en les mettant par écrit. Il est bien difficile d'observer, même en un journal, la vérité littérale. Mais si ce ne fut mon discours, c'était ma pensée.

J'appelai ma gouvernante, car il n'y a pas de sonnette en mon logis.

— Thérèse, dis-je, monsieur Coccoz, que je vous prie de reconduire, possède un livre qui peut vous intéresser : c'est la *Clef des Songes*. Je serai heureux de vous l'offrir.

Ma gouvernante me répondit :

— Monsieur, quand on n'a pas le temps de rêver éveillée, on n'a pas davantage le temps de rêver endormie, Dieu merci ! mes jours suffisent à ma tâche, et ma tâche suffit à mes jours, et je puis dire chaque soir : « Seigneur, bénissez le repos que je vais prendre ! » Je ne songe ni debout ni couchée, et je ne prends pas mon édredon pour un diable, comme cela arriva à ma cousine. Et si vous me permettez de donner mon avis, je dirai que nous avons assez de livres ici. Monsieur en a des mille et des mille qui lui font perdre la tête, et moi j'en ai deux qui me suffisent, mon Paroissien et ma *Cuisinière bourgeoise*.

Ayant ainsi parlé, ma gouvernante aida le petit homme à renfermer sa pacotille dans la toilette verte.

L'homonculus Coccoz ne souriait plus. Ses traits détendus prirent une telle expression de souffrance que je fus aux regrets d'avoir raillé un homme aussi malheureux. Je le rappelai et lui dis que j'avais lorgné du coin de l'œil *l'Histoire d'Estelle et de Némorin*, dont il possédait un exemplaire ; que j'aimais beaucoup les bergers et les bergères et que j'achèterais volontiers, à un prix raisonnable, l'histoire de ces deux parfaits amants.

— Je vous vendrai ce livre un franc vingt-cinq, monsieur, me répondit Coccoz, dont le visage rayonnait de joie. C'est historique et vous en serez content. Je sais maintenant ce qui vous convient. Je vois que vous êtes un connaisseur.

Je vous apporterai demain les *Crimes des Papes*. C'est un bon ouvrage. Je vous apporterai l'édition d'amateur, avec les figures coloriées.

Je l'invitai à n'en rien faire et le renvoyai content. Quand la toilette verte se fut évanouie avec le colporteur dans l'ombre du corridor, je demandai à ma gouvernante d'où nous était tombé ce pauvre petit homme.

— Tombé est le mot, me répondit-elle; il nous est tombé des toits, monsieur, où il habite avec sa femme.

— Il a une femme, dites-vous, Thérèse? Cela est merveilleux! Les femmes sont de bien étranges créatures. Celle-ci doit être une pauvre petite femme.

— Je ne sais trop ce qu'elle est, me répondit Thérèse, mais je la vois chaque matin traîner dans l'escalier des robes de soie tachées de graisse. Elle coule des yeux luisants. Et, en bonne justice, ces yeux et ces robes-là conviennent-ils à une femme qu'on a reçue par charité? Car on les a pris dans le grenier pendant le temps qu'on répare le toit, en considération de ce que le mari est malade et la femme dans un état intéressant. La concierge dit même que ce matin elle a senti les douleurs et qu'elle est alitée à cette heure. Ils avaient bien besoin d'avoir un enfant!

— Thérèse, répondis-je, ils n'en avaient sans doute nul besoin. Mais la nature voulait qu'ils en fissent un; elle les a fait tomber dans son piège. Il faut une prudence exemplaire pour déjouer les ruses de la nature. Plaignons-les et ne les blâmons pas! Quant aux robes de soie, il n'est pas de jeune femme qui ne les aime. Les filles d'Ève adorent la parure. Vous-même, Thérèse, qui êtes grave et sage, quels cris

vous poussez quand il vous manque un tablier blanc pour servir à table! Mais, dites-moi, ont-ils le nécessaire dans leur grenier?

— Et comment l'auraient-ils, monsieur? Le mari, que vous venez de voir, était courtier en bijouterie, à ce que m'a dit la concierge, et on ne sait pas pourquoi il ne vend plus de montres. Il vend maintenant des almanachs. Ce n'est pas là un métier honnête, et je ne croirai jamais que Dieu bénisse un marchand d'almanachs. La femme, entre nous, m'a tout l'air d'une propre à rien, d'une Marie-couche-toi-là. Je la crois capable d'élever un enfant comme moi de jouer de la guitare. On ne sait d'où cela vient, mais je suis certaine qu'ils arrivent par le coche de Misère du pays de Sans-Souci.

— D'où qu'ils viennent, Thérèse, ils sont malheureux, et leur grenier est froid.

— Pardi! le toit est crevé en plusieurs endroits et la pluie du ciel y coule en rigoles. Ils n'ont ni meubles ni linge. L'ébéniste et le tisserand ne travaillent pas, je pense, pour des chrétiens de cette confrérie-là!

— Cela est fort triste, Thérèse, et voilà une chrétienne moins bien pourvue que ce païen d'Hamilcar. Que dit-elle?

— Monsieur, je ne parle jamais à ces gens-là. Je ne sais ce qu'elle dit, ni ce qu'elle chante. Mais elle chante toute la journée. Je l'entends de l'escalier quand j'entre ou quand je sors.

— Eh bien! l'héritier des Coccoz pourra dire comme l'œuf, dans la devinette villageoise : « Ma mère me fit en chantant. » Pareille chose advint à Henri IV. Quand Jeanne

d'Albret se sentit prise des douleurs, elle se mit à chanter un vieux cantique béarnais :

Notre-Dame du bout du pont,
Venez à mon aide en cette heure!
Priez le Dieu du ciel
Qu'il me délivre vite,
Qu'il me donne un garçon!

Il est évidemment déraisonnable de donner la vie à des malheureux. Mais cela se fait journellement, ma pauvre Thérèse, et tous les philosophes du monde ne parviendront pas à réformer cette sotte coutume. Madame Coccoz l'a suivie et elle chante. Voilà qui est bien! Mais, dites-moi, Thérèse, n'avez-vous pas mis aujourd'hui le pot-au-feu?

— Je l'ai mis, monsieur, et même il n'est que temps que j'aille l'écumer.

— Fort bien! mais ne manquez point, Thérèse, de tirer de la marmite un bon bol de bouillon, que vous porterez à madame Coccoz, notre hypervoisine.

Ma gouvernante allait se retirer quand j'ajoutai fort à propos :

— Thérèse, veuillez donc, avant tout, appeler votre ami le commissionnaire, et dites-lui de prendre dans notre bûcher une bonne crochetée de bois qu'il montera au grenier des Coccoz. Surtout, qu'il ne manque pas de mettre dans son tas une maîtresse bûche, une vraie bûche de Noël. Quant à l'homonculus, je vous prie, s'il revient, de le consigner poliment à ma porte, lui et tous ses livres jaunes.

Ayant pris ces petits arrangements avec l'égoïsme raffiné d'un vieux célibataire, je me remis à lire mon catalogue.

Avec quelle surprise, quelle émotion, quel trouble j'y vis cette mention, que je ne puis transcrire sans que ma main tremble :

« *La Légende dorée de Jacques de Génes (Jacques de Voragine), traduction française, petit in-4°.*

» Ce manuscrit, du XIV^e siècle, contient, outre la traduction assez complète de l'ouvrage célèbre de Jacques de Voragine : 1^o les légendes des saints Ferréol, Ferrution, Germain, Vincent et Droctovée ; 2^o un poème sur la *Sépulture miraculeuse de Monsieur saint Germain d'Auxerre*. Cette traduction, ces légendes et ce poème sont dus au clerc Jean Toutmouillé.

» Le manuscrit est sur vélin. Il contient un grand nombre de lettres ornées et deux miniatures finement exécutées, mais dans un mauvais état de conservation ; l'une représente la Purification de la Vierge, et l'autre le Couronnement de Proserpine. »

Quelle découverte ! La sueur m'en vint au front, et mes yeux se couvrirent d'un voile. Je tremblai, je rougis et, ne pouvant plus parler, j'éprouvai le besoin de pousser un grand cri.

Quel trésor ! J'étudie depuis quarante ans la Gaule chrétienne et spécialement cette glorieuse abbaye de Saint-Germain-des-Prés d'où sortirent ces rois-moines qui fondèrent notre dynastie nationale. Or, malgré la coupable insuffisance de la description, il était évident pour moi que ce manuscrit provenait de la grande abbaye. Tout me le prouvait : les légendes ajoutées par le traducteur se rapportaient toutes à la pieuse fondation du roi Childebert. La légende de saint Droctovée était parti-

culièrement significative, car c'est celle du premier abbé de ma chère abbaye. Le poème en vers français, relatif à la sépulture de saint Germain, me conduisait dans la nef même de la vénérable basilique, qui fut le nombril de la Gaule chrétienne.

La *Légende dorée* est par elle-même un vaste et gracieux ouvrage. Jacques de Voragine, définiteur de l'ordre de Saint Dominique et archevêque de Gênes, assembla, au XIII^e siècle, les traditions relatives aux saints de la catholicité, et il en forma un recueil d'une telle richesse qu'on s'écria dans les monastères et dans les châteaux : « C'est la légende dorée ! » La *Légende dorée* est surtout opulente en hagiographie italienne. Les Gaules, les Allemagnes, l'Angleterre y ont peu de place. Voragine n'aperçoit qu'à travers une froide brume les plus grands saints de l'Occident. Aussi les traducteurs aquitains, germains et saxons de ce bon légendaire prirent-ils le soin d'ajouter à son récit les vies de leurs saints nationaux.

J'ai lu et collationné bien des manuscrits de la *Légende dorée*. Je connais ceux que décrit mon savant collègue, M. Paulin Paris, dans son beau catalogue des manuscrits de la bibliothèque du roi. Il y en a deux notamment qui ont fixé mon attention. L'un est du XIV^e siècle et contient une traduction de Jean Belet; l'autre, plus jeune d'un siècle, renferme la version de Jacques Vignay. Ils proviennent tous deux du fonds Colbert et furent placés sur les tablettes de cette glorieuse Colbertine par les soins du bibliothécaire Baluze, dont je ne puis prononcer le nom sans ôter mon bonnet, car, dans le siècle des géants de l'érudition, Baluze étonne par sa grandeur. Je connais

un très curieux codex du fonds Bigot; je connais soixante-quatorze éditions imprimées, à commencer par leur vénérable aïeule à toutes, la gothique de Strasbourg, qui fut commencée en 1471, et terminée en 1475. Mais aucun de ces manuscrits, aucune de ces éditions ne contient les légendes des saints Ferréol, Ferrution, Germain, Vincent et Droctovée, aucun ne porte le nom de Jean Toutmouillé, aucun enfin ne sort de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Ils sont tous au manuscrit décrit par M. Thompson ce que la paille est à l'or. Je voyais de mes yeux, je touchais du doigt un témoignage irrécusable de l'existence de ce document. Mais le document lui-même, qu'était-il devenu? Sir Thomas Raleigh était allé finir sa vie sur les bords du lac de Côme où il avait emporté une partie de ses nobles richesses. Où donc s'en étaient-elles allées, après la mort de cet élégant curieux? Où donc s'en était allé le manuscrit de Jean Toutmouillé?

— Pourquoi, me dis-je, pourquoi ai-je appris que ce précieux livre existe, si je dois ne le posséder, ne le voir jamais? J'irais le chercher au cœur brûlant de l'Afrique ou dans les glaces du pôle si je savais qu'il y fût. Mais je ne sais où il est. Je ne sais s'il est gardé dans une armoire de fer, sous une triple serrure, par un jaloux bibliomane; je ne sais s'il moisit dans le grenier d'un ignorant. Je frémis à la pensée que, peut-être, ses feuillets arrachés couvrent les pots de cornichons de quelque ménagère.

30 août 1862.

Une lourde chaleur ralentissait mes pas. Je rasais les murs des quais du nord, et, dans l'ombre tiède, les boutiques de vieux livres, d'estampes et de meubles anciens amusaient mes yeux et parlaient à mon esprit. Bouquinant et flânant, je goûtais au passage quelques vers haut sonnants d'un poète de la pléiade, je lorgnais une élégante mascarade de Watteau; je tâtais de l'œil une épée à deux mains, un gorgerin d'acier, un morion. Quel casque épais et quelle lourde cuirasse, seigneur! Vêtement de géant? Non; carapace d'insecte. Les hommes d'alors étaient cuirassés comme des harnetons; leur faiblesse était en dedans. Tout au contraire, notre force est intérieure, et notre âme armée habite un corps débile.

Voici le pastel d'une dame du vieux temps; la figure, effacée comme une ombre, sourit; et l'on voit une main gantée de mitaines à jour retenir sur des genoux de satin un bichon enrubanné. Cette image me remplit d'une tristesse charmante. Que ceux qui n'ont point dans leur âme un pastel à demi effacé se moquent de moi!

Comme les chevaux qui sentent l'écurie, je hâte le pas à l'approche de mon logis. Voici la ruche humaine où j'ai ma cellule pour y distiller le miel un peu âcre de l'érudition. Je gravis d'un pas lourd les degrés de mon escalier. Encore quelques marches et je suis à ma porte. Mais je devine, plutôt que je ne la vois, une robe qui descend avec

un bruit de soie froissée. Je m'arrête et m'efface contre la rampe. La femme qui vient est en cheveux; elle est jeune, elle chante; ses yeux et ses dents brillent dans l'ombre, car elle rit de la bouche et du regard. C'est assurément une voisine et des plus familières. Elle tient dans ses bras un joli enfant, un petit garçon tout nu, comme un fils de déesse; il porte au cou une médaille attachée par une chaînette d'argent. Je le vois qui suce ses pouces et me regarde avec ses grands yeux ouverts sur ce vieil univers nouveau pour lui. La mère me regarde en même temps d'un air mystérieux et mutin; elle s'arrête, rougit à ce que je crois, et me tend la petite créature. Le bébé a un joli pli entre le poignet et le bras, un pli au cou; et de la tête aux pieds ce sont de jolies fossettes qui rient dans la chair rose.

La maman me le montre avec orgueil :

— Monsieur, me dit-elle d'une voix mélodieuse, n'est-ce pas qu'il est bien joli, mon petit garçon?

Elle lui prend la main, la lui met sur la bouche, puis conduit vers moi les mignons doigts roses, en disant :

— Bébé, envoie un baiser au monsieur. Le monsieur est bon; il ne veut pas que les petits enfants aient froid. Envoie-lui un baiser.

Et, serrant le petit être dans ses bras, elle s'échappe avec l'agilité d'une chatte et s'enfonce dans un corridor qui, si j'en crois l'odeur, mène à une cuisine.

J'entre chez moi.

— Thérèse, qui peut donc être cette jeune mère que j'ai vue nu-tête dans l'escalier avec un joli petit garçon?

Et Thérèse me répond que c'est madame Coccoz.



Je regarde le plafond comme pour y chercher quelque lumière. Thérèse me rappelle le petit colporteur qui, l'an passé, m'apporta des almanachs pendant que sa femme accouchait.

— Et Coccoz? demandai-je.

Il me fut répondu que je ne le verrais plus. Le pauvre petit homme avait été mis en terre, à mon insu et à l'insu de bien d'autres personnes, peu de temps après l'heureuse délivrance de madame Coccoz. J'appris que sa veuve s'était consolée; je fis comme elle.

— Mais, Thérèse, demandai-je, madame Coccoz ne manque-t-elle de rien dans son grenier?

— Vous seriez une grande dupe, monsieur, me répondit ma gouvernante, si vous preniez souci de cette créature. On lui a donné congé du grenier dont le toit est réparé. Mais elle y reste malgré le propriétaire, le gérant, le concierge et l'huissier. Je crois qu'elle les a ensorcelés tous. Elle sortira de son grenier, monsieur, quand il lui plaira, mais elle en sortira en carrosse. C'est moi qui vous le dis.

Thérèse réfléchit un moment; puis elle prononça cette sentence :

« Une jolie figure est une malédiction du ciel! »

Bien que sachant à n'en point douter que Thérèse avait été laide et dépourvue de tout agrément dès sa jeune saison, je hochai la tête et lui dis avec une détestable malice :

— Hé! hé! Thérèse, j'ai appris que vous aussi vous eûtes en votre temps une jolie figure.

Il ne faut tenter nulle créature au monde, fût-ce la plus sainte.

Thérèse baissa les yeux et répondit :

— Sans être ce qu'on appelle jolie, je ne déplaisais pas. Et si j'avais voulu j'aurais fait comme les autres.

— Qui donc en oserait douter? Mais prenez ma canne et mon chapeau. Je vais lire, pour me récréer, quelques pages du Moréri. Si j'en crois mon flair de vieux renard, nous aurons à dîner une pouarde d'un fumet délicat. Donnez vos soins, ma fille, à cette estimable volaille et épargnez le prochain afin qu'il nous épargne, vous et votre vieux maître.

Ayant ainsi parlé, je m'appliquai à suivre les rameaux touffus d'une généalogie princière.

7 mai 1863.

J'ai passé l'hiver au gré des sages, *in angello cum libello*, et voici que les hirondelles du quai Malaquais me trouvent à leur retour tel à peu près qu'elles m'ont laissé. Qui vit peu change peu, et ce n'est guère vivre que d'user ses jours sur de vieux textes.

Pourtant je me sens aujourd'hui un peu plus imprégné que jamais de cette vague tristesse que distille la vie. L'économie de mon intelligence (je n'ose me l'avouer à moi-même) est troublée depuis l'heure caractéristique à laquelle l'existence du manuscrit de Jean Toutmouillé m'a été révélée.

Il est étrange que, pour quelques feuillets de vieux parchemin, j'aie perdu le repos; mais rien n'est plus vrai. Le

pauvre sans désirs possède le plus grand des trésors; il se possède lui-même. Le riche qui convoite n'est qu'un esclave misérable. Je suis cet esclave-là. Les plaisirs les plus doux, celui de causer avec un homme d'un esprit fin et modéré, celui de dîner avec un ami ne me font pas oublier le manuscrit, qui me manque depuis que je sais qu'il existe. Il me manque le jour, il me manque la nuit; il me manque dans la joie et dans la tristesse; il me manque dans le travail et dans le repos.

Je me rappelle mes désirs d'enfant. Comme je comprends aujourd'hui les envies toutes-puissantes de mon premier âge!

Je revois avec une singulière précision une poupée qui, lorsque j'avais dix ans, s'étalait dans une méchante boutique de la rue de Seine. Comment il arriva que cette poupée me plut, je ne sais. J'étais très fier d'être un garçon; je méprisais les petites filles et j'attendais avec impatience le moment (qui, hélas! est venu) où une barbe piquante me hérisserait le menton. Je jouais aux soldats et, pour nourrir mon cheval à bascule, je ravageais les plantes que ma pauvre mère cultivait sur sa fenêtre. C'était là des jeux mâles, je pense! Et pourtant j'eus envie d'une poupée. Les Hercule ont de ces faiblesses. Celle que j'aimais était-elle belle au moins? Non. Je la vois encore. Elle avait une tache de vermillon sur chaque joue, des bras mous et courts, d'horribles mains de bois et de longues jambes écartées. Sa jupe à fleurs était fixée à la taille par deux épingle. Je vois encore les têtes noires de ces deux épingle. C'était une poupée de mauvais ton, sentant le faubourg. Je me rappelle bien que, tout bambin que j'étais et n'ayant pas

encore usé beaucoup de culottes, je sentais, à ma manière, mais très vivement, que cette poupée manquait de grâce, de tenue; qu'elle était grossière, qu'elle était brutale. Mais je l'aimais malgré cela, je l'aimais pour cela. Je n'aimais qu'elle. Je la voulais. Mes soldats et mes tambours ne m'étaient plus de rien. Je ne mettais plus dans la bouche de mon cheval à bascule des branches d'héliotrope et de véronique. Cette poupée était tout pour moi. J'imaginais des ruses de sauvage pour obliger Virginie, ma bonne, à passer avec moi devant la petite boutique de la rue de Seine. J'appuyais mon nez à la vitre et il fallait que ma bonne me tirât par le bras. « Monsieur Sylvestre, il est tard et votre maman vous grondera. » M. Sylvestre se moquait bien alors des gronderies et des fessées. Mais sa bonne l'enlevait comme une plume, et M. Sylvestre cédait à la force. Depuis, avec l'âge, il s'est gâté et cède à la crainte. Il ne craignait rien alors.

J'étais malheureux. Une honte irréfléchie mais irrésistible m'empêchait d'avouer à ma mère l'objet de mon amour. De là mes souffrances. Pendant quelques jours la poupée, sans cesse présente à mon esprit, dansait devant mes yeux, me regardait fixement, m'ouvrait les bras, prenait dans mon imagination une sorte de vie qui me la rendait mystérieuse et terrible, et d'autant plus chère et plus désirable.

Enfin, un jour, jour que je n'oublierai jamais, ma bonne me conduisit chez mon oncle, le capitaine Victor, qui m'avait invité à déjeuner. J'admirais beaucoup mon oncle, le capitaine, tant parce qu'il avait brûlé la dernière cartouche française à Waterloo que parce qu'il apprétait de

ses propres mains, à la table de ma mère, des chapons à l'ail, qu'il mettait ensuite dans la salade de chicorée. Je trouvais cela très beau. Mon oncle Victor m'inspirait aussi beaucoup de considération par ses redingotes à brandebourgs et surtout par une certaine manière de mettre toute la maison sens dessus dessous dès qu'il y entrait. Encore aujourd'hui, je ne sais trop comment il s'y prenait, mais j'affirme que, quand mon oncle Victor se trouvait dans une assemblée de vingt personnes, on ne voyait, on n'entendait que lui. Mon excellent père ne partageait pas, à ce que je crois, mon admiration pour l'oncle Victor, qui l'empoisonnait avec sa pipe, lui donnait par amitié de grands coups de poing dans le dos et l'accusait de manquer d'énergie. Ma mère, tout en gardant au capitaine une indulgence de sœur, l'invitait parfois à moins caresser les flacons d'eau-de-vie. Mais je n'entrais ni dans ces répugnances ni dans ces reproches, et l'oncle Victor m'inspirait le plus pur enthousiasme. C'est donc avec un sentiment d'orgueil que j'entrai dans le petit logis qu'il habitait rue Guénégaud. Tout le déjeuner, dressé sur un guéridon au coin du feu, consistait en charcuterie et en sucreries.

Le capitaine me gorgea de gâteaux et de vin pur. Il me parla des nombreuses injustices dont il avait été victime. Il se plaignit surtout des Bourbons, et comme il négligea de me dire qui étaient les Bourbons, je m'imaginai, je ne sais trop pourquoi, que les Bourbons étaient des marchands de chevaux établis à Waterloo. Le capitaine, qui ne s'interrompait que pour nous verser à boire, accusa par surcroît une quantité de morveux, de jean-

fesse et de propre-à-rien que je ne connaissais pas du tout et que je haïssais de tout mon cœur. Au dessert, je crus entendre dire au capitaine que mon père était un homme que l'on menait par le bout du nez; mais je ne suis pas bien sûr d'avoir compris. J'avais des bourdonnements dans les oreilles, et il me semblait que le guéridon dansait.

Mon oncle mit sa redingote à brandebourgs, prit son chapeau tromblon, et nous descendîmes dans la rue, qui m'avait l'air extraordinairement changée. Il me semblait qu'il y avait très longtemps que je n'y étais venu. Toutefois, quand nous fûmes dans la rue de Seine, l'idée de ma poupée me revint à l'esprit et me causa une exaltation extraordinaire. Ma tête était en feu. Je résolus de tenter un grand coup. Nous passâmes devant la boutique; elle était là, derrière la vitre, avec ses joues rouges, avec sa jupe à fleurs et ses grandes jambes.

— Mon oncle, dis-je avec effort, voulez-vous m'acheter cette poupée?

Et j'attendis.

— Acheter une poupée à un garçon, sacrebleu! s'écria mon oncle d'une voix de tonnerre. Tu veux donc te déshonorer! Et c'est cette Margot-là encore qui te fait envie. Je te fais compliment, mon bonhomme. Si tu gardes ces goûts-là, et si à vingt ans tu choisis tes poupées comme à dix, tu n'auras guère d'agrément dans la vie, je t'en préviens, et les camarades diront que tu es un fameux jobard. Demande-moi un sabre, un fusil, je te les payerai, mon garçon, sur le dernier écu blanc de ma pension de retraite. Mais te payer une poupée, mille tonnerres! pour te couvrir de honte! Jamais de la vie! Si je te voyais jouer

avec une margoton ficelée comme celle-là, monsieur le fils de ma sœur, je ne vous reconnaîtrais plus pour mon neveu.

En entendant ces paroles, j'eus le cœur si serré que l'orgueil, un orgueil diabolique, m'empêcha seul de pleurer.

Mon oncle, subitement calmé, revint à ses idées sur les Bourbons; mais moi, resté sous le coup de son indignation, j'éprouvais une honte indicible. Ma résolution fut bientôt prise. Je me promis de ne pas me déshonorer; je renonçai fermement et pour jamais à la poupée aux joues rouges. Ce jour-là je connus l'austère douceur du sacrifice.

Capitaine, s'il est vrai que de votre vivant vous jurâtes comme un païen, fumâtes comme un Suisse et bûtes comme un sonneur, que néanmoins votre mémoire soit honorée, non seulement parce que vous fûtes un brave, mais aussi parce que vous avez révélé à votre neveu en pantalons courts le sentiment de l'héroïsme! L'orgueil et la paresse vous avaient rendu à peu près insupportable, ô mon oncle Victor! mais un grand cœur battait sous les brandebourgs de votre redingote. Vous portiez, il m'en souvient, une rose à la boutonnière. Cette fleur que vous tendiez si volontiers aux demoiselles de boutique, cette fleur au grand cœur ouvert qui s'effeuillait à tous les vents, était le symbole de votre glorieuse jeunesse. Vous ne méprisiez ni le vin, ni le tabac, mais vous méprisiez la vie. On ne pouvait apprendre de vous, capitaine, ni le bon sens ni la délicatesse, mais vous me donnâtes, à l'âge où ma bonne me mouchait encore, une leçon d'honneur et d'abnégation que je n'oublierai jamais.

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

Vous reposez depuis longtemps déjà dans le cimetière du Mont-Parnasse, sous une humble dalle qui porte cette épitaphe :

CI-GÎT

ARISTIDE-VICTOR MALDENT

CAPITAINE D'INFANTERIE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Mais ce n'est pas là, capitaine, l'inscription que vous réserviez à vos vieux os tant roulés sur les champs de bataille et dans les lieux de plaisir. On trouva dans vos papiers cette amère et fière épitaphe que, malgré votre dernière volonté, on n'osa mettre sur votre tombe :

CI-GÎT

UN BRIGAND DE LA LOIRE.

— Thérèse, nous porterons demain une couronne d'immortelles sur la tombe du brigand de la Loire.

Mais Thérèse n'est pas ici. Et comment serait-elle près de moi, sur le rond-point des Champs-Élysées? Là-bas, au bout de l'avenue, l'Arc de Triomphe, qui, portant sous ses voûtes les noms des compagnons d'armes de l'oncle Victor, ouvre sur le ciel sa porte gigantesque. Les arbres de l'avenue déploient, au soleil du printemps, leurs premières feuilles encore pâles et frileuses. A mon côté, les calèches roulent vers le Bois de Boulogne. J'ai poussé ma promenade sur cette avenue mondaine, et me voici arrêté sans raison devant une boutique en plein air où sont des pains d'épice et des carafes de coco bouchées par un citron.

Un petit misérable, couvert de loques qui laissent voir sa peau gercée, ouvre de grands yeux devant ces somptueuses douceurs qui ne sont point pour lui. Il montre son envie avec l'impudeur de l'innocence. Ses yeux ronds et fixes contemplent un bonhomme de pain d'épice d'une haute taille. C'est un général, et il ressemble un peu à l'oncle Victor. Je le prends, je le paye et je le tends au petit pauvre qui n'ose y porter la main, car, par une précoce expérience, il ne croit pas au bonheur; il me regarde de cet air qu'on voit aux gros chiens et qui veut dire : « Vous êtes cruel de vous moquer de moi. »

— Allons, petit nigaud, lui dis-je de ce ton bourru qui m'est ordinaire, prends, prends et mange, puisque, plus heureux que je ne fus à ton âge, tu peux satisfaire tes goûts sans te déshonorer. Et vous, oncle Victor, vous, dont ce général de pain d'épice m'a rappelé la mâle figure, venez, ombre glorieuse, me faire oublier ma nouvelle poupee. Nous sommes d'éternels enfants et nous courons sans cesse après des jouets nouveaux.

Même jour.

C'est de la façon la plus bizarre que la famille Coccoz est associée dans mon esprit au clerc Jean Toutmouillé.

— Thérèse, dis-je en me jetant dans mon fauteuil, apprenez-moi si le jeune Coccoz se porte bien et s'il a ses premières dents, et donnez-moi mes pantoufles.

— Il doit les avoir depuis longtemps, monsieur, me

répondit Thérèse, mais je ne les ai pas vues. Au premier beau jour de printemps, la mère a disparu avec l'enfant, laissant meubles et hardes. On a trouvé dans son grenier trente-huit pots de pommade vides. Cela passe l'imagination. Elle recevait des visites, dans ces derniers temps, et vous pensez bien qu'elle n'est pas à cette heure dans un couvent de nonnes. La nièce de la concierge dit l'avoir rencontrée en calèche sur les boulevards. Je vous avais bien dit qu'elle finirait mal.

— Thérèse, répondis-je, cette jeune femme n'a fini ni en mal ni en bien. Attendez le terme de sa vie pour la juger. Et prenez garde de trop parler chez la concierge. Madame Coccoz, que j'ai aperçue une fois dans l'escalier, m'a semblé bien aimer son enfant. Cet amour doit lui être compté.

— Pour cela, monsieur, le petit ne manquait de rien. On n'en aurait pas trouvé dans tout le quartier un seul mieux gavé, mieux bichonné et mieux léché que lui. Elle lui met une bavette blanche tous les jours que Dieu fait, et lui chante du matin au soir des chansons qui le font rire.

— Thérèse, un poète a dit : « L'enfant à qui n'a point souri sa mère n'est digne ni de la table des dieux ni du lit des déesses. »

8 juillet 1863.

Ayant appris qu'on refaisait le dallage de la chapelle de la Vierge à Saint-Germain-des-Prés, je me rendis dans l'église avec l'espoir de trouver quelques inscriptions mises à découvert par les ouvriers. Je ne me trompais pas. L'architecte me montra une pierre qu'il avait fait poser de champ, contre le mur. Je m'agenouillai pour déchiffrer l'inscription gravée sur cette pierre, et c'est à mi-voix, dans l'ombre de la vieille abside, que je lus ces mots qui me firent battre le cœur :

Cy gist Jehan Toutmouillé, moyne de ceste église, qui fist mettre en argent le menton de saint Vincent et de saint Amant et le pié des Innocens; qui toujours en son vivant fut preud'homme et vayllant. Priez pour l'âme de lui.

J'essuyai doucement avec mon mouchoir la poussière qui souillait cette dalle funéraire; j'aurais voulu la baiser.

— C'est lui, c'est Jean Toutmouillé! m'écriai-je.

Et, du haut des voûtes, ce nom retomba sur ma tête avec fracas, comme brisé.

La face grave et muette du suis, que je vis s'avançant vers moi, me fit honte de mon enthousiasme, et je m'enfuis à travers les deux goupillons croisés sur ma poitrine par deux rats d'église rivaux.

Pourtant c'était bien mon Jean Toutmouillé! plus de doute; le traducteur de la *Légende dorée*, l'auteur des vies des saints Germain, Vincent, Ferréol, Ferrution et Droc-

tovée, était, comme je l'avais pensé, un moine de Saint-Germain-des-Prés. Et quel bon moine encore, pieux et libéral! Il fit faire un menton d'argent, une tête d'argent, un pied d'argent pour que des restes précieux fussent couverts d'une enveloppe incorruptible! Mais pourrai-je jamais connaître son œuvre, ou cette nouvelle découverte ne doit-elle qu'augmenter mes regrets?

20 août 1869.

« Moi, qui plais à quelques-uns et qui éprouve tous les hommes, la joie des bons et la terreur des méchants; moi, qui fais et détruis l'erreur, je prends sur moi de déployer mes ailes. Ne me faites pas un crime si, dans mon vol rapide, je glisse par-dessus des années.»

Qui parle ainsi? C'est un vieillard que je connais trop, c'est le Temps.

Shakespeare, après avoir terminé le troisième acte du *Conte d'Hiver*, s'arrête pour laisser à la petite Perdita le temps de croître en sagesse et en beauté, et quand il rouvre la scène, il y évoque l'antique Porte-faux, pour rendre raison aux spectateurs des longs jours qui ont pesé sur la tête du jaloux Léontes.

J'ai laissé dans ce journal, comme Shakespeare dans sa comédie, un long intervalle dans l'oubli, et je fais, à l'exemple du poète, intervenir le Temps, pour expliquer l'omission de six années. Voilà six ans, en effet, que je

n'ai écrit une ligne dans ce cahier, et je n'ai pas, hélas! en reprenant la plume, à décrire une Perdita « grandie dans la grâce ». La jeunesse et la beauté sont les compagnes fidèles des poètes. Ces fantômes charmants nous visitent à peine, nous autres, l'espace d'une saison. Nous ne savons pas les fixer. Si l'ombre de quelque Perdita s'avisait, par un inconcevable caprice, de traverser ma cervelle, elle s'y froisserait horriblement à des tas de par-chemin racorni. Heureux les poètes! leurs cheveux blancs n'effarouchent point les ombres flottantes des Hélène, des Francesca, des Juliette, des Julie et des Dorothée! Et le nez seul de Sylvestre Bonnard mettrait en fuite tout l'essaim des grandes amoureuses.

J'ai pourtant, comme un autre, senti la beauté; j'ai pourtant éprouvé le charme mystérieux que l'incompréhensible nature a répandu sur des formes animées; une vivante argile m'a donné le frisson qui fait les amants et les poètes. Mais je n'ai su ni aimer ni chanter. Dans mon âme, encombrée d'un fatras de vieux textes et de vieilles formules, je retrouve, comme une miniature dans un grenier, un clair visage avec deux yeux de pervenche... Bonnard, mon ami, vous êtes un vieux fou. Lisez ce catalogue qu'un libraire de Florence vous envoya ce matin même. C'est un catalogue de manuscrits et il vous promet la description de quelques pièces notables, conservées par des curieux d'Italie et de Sicile. Voilà qui vous convient et va à votre mine!

Je lis, je pousse un cri. Hamilcar, qui a pris avec l'âge une gravité qui m'intimide, me regarde d'un air de reproche et semble me demander si le repos est de ce monde,

puisque'il ne peut le goûter auprès de moi, qui suis vieux comme il est vieux.

Dans la joie de ma découverte, j'ai besoin d'un confident, et c'est au tranquille Hamilcar que je m'adresse avec l'effusion d'un homme heureux.

— Non, Hamilcar, non, le repos n'est pas de ce monde, et la quiétude à laquelle vous aspirez est incompatible avec les travaux de la vie. Et qui vous dit que nous sommes vieux? Écoutez ce que je lis dans ce catalogue et dites après s'il est temps de se reposer :

« *La Légende dorée de Jacques de Voragine; traduction française du XIV^e siècle, par le clerc Jehan Toutmouillé.*

» Superbe manuscrit, orné de deux miniatures, merveilleusement exécutées et dans un parfait état de conservation, représentant, l'une la Purification de la Vierge et l'autre le Couronnement de Proserpine.

» A la suite de la *Légende dorée* on trouve les Légendes des saints Ferréol, Ferrution, Germain et Droctovée, xxvij pages, et la Sépulture miraculeuse de monsieur Saint-Germain d'Auxerre, xij pages.

» Ce précieux manuscrit, qui faisait partie de la collection de sir Thomas Raleigh, est actuellement conservé dans le cabinet de M. Michel-Angelo Polizzi, de Girgenti. »

— Vous entendez, Hamilcar. Le manuscrit de Jehan Toutmouillé est en Sicile, chez Michel-Angelo Polizzi. Puisse cet homme aimer les savants! Je vais lui écrire. Ce que je fis aussitôt. Par ma lettre, je priais le Seigneur

Polizzi de me communiquer le manuscrit du clerc Tout-mouillé, lui disant à quels titres j'osais me croire digne d'une telle faveur. Je mettais en même temps à sa disposition quelques textes inédits que je possède et qui ne sont pas dénués d'intérêt. Je le suppliai de me favoriser d'une prompte réponse, et j'inscrivis, au-dessous de ma signature, tous mes titres honorifiques.

— Monsieur! monsieur! où courez-vous ainsi? s'écriait Thérèse effarée, en descendant quatre à quatre, à ma poursuite, les marches de l'escalier, mon chapeau à la main.

— Je vais mettre une lettre à la poste, Thérèse.

— Seigneur Dieu! s'il est permis de s'échapper ainsi, nu-tête, comme un fou.

— Je suis fou, Thérèse. Mais qui ne l'est pas? Donnez-moi vite mon chapeau.

— Et vos gants, monsieur! et votre parapluie!

J'étais au bas de l'escalier que je l'entendais encore s'écrier et gémir.

10 octobre 1869.

J'attendais la réponse du Seigneur Michel-Ange Polizzi avec une impatience que je contenais mal. Je ne tenais pas en place; je faisais des mouvements brusques; j'ouvrais et je fermais bruyamment mes livres. Il m'arriva un jour de culbuter du coude un tome du *Moréri*. Hamilcar, qui se léchait, s'arrêta soudain et, la patte par-dessus l'oreille, me regarda d'un œil fâché. Était-ce donc à cette

vie tumultueuse qu'il devait s'attendre sous mon toit? N'étions-nous pas tacitement convenus de mener une existence paisible? J'avais rompu le pacte.

— Mon pauvre compagnon, lui répondis-je, je suis en proie à une passion violente, qui m'agit et me mène. Les passions sont ennemis du repos, j'en conviens; mais, sans elles, il n'y aurait ni industries ni arts en ce monde. Chacun sommeillerait nu sur un tas de fumier, et tu ne dormirais pas tout le jour, Hamilcar, sur un coussin de soie, dans la cité des livres.

Je n'exposai pas plus avant à Hamilcar la théorie des passions, parce que ma gouvernante m'apporta une lettre. Elle était timbrée de Naples et disait :

« Illustrissime seigneur,

» Je possède en effet l'incomparable manuscrit de la *Légende dorée*, qui n'a point échappé à votre lucide attention. Des raisons capitales s'opposent impérieusement et tyranniquement à ce que je m'en dessaisisse pour un seul jour, pour une seule minute. Ce sera pour moi une joie et une gloire de vous le communiquer dans mon humble maison de Girgenti, laquelle sera embellie et illuminée par votre présence. C'est donc dans l'impatiente espérance de votre venue que j'ose me dire, seigneur académicien, votre humble et dévoué serviteur.

» MICHEL-ANGELO POLIZZI,
» négociant en vins et archéologue
à Girgenti (Sicile). »

Eh bien! j'irai en Sicile :

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem.

25 octobre 1869.

Ma résolution étant prise et mes arrangements faits, il ne me restait plus qu'à avertir ma gouvernante. J'avoue que j'hésitai longtemps à lui annoncer mon départ. Je craignais ses remontrances, ses railleries, ses objurgations, ses larmes. « C'est une brave fille, me disais-je; elle m'est attachée; elle voudra me retenir, et Dieu sait que quand elle veut quelque chose, les paroles, les gestes et les cris lui coûtent peu. En cette circonstance, elle appellera à son aide la concierge, le frotteur, la carduse de matelas et les sept fils du fruitier; ils se mettront tous à genoux, en rond, à mes pieds; ils pleureront et ils seront si laids que je leur céderai pour ne plus les voir. »

Telles étaient les affreuses images, les songes de malade que la peur assemblait dans mon imagination. Oui, la peur, la peur féconde, comme dit le poète, enfantait ces monstres dans mon cerveau. Car, je le confesse en ces pages intimes : j'ai peur de ma gouvernante. Je sais qu'elle sait que je suis faible, et cela m'ôte tout courage dans mes luttes avec elle. Ces luttes sont fréquentes et j'y succombe invariablement.

Mais il fallait bien annoncer mon départ à Thérèse. Elle vint dans la bibliothèque avec une brassée de bois pour allumer un petit feu, « une flambée », disait-elle. Car les matinées sont fraîches. Je l'observais du coin de l'œil, tandis qu'elle était accroupie, la tête sous le tablier de la

cheminée. Je ne sais d'où me vint alors mon courage, mais je n'hésitai pas. Je me levai, et me promenant de long en large dans la chambre :

— A propos, dis-je, d'un ton léger, avec cette crânerie particulière aux poltrons, à propos, Thérèse, je pars pour la Sicile.

Ayant parlé, j'attendis, fort inquiet. Thérèse ne répondait pas. Sa tête et son vaste bonnet restaient enfouis dans la cheminée, et rien dans sa personne, que j'observais, ne trahissait la moindre émotion. Elle fourrait du petit bois sous les bûches, voilà tout.

Enfin, je revis son visage ; il était calme, si calme que je m'en irritai.

« Vraiment, pensai-je, cette vieille fille n'a guère de cœur. Elle me laisse partir sans seulement dire « Ah ! » Est-ce donc si peu pour elle que l'absence de son vieux maître ? »

— Allez, monsieur, me dit-elle enfin, mais revenez à six heures. Nous avons aujourd'hui, à dîner, un plat qui n'attend pas.



Naples, 10 novembre 1869.

Co tra calle vive, magne e lave a faccia.

C — J'entends, mon ami; je puis, pour trois centimes, boire, manger et me laver le visage, le tout au moyen d'une tranche de ces pastèques que tu étales sur une petite table. Mais des préjugés occidentaux m'empêcheraient de goûter avec assez de candeur cette simple volupté. Et comment sucerais-je des pastèques? J'ai assez à faire de me tenir debout dans cette foule. Quelle nuit lumineuse et bruyante à *Santa Lucia*! Les fruits s'élèvent en montagnes dans les boutiques éclairées de falots

multicolores. Sur les fourneaux, allumés en plein vent, l'eau fume dans les chaudrons et la friture chante dans les poêles. L'odeur des poissons frits et des viandes chaudes me chatouille le nez et me fait éternuer. Je m'aperçois, en cette circonstance, que mon mouchoir a quitté la poche de ma redingote. Je suis poussé, soulevé et viré dans tous les sens par le peuple le plus gai, le plus bavard, le plus vif et le plus adroit qu'on puisse imaginer, et voici précisément une jeune commère qui, tandis que j'admire ses magnifiques cheveux noirs, m'envoie, d'un coup de son épaule élastique et puissante, à trois pas en arrière, sans m'endommager, dans les bras d'un mangeur de macaroni qui me reçoit en souriant.

Je suis à Naples. Comment j'y parvins avec quelques restes informes et mutilés de mes bagages, je ne puis le dire, pour la raison que je ne le sais pas moi-même. J'ai voyagé dans un effarement perpétuel et je crois bien que j'avais tantôt en cette ville claire la mine d'un hibou au soleil. Cette nuit, c'est bien pis! Voulant observer les mœurs populaires, j'allai dans la *Strada di Porto*, où je suis présentement. Autour de moi, des groupes animés se pressent devant les boutiques de victuailles, et je flotte comme une épave au gré de ces flots vivants qui, quand ils submergent, caressent encore. Car ce peuple napolitain a, dans sa vivacité, je ne sais quoi de doux et de flatteur. Je ne suis point bousculé, je suis bercé et je pense que, à force de me balancer deçà, delà, ces gens vont m'endormir debout. J'admire, en foulant les dalles de lave de la *Strada*, ces portefaix et ces pêcheurs qui vont, parlent, chantent, fument, gesticulent, se querellent et

s'embrassent avec une étonnante rapidité. Ils vivent à la fois par tous les sens et, sages sans le savoir, mesurent leurs désirs à la brièveté de la vie. Je m'approchai d'un cabaret fort achalandé et je lus sur la porte ce quatrain en patois de Naples :

Amice, alliegre magnammo e bevimmo
Nfin che n'ce stace noglio a la lucerna :
Chi sa s'a l'autro munno nc'e vedimmo ?
Chi sa s'a l'autro munno n'ce taverna ?

Amis, mangeons et buvons joyeusement
Tant qu'il y a de l'huile dans la lampe :
Qui sait si dans l'autre monde nous nous reverrons ?
Qui sait si dans l'autre monde il y a une taverne ?

Horace donnait de semblables conseils à ses amis. Vous les reçûtes, Postumus ; vous les entendîtes, Leuconoé, belle révoltée qui vouliez savoir les secrets de l'avenir. Cet avenir est maintenant le passé et nous le connaissons. En vérité, vous aviez bien tort de vous tourmenter pour si peu, et votre ami se montrait homme de sens en vous conseillant d'être sage et de filtrer vos vins grecs. *Sapias, vina lique*. C'est ainsi qu'une belle terre et qu'un ciel pur conseillent les calmes voluptés. Mais il y a des âmes tourmentées d'un sublime mécontentement ; ce sont les plus nobles. Vous fûtes de celles-là, Leuconoé ; et, venu sur le déclin de ma vie dans la ville où brilla votre beauté, je salue avec respect votre ombre mélancolique. Les âmes semblables à la vôtre qui parurent dans la chrétienté furent des âmes de saintes, et leurs miracles emplissent la *Légende dorée*. Votre ami Horace a laissé une postérité moins généreuse,

et je vois un de ses petits-fils en la personne du cabaretier poète qui, présentement, verse du vin dans des tasses, sous son enseigne épicurienne.

Et pourtant la vie donne raison à l'ami Flaccus, et sa philosophie est la seule qui s'accommode au train des choses. Voyez-moi ce gaillard qui, appuyé à un treillis couvert de pampres, mange une glace en regardant les étoiles. Il ne se baisserait pas pour ramasser ce vieux manuscrit que je vais chercher à travers tant de fatigues. Et en vérité l'homme est fait plutôt pour manger des glaces que pour compulsler de vieux textes.

Je continuais à errer autour des buveurs et des chanteurs. Il y avait des amoureux qui mordaient à de beaux fruits en se tenant par la taille. Il faut bien que l'homme soit naturellement mauvais, car toute cette joie étrangère m'attristait profondément. Cette foule étalait un goût si naïf de la vie que toutes mes pudeurs de vieux scribe s'en effarouchaient. Puis, j'étais désespéré de ne rien comprendre aux paroles qui résonnaient dans l'air. C'était pour un philologue une humiliante épreuve. J'étais donc fort maussade, quand quelques mots prononcés derrière moi me firent dresser l'oreille.

— Ce vieillard est certainement un Français, Dimitri. Son air embarrassé me fait peine. Voulez-vous lui parler?... Il a un bon dos rond, ne trouvez-vous pas, Dimitri?

Cela était dit en français par une voix de femme. Il me fut assez désagréable tout d'abord de m'entendre traiter de vieillard. Est-on un vieillard à soixante-deux ans? L'autre jour, sur le pont des Arts, mon collègue Perrot d'Avrignac me fit compliment de ma jeunesse, et il s'en-

tend mieux en âges, apparemment, que cette jeune alouette qui chante sur mon dos, si toutefois les alouettes chantent la nuit. Mon dos est rond, dit-elle. Ah! ah! j'en avais quelque soupçon; mais je n'en crois plus rien depuis que c'est l'avis d'une oiselle. Je ne tournerai certes pas la tête pour voir qui a parlé, mais je suis sûr que c'est une jolie femme. Pourquoi?

Parce que la voix des femmes qui sont belles ou le furent, qui plaisent ou qui plurent, peut seule avoir cette abondance d'inflexions heureuses et ce son argentin qui est un rire encore. De la bouche d'une laide coulera, peut-être, une parole plus suave et plus mélodieuse, mais non point certes aussi vive, ni d'un tel gazouillis.

Ces idées se formèrent dans mon esprit en moins d'une seconde et, tout aussitôt, pour fuir ces deux inconnus, je me jetai dans le plus épais de la foule napolitaine et enfilai un *vicoletto* tortueux qu'éclairait seulement une lampe allumée devant la niche d'une Madone. Là, songeant plus à loisir, je reconnus que cette jolie femme (assurément elle était jolie) avait exprimé à mon égard une pensée bienveillante, qui méritait ma reconnaissance.

« Ce vieillard est certainement un Français, Dimitri. Son air embarrassé me fait peine. Voulez-vous lui parler?... Il a un bon dos rond, ne trouvez-vous pas, Dimitri? »

En entendant ces paroles gracieuses, je ne devais pas prendre une fuite soudaine. Il me convenait bien plutôt d'aborder de façon courtoise la dame au parler clair, de m'incliner devant elle et de lui tenir ce langage : « Madame, j'ai entendu malgré moi ce que vous venez de dire. Vous vouliez rendre un bon office à un pauvre vieillard. Cela

est fait, madame : seul le son d'une voix française me fait un plaisir dont je vous remercie. » Assurément je lui devais adresser ces paroles ou d'autres semblables. Sans doute elle est Française, car sa voix est française. La voix des dames de France est la plus agréable du monde. Comme nous, les étrangers en éprouvent le charme. Philippe de Bergame a dit en 1483 de Jeanne la Pucelle : « Son langage était doux comme celui des femmes de son pays. » Le compagnon à qui elle parlait s'appelle Dimitri. Sans doute il est Russe. Ce sont des gens riches, qui promènent leur ennui par le monde. Il faut plaindre les riches : leurs biens les environnent et ne les pénètrent pas ; ils sont pauvres et dénués au dedans d'eux-mêmes. La misère des riches est lamentable.

Au bout de ces réflexions, je me trouvai dans une venelle, ou, pour parler napolitain, dans un *sotto-portico* qui cheminait sous des arches si nombreuses et sous des balcons d'une telle saillie qu'aucune lueur du ciel n'y descendait. J'étais perdu et condamné selon toute apparence à chercher mon chemin toute la nuit. Quant à le demander, il m'eût fallu pour cela rencontrer un visage humain et je désespérais d'en voir un seul. Dans mon désespoir je pris une rue au hasard, une rue ou pour mieux dire un affreux coupe-gorge. C'en avait tout l'air, et c'en était un, car j'y étais engagé depuis quelques minutes quand je vis deux hommes qui jouaient du couteau. Ils s'attaquaient de la langue plus encore que de la lame, et je compris aux injures qu'ils échangeaient que c'étaient deux amoureux. J'enfilai prudemment une ruelle voisine pendant que ces braves gens continuaient à s'occuper de leur affaire, sans se sou-

cier le moins du monde des miennes. Je cheminai quelque temps à l'aventure et m'assis découragé sur un banc de pierre, où je me lamentai d'avoir fui si éperdument et par tant de détours Dimitri et sa compagne à la voix claire.

— Bonjour, signor. Revenez-vous de San-Carlo? Avez-vous entendu la diva? Il n'y a qu'à Naples qu'on chante comme elle.

Je levai la tête et reconnus mon hôte. J'étais assis contre la façade de mon hôtel, sous ma propre fenêtre.

Monte-Allegro, 30 novembre 1869.

Nous nous reposions, moi, mes guides et leurs mules, sur la route de Sciacca à Girgenti, dans une auberge du pauvre village de Monte-Allegro, dont les habitants, consumés par la *mal'aria*, grelottent au soleil. Mais ce sont des Grecs encore, et leur gaieté résiste à tout. Quelques-uns d'entre eux entouraient l'auberge avec une curiosité souriante. Un conte, si j'avais su leur en conter un, leur eût fait oublier les maux de la vie. Ils avaient l'air intelligent, et les femmes, bien que hâlées et flétries, portaient avec grâce un long manteau noir.

Je voyais devant moi des ruines rongées par le vent de la mer et sur lesquelles l'herbe même ne croît pas. La morne tristesse du désert règne sur cette terre aride dont le sein gercé nourrit à peine quelques mimosas dépouillés, des cactus et des palmiers nains. A vingt pas de moi, le long d'une ravine, des cailloux blanchissaient comme une

traînée d'ossements. Mon guide m'apprit que c'était un ruisseau.

J'étais depuis quinze jours en Sicile. Entré dans cette baie de Palerme, qui s'ouvre entre les deux masses arides et puissantes du Pellegrino et du Catalfano et qui se creuse le long de la Conque d'or, pleine de myrtes et d'orangers, je ressentis une telle admiration que je résolus de visiter cette île, si noble par ses souvenirs et si belle par les lignes de ses collines. Vieux pèlerin, blanchi dans l'Occident barbare, j'osai m'aventurer sur cette terre classique et, m'arrangeant avec un guide, j'allai de Palerme à Trapani, de Trapani à Sélinonte, de Sélinonte à Sciacca que j'ai quitté ce matin pour me rendre à Girgenti où je dois trouver le manuscrit de Jean Toutmouillé. Les belles choses que j'ai vues sont si présentes à mon esprit, que je considère comme une vaine fatigue le soin de les décrire. Pourquoi gâter mon voyage en amassant des notes? Les amants qui aiment bien n'écrivent pas leur bonheur.

Tout à la mélancolie du présent et à la poésie du passé, l'âme ornée de belles images et les yeux pleins de lignes harmonieuses et pures, je goûtais dans l'auberge de Monte-Allegro l'épaisse rosée d'un vin de feu, quand je vis entrer dans la salle une belle jeune femme coiffée d'un chapeau de paille et vêtue d'une robe de foulard écrù. Sa chevelure était sombre, son regard noir et brillant. A sa façon de marcher, je la reconnus pour une Parisienne. Elle s'assit. L'hôte posa près d'elle un verre d'eau fraîche avec un bouquet de roses. M'étant levé dès sa venue, je m'écartai un peu de la table, par discrétion, et fis mine d'examiner les images pieuses accrochées aux murs. Je m'aperçus

fort bien qu'alors, me voyant de dos, elle fit un petit mouvement de surprise. Je m'approchai de la fenêtre et regardai passer les carrioles peintes sur le chemin pierreux bordé de cactus et de figuiers de Barbarie.

Tandis qu'elle buvait de l'eau glacée, je regardais le ciel. On goûte, en Sicile, une volupté inexprimable à boire de l'eau fraîche et à respirer le jour. Je murmurai au dedans de moi-même le vers du poète athénien :

O sainte lumière, œil du jour d'or.

Cependant, la dame française m'observait avec une curiosité singulière et, bien que je me défendisse de la regarder plus qu'il n'était convenable, je sentais ses yeux sur moi. J'ai le don, paraît-il, de deviner les regards qui m'atteignent sans rencontrer les miens. Beaucoup de gens croient posséder aussi cette faculté mystérieuse; mais, en réalité, il n'y a point de mystère et nous sommes avertis par quelque indice si léger qu'il nous échappe. Il n'est pas impossible que j'aie vu les beaux yeux de cette dame reflétés dans les vitres de la fenêtre.

Quand je me retournai vers elle nos regards se rencontrèrent.

Une poule noire vint picorer dans la chambre mal balayée.

— Tu veux du pain, sorcière, dit la jeune femme en lui jetant des miettes qui restaient sur la table.

Je reconnus la voix que j'avais entendue la nuit à Santa Lucia.

— Excusez, madame, dis-je aussitôt. Bien qu'inconnu de vous, je dois acquitter un devoir en vous remerciant de

la sollicitude que vous a inspiré un vieux compatriote errant, sur le tard, dans les rues de Naples.

— Vous me reconnaissiez, monsieur, répondit-elle, je vous reconnaissais aussi.

— A mon dos, madame?

— Ah ! vous avez entendu quand j'ai dit à mon mari que vous aviez le dos bon. Cela ne peut pas vous déplaire. Je serais désolée de vous avoir fâché.

— Vous m'avez flatté, au contraire, madame. Et votre observation me semble, tout au moins dans son principe, juste et profonde. La physionomie n'est pas que dans les traits du visage. Il y a des mains spirituelles et des mains sans imagination. Il y a des genoux hypocrites, des coudes égoïstes, des épaules arrogantes et de bons dos.

— C'est vrai, me dit-elle. Mais je vous reconnaissais aussi de visage. Nous nous étions déjà rencontrés auparavant, en Italie ou ailleurs, je ne sais plus. Le prince et moi nous voyageons beaucoup.

— Je ne crois pas avoir jamais eu l'heureuse fortune de vous rencontrer, madame, lui répondis-je. Je suis un vieux solitaire. J'ai passé ma vie sur des livres et n'ai guère voyagé. Vous l'avez vu à mon embarras, qui vous a fait pitié. Je regrette d'avoir mené une vie recluse et sédentaire. On apprend sans doute quelque chose dans les livres, mais on apprend beaucoup plus en voyant du pays.

— Vous êtes Parisien?

— Oui, madame. J'habite depuis quarante ans la même maison et je n'en sors guère. Il est vrai que cette maison est située sur le bord de la Seine, dans le lieu le plus illustre et le plus beau du monde. Je vois de ma fenêtre

les Tuilleries et le Louvre, le Pont-Neuf, les tours de Notre-Dame, les tourelles du Palais de Justice et la flèche de la Sainte-Chapelle. Toutes ces pierres parlent : elles me content la prodigieuse histoire des Français.

A ce discours, la jeune femme semblait émerveillée.

— Votre appartement est sur le quai ? me dit-elle vivement.

— Sur le quai Malaquais, lui répondis-je, au troisième étage, dans la maison du marchand de gravures. Je me nomme Sylvestre Bonnard. Mon nom est peu connu, mais c'est celui d'un membre de l'Institut, et c'est assez pour moi que mes amis ne l'oublient pas.

Elle me regarda avec une expression extraordinaire de surprise, d'intérêt, de mélancolie et d'attendrissement, et je ne pouvais concevoir qu'un si simple récit pût donner à cette jeune inconnue des émotions si diverses et si vives.

J'attendais qu'elle expliquât sa surprise, mais un colosse silencieux, doux et triste entra dans la salle.

— Mon mari, me dit-elle ; le prince Trépof.

Et me désignant à lui :

— Monsieur Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut de France.

Le prince salua des épaules. Il les avait hautes, larges et mornes.

— Ma chère amie, dit-il, je suis désolé de vous arracher à la conversation de monsieur Sylvestre Bonnard. Mais la voiture est attelée et il faut que nous arrivions à Mello avant la nuit.

Elle se leva, prit les roses que son hôte lui avait offertes et sortit de l'auberge. Je la suivis, tandis que le prince

surveillait l'attelage des mules et éprouvait la solidité des sangles et des courroies. Demeurée sous la treille, elle me dit en souriant :

— Nous allons à Mello ; c'est un horrible village à six lieues de Girgenti, et vous ne devinerez jamais pourquoi nous y allons. N'essayez pas. Nous allons chercher une boîte d'allumettes. Dimitri collectionne les boîtes d'allumettes. Il a essayé de toutes les collections, les colliers de chiens, les boutons d'uniforme, les timbres-poste. Mais il n'y a plus que les boîtes d'allumettes qui l'intéressent..., les petites boîtes en carton avec des chromos. Nous avons déjà réuni cinq mille deux cent quatorze types différents. Il y en a qui nous ont donné une peine affreuse à trouver. Ainsi, nous savions qu'on avait fait à Naples des boîtes avec les portraits de Mazzini et de Garibaldi et que la police avait saisi les boîtes et emprisonné le fabricant. A force de chercher et de demander, nous avons trouvé une de ces boîtes chez un contadin qui nous l'a vendue cent lires et nous a dénoncés à la police. Les sbires visitèrent nos bagages. Ils ne trouvèrent pas la boîte, mais ils emportèrent mes bijoux. Alors j'ai pris goût à cette collection. Nous irons, l'été, en Suède pour compléter nos séries.

J'éprouvai (dois-je le dire?) quelque pitié sympathique pour ces opiniâtres collectionneurs. Sans doute j'eusse préféré voir monsieur et madame Trépof recueillir en Sicile des marbres antiques, des vases peints ou des médailles. J'eusse aimé les voir occupés des ruines d'Agri-gente et des traditions poétiques de l'Éryx. Mais enfin ils faisaient une collection, ils étaient de la confrérie, et pouvais-je les railler sans me railler un peu moi-même?

— Vous savez maintenant, ajouta-t-elle, pourquoi nous voyageons dans cet affreux pays.

A ce coup, ma sympathie cessa et je ressentis quelque indignation.

— Ce pays n'est pas affreux, madame, répondis-je. Cette terre est une terre de gloire. La beauté est une si grande et si auguste chose, que des siècles de barbarie ne peuvent l'effacer à ce point qu'il n'en reste des vestiges adorables. La majesté de l'antique Cérès plane encore sur ces collines arides et la Muse grecque, qui fit résonner de ses accents divins Aréthuse et le Ménale, chante encore à mes oreilles sur la montagne dénudée et dans la source tarie. Oui, madame, aux derniers jours de la terre, quand notre globe inhabité, comme aujourd'hui la lune, roulera dans l'espace son cadavre blême, le sol qui porte les ruines de Sélinonte gardera dans la mort universelle les signes de la beauté, et alors, alors du moins, il n'y aura plus de bouche frivole pour blasphémer ses grandeurs solitaires.

A peine eus-je prononcé ces paroles que j'en sentis la sottise. « Bonnard, me dis-je, un vieil homme, qui, comme toi, consuma sa vie sur les livres, ne sait pas converser avec les femmes. » Heureusement pour moi, madame Trépof n'avait pas plus compris mon discours que si c'eût été du grec.

Elle me dit avec douceur :

— Dimitri s'ennuie et moi je m'ennuie. Nous avons les boîtes d'allumettes. Mais on se lasse même des boîtes d'allumettes. Autrefois j'avais des ennuis et je ne m'ennuyais pas; les ennuis, c'est une grande distraction.

Attendri par la misère morale de cette jolie personne :

— Madame, lui dis-je, je vous plains de n'avoir point d'enfant. Si vous en aviez un, le but de votre vie vous apparaîtrait et vos pensées seraient en même temps plus graves et plus consolantes.

— J'ai un fils, me répondit-elle. Il est grand, mon Georges, c'est un homme : il a huit ans. Je l'aime autant que quand il était tout petit, mais ce n'est plus la même chose.

Elle me tendit une rose de sa gerbe, sourit et me dit en montant dans sa voiture :

— Vous ne pouvez pas savoir, monsieur Bonnard, la joie que j'ai eue de vous voir. Je compte bien vous retrouver à Girgenti.

Girgenti, même jour.

Je m'arrangeai de mon mieux dans ma lettica. La lettica est une voiture sans roues ou, si l'on veut, une litière, une chaise portée par deux mules, l'une à l'avant et l'autre à l'arrière. L'usage en est ancien. J'ai vu parfois de ces litières figurées dans des manuscrits du XIV^e siècle. Je ne savais pas alors qu'une litière toute semblable me porterait un jour de Monte-Allegro à Girgenti. Il ne faut jurer de rien.

Trois heures durant, les mules firent sonner leurs clochettes et battirent de leurs sabots un sol calciné. Tandis qu'à mes côtés se déroulaient lentement, entre deux haies d'aloès, les formes arides d'une nature africaine, je songeais au manuscrit du clerc Jean Toutmouillé, et je le

désirais avec une ardeur candide, dont j'étais moi-même attendri, tant j'y découvrais d'innocence enfantine et de puérilité touchante.

Une odeur de rose, qui se fit mieux sentir vers le soir, me rappela madame Trépof. Vénus commençait à briller dans le ciel. Je songeais. Madame Trépof est une jolie personne fort simple et tout près de la nature. Elle a des idées de chatte. Je n'ai pas découvert en elle la moindre de ces curiosités nobles qui agitent les âmes pensantes. Et pourtant elle a exprimé à sa manière une pensée profonde : « On ne s'ennuie pas quand on a des ennuis. » Elle sait donc qu'en ce monde l'inquiétude et la souffrance sont nos plus sûrs divertissements. Les grandes vérités ne se découvrent pas sans peine ni travail. Par quels travaux la princesse Trépof a-t-elle acquis celle-là ?

Girgenti, 1^{er} décembre 1869.

Je me réveillai le lendemain à Girgenti, chez Gellias. Gellias fut un riche citoyen de l'ancienne Agrigente. Il était aussi célèbre par sa générosité que par sa magnificence, et il dota la ville d'un grand nombre d'hôtelleries gratuites. Gellias est mort depuis treize cents ans, et il n'y a plus aujourd'hui d'hospitalité gratuite chez les peuples polis. Mais le nom de Gellias est devenu celui d'un hôtel où, la fatigue aidant, je pus dormir ma nuit.

La moderne Girgenti élève sur l'acropole de l'antique Agrigente ses maisons étroites et serrées, que domine

une sombre cathédrale espagnole. Je voyais de mes fenêtres, à mi-côte, vers la mer, la blanche rangée des temples à demi détruits. Ces ruines seules ont quelque fraîcheur. Tout le reste est aride. L'eau et la vie ont abandonné Agrigente. L'eau, la divine Nestis de l'Agrigentin Empédocle, est si nécessaire aux êtres animés que rien ne vit loin des fleuves et des fontaines. Mais le port de Girgenti, situé à trois kilomètres de la ville, fait un grand commerce. C'est donc, me disais-je, dans cette ville morne, sur ce rocher abrupt, qu'est le manuscrit du clerc Jean Toutmouillé! Je me fis indiquer la maison de M. Michel-Angelo Polizzi et m'y rendis.

Je trouvai M. Polizzi vêtu de jaune des pieds à la tête et faisant cuire des saucisses dans une poêle à frire. A ma vue, il lâcha la queue de la poêle, éleva les bras en l'air et poussa des cris d'enthousiasme. C'était un petit homme dont la face bourgeonnée, le nez busqué, le menton saillant et les yeux ronds formaient une physionomie remarquablement expressive.

Il me traita d'Excellence, dit qu'il marquerait ce jour d'un caillou blanc et me fit asseoir. La salle où nous étions procédait à la fois de la cuisine, du salon, de la chambre à coucher, de l'atelier et du cellier. On y voyait des fourneaux, un lit, des toiles, un chevalet, des bouteilles et des piments rouges. Je jetai un regard sur les tableaux qui couvraient les murs.

— Les arts! les arts! s'écria M. Polizzi, en levant de nouveau les bras vers le ciel; les arts! quelle dignité! quelle consolation! Je suis peintre, Excellence!

Et il me montra un saint François qui était inachevé



LA BUCHE

et qui eût pu le rester sans dommage pour l'art et pour le culte. Il me fit voir ensuite quelques vieux tableaux d'un meilleur style, mais qui me semblaient restaurés avec indiscretion.

— Je répare, me dit-il, les tableaux anciens. Oh! les vieux maîtres! quelle âme! quel génie!

— Il est donc vrai? lui dis-je, vous êtes à la fois peintre, antiquaire et négociant en vins.

— Pour servir Votre Excellence, me répondit-il. J'ai en ce moment un zucco dont chaque goutte est une perle de feu. Je veux le faire goûter à Votre Seigneurie.

— J'estime les vins de Sicile, répondis-je, mais ce n'est pas pour des flacons que je viens vous voir, monsieur Polizzi.

Lui :

— C'est donc pour des peintures. Vous êtes amateur. Ma joie est immense de recevoir des amateurs de peinture. Je vais vous montrer le chef-d'œuvre du Monrealese; oui, Excellence, son chef-d'œuvre! Une *Adoration des bergers!* C'est la perle de l'école sicilienne!

Moi :

— Je verrai cet ouvrage avec plaisir; mais parlons d'abord de ce qui m'amène.

Ses petits yeux agiles s'arrêtèrent sur moi avec curiosité, et ce n'est pas sans une cruelle angoisse que je m'aperçus qu'il ne soupçonnait pas même l'objet de ma visite.

Très troublé et sentant la sueur glacer mon front, je bredouillais pitoyablement une phrase qui revenait à peu près à celle-ci :

— Je viens exprès de Paris pour prendre communication

d'un manuscrit de la *Légende dorée* que vous m'aviez dit posséder.

A ces mots, il leva les bras, ouvrit démesurément la bouche et les yeux et donna les marques de la plus vive agitation.

— Oh! le manuscrit de la *Légende dorée*! une perle, Excellence, un rubis, un diamant! Deux miniatures si parfaites qu'elles font entrevoir le paradis. Quelle suavité! Ces couleurs ravies à la corolle des fleurs font un miel pour les yeux! Julio Clovio n'a pas fait mieux!

— Montrez-le-moi, dis-je, sans pouvoir dissimuler ni mon inquiétude ni mon espoir.

— Vous le montrer! s'écria Polizzi. Et le puis-je, Excellence? Je ne l'ai plus! Je ne l'ai plus!

Et il semblait vouloir s'arracher les cheveux. Il se les serait bien tous tirés du cuir sans que je l'en empêchasse. Mais il s'arrêta de lui-même avant de s'être fait grand mal.

— Comment? lui dis-je en colère, comment? Vous me faites venir de Paris à Girgenti pour me montrer un manuscrit, et, quand je viens, vous me dites que vous ne l'avez plus. C'est indigne, monsieur. Je laisse votre conduite à juger à tous les honnêtes gens.

Qui m'eût vu alors se fût fait une idée assez juste d'un mouton enragé.

— C'est indigne! c'est indigne! répétai-je en étendant mes bras qui tremblaient.

Michel-Angelo Polizzi se laissa tomber sur une chaise dans l'attitude d'un héros mourant. Je vis ses yeux se gonfler de larmes et ses cheveux, jusque-là flambants au-dessus de sa tête, tomber en désordre sur son front.

— Je suis père, Excellence, je suis père! s'écria-t-il en joignant les mains.

Il ajouta avec des sanglots :

— Mon fils Rafaello, le fils de ma pauvre femme, dont je pleure depuis quinze ans la mort, Rafaello, Excellence, il a voulu s'établir à Paris; il a loué une boutique rue Laffitte pour y vendre des curiosités. Je lui ai donné tout ce que je possédais de précieux, je lui ai donné mes plus belles majoliques, mes plus belles faïences d'Urbino, mes tableaux de maître, et quels tableaux, signor! Ils m'éblouissent encore quand je les revois en imagination! Et tous signés! Enfin, je lui ai donné le manuscrit de la *Légende dorée*. Je lui aurais donné ma chair et mon sang. Un fils unique! le fils de ma pauvre sainte femme.

— Ainsi, dis-je, pendant que, sur votre foi, monsieur, j'allais chercher dans le fond de la Sicile le manuscrit du clerc Toutmouillé, ce manuscrit était exposé dans une vitrine de la rue Laffitte, à quinze cents mètres de chez moi!

— Il y était, c'est la sainte vérité, me répondit M. Polizzi, soudainement rasséréné, et il y est encore, du moins je le pense, Excellence.

Il prit sur une tablette une carte qu'il m'offrit en me disant :

— Voici l'adresse de mon fils. Faites-la connaître à vos amis et vous m'obligerez. Faïences, émaux, étoffes, tableaux, il possède un assortiment complet d'objets d'art, toute la *roba*, et antique, sur mon honneur. Allez le voir : il vous montrera le manuscrit de la *Légende dorée*. Deux miniatures d'une fraîcheur miraculeuse.

Je pris lâchement la carte qu'il me tendait.

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

Cet homme abusa de ma faiblesse en m'invitant de nouveau à répandre dans les sociétés le nom de Rafaello Polizzi.

J'avais déjà la main sur le bouton de la porte, quand mon Sicilien me saisit le bras. Il avait l'air inspiré :

— Ah! Excellence, me dit-il, quelle cité que la nôtre! Elle a donné naissance à Empédocle. Empédocle! quel grand homme et quel grand citoyen! Quelle audace de pensée, quelle vertu! quelle âme! Il y a là-bas, sur le port, une statue d'Empédocle devant laquelle je me découvre chaque fois que je passe. Quand Rafaello, mon fils, fut sur le point de partir pour fonder un établissement d'antiquités dans la rue Laffitte, à Paris, je l'ai conduit sur le port de notre ville, et c'est au pied de la statue d'Empédocle que je lui ai donné ma bénédiction paternelle. « Souviens-toi d'Empédocle », lui ai-je dit. Ah! signor, c'est un nouvel Empédocle qu'il faudrait aujourd'hui à notre malheureuse patrie! Voulez-vous que je vous conduise à sa statue, Excellence? Je vous servirai de guide pour visiter les ruines. Je vous montrerai le temple de Castor et Pollux, le temple de Jupiter Olympien, le temple de Junon Lucinienne, le puits antique, le tombeau de Théron et la Porte d'or. Les guides des voyageurs sont tous des ânes. Moi je suis un bon guide, nous ferons des fouilles, si vous voulez? et nous découvrirons des trésors. J'ai la science, le don des fouilles. Je découvre des chefs-d'œuvre dans des excavations où les savants, ils n'avaient rien trouvé.

Je parvins à me dégager. Mais il courut après moi, m'arrêta au pied de l'escalier et me dit à l'oreille :

— Excellence, écoutez : je vous conduirai dans la ville; je vous ferai voir nos Girgentines! Des Siciliennes, signor,

la beauté antique! Et je vous montrerai de petites contades, vous voulez?

— Le diable vous emporte! m'écriai-je indigné.

Et je m'enfuis dans la rue, le laissant les bras ouverts.

Quand je fus hors de sa vue, je m'affaissai sur une pierre et me mis à songer, la tête dans mes mains.

— Était-ce donc, pensais-je, était-ce donc pour m'entendre faire de telles offres que j'étais venu en Sicile?

Assurément ce Polizzi était un coquin, son fils en était un autre. Mais qu'avaient-ils tramé? Je ne pouvais le démêler. En attendant, étais-je assez humilié et contristé?

Un pas léger dans un bruit d'étoffes me fit lever la tête et je vis venir à moi la princesse Trépof. Elle me retint sur mon banc, me prit la main et me dit avec douceur :

— Je vous cherchais, monsieur Sylvestre Bonnard. C'est une grande joie pour moi de vous avoir rencontré. Je voudrais vous laisser un souvenir agréable de notre rencontre. Vraiment, je le voudrais.

Et tandis qu'elle parlait, je crus voir sous son voile une larme et un sourire.

Le prince s'approcha à son tour et nous couvrit de son ombre colossale.

— Montrez, Dimitri, montrez à monsieur Bonnard votre butin précieux.

Et le géant docile me tendit une boîte d'allumettes, une vilaine petite boîte de carton, ornée d'une tête bleue et rouge que l'inscription disait être celle d'Empédocle.

— Je vois, madame, je vois. Mais l'abominable Polizzi, chez qui je vous conseille de ne pas envoyer monsieur Trépof, m'a brouillé pour la vie avec Empédocle et ce

portrait n'est pas de sorte à me rendre cet ancien philosophe plus agréable.

— C'est laid, fit-elle, mais c'est rare. Ces boîtes sont introuvables. Il faut les acheter sur place. A sept heures du matin, Dimitri était à la fabrique. Vous voyez que nous n'avons pas perdu notre temps.

— Je le vois certes bien, madame, répondis-je d'un ton amer; mais j'ai perdu le mien et je n'ai pas trouvé ce que j'étais venu chercher si loin!

Elle parut s'intéresser à ma déconvenue.

— Vous avez un ennui? me demanda-t-elle vivement. Puis-je vous aider en quelque chose? Ne voulez-vous pas, monsieur, me conter votre peine?

Je la lui contai. Mon récit fut long; mais elle en fut touchée, car elle me fit ensuite une quantité de questions minutieuses que je pris comme autant de témoignages d'intérêt. Elle voulut savoir le titre exact du manuscrit, son format, son aspect, son âge; elle me demanda l'adresse de M. Rafaello Polizzi.

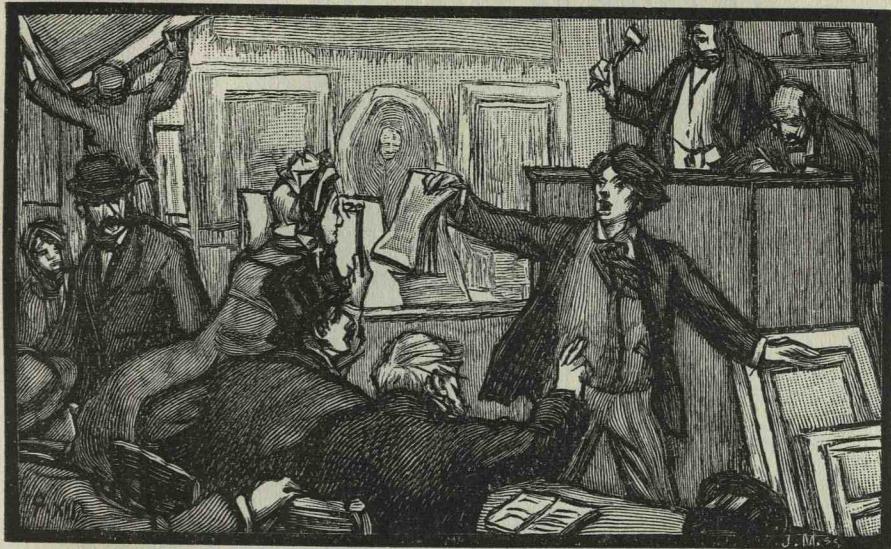
Et je la lui donnai, faisant de la sorte (ô destin!) ce que l'abominable Michel-Angelo Polizzi m'avait recommandé.

Il est parfois difficile de s'arrêter. Je recommençai mes plaintes et mes imprécations. Cette fois madame Trépof se mit à rire.

— Pourquoi riez-vous? lui dis-je.

— Parce que je suis une méchante femme, me répondit-elle.

Et elle prit son vol, me laissant seul et consterné sur ma pierre.



Paris, 8 décembre 1869.

Mes malles encore pleines encombraient la salle à manger. J'étais assis devant une table chargée de ces bonnes choses que le pays de France produit pour les gourmets. Je mangeais d'un pâté de Chartres, qui seul ferait aimer la patrie. Thérèse, debout devant moi, les mains jointes sur son tablier blanc, me regardait avec bienveillance, inquiétude et pitié. Hamilcar se frottait contre mes jambes en bavant de joie.

Ce vers d'un vieux poète me revint à la mémoire :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage.

« Eh bien, pensai-je, je me suis promené en vain, je rentre les mains vides; mais j'ai fait, comme Ulysse, un beau voyage. »

Et, ayant avalé ma dernière gorgée de café, je demandai à Thérèse ma canne et mon chapeau, qu'elle me donna avec défiance; elle redoutait un nouveau départ. Je la rassurai en l'invitant à tenir le dîner prêt pour six heures.

Ce m'était déjà un sensible plaisir que d'aller le nez au vent par ces rues de Paris dont j'aime avec piété tous les pavés et toutes les pierres. Mais j'avais un but, et j'allai droit rue Laffitte. Je ne tardai pas à y apercevoir la boutique de Rafaello Polizzi. Elle se faisait remarquer par un grand nombre de tableaux anciens qui, bien que signés de noms diversement illustres, présentaient toutefois entre eux un certain air de famille qui eût donné l'idée de la touchante fraternité des génies, si elle n'avait pas attesté plutôt les artifices du pinceau de M. Polizzi père. Enrichie de ces chefs-d'œuvre suspects, la boutique était égayée par de menus objets de curiosité, poignards, buires, hanaps, figulines, gaudrons de cuivre et plats hispano-arabes à reflets métalliques.

Posé sur un fauteuil portugais en cuir armorié, un exemplaire des *Heures* de Simon Vostre était ouvert au feuillet qui porte une figure d'astrologie, et un vieux Vitruve étalait sur un bahut ses magistrales gravures de cariatides et de télamons. Ce désordre apparent qui cachait des dispositions savantes, ce faux hasard avec lequel les objets étaient jetés sous leur jour le plus favorable aurait accru ma défiance, mais celle que m'inspirait le nom seul de Polizzi ne pouvait croître, étant sans limites.

M. Rafaello, qui était là comme l'âme unique de toutes ces formes disparates et confuses, me parut un jeune homme flegmatique, une espèce d'Anglais. Il ne montrait à aucun degré les facultés transcendantes que son père déployait dans la mimique et la déclamation.

Je lui dis ce qui m'amenaît; il ouvrit une armoire et en tira un manuscrit, qu'il posa sur une table, où je pus l'examiner à loisir.

Je n'éprouvai de ma vie une émotion semblable si j'excepte quelques mois de ma jeunesse dont le souvenir, dussé-je vivre cent ans, restera jusqu'à ma dernière heure aussi frais dans mon âme que le premier jour.

C'était bien le manuscrit décrit par le bibliothécaire de sir Thomas Raleigh; c'était bien le manuscrit du clerc Jean Toutmouillé que je voyais, que je touchais! L'œuvre de Voragine y était sensiblement écourtée, mais cela m'importait peu. Les inestimables additions du moine de Saint-Germain-des-Prés y figuraient. C'était le grand point! Je voulus lire la légende de saint Droctovée; je ne pus; je lisais toutes les lignes à la fois et ma tête faisait le bruit d'un moulin à eau, la nuit, dans la campagne. Je reconnus cependant que le manuscrit présentait les caractères de la plus indéniable authenticité. Les deux figures de la *Purification de la Vierge* et du *Couronnement de Proserpine* étaient lourdes de dessin et criardes de couleur. Fort endommagées en 1824, comme l'attestait le catalogue de sir Thomas, elles avaient repris depuis lors une fraîcheur nouvelle. Ce miracle ne me surprit guère. Et que m'importaient d'ailleurs les deux miniatures! Les légendes et le poème de Jean Toutmouillé, c'était là le trésor. J'en

prenais du regard tout ce que mes yeux pouvaient en contenir.

J'affectai un air indifférent pour demander à M. Rafaello le prix de ce manuscrit et je faisais des vœux, en attendant sa réponse, pour que ce prix ne dépassât pas mon épargne, déjà fort diminuée par un voyage coûteux. M. Polizzi me répondit qu'il ne pouvait disposer de cet objet qui ne lui appartenait plus, et qui devait être mis aux enchères, à l'hôtel des Ventes, avec d'autres manuscrits et quelques incunables.

Ce fut un rude coup pour moi. Je m'efforçai de me remettre et je pus répondre à peu près ceci :

— Vous me surprenez, monsieur. Votre père, que je vis récemment à Girgenti, m'affirma que vous étiez possesseur de ce manuscrit. Il ne vous appartiendra pas de me faire douter de la parole de monsieur votre père.

— Je l'étais en effet, me répondit Rafaello avec une simplicité parfaite, mais je ne le suis plus. J'ai vendu ce manuscrit précieux à un amateur qu'il m'est défendu de nommer et qui, pour des raisons que je dois taire, se voit obligé de vendre sa collection. Honoré de la confiance de mon client, je fus chargé par lui de dresser le catalogue et de diriger la vente, qui aura lieu le 24 décembre prochain. Si vous voulez bien me donner votre adresse, j'aurai l'honneur de vous faire envoyer le catalogue qui est sous presse, et dans lequel vous trouverez la *Légende dorée* décrite sous le numéro 42.

Je donnai mon adresse et sortis.

La décente gravité du fils me déplaisait à l'égal de l'impudente mimique du père. Je détestai dans le fond de mon âme les ruses de ces vils trafiquants. Il était clair

pour moi que les deux coquins s'entendaient et qu'ils avaient imaginé cette vente aux enchères, par le ministère d'un huissier priseur, pour faire monter à un prix immoderé, sans qu'on pût le leur reprocher, le manuscrit dont je souhaitais la possession. J'étais entre leurs mains. Les désirs, même les plus innocents, ont cela de mauvais qu'ils nous soumettent à autrui et nous rendent dépendants. Cette réflexion me fut cruelle mais elle ne m'ôta pas l'envie de posséder l'œuvre du clerc Toutmouillé. Tandis que je méditais ainsi, pensant traverser la chaussée, je m'arrêtai pour laisser passer une voiture qui montait la rue que je descendais et je reconnus derrière la glace madame Trépof que deux chevaux noirs et un cocher fourré comme un boyard menaient grand train. Elle ne me vit pas.

— Puisse-t-elle, me dis-je, trouver ce qu'elle cherche ou plutôt ce qui lui convient. C'est le souhait que je forme, en retour du rire cruel avec lequel elle a accueilli ma déconvenue à Girgenti. Elle a une âme de mésange.

Et, triste, je gagnai les ponts.

Éternellement indifférente, la nature amena sans hâte ni retard la journée du 24 décembre. Je me rendis à l'hôtel Bullion, et je pris place dans la salle n° 4, au pied même du bureau où devaient siéger le commissaire-priseur Bou-louze et l'expert Polizzi. Je vis la salle se garnir peu à peu de figures à moi connues. Je serrai la main à quelques vieux libraires des quais ; mais la prudence, que tout grand intérêt inspire aux plus confiants, me fit taire la raison de ma présence insolite dans une des salles de l'hôtel Bullion. Par contre, je questionnai ces messieurs sur l'intérêt qu'ils pouvaient prendre à la vente Polizzi, et

j'eus la satisfaction de les entendre parler de tout autre article que le mien.

La salle se remplit lentement d'intéressés et de curieux, et après une demi-heure de retard le commissaire-priseur armé de son marteau d'ivoire, le clerc chargé de bordereaux, l'expert avec son catalogue et le crieur muni d'une sébile fixée au bout d'une perche, prirent place sur l'estrade avec une solennité bourgeoise. Les garçons de salle se rangèrent au pied du bureau. L'officier ministériel ayant annoncé que la vente était commencée, il se fit un demi-silence.

On vendit d'abord, à des prix médiocres, une suite assez banale de *Preces piæ* avec miniatures. Il est inutile de dire que ces miniatures étaient d'une entière fraîcheur.

L'humilité des enchères encouragea la troupe des petits brocanteurs, qui se mêlèrent à nous et devinrent familiers. Les chaudronniers vinrent à leur tour, en attendant que les portes d'une salle voisine fussent ouvertes, et les gaietés auvergnates couvrirent la voix du crieur.

Un magnifique codex de la *Guerre des Juifs* ranima l'attention. Il fut longtemps disputé. « Cinq mille francs, cinq mille », annonçait le crieur au milieu du silence des chaudronniers saisis d'admiration. Sept ou huit antiphonaires nous firent retomber dans les bas prix. Une grosse revendeuse en taille et en cheveux, encouragée par la grandeur du livre et la modicité de l'enchère, se fit adjuger un de ces antiphonaires à trente francs.

Enfin, l'expert Polizzi mit sur table le n° 42 : La *Légende dorée*, manuscrit français, inédit, deux superbes miniatures, trois mille francs marchand.

— Trois mille! trois mille! glapit le crieur.

— Trois mille, reprit sèchement le commissaire-priseur.

Mes tempes bourdonnaient, et j'aperçus à travers un nuage une multitude de figures sérieuses qui se tournaient toutes vers le manuscrit qu'un garçon promenait ouvert dans la salle.

— Trois mille cinquante! dis-je.

Je fus effrayé du son de ma voix et confus de voir tous les visages se tourner vers moi.

— Trois mille cinquante à droite! dit le crieur relevant mon enchère.

— Trois mille cent! reprit M. Polizzi.

Alors commença un duel héroïque entre l'expert et moi.

— Trois mille cinq cents!

— Six cents.

— Sept cents.

— Quatre mille!

— Quatre mille cinq cents!

Puis, par un bond formidable, M. Polizzi sauta tout à coup à six mille.

Six mille francs, c'était tout ce que j'avais à ma disposition. C'était pour moi le possible. Je risquai l'impossible.

— Six mille cent! m'écriai-je.

Hélas! l'impossible même ne suffisait pas.

— Six mille cinq cents, répliqua M. Polizzi avec calme.

Je baissai la tête et restai la bouche pendante, n'osant dire ni oui ni non au crieur qui me criait :

— Six mille cinq cents, par moi; ce n'est pas par vous à droite, c'est par moi! pas d'erreur! Six mille cinq cents!

— C'est bien vu! reprit le commissaire-priseur. Six mille

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

cinq cents. C'est bien vu, bien entendu... Le mot?... Il n'y a pas d'acquéreur au-dessus de six mille cinq cents francs.

Un silence solennel régnait dans la salle. Tout à coup, je sentis mon crâne se fendre. C'était le marteau de l'officier ministériel qui, frappant un coup sec sur l'estrade, adjugeait irrévocablement le numéro 42 à M. Polizzi. Aussitôt la plume du clerc, courant sur le papier timbré, enregistra ce grand fait en une ligne.

J'étais accablé, j'avais besoin d'air et de repos. Toutefois je ne quittai pas ma place. Peu à peu la réflexion me revint. L'espoir est tenace. J'eus un espoir. Je pensai que le nouvel acquéreur de la *Légende dorée* pouvait être un bibliophile intelligent et libéral qui me donnerait communication du manuscrit et me permettrait même d'en publier les parties essentielles. C'est pourquoi, quand la vente fut finie, je m'approchai de l'expert qui descendait de l'estrade.

— Monsieur l'expert, lui dis-je, avez-vous acheté le numéro 42 pour votre compte ou par commission?

— Par commission. J'avais ordre de ne le lâcher à aucun prix.

— Pouvez-vous me dire le nom de l'acquéreur?

— Je suis désolé de ne pouvoir vous satisfaire. Mais cela m'est tout à fait interdit.

Je le quittai désespéré.

30 décembre 1869.

— Thérèse, vous n'entendez donc pas qu'on sonne depuis un quart d'heure à notre porte?

Thérèse ne me répond pas. Elle jase dans la loge du concierge. Cela est sûr. Est-ce ainsi que vous souhaitez la fête de votre vieux maître? Vous m'abandonnez pendant la veillée de la Saint-Sylvestre! Hélas! s'il me vient en ce jour des souhaits affectueux, ils sortiront de terre, car tout ce qui m'aimait est depuis longtemps enseveli. Je ne sais trop ce que je fais en ce monde. On sonne encore. Je quitte mon feu lentement, le dos rond, et je vais ouvrir ma porte. Que vois-je sur le palier? Ce n'est pas l'Amour mouillé, et je ne suis pas le vieil Anacréon, mais un joli petit garçon de huit ou neuf ans. Il est tout seul; il lève la tête pour me voir. Ses joues rougissent, mais son petit nez éventé vous a un air fripon. Il a des plumes à son chapeau et une grande fraise de dentelles sur sa blouse. Le joli petit bonhomme! Il tient à deux bras un paquet aussi gros que lui et me demande si je suis monsieur Sylvestre Bonnard. Je lui réponds qu'oui; il me remet le paquet, dit que c'est de la part de sa maman et s'enfuit dans l'escalier.

Je descends quelques marches, je me penche sur la rampe et je vois le petit chapeau tournoyer dans la spirale de l'escalier comme une plume au vent. Bonsoir, mon petit garçon! J'aurais été bien aise de lui parler. Mais que lui aurais-je demandé? Il n'est pas délicat de questionner

les enfants. D'ailleurs, le paquet m'instruira mieux que le messager.

C'est un très gros paquet, mais pas très lourd. Je défais dans ma bibliothèque les faveurs et le papier qui l'entourent et je trouve... quoi? une bûche, une maîtresse bûche, une vraie bûche de Noël, mais si légère que je la crois creuse. Je découvre, en effet, qu'elle est composée de deux morceaux qui sont joints par des crochets et s'ouvrent sur charnières. Je tourne les crochets et me voilà inondé de violettes. Il en coule sur ma table, sur mes genoux, sur mon tapis. Il s'en glisse dans mon gilet, dans mes manches. J'en suis tout parfumé.

— Thérèse! Thérèse! apportez des vases pleins d'eau! Voici des violettes qui nous viennent de je ne sais quel pays, ni de quelle main, mais ce doit être d'un pays parfumé et d'une main gracieuse. Vieille corneille, m'entendez-vous?

J'ai mis les violettes sur ma table, qu'elles recouvrent tout entière de leur buisson parfumé. Il y a encore quelque chose dans la bûche, un livre, un manuscrit. C'est... je ne puis le croire et ne puis en douter... C'est la *Légende dorée*, c'est le manuscrit du clerc Jean Toutmouillé. Voici la *Purification de la Vierge* et l'*Enlèvement de Proserpine*, voici la légende de saint Droctovée. Je contemple cette relique parfumée de violettes. Je tourne les feuillets entre lesquels de petites fleurs pâles se sont glissées, et je trouve, contre la légende de sainte Cécile, une carte portant ce nom : PRINCESSE TRÉPOF.

Princesse Trépof! vous qui riiez et pleuriez tour à tour si joliment sous le beau ciel d'Agriente, vous qu'un vieillard morose croyait être une petite folle, je suis

certain aujourd’hui de votre belle et rare folie, et le bonhomme que vous comblez de joie ira vous baisser les mains en vous rendant ce précieux manuscrit dont la science et lui vous devront une exacte et somptueuse publication.

Thérèse entra en ce moment dans mon cabinet : elle était très agitée.

— Monsieur, me cria-t-elle, devinez qui je viens de voir à l’instant dans une voiture armoriée qui stationnait devant la porte de la maison.

— Madame Trépof, parbleu ! m’écriai-je.

— Je ne connais pas de madame Trépof, me répondit ma gouvernante. La femme que je viens de voir est mise comme une duchesse, avec un petit garçon qui a des dentelles sur toutes les coutures. Et c’est cette petite madame Coccoz à qui vous avez envoyé une bûche quand elle accouchait, il y a de cela huit ans. Je l’ai bien reconnue.

— C’est, demandai-je vivement, c’est, dites-vous, madame Coccoz ? la veuve du marchand d’almanachs ?

— C’est elle, monsieur, la portière était ouverte pendant que son petit garçon, qui sortait de cette maison-ci, remontait en voiture. Elle n’a guère changé. Pourquoi ces femmes-là vieilliraient-elles ? elles ne se donnent point de souci. La Coccoz est seulement un peu plus grasse que par le passé. Une femme qu’on a reçue ici par charité, venir étaler ses velours et ses diamants dans une voiture armoriée ! N’est-ce pas une honte ?

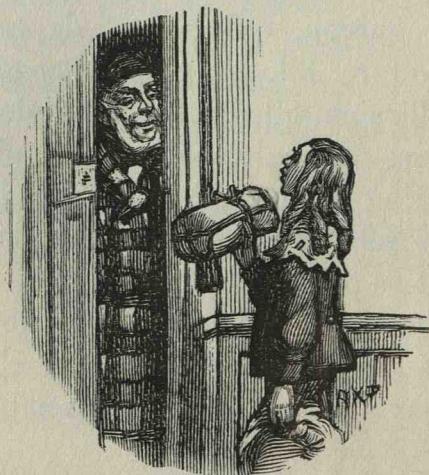
— Thérèse, m’écriai-je d’une voix terrible, si vous me parlez de cette dame autrement qu’avec une profonde vénération, nous sommes brouillés ensemble. Apportez ici

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

mes vases de Sèvres pour y mettre ces violettes qui donnent à la cité des livres une grâce qu'elle n'avait jamais eue.

Pendant que Thérèse cherchait en soupirant les vases de Sèvres, je contemplais ces belles violettes éparses, dont l'odeur répandait autour de moi comme le parfum d'une âme charmante et je me demandais comment je n'avais pas reconnu madame Coccoz en la princesse Trépof. Mais ç'avait été pour moi une vision bien rapide que celle de la jeune veuve me montrant son petit enfant nu dans l'escalier. J'avais plus de raison de m'accuser d'avoir passé auprès d'une âme gracieuse et belle, sans l'avoir devinée.

— Bonnard, me disais-je, tu sais déchiffrer les vieux textes, mais tu ne sais pas lire dans le livre de la vie. Cette petite étourdie de madame Trépof, à qui tu n'accordais qu'une âme d'oiseau, a dépensé, par reconnaissance, plus de zèle et d'esprit que tu n'en as jamais mis à obliger personne. Elle t'a payé royalement la bûche des relevailles... Thérèse, vous étiez une pie, vous devenez une tortue! Venez donner de l'eau à ces violettes de Parme!



DEUXIÈME PARTIE

JEANNE ALEXANDRE



I

Lusance, 8 août 1874.

QUAND je descendis de voiture à la station de Melun, la nuit répandait sa paix sur la campagne silencieuse. La terre chauffée tout le jour par un soleil pesant, par un « gras soleil », comme disent les moissonneurs du val de Vire, exhalait une odeur forte et chaude. Au ras du sol, des parfums d'herbe traînaient lourdement. Je secouai la poussière du wagon et respirai d'une poitrine allègre. Mon sac de voyage, que ma gouvernante avait bourré de linge et de menus objets de toilette, *munditiis*, me pesait si peu dans la main, que je l'agitai comme un écolier agite,

au sortir de la classe, le paquet sanglé de ses livres rudimentaires.

Plût au ciel que je fusse encore un petit grimaud d'école ! Mais il y a soixante ans bien sonnés que feu ma bonne mère, m'ayant préparé de ses mains une tartine de raisiné, la mit dans un panier dont elle me passa l'anse au bras, et me mena, ainsi muni, à la pension tenue par M. Douloir, entre cour et jardin, dans un angle du passage du Commerce, bien connu des moineaux. L'énorme M. Douloir nous sourit avec une grâce enjouée, et il me caressa la joue pour mieux exprimer, sans doute, la tendresse que je lui inspirais spontanément. Mais quand ma mère eut traversé la cour, au milieu des moineaux qui s'envolaient devant elle, M. Douloir ne souriait plus, il ne me témoignait plus aucune tendresse et paraissait, au contraire, me considérer comme un petit être fort incomode. Je reconnus depuis qu'il éprouvait des sentiments de cette nature à l'égard de tous ses élèves. Il nous distribuait les coups de férule avec une agilité qu'on n'eût point attendue de son épaisse corpulence. Mais sa première tendresse lui revenait chaque fois qu'il parlait à nos mères en notre présence et alors, tout en vantant nos heureuses dispositions, il nous couvrait d'un regard affectueux. Ce fut un bien bon temps que celui que je passai sur les bancs de M. Douloir avec des petits camarades qui, comme moi, pleuraient et riaient de tout leur cœur, du matin au soir.

Après plus d'un demi-siècle, ces souvenirs remontent tout frais et clairs à la surface de mon âme, sous ce ciel étoilé, qui n'a pas changé depuis et dont les clartés immuables et sereines verront, sans faillir, bien d'autres

écoliers comme j'étais, devenir des savants catarrheux et chenus comme je suis.

Étoiles, qui avez lui sur la tête légère ou pesante de tous mes ancêtres oubliés, c'est à votre clarté que je sens s'éveiller en moi un regret douloureux! Je voudrais avoir une postérité qui vous voie encore quand je ne vous verrai plus. Je serais père et grand-père si vous l'aviez voulu, Clémentine, vous dont les joues étaient si fraîches sous votre capote rose! Mais vous épousâtes M. Achille Allier, riche campagnard nivernais, un peu gentilhomme, car le vilain, son père, acquéreur de biens nationaux, avait acheté le chartrier de ses seigneurs avec leur château et leurs terres. Je ne vous ai pas revue depuis votre mariage, Clémentine, et j'imagine que votre vie coula belle, obscure et douce dans votre manoir rustique. J'appris un jour, par hasard, d'un de vos amis, que vous aviez quitté cette vie, laissant une fille qui vous ressemblait. A cette nouvelle, qui vingt ans auparavant eût révolté toutes les énergies de mon âme, il se fit en moi comme un grand silence; le sentiment qui me remplit tout entier fut, non pas une douleur aiguë, mais la tristesse profonde et tranquille d'une âme docile aux grands enseignements de la nature. J'ai compris que ce que j'avais aimé n'était qu'une ombre. Mais votre souvenir reste le charme de ma vie. Votre forme aimable, après s'être lentement flétrie, a disparu sous l'herbe grasse. La jeunesse de votre fille est déjà passée. Sa beauté sans doute est dépouillée. Et je vous vois toujours, Clémentine, avec vos boucles blondes et votre capote rose.

La belle nuit! Elle règne dans une noble langueur sur les

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

hommes et les bêtes qu'elle a déliés du joug quotidien, et j'éprouve sa bénigne influence, bien que, par une habitude de plus de soixante ans, je ne sente plus les choses que par les signes qui les représentent. Il n'y a pour moi dans le monde que des mots, tant je suis philologue! Chacun fait à sa manière le rêve de la vie. J'ai fait ce rêve dans ma bibliothèque, et, quand mon heure sera venue de quitter ce monde, Dieu veuille me prendre sur mon échelle, devant mes tablettes chargées de livres!

— Eh! c'est pardieu bien lui! Bonjour, monsieur Sylvestre Bonnard. Où donc alliez-vous, battant la campagne de votre pied léger, tandis que je vous attendais devant la gare avec mon cabriolet? Vous m'aviez échappé à la sortie du train et je rentrais bredouille à Lusance. Donnez-moi votre sac et montez en voiture près de moi. Savez-vous bien qu'il y a, d'ici au château, sept bons kilomètres?

Qui me parle ainsi, à pleins poumons, du haut de son cabriolet! M. Paul de Gabry, neveu et héritier de M. Honoré de Gabry, pair de France en 1842, récemment décédé à Monaco. Aussi bien, c'était M. Paul de Gabry chez qui je me rendais avec ma valise bouclée par ma gouvernante. Cet excellent homme venait d'hériter, conjointement avec ses deux beaux-frères, des biens de son oncle qui, issu d'une très ancienne famille de robe, possédait dans son château de Lusance une bibliothèque riche en manuscrits dont quelques-uns remontent au XIII^e siècle. C'était pour inventorier et cataloguer ces manuscrits que je venais à Lusance, sur la prière de M. Paul de Gabry, dont le père, galant homme et bibliophile distingué, avait entretenu avec

moi, de son vivant, des relations parfaitement courtoises. A vrai dire, le fils n'a point hérité des nobles inclinations du père. M. Paul s'est adonné aux sports; il est fort entendu en chevaux et en chiens, et je crois que, de toutes les sciences propres à assouvir ou à tromper l'inépuisable curiosité des hommes, celles de l'écurie et du chenil sont les seules qu'il possède pleinement.

Je ne puis dire que je fus surpris de le rencontrer, puisque j'avais rendez-vous avec lui, mais j'avoue qu'entraîné par le cours naturel de mes pensées, j'avais perdu de vue le château de Lusance et ses hôtes, à ce point que l'appel d'un gentilhomme campagnard, au départ de la route qui déroulait devant moi, comme on dit, « un bon ruban de queue », me frappa tout d'abord les oreilles ainsi qu'un bruit insolite.

J'ai lieu de craindre que ma physionomie n'ait trahi ma distraction incongrue par une certaine expression de stupidité qu'elle revêt dans la plupart des transactions sociales. Ma valise prit place dans le cabriolet et je suivis ma valise. Mon hôte me plut par sa franchise et sa simplicité.

— Je n'entends rien à vos vieux parchemins, me dit-il, mais vous aurez chez nous à qui parler. Sans compter le curé qui fait des livres et le médecin qui est fort aimable, bien que libéral, vous trouverez quelqu'un qui vous tiendra tête. C'est ma femme. Elle n'est pas une savante, mais il n'y a pas de chose, je crois, qu'elle ne devine. Je compte, Dieu merci! d'ailleurs, vous garder assez longtemps pour vous faire rencontrer avec mademoiselle Jeanne qui a des doigts de magicienne et une âme d'ange.

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

— Cette demoiselle, dis-je, si heureusement douée, est-elle de votre famille?

— Non pas, répondit M. Paul, le regard tendu vers les oreilles de son cheval, qui battait du sabot la route bleuie par la lune. C'est une jeune amie de ma femme. Elle est orpheline de père et de mère. Son père nous a fait courir une grosse aventure d'argent et nous en sommes quittes avec lui pour beaucoup plus que la peur.

Puis il secoua la tête et, changeant de propos, il m'avertit de l'état d'abandon dans lequel je trouverais le parc et le château, restés absolument déserts depuis trente-deux années.

J'appris de lui que M. Honoré de Gabry, son oncle, était, en son vivant, fort mal avec les braconniers du pays, que son garde-chasse tirait comme des lapins. Un d'eux, paysan vindicatif, qui avait reçu en plein visage le plomb du seigneur, le guetta un soir, derrière les arbres du mail et le manqua de peu, car il lui brûla d'une balle le bout de l'oreille.

— Mon oncle, ajouta M. Paul, chercha à découvrir d'où venait le coup, mais il ne vit rien et regagna le château sans hâter le pas. Le lendemain, ayant fait appeler son intendant, il lui donna l'ordre de clore le manoir et le parc et de n'y laisser entrer âme qui vive. Il défendit expressément qu'on touchât à rien, qu'on entretînt ni qu'on réparât rien sur sa terre et dans ses murs jusqu'à son retour. Il ajouta entre ses dents, comme dans la chanson, qu'il reviendrait à Pâques ou à la Trinité, et, comme dans la chanson, la Trinité se passa sans qu'on le revît. Il est mort, l'an dernier, à Cannes, et nous sommes entrés les

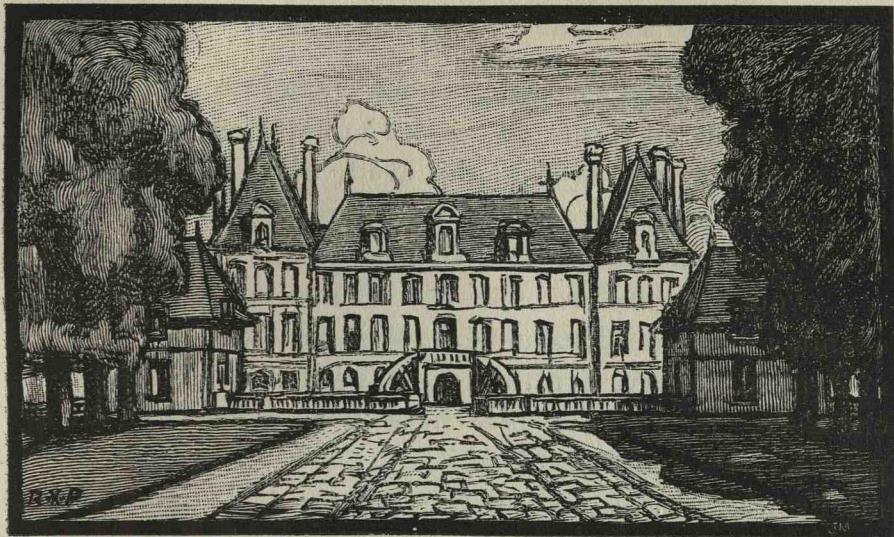
premiers, mon beau-frère et moi, dans le château abandonné depuis trente-deux ans. Nous avons trouvé un marronnier au milieu du salon. Quant au parc, il faudrait pour le visiter qu'il y eût encore des allées.

Mon compagnon se tut et l'on n'entendait plus que le trot régulier du cheval au milieu du bruissement des insectes dans les herbes. Des deux côtés de la route les gerbes dressées dans les champs prenaient sous la clarté incertaine de la lune l'apparence de grandes femmes blanches agenouillées, et je m'abandonnais aux magnifiques enfantillages des séductions de la nuit. Ayant passé sous les épais ombrages du mail, nous tournâmes à angle droit et roulâmes sur une avenue seigneuriale au bout de laquelle le château m'apparut brusquement dans sa masse noire, avec ses tours en poivrière. Nous suivîmes une sorte de chaussée qui donnait accès à la cour d'honneur et qui, jetée sur un fossé rempli d'eau courante, remplaçait un pont-levis détruit dès longtemps. La perte de ce pont-levis fut, je pense, la première humiliation que ce manoir guerrier eut à subir avant d'être réduit à l'aspect pacifique sous lequel il me reçut. Les étoiles se reflétaient dans l'eau sombre avec une merveilleuse netteté. M. Paul me conduisit, en hôte courtois, jusqu'à ma chambre, située dans les combles, au bout d'un long corridor, et, s'excusant sur l'heure tardive de ne pas me présenter tout de suite à sa femme, me souhaita le bonsoir.

Ma chambre, peinte en blanc et tendue de perse, est empreinte des grâces galantes du XVIII^e siècle. Des cendres encore chaudes, qui me montrèrent par quels soins on avait dissipé l'humidité, emplissaient la cheminée dont la

tablette supportait un buste en biscuit de la reine Marie-Antoinette. Sur le cadre blanc de la glace assombrie et tachée, deux crochets de cuivre, où s'étaient suspendues les châtelaines des dames d'autrefois, s'offraient à l'envi pour recevoir ma montre, que j'eus soin de remonter; car, contrairement aux maximes des Thélémites, j'estime que l'homme n'est maître du temps, qui est la vie même, que lorsqu'il l'a divisé en heures, en minutes et en secondes, c'est-à-dire en parcelles proportionnées à la brièveté de l'existence humaine.

Et je songeai que la vie ne nous semble courte que parce que nous la mesurons inconsidérément à nos folles espérances. Nous avons tous, comme le vieillard de la fable, une aile à ajouter à notre bâtiment. Je veuxachever, avant de mourir, l'histoire des abbés de Saint-Germain-des-Prés. Le temps que Dieu accorde à chacun de nous est comme un tissu précieux que nous brodons de notre mieux. J'ai ouvré ma trame de toutes sortes d'illustrations philologiques. Ainsi allaien mes pensées, et, en nouant mon foulard sur ma tête, l'idée du temps me ramena au passé, et, pour la seconde fois dans un tour de cadran, je songeai à vous, Clémentine, pour vous bénir dans votre postérité, avant de souffler ma bougie et de m'endormir au chant des grenouilles.



II

Lusance, 9 août.

PENDANT le déjeuner, j'eus mainte occasion d'apprécier la conversation de madame de Gabry, qui m'apprit que le château était hanté par des fantômes et notamment par la Dame « aux trois plis dans le dos », empoisonneuse de son vivant et âme en peine désormais. Je ne saurais dire combien elle sut donner d'esprit et de vie à cette vieille histoire de nourrice. Nous prîmes le café sur la terrasse dont les balustres, embrassés et arrachés à leur rampe de pierre par un lierre vigoureux, restaient pris entre les nœuds de la plante lascive, dans l'attitude éperdue des

femmes thessaliennes aux bras des centaures ravisseurs.

Le château, en forme de chariot à quatre roues, flanqué d'une tourelle à chaque angle, avait, par suite de remaniements successifs, perdu tout caractère. C'était une ample et estimable bâtisse, rien de plus. Il ne me parut pas avoir éprouvé de notables dommages pendant un abandon de trente-deux années. Mais lorsque, conduit par madame de Gabry, j'entrai dans le grand salon du rez-de-chaussée, je vis les planchers bombés, les plinthes pourries, les boiseries fendillées, les peintures des trumeaux tournées au noir et pendant aux trois quarts hors de leurs châssis. Un marronnier, ayant soulevé les lames du parquet, avait grandi là et il tournait vers la fenêtre sans vitres les panaches de ses larges feuilles.

Je ne vis pas ce spectacle sans inquiétude, en songeant que la riche bibliothèque de M. Honoré de Gabry, installée dans une pièce voisine, était exposée depuis si longtemps à des influences délétères. Toutefois en contemplant le jeune marronnier du salon, je ne pus m'empêcher d'admirer la vigueur magnifique de la nature et l'irrésistible force qui pousse tout germe à se développer dans la vie. Par contre, je m'attristai à songer que l'effort que nous faisons, nous autres savants, pour retenir et conserver les choses mortes est un pénible et vain effort. Tout ce qui a vécu est l'aliment nécessaire des nouvelles existences. L'Arabe qui se bâtit une cabane avec les marbres des temples de Palmyre est plus philosophe que tous les conservateurs des musées de Londres, de Paris et de Munich.

Lusance, 11 août.

Dieu soit loué! La bibliothèque, située au levant, n'a pas éprouvé d'irréparables dommages. Hors la lourde rangée des vieux *Coutumiers* in-folio, que les loirs ont percée de part en part, les livres sont intacts dans leurs armoires grillées. J'ai passé toute la journée à classer des manuscrits. Le soleil entrait par les hautes fenêtres sans rideaux et j'entendais, à travers mes lectures, parfois très intéressantes, les bourdons alourdis heurter pesamment les vitres, les boiseries craquer et les mouches, ivres de lumière et de chaleur, ronfler des ailes en cercle sur ma tête. Vers trois heures, leur bourdonnement fut tel que je levai la tête de dessus un document fort précieux pour l'histoire de Melun au XIII^e siècle, et je me mis à considérer les mouvements concentriques de ces bestioles ou « bestions », comme dit La Fontaine. Je dus constater que la chaleur agit sur les ailes d'une mouche tout autrement que sur le cerveau d'un archiviste paléographe, car j'éprouvais une grande difficulté à penser et une torpeur assez agréable dont je ne sortis que par un effort violent. La cloche, qui sonna le dîner, me surprit au milieu de mes travaux et il me fallut faire ma toilette en grande hâte pour paraître décemment devant madame de Gabry.

Le repas, amplement servi, se prolongea de lui-même. J'ai un talent de dégustation qui va peut-être au-dessus du médiocre. Mon hôte, qui s'aperçut de mes connaissances,

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

m'estima assez pour déboucher en mon honneur certaine bouteille de Château-Margaux. Je bus avec respect ce vin de grande race et de noble vertu, dont on ne peut louer assez le bouquet et le feu. Cette ardente rosée se répandit dans mes veines et m'anima d'un zèle juvénile. Assis sur la terrasse, auprès de madame de Gabry, dans le crépuscule qui baignait de mystère les formes agrandiés des arbres, j'eus le plaisir d'exprimer à ma spirituelle hôtesse mes impressions avec une vivacité et une abondance tout à fait remarquables chez un homme dénué, comme je le suis, de toute imagination. Je lui dépeignis spontanément, et sans m'aider d'aucun texte ancien, la tristesse douce du soir et la beauté de cette terre natale qui nous nourrit, non seulement de pain et de vin, mais encore d'idées, de sentiments et de croyances, et qui nous recevra tous dans son sein maternel, comme des petits enfants fatigués d'un long jour.

— Monsieur, me dit cette aimable dame, vous voyez ces vieilles tours, ces arbres, ce ciel : comme les personnages des contes et des chansons populaires sont naturellement sortis de tout cela! Voici là-bas le sentier par lequel le petit Chaperon rouge alla au bois cueillir des noisettes. Ce ciel changeant et toujours à demi voilé fut sillonné par les chars des fées, et la tour du Nord a pu cacher jadis sous son toit pointu la vieille filandière dont le fuseau piqua la Belle au bois dormant.

Je songeais encore à ces gracieuses paroles, pendant que M. Paul me racontait, à travers les bouffées d'un cigare capiteux, je ne sais quel procès intenté par lui à la commune au sujet d'une prise d'eau. Madame de Gabry,

sentant la fraîcheur du soir, frissonna sous son châle et nous quitta pour gagner sa chambre. Je résolus alors, au lieu de monter dans la mienne, de retourner dans la bibliothèque pour continuer l'examen des manuscrits. Malgré l'opposition de M. Paul, qui voulait que je m'allasse coucher, j'entrai dans ce que j'appellerai, en vieux langage, « la librairie », et je me mis au travail, à la lumière de la lampe.

Après avoir lu quinze pages, évidemment écrites par un scribe ignorant et distrait, car j'eus quelque peine à en saisir le sens, je plongeai la main dans la poche béante de ma redingote pour en tirer ma tabatière, mais ce mouvement si naturel et quasi instinctif me coûta cette fois un peu d'effort et de fatigue; toutefois j'ouvris la boîte d'argent et j'en tirai quelques grains de la poudre odorante, qui s'éparpillèrent le long du plastron de ma chemise, sous mon nez frustré. Je suis certain que mon nez exprima son désappointement, car il est fort expressif. Il a trahi plusieurs fois mes plus intimes pensées et notamment dans la bibliothèque publique de Coutances, où je découvris, à la barbe de mon collègue Brioux, le cartulaire de Notre-Dame-des-Anges.

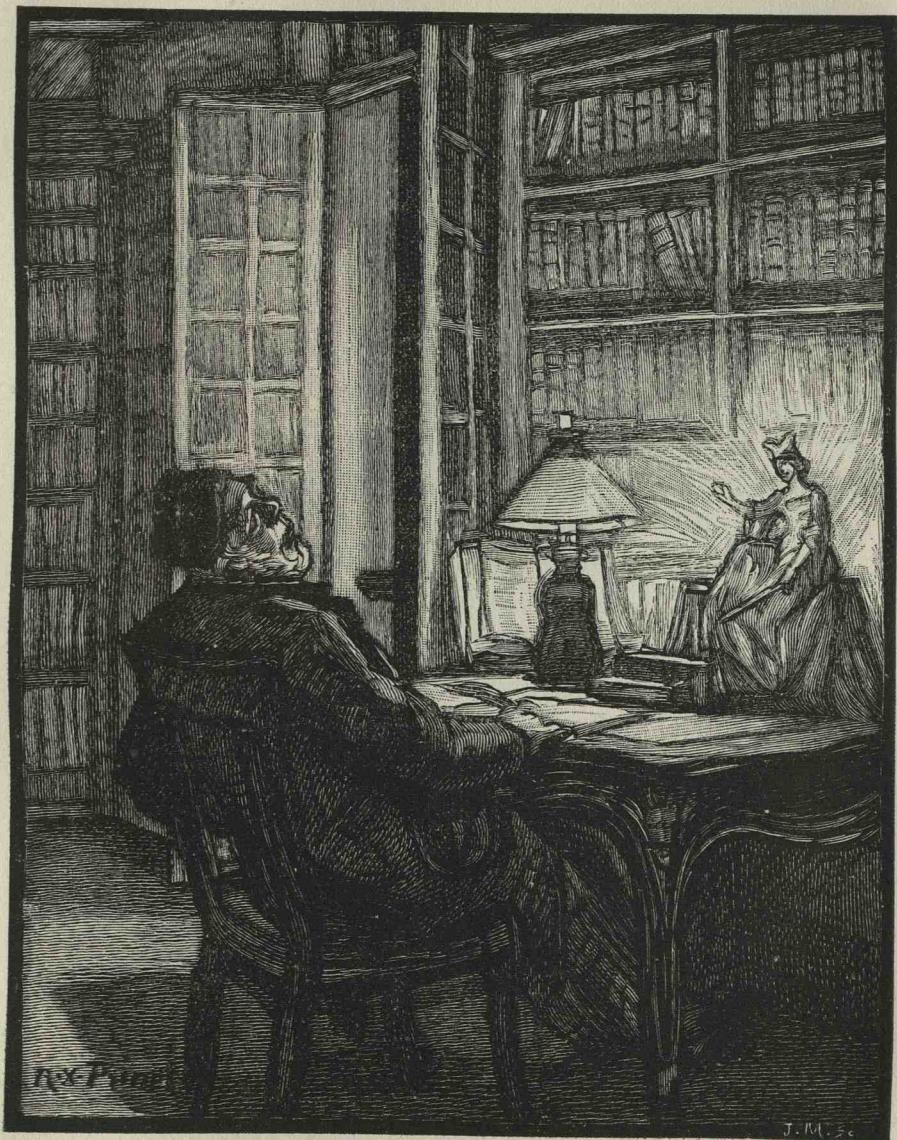
Quelle ne fut pas ma joie! Mes yeux, petits et ternes sous leurs lunettes, n'en laisserent rien voir. Mais à la seule vue de mon nez en pied de marmite, qui frémissoit de joie et d'orgueil, Brioux devina que j'avais fait une trouvaille. Il remarqua le volume que je tenais, nota l'endroit où je le mis en quittant la place, l'alla prendre sur mes talons, le copia en cachette et le publia à la hâte, pour me jouer un tour. Mais, croyant m'engeigner, il

s'engeigna lui-même. Son édition fourmille de fautes et j'eus la satisfaction d'y relever quelques grosses bêtues.

Pour revenir au point où j'étais, je soupçonnai qu'une lourde somnolence pesait sur mon esprit. J'avais sous les yeux une charte dont chacun peut apprécier l'intérêt, quand j'aurai dit que mention y est faite d'un clapier vendu à Jehan d'Estourville, prêtre, en 1212. Mais, bien que j'en sentisse alors toute l'importance, je n'y donnai pas l'attention qu'un tel document exigeait impérieusement. Mes yeux, quoi que je fisse, se tournaient vers un côté de la table qui ne présentait aucun objet important au point de vue de l'érudition. Il n'y avait à cet endroit qu'un assez gros volume allemand, relié en peau de truie, avec des clous de cuivre aux plats et d'épaisses nervures sur le dos. C'était un bel exemplaire de cette compilation recommandable seulement pour les gravures sur bois dont elle est ornée et qui est si connue sous le nom de *Chronique de Nurenberg*. Le volume, dont les plats étaient légèrement entre-bâillés, reposait sur sa tranche médiane.

Je ne saurais dire depuis combien de temps mes regards étaient attachés sans cause sur ce vieil in-folio, quand ils furent captivés par un spectacle tellement extraordinaire qu'un homme totalement dépourvu d'imagination, comme je suis, devait lui-même en être vivement frappé.

Je vis tout à coup, sans m'être aperçu de sa venue, une petite personne assise sur le dos du livre, un genou replié et une jambe pendante, à peu près dans l'attitude que prennent sur leur cheval les amazones d'Hyde-Park ou du bois de Boulogne. Elle était si petite que son pied ballant ne descendait pas jusqu'à la table sur laquelle s'étalait en



serpentant la queue de sa robe. Mais son visage et ses formes étaient d'une femme adulte. L'ampleur de son corsage et la rondeur de sa taille ne laissaient aucun doute à cet égard, même à un vieux savant comme moi. J'ajouterai, sans crainte de me tromper, qu'elle était fort belle et de mine fière, car mes études iconographiques m'ont habitué de longue date à reconnaître la pureté d'un type et le caractère d'une physionomie. La figure de cette dame, assise si inopinément sur le dos d'une *Chronique de Nurenberg*, respirait une noblesse mélangée de mutinerie. Elle avait l'air d'une reine, mais d'une reine capricieuse; et je jugeai, à la seule expression de son regard, qu'elle exerçait quelque part une grande autorité avec beaucoup de fantaisie. Sa bouche était impérieuse et ironique et ses yeux bleus riaient d'une façon inquiétante sous des sourcils noirs, dont l'arc était très pur. J'ai toujours entendu dire que les sourcils noirs sont très séants aux blondes, et cette dame était blonde. En somme, l'impression qu'elle donnait était celle de la grandeur.

Il peut sembler étrange qu'une personne haute comme une bouteille et qui aurait disparu dans la poche de ma redingote, s'il n'eût pas été irrévérencieux de l'y mettre, donnât précisément l'idée de la grandeur. Mais il y avait dans les proportions de la dame assise sur la *Chronique de Nurenberg* une sveltesse si fière, une harmonie si majestueuse, elle gardait une attitude à la fois si aisée et si noble, qu'elle me parut grande. Bien que mon encrier, qu'elle considérait avec une attention moqueuse comme si elle eût pu lire par avance tous les mots qui devaient en sortir au bout de ma plume, fût pour elle un bassin profond

où elle eût noirci jusqu'à la jarretière ses bas de soie rose à coins d'or, elle était grande, vous dis-je, et imposante dans son enjouement.

Son costume, approprié à sa physionomie, était d'une extrême magnificence; il consistait en une robe de brocart d'or et d'argent et en un manteau de velours nacarat, doublé de menu vair. La coiffure était une sorte de hennin à deux cornes, que des perles d'un bel orient rendaient clair et lumineux comme le croissant de la lune. Sa petite main blanche tenait une baguette qui attira mon attention d'une manière d'autant plus efficace que mes études archéologiques m'ont disposé à reconnaître avec quelque certitude les insignes par lesquels se distinguent les notables personnes de la légende et de l'histoire. Cette connaissance me fut utile en cette occasion. J'examinai la baguette, et je reconnus qu'elle avait été taillée dans une menue branche de coudrier. C'est, me dis-je, une baguette de fée; conséquemment, la dame qui la tient est une fée.

Heureux de connaître la personne à qui j'avais affaire, j'essayai de rassembler mes idées pour lui adresser un compliment respectueux. J'eusse éprouvé quelque satisfaction, je le confesse, à lui parler doctement du rôle de ses pareilles, tant dans les races saxonne et germanique, que dans l'Occident latin. Une telle dissertation était dans ma pensée une façon ingénieuse de remercier cette dame d'être apparue à un vieil érudit, contrairement à l'usage constant de ses semblables, qui ne se montrent qu'aux enfants naïfs et aux villageois incultes.

Pour être fée, on n'en est pas moins femme, me disais-je, et puisque madame Récamier, ainsi que je l'ouïs dire à

J.-J. Ampère, comptait pour quelque chose l'impression que produisait sa beauté sur les petits ramoneurs, la dame surnaturelle qui est assise sur la *Chronique de Nurenberg* sera sans doute flattée d'entendre un érudit la traiter doctement comme une médaille, un sceau, une fibule ou un jeton. Mais cette entreprise, qui coûtait beaucoup à ma timidité, me devint vraiment impossible, quand je vis la dame de la *Chronique* tirer vivement d'une aumônière, qu'elle portait au côté, des noisettes plus petites que je n'en vis jamais, en briser les coquilles entre ses dents et me les jeter au nez, tandis qu'elle croquait l'amande avec la gravité d'un enfant qui tette.

En une telle conjoncture, je fis ce qu'exigeait la dignité de la science, je me tus. Mais les coquilles m'ayant causé un chatouillement pénible, je portai la main à mon nez et je constatai alors, à ma grande surprise, que mes lunettes en chevauchaient l'extrémité et que je voyais la dame non à travers, mais par-dessus les verres, chose incompréhensible, puisque mes yeux, usés sur les vieux textes, ne distinguent pas sans bésicles un melon d'une carafe, placés tous deux au bout de mon nez.

Ce nez, remarquable par sa masse, sa forme et sa coloration, attira légitimement l'attention de la fée, car elle saisit ma plume d'oie, qui s'élevait comme un panache au-dessus de l'encrier, et elle promena sur mon nez les barbes de cette plume. J'eus parfois, en compagnie, l'occasion de me prêter aux espiègleries innocentes des jeunes demoiselles qui, m'associant à leurs jeux, m'offraient leur joue à baiser à travers un dossier de chaise ou m'invitaient à éteindre une bougie qu'elles élevaient tout à coup hors

de la portée de mon souffle. Mais jusque-là aucune personne du sexe ne m'avait soumis à des caprices aussi familiers que de m'agacer les narines avec les barbes de ma propre plume. Je me rappelai heureusement une maxime de feu mon grand-père, qui avait coutume de dire que tout est permis aux dames, et que tout ce qui vient d'elles est grâce et faveur. Je reçus donc comme faveur et grâce les coquilles des noisettes et les barbes de la plume, et j'essayai de sourire. Bien plus! je pris la parole :

— Madame, dis-je avec politesse et dignité, vous accordez l'honneur de votre visite, non à un morveux ni à un rustre, mais bien à un bibliothécaire assez heureux pour vous connaître et qui sait que jadis vous emmêliez dans les crèches les crins de la jument, buviez le lait dans les jattes écumeuses, couliez des graines à gratter dans le dos des aïeules, faisiez pétiller l'âtre aux nez des bonnes gens et, pour tout dire, mettiez le désordre et la gaieté dans la maison. Vous pouvez vous vanter, de plus, d'avoir, le soir, dans les bois, fait les plus jolies peurs du monde aux couples attardés. Mais je vous croyais évanouie à jamais depuis trois siècles au moins. Se peut-il, madame, qu'on vous voie en ce temps de chemins de fer et de télégraphes? Ma concierge, qui fut nourrice en son temps, ne sait pas votre histoire, et mon petit voisin, que sa bonne mouche encore, affirme que vous n'existez point.

— Qu'en dites-vous? s'écria-t-elle d'une voix argentine, en se campant dans sa petite taille royale d'une façon cavalière et en fouettant comme un hippogriffe le dos de la *Chronique de Nurenberg*.

— Je ne sais, lui répondis-je, en me frottant les yeux.

Cette réponse, empreinte d'un scepticisme profondément scientifique, fit sur mon interlocutrice le plus déplorable effet.

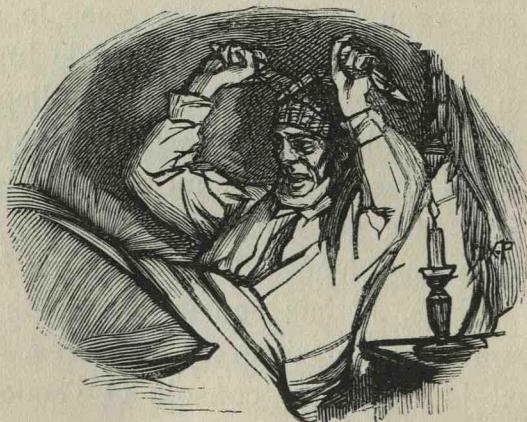
— Monsieur Sylvestre Bonnard, me dit-elle, vous n'êtes qu'un cuistre. Je m'en étais toujours doutée. Le plus petit des marmots qui vont par les chemins avec un pan de chemise à la fente de leur culotte me connaît mieux que tous les gens à lunettes de vos Instituts et de vos Académies. Savoir n'est rien, imaginer est tout. Rien n'existe que ce qu'on imagine. Je suis imaginaire. C'est exister cela, je pense! On me rêve et je paraïs! Tout n'est que rêve, et, puisque personne ne rêve de vous, Sylvestre Bonnard, c'est vous qui n'existez pas. Je charme le monde; je suis partout, sur un rayon de lune, dans le frisson d'une source cachée, dans le feuillage mouvant qui chante, dans les blanches vapeurs qui montent, chaque matin, du creux des prairies, au milieu des bruyères roses, partout!... On me voit, on m'aime. On soupire, on frissonne sur la trace légère de mes pas qui font chanter les feuilles mortes. Je fais sourire les petits enfants, je donne de l'esprit aux plus épaisses nourrices. Penchée sur les berceaux, je lutine, je console et j'endors, et vous doutez que j'existe! Sylvestre Bonnard, votre chaude douillette recouvre le cuir d'un âne.

Elle se tut; l'indignation gonflait ses fines narines et, tandis que j'admirais, malgré mon dépit, la colère héroïque de cette petite personne, elle promena ma plume dans l'encrier, comme un aviron dans un lac, et me la jeta au nez le bec en avant.

Je me frottai le visage que je sentis tout mouillé d'encre.

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

Elle avait disparu. Ma lampe s'était éteinte; un rayon de lune traversait la vitre et descendait sur la *Chronique de Nurenberg*. Un vent frais, qui s'était élevé sans que je m'en aperçusse, faisait voler plumes, papiers et pains à cacheter. Ma table était toute tachée d'encre. J'avais laissé ma fenêtre entr'ouverte pendant l'orage. Quelle imprudence!





III

Lusance, 12 août.

J'AI écrit à ma gouvernante, comme je m'y étais engagé, que j'étais sain et sauf. Mais je me suis bien gardé de lui dire que j'eus un rhume de cerveau pour m'être endormi le soir, dans la bibliothèque, pendant que la fenêtre était ouverte, car l'excellente femme ne m'eût pas plus ménagé les remontrances que les parlements aux rois. « A votre âge, monsieur, m'eût-elle dit, être si peu raisonnable! » Elle est assez simple pour croire que la raison augmente avec les années. Je lui semble une exception à cet égard.

N'ayant pas les mêmes motifs de taire mon aventure à madame de Gabry, je lui contai mon rêve tout au long. Je le lui contai comme il est dans ce journal et comme je l'eus en dormant. J'ignore l'art des fictions. Il se peut toutefois qu'en le contant et en l'écrivant j'aie mis ça et là quelques circonstances et quelques paroles qui n'y étaient point d'abord, non certes pour altérer la vérité, mais plutôt par un secret désir d'éclaircir et d'achever ce qui demeurait obscur et confus et en cédant peut-être à ce goût de l'allégorie que, dans mon enfance, j'ai reçu des Grecs.

Madame de Gabry m'écouta sans déplaisir.

— Votre vision, me dit-elle, est charmante, et il faut bien de l'esprit pour en avoir de pareilles.

— C'est donc, lui répondis-je, que j'ai de l'esprit quand je dors.

— Quand vous rêvez, reprit-elle; et vous rêvez toujours!

Je sais bien qu'en parlant ainsi, madame de Gabry n'avait pas d'autre idée que de me faire plaisir, mais cette seule pensée mérite toute ma reconnaissance, et c'est dans un esprit de gratitude et de douce remembrance que je la note en ce cahier, que je relirai jusqu'à ma mort et qui ne sera lu par personne autre que moi.

J'employai les jours qui suivirent àachever l'inventaire des manuscrits de la bibliothèque de Lusance. Quelques mots confidentiels qui échappèrent à M. Paul de Gabry me causèrent une surprise pénible et me déterminèrent à conduire mon travail autrement que je ne l'avais commencé. J'appris de lui que la fortune de M. Honoré de Gabry, mal gérée depuis longtemps et emportée en

grande partie par la faillite d'un banquier dont il me tut le nom, n'était transmise aux héritiers de l'ancien pair de France que sous la forme d'immeubles hypothéqués et de créances irrécouvrables.

M. Paul, d'accord avec ses cohéritiers, était décidé à vendre la bibliothèque, et je dus rechercher les moyens d'opérer cette vente le plus avantageusement possible. Étranger comme je le suis à tout négoce et trafic, je résolus de prendre conseil d'un libraire de mes amis. Je lui écrivis de me venir trouver à Lusance et, en attendant sa venue, je pris ma canne et mon chapeau et m'en allai visiter les églises du diocèse, dont quelques-unes renferment des inscriptions funéraires qui n'ont pas encore été relevées correctement.

Je quittai donc mes hôtes et partis en pèlerinage. Explorant tout le jour les églises et les cimetières, visitant les curés et les tabellions de village, souvant à l'auberge avec les colporteurs et les marchands de bestiaux, couchant dans des draps parfumés de lavande, je goûtais pendant une semaine entière un plaisir calme et profond à voir, tout en songeant aux morts, les vivants accomplir leur travail quotidien. Je ne fis, en ce qui concerne l'objet de mes recherches, que des découvertes médiocres qui me causèrent une joie modérée et par cela même salubre et nullement fatigante. Je relevai quelques épitaphes intéressantes et j'ajoutai à ce petit trésor plusieurs recettes de cuisine rustique dont un bon curé voulut bien me faire part.

Ainsi enrichi, je retournai à Lusance et je traversai la cour d'honneur avec l'intime satisfaction d'un bourgeois

qui rentre chez lui. C'est là un effet de la bonté de mes hôtes, et l'impression que je ressentis alors sur leur seuil prouve mieux que tous les raisonnements l'excellence de leur hospitalité.

J'entrai jusque dans le grand salon sans rencontrer personne, et le jeune marronnier qui étendait là ses grandes feuilles me fit l'effet d'un ami. Mais ce que je vis ensuite sur la console me causa une telle surprise que je rajustai à deux mains mes bésicles sur mon nez et que je me tâtais pour me redonner une notion au moins superficielle de ma propre existence. Il me vint à l'esprit, en une seconde, une vingtaine d'idées dont la plus soutenable fut que j'étais devenu fou. Il me semblait impossible que ce que je voyais existât, et il m'était impossible de ne pas le voir comme une chose existante. Ce qui causait ma surprise reposait, comme j'ai dit, sur la console que surmontait une glace plombée et piquée.

Je m'aperçus dans cette glace et je puis dire que j'ai vu une fois en ma vie l'image accomplie de la stupéfaction. Mais je me donnai raison à moi-même et je m'approuvai d'être stupéfait d'une chose stupéfiante.

L'objet, que j'examinais avec un étonnement que la réflexion ne diminuait pas, s'imposait à mon examen dans une entière immobilité. La persistance et la fixité du phénomène excluaient toute idée d'hallucination. Je suis totalement exempt des affections nerveuses qui perturbent le sens de la vue. La cause en est généralement due à des désordres stomachaux, et je suis pourvu, Dieu merci! d'un excellent estomac. D'ailleurs, les illusions de la vue sont accompagnées de circonstances particulières et

anormales qui frappent les hallucinés eux-mêmes et leur inspirent une sorte d'effroi. Or, je n'éprouvais rien de semblable et l'objet que je voyais, bien qu'impossible en soi, m'apparaissait dans toutes les conditions de la réalité naturelle. Je remarquai qu'il avait trois dimensions et des couleurs et qu'il portait ombre. Ah! si je l'examinais! Les larmes m'en vinrent aux yeux, et je dus essuyer les verres de mes lunettes.

Enfin il fallut me rendre à l'évidence et constater que j'avais, devant les yeux, la fée, la fée que j'avais rêvée l'autre soir dans la bibliothèque. C'était elle, c'était elle, vous dis-je! Elle avait encore son air de reine enfantine, son attitude souple et fière; elle tenait dans la main sa baguette de coudrier; elle portait le hennin à deux cornes et la queue de la robe de brocart serpentait autour de ses petits pieds. Même visage, même taille. C'est bien elle, et, pour qu'on ne s'y trompât pas, elle était assise sur le dos d'un vieux et gros bouquin tout semblable à la *Chronique de Nurenberg*. Son immobilité me rassurait à demi et je craignis en vérité qu'elle ne tirât encore des noisettes de son aumônière pour m'en jeter les coquilles au visage.

Je restais là, bras ballants et bouche bée, quand la voix de madame de Gabry résonna à mon oreille.

— Vous examinez votre fée, monsieur Bonnard, me dit mon hôtesse; eh bien! la trouvez-vous ressemblante?

Cela fut vite dit; mais, en l'entendant, j'eus le temps de reconnaître que ma fée était une statuette modelée en cires colorées, avec beaucoup de goût et de sentiment, par une main encore inexpérimentée. Le phénomène,

ainsi ramené à une interprétation rationnelle, ne laissait pas de me surprendre encore. Comment et par qui la dame de la *Chronique* était-elle parvenue à une existence matérielle? C'est ce qu'il me tardait d'apprendre.

Me tournant vers madame de Gabry, je m'aperçus qu'elle n'était pas seule. Une jeune fille vêtue de noir se tenait près d'elle. Elle avait des yeux d'un gris aussi doux que le ciel de l'Île-de-France, et d'une expression à la fois intelligente et naïve. Au bout de ses bras un peu grêles se tourmentaient deux mains déliées, mais rouges, comme il convient à des mains de jeune fille. Prise dans sa robe de mérinos, elle était tout d'un jet comme un jeune arbre, et sa grande bouche annonçait la franchise. Je ne puis dire combien cette enfant me plut tout d'abord. Elle n'était pas belle, mais les trois fossettes de ses joues et de son menton riaient, et toute sa personne, qui gardait la gaucherie de l'innocence, avait je ne sais quoi de brave et de bon.

Mes regards allaient de la statuette à la fillette et je vis celle-ci rougir, mais franchement, largement, à flot.

— Eh bien, me dit mon hôtesse, qui, accoutumée à mes distractions, me faisait volontiers deux fois la même question, est-ce là véritablement la dame qui, pour vous voir, entra par la fenêtre que vous aviez laissée ouverte? Elle fut bien effrontée, mais vous bien imprudent. Enfin la reconnaissiez-vous?

— C'est elle, répondis-je, et je la revois sur cette console telle que je la vis sur la table de la bibliothèque.

— S'il en est ainsi, répondit madame de Gabry, prenez-vous-en de cette ressemblance à vous d'abord qui, pour un

homme dénué de toute imagination, comme vous dites être, savez peindre vos songes sous de vives couleurs, à moi ensuite qui retins et sus redire fidèlement votre rêve, et enfin et surtout à mademoiselle Jeanne, qui a, sur mes indications précises, modelé la cire que vous voyez là.

Madame de Gabry avait pris, en parlant, la main de la jeune fille, mais celle-ci s'était dégagée et fuyait déjà dans le parc.

Madame de Gabry la rappela.

— Jeanne!... Peut-on être sauvage à ce point! Venez qu'on vous gronde!

Mais rien ne fit, et l'effarouchée disparut dans le feuillage. Madame de Gabry s'assit dans le seul fauteuil qui restât au salon délabré.

— Je serais bien surprise, me dit-elle, si mon mari ne vous avait pas déjà parlé de Jeanne. Nous l'aimons beaucoup, et c'est une excellente enfant. Dites vrai, comment trouvez-vous sa statuette?

Je répondis que c'était un ouvrage plein d'esprit et de goût, mais qu'il manquait à l'auteur l'étude et la pratique; qu'au reste j'étais touché au possible de ce que de jeunes doigts eussent brodé de la sorte sur le canevas d'un bonhomme, et figuré d'une façon si brillante les songeries d'un vieux radoteur.

— Si je vous demande ainsi votre avis, reprit madame de Gabry, c'est que Jeanne est une pauvre orpheline. Croyez-vous qu'elle puisse gagner quelque argent à faire des statuettes comme celle-ci?

— Pour cela, non! répondis-je; et il n'y a pas trop à le regretter. Cette demoiselle est, dites-vous, affectueuse et

tendre; je vous en crois et j'en crois son visage. La vie d'artiste a des entraînements qui font sortir de la règle et de la mesure les âmes généreuses. Cette jeune créature est pétrie d'une argile aimante. Mariez-la.

— Mais elle n'a pas de dot! me répondit madame de Gabry.

Puis, baissant un peu la voix :

— A vous, monsieur Bonnard, je puis tout dire. Le père de cette enfant était un financier bien connu. Il montait de grandes affaires. Il avait l'esprit aventureux et séduisant. Ce n'était pas un malhonnête homme : il se trompait lui-même avant de tromper les autres. Et c'est encore là, peut-être, la plus grande habileté. Nous étions en relations fréquentes avec lui. Il nous ensorcela tous, mon mari, mon oncle, mes cousins. Son effondrement fut subit. Dans ce désastre, la fortune de mon oncle — Paul vous l'a dit — sombra aux trois quarts. Nous fûmes beaucoup moins atteints, et, puisque nous n'avons pas d'enfants!... Il mourut peu de temps après sa ruine, ne laissant absolument rien; c'est ce qui me fait dire qu'il était probe. Vous devez connaître son nom, qu'on a vu dans les journaux : Noël Alexandre. Sa femme était fort aimable; je crois qu'elle avait été jolie. Elle aimait un peu trop paraître. Mais elle montra du courage et de la dignité lors de la ruine de son mari. Elle mourut un an après lui, laissant Jeanne seule au monde. Elle n'avait rien pu sauver de sa fortune personnelle, qui était assez belle. Madame Noël Alexandre était une Allier, la fille d'Achille Allier, de Nevers.

— La fille de Clémentine! m'écriai-je. Clémentine est morte et sa fille est morte! L'humanité se compose presque

tout entière des morts, tant c'est peu que les vivants au regard de la multitude de ceux qui ont vécu. Qu'est-ce donc que cette vie, plus brève que la brève mémoire des hommes !

Et je fis cette prière mentale :

— D'où vous êtes aujourd'hui, Clémentine, regardez ce cœur maintenant refroidi par l'âge, mais dont le sang bouillonna jadis pour vous, et dites s'il ne se ranime pas à la pensée d'aimer ce qui reste de vous sur la terre. Tout passe, puisque vous avez passé, vous et votre fille; mais la vie est immortelle; c'est elle qu'il faut aimer dans ses figures sans cesse renouvelées.

» J'étais avec mes livres comme l'enfant qui agite des osselets. Ma vie, en ses derniers jours, prend un sens, un intérêt, une raison d'être. Je suis grand-père. La petite-fille de Clémentine est pauvre. Je ne veux pas qu'un autre que moi la pourvoie et la dote.

Voyant que je pleurais, madame de Gabry s'éloigna lentement.





IV

Paris, 16 avril.

SAINT DROCTOVÉE et les premiers abbés de Saint-Germain-des-Prés m'occupent depuis quarante ans, mais je ne sais si j'écrirai leur histoire avant d'aller les rejoindre. Il y a déjà longtemps que je suis vieux. Un jour de l'an passé, sur le pont des Arts, quelqu'un de mes confrères de l'Institut se plaignit devant moi de l'ennui de vieillir. « C'est encore, lui répondit Sainte-Beuve, le seul moyen qu'on ait trouvé de vivre longtemps. » J'ai usé de ce moyen, et je sais ce qu'il vaut. Le dommage est, non point de trop durer, mais bien de voir tout passer autour de soi. Mère,

femme, amis, enfants, la nature fait et défait ces divins trésors avec une morne indifférence, et il se trouve qu'enfin nous n'avons aimé, nous n'avons embrassé que des ombres. Mais il en est de si douces! Si jamais créature glissa comme une ombre dans la vie d'un homme, c'est bien la jeune fille que j'aimais quand (chose incroyable à cette heure) j'étais moi-même un jeune homme. Et pourtant le souvenir de cette ombre est encore aujourd'hui une des meilleures réalités de ma vie.

Un sarcophage chrétien des catacombes de Rome porte une formule d'imprécation dont j'ai appris avec le temps à comprendre le sens terrible. Il y est dit : « Si quelque impie viole cette sépulture, qu'il meure le dernier des siens! » En ma qualité d'archéologue, j'ai ouvert des tombeaux, remué des cendres, pour recueillir les lambeaux d'étoffes, les ornements de métal et les gemmes qui étaient mêlés à ces cendres. Je l'ai fait par une curiosité de savant, de laquelle la vénération et la piété n'étaient point absentes. Puisse la malédiction gravée par un des premiers disciples des apôtres sur la tombe d'un martyr ne jamais m'atteindre! Mais comment me frapperait-elle? Je ne dois pas craindre de survivre aux miens tant qu'il y aura des hommes sur la terre, car il en est toujours qu'on peut aimer.

Hélas! la puissance d'aimer s'affaiblit et se perd avec l'âge comme toutes les autres énergies de l'homme. L'exemple le prouve et c'est là ce qui m'effraie. Suis-je certain de n'avoir pas moi-même éprouvé déjà ce grand dommage? Je l'aurais assurément éprouvé sans une heureuse rencontre qui m'a rajeuni. Les poètes parlent de la

fontaine de Jouvence : elle existe, elle jaillit de dessous terre à chacun de nos pas. Et l'on passe sans y boire!

Depuis que j'ai trouvé la petite-fille de Clémentine, ma vie, qui n'avait plus d'utilité, a repris un sens et une raison d'être.

Aujourd'hui, je prends le soleil, comme on dit en Provence; je le prends sur la terrasse du Luxembourg, au pied de la statue de Marguerite de Navarre. C'est un soleil de printemps, capiteux comme un vin jeune. Je suis assis et je songe. Mes pensées s'échappent de ma tête comme la mousse d'une bouteille de bière. Elles sont légères et leur pétilllement m'amuse. Je rêve; cela est bien permis, je pense, à un bonhomme qui publia trente volumes de textes anciens et collabora pendant vingt-six ans au *Journal des Savants*. J'ai la satisfaction d'avoir fait ma tâche aussi bien qu'il m'était possible et d'avoir pleinement exercé les médiocres facultés que la nature m'avait données. Mes efforts ne furent pas tout à fait vains, et j'ai contribué, pour ma modeste part, à cette renaissance des travaux historiques qui restera l'honneur de ce siècle inquiet. Je serai compté certes parmi les dix ou douze érudits qui révéleront à la France ses antiquités littéraires. Ma publication des œuvres poétiques de Gauthier de Coincy inaugura une méthode judicieuse et fit date. C'est dans le calme sévère de la vieillesse que je me décerne à moi-même ce prix mérité, et Dieu, qui voit mon âme, sait si l'orgueil ou la vanité ont la moindre part à la justice que je me rends.

Mais je suis las, mes yeux se troublent, ma main tremble et je vois mon image en ces vieillards d'Homère, que leur faiblesse écartait des combats et qui, assis sur

les remparts, élevaient leurs voix comme les cigales dans la feuillée.

Ainsi allaient mes pensées quand trois jeunes gens s'assirent bruyamment dans mon voisinage. Je ne sais si chacun d'eux était venu en trois bateaux, comme le singe de La Fontaine, mais il est certain que les trois se mirent sur douze chaises. Je pris plaisir à les observer, non qu'ils eussent rien de bien extraordinaire, mais parce que je leur trouvai cet air brave et joyeux qui est naturel à la jeunesse. Ils appartenaient aux écoles. J'en fus assuré moins peut-être aux livres qu'ils tenaient à la main qu'au caractère de leur physionomie. Car tous ceux qui s'occupent des choses de l'esprit se reconnaissent dès l'abord par un je ne sais quoi qui leur est commun. J'aime beaucoup les jeunes gens et ceux-ci me plurent, malgré certaines façons provocantes et farouches qui me rappelèrent à merveille le temps de mes études. Toutefois ils ne portaient point, comme nous, de longs cheveux sur des pourpoints de velours; ils ne se promenaient pas, comme nous, avec une tête de mort; ils ne s'écriaient pas, comme nous : « Enfer et malédiction! » Ils étaient correctement vêtus et ni leur costume ni leur langage n'empruntaient rien au moyen âge. Je dois ajouter qu'ils s'occupèrent des femmes qui passaient sur la terrasse et qu'ils en apprécierent quelques-unes en termes assez vifs. Mais leurs réflexions sur ce sujet n'allèrent point jusqu'à m'obliger à quitter la place. Au reste, quand la jeunesse est studieuse, je lui permets d'avoir ses gaietés.

Un d'eux ayant fait je ne sais quelle plaisanterie galante :

— Qu'est-ce à dire? s'écria, avec un léger accent gascon, le plus petit et le plus brun des trois. C'est à nous autres physiologistes à nous occuper de la matière vivante. Quant à vous, Gélis, qui, comme tous vos confrères les archivistes paléographes, n'existez que dans le passé, occupez-vous de ces femmes de pierre qui sont vos contemporaines.

Et il lui montrait du doigt les statues des dames de l'ancienne France qui s'élèvent toutes blanches, en demi-cercle sous les arbres de la terrasse. Cette plaisanterie, insignifiante en elle-même, m'apprit du moins que celui qu'on nommait Gélis était un élève de l'École des chartes. La suite de la conversation me fit savoir que son voisin, blond et blême jusqu'à l'effacement, silencieux et sarcastique, était Boulmier, son camarade d'école. Gélis et le futur docteur (je souhaite qu'il le devienne un jour) discouraient ensemble avec beaucoup de fantaisie et de verve. Après s'être élevés jusqu'aux plus hautes spéculations, ils jouaient sur les mots et disaient de ces bêtises particulières aux gens d'esprit; je veux dire des bêtises énormes. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ils ne consentaient à soutenir que les plus monstrueux paradoxes. A la bonne heure! Je n'aime pas les jeunes gens trop raisonnables.

L'étudiant en médecine, ayant regardé le titre du livre que Boulmier tenait à la main :

— Tiens! lui dit-il, tu lis du Michelet, toi!

— Oui, répondit gravement Boulmier, j'aime les romans.

Gélis, qui les dominait de sa belle taille élancée, de son geste impérieux et de sa parole prompte, prit le livre, le feuilleta et dit :

— C'est le Michelet de la dernière manière, le meilleur

Michelet. Plus de récit! Des colères, des pâmoisons, une crise d'épilepsie à propos de faits qu'il dédaigne d'exposer. Des cris de petit enfant, des envies de femme grosse! des soupirs et pas une phrase faite! C'est étonnant!

Et il rendit le livre à son camarade. Cette folie est amusante, me dis-je, et non pas si dénuée de sens qu'elle en a l'air. Car il y a bien un peu d'agitation et je dirais même de trépidation dans les derniers écrits de notre grand Michelet.

Mais l'étudiant provençal affirma que l'histoire était un exercice de rhétorique tout à fait méprisable. Selon lui, la seule et vraie histoire est l'histoire naturelle de l'homme. Michelet était dans la voie quand il rencontra la fistule de Louis XIV, mais il retomba tout aussitôt dans la vieille ornière.

Ayant exprimé cette judicieuse pensée, le jeune physiologiste alla rejoindre un groupe d'amis qui passait. Les deux archivistes, moins apparentés dans le jardin trop distant de la rue Paradis-au-Marais, restèrent en tête à tête et se mirent à causer de leurs études. Gélis, qui achevait sa troisième année d'école, préparait une thèse dont il exposa le sujet avec un enthousiasme juvénile. A la vérité, ce sujet me parut bon et d'autant meilleur que j'ai cru devoir moi-même en traiter récemment une notable partie. C'était le *Monasticon gallicanum*. Le jeune érudit (je lui donne ce nom comme un présage) voulait expliquer toutes les planches gravées vers 1690 pour l'ouvrage que Dom Germain eût fait imprimer sans l'irrémissible empêchement qu'on ne prévoit guère et qu'on n'évite jamais. Dom Germain laissa du moins en mourant son

manuscrit complet et bien en ordre. En ferai-je autant du mien? Mais ce n'est point la question. M. Gélis, autant que je pus le comprendre, se proposait de consacrer une notice archéologique à chacune des abbayes figurées par les humbles graveurs de Dom Germain.

Son ami lui demanda s'il connaissait tous les documents manuscrits et imprimés relatifs à son sujet. C'est alors que je dressai l'oreille. Ils parlèrent d'abord des sources originales, et je dois reconnaître qu'ils le firent avec une suffisante méthode, malgré d'innombrables et difformes calembours. Puis ils en vinrent aux travaux de la critique contemporaine.

— As-tu lu, dit Boulmier, la notice de Courajod?

« Bon! » me dis-je.

— Oui, répondit Gélis; c'est un travail consciencieux.

— As-tu lu, dit Boulmier, l'article de Tamisey de Larroque dans la *Revue des Questions historiques*?

« Bon! » me dis-je pour la seconde fois.

— Oui, répondit Gélis, et j'y ai trouvé des indications utiles.

— As-tu lu, dit Boulmier, le *Tableau des Abbayes bénédictines en 1600*, par Sylvestre Bonnard?

« Bon! » me dis-je pour la troisième fois.

— Mon Dieu! non, répondit Gélis. Et je ne sais si je le lirai. Sylvestre Bonnard est un imbécile.

En tournant la tête, je vis que l'ombre avait gagné la place où j'étais. Il faisait frais et je m'estimai fort sot de risquer un rhumatisme à écouter les impertinences de deux jeunes fats.

« Ah! ah! me dis-je en me levant. Que cet oisillon

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

jaseur fasse sa thèse et la soutienne. Il trouvera mon collègue Quicherat ou quelque autre professeur de l'école pour lui montrer son bâjaune. Je le nomme proprement un polisson, et vraiment, en y songeant comme j'y songe à cette heure, ce qu'il a dit de Michelet est intolérable et passe les bornes. Parler ainsi d'un vieux maître plein de génie! c'est abominable! »

17 avril.

— Thérèse, donnez-moi mon chapeau neuf, ma meilleure redingote et ma canne à pomme d'argent.

Mais Thérèse est sourde comme un sac de charbon et lente comme la justice. Les ans en sont la cause. Le pis est qu'elle croit avoir ouïe fine et bon pied : et, fière de ses soixante ans d'honnête domesticité, elle sert son vieux maître avec le plus vigilant despotisme.

Que vous disais-je?... La voici qui ne veut pas me donner ma canne à pomme d'argent, de peur que je ne la perde. Il est vrai que j'oublie assez souvent parapluies et béquilles dans les omnibus et chez les libraires. Mais j'ai une bonne raison pour prendre aujourd'hui mon vieux jonc dont la pomme d'argent ciselé représente Don Quichotte galopant, la lance en arrêt, contre des moulins à vent, tandis que Sancho Pança, les bras au ciel, le conjure en vain de s'arrêter. Cette canne est tout ce que j'ai recueilli de l'héritage de mon oncle, le capitaine Victor, qui fut de son vivant plus semblable à Don Quichotte qu'à

Sancho Pança et qui aimait les coups aussi naturellement qu'on les craint d'ordinaire.

Depuis trente ans, je la porte, cette canne, à chaque course mémorable ou solennelle que je fais, et les deux figurines du seigneur et de l'écuyer m'inspirent et me conseillent. Je crois les entendre. Don Quichotte me dit :

— « Pense fortement de grandes choses, et sache que la pensée est la seule réalité du monde. Hausse la nature à ta taille, et que l'univers entier ne soit pour toi que le reflet de ton âme héroïque. Combats pour l'honneur; cela seul est digne d'un homme, et s'il t'arrive de recevoir des blessures, répands ton sang comme une rosée bienfaisante, et souris. »

Et Sancho Pança me dit à son tour :

— « Reste ce que le ciel t'a fait, mon compère. Préfère la croûte de pain qui sèche dans ta besace aux ortolans qui rôtissent dans la cuisine du seigneur. Obéis à ton maître, sage ou fou, et ne t'embarrasse pas le cerveau de trop de choses inutiles. Crains les coups : c'est tenter Dieu que de chercher le péril. »

Mais si le chevalier incomparable et son non pareil écuyer sont en image au bout de ce bâton, ils sont en réalité dans mon for intérieur. Nous avons tous en nous un Don Quichotte et un Sancho que nous écoutons, et alors même que Sancho nous persuade, c'est Don Quichotte qu'il nous faut admirer... Mais trêve de radotage! et allons chez madame de Gabry pour une affaire qui passe le train ordinaire de la vie.

Même jour.

Je trouvai madame de Gabry vêtue de noir et mettant ses gants.

— Je suis prête, me dit-elle.

Prête, c'est ainsi que je l'ai trouvée en toute occasion de bien faire.

Nous descendîmes l'escalier et montâmes en voiture.

Je ne sais quelle secrète influence je craignais de dissiper en rompant le silence, mais nous suivîmes les larges boulevards déserts en regardant, sans rien dire, les croix, les cippes et les couronnes qui attendent chez le marchand leur funèbre clientèle.

Le fiacre s'arrêta aux derniers confins de la terre des vivants, devant la porte sur laquelle sont gravées des paroles d'espérance.

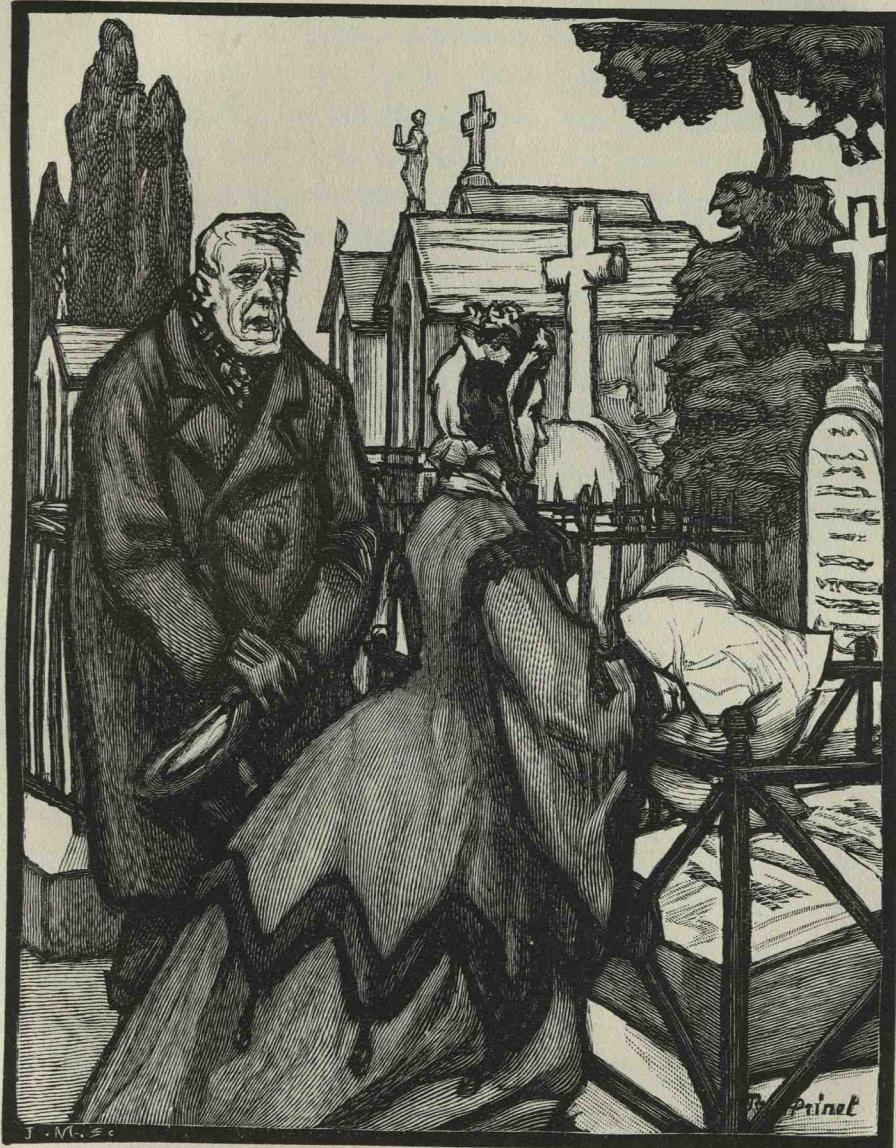
Nous allâmes le long d'une allée de cyprès, puis nous suivîmes un chemin étroit ménagé entre des tombes.

— C'est là, me dit-elle.

Sur la frise ornée de torches renversées, cette inscription était gravée :

FAMILLES ALLIER ET ALEXANDRE.

Une grille fermait l'entrée du monument. Au fond, surmontant un autel couvert de roses, une plaque de marbre portait des noms parmi lesquels je lus ceux de Clémentine et de sa fille.



Ce que je ressentis alors fut quelque chose de profond et de vague qui ne peut s'exprimer que par les sons d'une belle musique. J'entendis des instruments d'une douceur céleste chanter dans ma vieille âme. Aux graves harmonies d'un hymne funéraire se mêlaient les notes voilées d'un cantique d'amour, car mon âme confondait dans un même sentiment la morne gravité du présent et les grâces familières du passé.

En quittant cette tombe que madame de Gabry avait parfumée de roses, nous traversâmes le cimetière sans nous rien dire. Quand nous fûmes de nouveau au milieu des vivants, ma langue se délia.

— Tandis que je vous suivais dans ces allées muettes, dis-je à madame de Gabry, je songeais à ces anges des légendes qu'on rencontre aux confins mystérieux de la vie et de la mort. La tombe à laquelle vous m'avez conduit, et que j'ignorais comme presque tout ce qui touche celle qu'elle recouvre avec les siens, m'a rappelé des émotions uniques dans ma vie et qui sont dans cette vie si terne comme une lumière sur un chemin noir. La lumière s'éloigne à mesure que la route s'allonge; je suis presque au bas de la dernière côte, et pourtant, je vois la lueur aussi vive chaque fois que je me retourne. Les souvenirs se pressent dans mon âme. Je suis comme un vieux chêne noueux et moussu qui réveille des nichées d'oiseaux chanteurs en agitant ses branches. Par malheur la chanson de mes oiseaux est vieille comme le monde et ne peut amuser que moi.

— Cette chanson me charmera, me dit-elle. Contez-moi vos souvenirs, et parlez-moi comme à une vieille

femme. J'ai trouvé ce matin trois fils blancs dans mes cheveux.

— Voyez-les venir sans regret, madame, répondis-je : le temps n'est doux que pour ceux qui le prennent en douceur. Et quand, dans de longues années, une légère écume d'argent brodera vos bandeaux noirs, vous serez revêtue d'une beauté nouvelle, moins vive, mais plus touchante que la première, et vous verrez votre mari admirer vos cheveux blancs à l'égal de la boucle noire que vous lui donnâtes en vous mariant et qu'il porte dans un médaillon comme une chose sainte. Ces boulevards sont larges et peu fréquentés. Nous pourrons causer tout à l'aise en cheminant. Je vous dirai d'abord comment j'ai connu le père de Clémentine. Mais n'attendez rien d'extraordinaire, rien de remarquable, car vous seriez grandement déçue.

» Monsieur de Lessay habitait le second étage d'une vieille maison de l'avenue de l'Observatoire, dont la façade de plâtre ornée de bustes antiques, et le grand jardin sauvage furent les premières images qui s'imprimèrent dans mes yeux d'enfant; et sans doute, lorsque viendra le jour inévitable, elles se glisseront les dernières sous mes paupières appesanties. Car c'est dans cette maison que je suis né; c'est dans ce jardin que j'appris, en jouant, à sentir et à connaître quelques parcelles de ce vieil univers. Heures charmantes, heures sacrées! quand l'âme toute fraîche découvre le monde qui se revêt pour elle d'un éclat caressant et d'un charme mystérieux. C'est qu'en effet, madame, l'univers n'est que le reflet de notre âme.

» Ma mère était une créature bien heureusement douée.

Elle se levait avec le soleil comme les oiseaux, auxquels elle ressemblait par l'industrie domestique, par l'instinct maternel, par un perpétuel besoin de chanter et par une sorte de grâce brusque que je sentais fort bien, tout enfant que j'étais. Elle était l'âme de la maison, qu'elle remplissait de son activité ordonnée et joyeuse. Mon père était aussi lent qu'elle était vive. Je me rappelle son visage placide sur lequel passait par moment un sourire ironique. Il était fatigué, et il aimait sa fatigue. Assis près de la fenêtre, dans son grand fauteuil, il lisait du matin au soir et c'est de lui que je tiens l'amour des livres. J'ai dans ma bibliothèque un Mably et un Raynal qu'il a annotés de sa main d'un bout à l'autre. Il ne fallait point espérer qu'il se mêlât de rien au monde. Quand ma mère essayait par des ruses gracieuses de le tirer de son repos, il hochait la tête avec cette douceur inexorable qui fait la force des caractères faibles. Il désespérait la pauvre femme qui n'entrait pas du tout dans cette sagesse contemplative et ne comprenait de la vie que les soins quotidiens et le gai travail de chaque heure. Elle le croyait malade et craignait qu'il le devînt davantage. Mais son apathie avait une autre cause.

» Mon père, entré dans les bureaux de la marine, sous monsieur Decrès, en 1801, fit preuve d'un véritable talent d'administrateur. L'activité était grande alors dans le département de la marine, et mon père devint, en 1805, chef de la deuxième division administrative. Cette année-là, l'empereur, auquel il avait été signalé par le ministre, lui demanda un rapport sur l'organisation de la marine anglaise. Ce travail, empreint, à l'insu du rédacteur, d'un esprit profondément libéral et philosophique, ne fut

terminé qu'en 1807, dix-huit mois environ après la défaite de l'amiral Villeneuve à Trafalgar. Napoléon, qui, depuis cette sinistre journée, ne voulait plus entendre parler d'un vaisseau, feuilleta le mémoire avec colère, et le jeta au feu en s'écriant: « Des phrases! des phrases! des phrases! » On rapporta à mon père que la colère de l'empereur était telle en ce moment qu'il foulait le manuscrit sous sa botte, dans le feu de la cheminée. C'était d'ailleurs son habitude, quand il était irrité, de tisonner avec ses pieds, jusqu'à ce qu'il eût roussi ses semelles.

» Mon père ne se releva jamais de cette disgrâce, et l'inutilité de tous ses efforts pour bien faire fut certainement la cause de l'apathie dans laquelle il tomba plus tard. Pourtant Napoléon, de retour de l'île d'Elbe, le fit appeler et le chargea de rédiger, dans un esprit patriotique et libéral, des proclamations et des bulletins à la flotte. Après Waterloo, mon père, plus attristé que surpris, resta à l'écart et ne fut point inquiété. Seulement on s'accorda à dire que c'était un jacobin, un buveur de sang, un de ces hommes qu'on ne peut pas voir. Le frère aîné de ma mère, Victor Maldent, capitaine d'infanterie, mis à la demi-solde en 1814 et licencié en 1815, aggravait par sa mauvaise attitude les difficultés que la chute de l'empire avait causées à mon père. Le capitaine Victor criait dans les cafés et dans les bals publics que les Bourbons avaient vendu la France aux Cosaques. Il découvrait à tout venant une cocarde tricolore cachée dans la coiffe de son chapeau; il portait avec ostentation une canne dont le pommeau, travaillé au tour, avait pour ombre la silhouette de l'empereur.

» Si vous n'avez pas vu, madame, certaines lithographies

de Charlet, vous ne pouvez vous faire aucune idée de la physionomie de l'oncle Victor quand, serré à la taille dans sa redingote à brandebourgs, portant sur la poitrine sa croix d'honneur et des violettes, il se promenait dans le jardin des Tuilleries avec une farouche élégance.

» L'oisiveté et l'intempérance donnèrent le plus mauvais goût à ses passions politiques. Il insultait les gens qu'il voyait lire la *Quotidienne* ou le *Drapeau blanc*, et les forçait à se battre avec lui. Il eut ainsi la douleur et la honte de blesser en duel un enfant de seize ans. Enfin, mon oncle Victor était tout le contraire d'un homme sage; et, comme il venait déjeuner et dîner chez nous tous les jours que Dieu faisait, son mauvais renom s'attachait à notre foyer. Mon pauvre père souffrait cruellement des incartades de son hôte, mais, comme il était bon, il laissait sans rien dire sa porte ouverte au capitaine qui l'en méprisait cordialement.

» Ce que je vous raconte là, madame, me fut expliqué depuis. Mais mon oncle le capitaine m'inspirait alors le plus pur enthousiasme ~~et~~ je me promettais bien de lui ressembler un jour autant qu'il me serait possible. Un beau matin, pour commencer la ressemblance, je me campai le poing sur la hanche et jurai comme un mécréant. Mon excellente mère m'appliqua sur la joue un soufflet si leste, que je restai quelque temps stupéfait avant de fondre en larmes. Je vois encore le vieux fauteuil de velours d'Utrecht jaune derrière lequel je répandis ce jour-là d'innombrables pleurs.

» J'étais alors un bien petit homme. Un matin mon père, m'ayant pris dans ses bras, selon son habitude,

me sourit avec cette nuance de raillerie qui donnait quelque chose de piquant à son éternelle douceur. Pendant qu'assis sur ses genoux je jouais avec ses longs cheveux gris, il me disait des choses que je ne comprenais pas très bien, mais qui m'intéressaient beaucoup par cela même qu'elles étaient mystérieuses. Je crois, sans en être bien sûr, qu'il me contait, ce matin-là, l'histoire du petit roi d'Yvetot, d'après la chanson. Tout à coup nous entendîmes un grand bruit et les vitres résonnèrent. Mon père m'avait laissé glisser à ses pieds; ses bras étendus battaient l'air en tremblant; sa face était inerte et toute blanche, avec des yeux énormes. Il essaya de parler, mais ses dents claquaien. Enfin, il murmura : « Ils l'ont fusillé! » Je ne savais ce qu'il voulait dire et j'éprouvais une terreur obscure. J'ai su depuis qu'il parlait du maréchal Ney, tombé, le 7 décembre 1815, sous le mur qui fermait un terrain vague attenant à notre maison.

» Vers ce temps, je rencontrais souvent dans l'escalier un vieillard (ce n'était peut-être pas tout à fait un vieillard), dont les petits yeux noirs brillaient avec une extraordinaire vivacité sur un visage basané et immobile. Il ne me semblait pas vivant, ou du moins, il ne me semblait pas vivre de la même façon que les autres hommes. J'avais vu, chez monsieur Denon, où mon père m'avait mené, une momie rapportée d'Égypte; et je me figurais de bonne foi que la momie de monsieur Denon se réveillait quand elle était seule, sortait de son coffre doré, mettait un habit noisette et une perruque poudrée, et que c'était alors monsieur de Lessay. Et aujourd'hui même, chère madame, tout en repoussant cette opinion,

comme dénuée de fondement, je dois confesser que monsieur de Lessay ressemblait beaucoup à la momie de monsieur Denon. C'est assez pour expliquer que ce personnage m'inspirait une terreur fantastique.

» En réalité, monsieur de Lessay était un petit gentilhomme et un grand philosophe. Disciple de Mably et de Rousseau, il se flattait d'être sans préjugés, et cette prétention était à elle seule un gros préjugé. Je vous parle, madame, d'un contemporain d'un âge disparu. Je crains de ne pas me faire comprendre et je suis certain de ne pas vous intéresser. Cela est si loin de nous! Mais j'abrége autant qu'il est possible; d'ailleurs, je ne vous ai rien promis d'intéressant, et vous ne pouviez pas vous attendre à ce qu'il y eût de grandes aventures dans la vie de Sylvestre Bonnard.

Madame de Gabry m'encouragea à poursuivre et je le fis en ces termes :

— Monsieur de Lessay était brusque avec les hommes et courtois envers les dames. Il baisait la main de ma mère, que les moeurs de la république et de l'empire n'avaient point habituée à cette galanterie. Par lui, je touchai à l'époque de Louis XVI. Monsieur de Lessay était géographe, et personne, à ce que je crois, ne s'est montré aussi fier que lui de s'occuper de la figure de cette terre. Il avait fait dans l'ancien régime de l'agriculture en philosophe et consumé ainsi ses champs jusqu'au dernier arpent. N'ayant plus une motte de terre à lui, il s'empara du globe entier et dressa une quantité extraordinaire de cartes, d'après les relations de voyageurs. Nourri comme il l'était de la plus pure moelle de l'Encyclopédie, il ne se bornait pas à parquer

les humains à tel degré, tant de minutes et tant de secondes de latitude et de longitude. Il s'occupait de leur bonheur, hélas ! Il est à remarquer, madame, que les hommes qui se sont occupés du bonheur des peuples ont rendu leurs proches bien malheureux. Monsieur de Lessay était royaliste voltairien, espèce assez commune alors parmi les ci-devant. Il était plus géomètre que d'Alembert, plus philosophe que Jean-Jacques et plus royaliste que Louis XVIII. Mais son amour pour le roi n'était rien en comparaison de sa haine pour l'empereur. Il était entré dans la conspiration de Georges contre le premier consul; l'instruction l'ayant ignoré ou méprisé, il ne figura pas parmi les accusés; il ne pardonna jamais cette injure à Bonaparte, qu'il nommait l'ogre de Corse et à qui il n'aurait jamais confié, disait-il, un régiment, tant il le trouvait un pitoyable militaire.

» En 1813, monsieur de Lessay, veuf depuis de longues années, épousa, à l'âge de cinquante-cinq ans environ, une très jeune femme qu'il employa à dessiner des cartes géographiques, et qui lui donna une fille et mourut en couches. Ma mère l'avait soignée dans sa courte maladie; elle veilla à ce que l'enfant ne manquât de rien. Cette enfant se nommait Clémentine.

» De cette mort et de cette naissance datent les relations de ma famille avec monsieur de Lessay. Comme je sortais alors de la première enfance, je m'obscurcis et m'épaissis; je perdis le don charmant de voir et de sentir, et les choses ne me causèrent plus ces surprises délicieuses qui font l'enchantede l'âge le plus tendre. Aussi ne me reste-t-il plus aucun souvenir des temps qui suivirent la naissance de Clémentine; je sais seulement qu'à peu de mois d'inter-

valle j'éprouvai un malheur dont la pensée me serre encore le cœur. Je perdis ma mère. Un grand silence, un grand froid et une grande ombre enveloppèrent subitement la maison.

» Je tombai dans une sorte d'engourdissement. Mon père m'envoya au lycée, et j'eus bien de la peine à sortir de ma torpeur.

» Je n'étais pourtant pas tout à fait un imbécile et mes professeurs m'apprirent à peu près tout ce qu'ils voulaient, c'est-à-dire un peu de grec et de latin. Je n'eus commerce qu'avec les anciens. J'appris à estimer Miltiade et à admirer Thémistocle. Quintus Fabius me devint familier, autant du moins que la familiarité m'était possible avec un si grand consul. Fier de ces hautes relations, je n'abaissai plus les yeux sur la petite Clémentine et sur son vieux père, qui d'ailleurs partirent un jour pour la Normandie sans que je daignasse m'inquiéter de leur retour.

» Ils revinrent pourtant, madame, ils revinrent ! Influences du ciel, énergies de la nature, puissances mystérieuses qui répandez sur les hommes le don d'aimer, vous savez si j'ai revu Clémentine ! Ils entrèrent dans notre triste demeure. Monsieur de Lessay ne portait plus perruque. Chauve, avec des mèches grises sur ses tempes rouges, il annonçait une robuste vieillesse. Mais cette divine créature que je voyais resplendir à son bras et dont la présence illuminait le vieux salon fané, ce n'était donc pas une apparition, c'était donc Clémentine ! Je le dis en vérité : ses yeux bleus, ses yeux de pervenche me parurent une chose surnaturelle, et encore aujourd'hui je ne puis m'imaginer que ces deux joyaux animés aient subi les fatigues de la vie et la corruption de la mort.

» Elle se troubla un peu en saluant mon père qu'elle ne connaissait pas. Son teint était légèrement rosé et sa bouche entr'ouverte souriait de ce sourire qui fait songer à l'infini, sans doute parce qu'il ne trahit aucune pensée précise et qu'il n'exprime que la joie de vivre et le bonheur d'être belle. Son visage brillait sous une capote rose comme un bijou dans un écrin ouvert; elle portait une écharpe de cachemire sur une robe de mousseline blanche froncée à la taille et qui laissait passer le bout d'une bottine mordorée... Ne vous moquez point, chère madame; c'était la mode alors, et je ne sais si les nouvelles ont autant de simplicité, de fraîcheur et de grâce décente.

» Monsieur de Lessay nous dit qu'ayant entrepris la publication d'un atlas historique, il revenait habiter Paris et s'arrangerait avec plaisir de son ancien appartement, s'il était vacant. Mon père demanda à mademoiselle de Lessay si elle était heureuse de venir dans la capitale. Elle l'était, car son sourire s'épanouit. Elle souriait aux fenêtres ouvertes sur le jardin vert et lumineux; elle souriait au Marius de bronze assis dans les ruines de Carthage sur le cadran de la pendule; elle souriait aux vieux fauteuils de velours jaune et au pauvre étudiant qui n'osait lever les yeux sur elle. A compter de ce jour, comme je l'aimai!

» Mais nous voici arrivés rue de Sèvres et bientôt nous verrons vos fenêtres. Je suis un bien mauvais conteur et, si je m'avais par impossible de composer un roman, je n'y réussirais guère. J'ai préparé longuement un récit que je vais vous faire en quelques mots; car il y a une certaine délicatesse, une certaine grâce de l'âme qu'un vieillard blesserait en s'étendant avec complaisance sur les senti-

ments de l'amour même le plus pur. Faisons quelques pas sur ce boulevard bordé de couvents et mon récit tiendra aisément dans l'espace qui nous sépare du petit clocher que vous voyez là-bas.

» Monsieur de Lessay, apprenant que je sortais de l'École des chartes, me jugea digne de collaborer à son atlas historique. Il s'agissait de déterminer sur une suite de cartes ce que le vieillard philosophe nommait les vicissitudes des empires depuis Noé jusqu'à Charlemagne. Monsieur de Lessay avait emmagasiné dans sa tête toutes les erreurs du XVIII^e siècle en matière d'antiquités. J'étais, en histoire, de l'école des novateurs et dans un âge où l'on ne sait guère feindre. La façon dont le vieillard comprenait ou plutôt ne comprenait pas les temps barbares, son obstination à voir dans la haute antiquité des princes ambitieux, des prélats hypocrites et cupides, des citoyens vertueux, des poètes philosophes et autres personnages, qui n'ont jamais existé que dans les romans de Marmontel, me rendait horriblement malheureux et m'inspira d'abord toutes sortes d'objections fort rationnelles sans doute, mais parfaitement inutiles et quelquefois dangereuses. Monsieur de Lessay était bien irascible et Clémentine était bien belle. Entre elle et lui, je passais des heures de tortures et de délices. J'aimais; je fus lâche, et lui accordai bientôt tout ce qu'il exigea sur la figure historique et politique que cette terre, qui plus tard devait porter Clémentine, affectait aux époques d'Abraham, de Ménès et de Deucalion.

» A mesure que nous dressions nos cartes, mademoiselle de Lessay les lavait à l'aquarelle. Penchée sur

la table, elle tenait le pinceau à deux doigts; une ombre lui descendait des paupières sur les joues et baignait ses yeux mi-clos d'une ombre charmante. Parfois elle levait la tête et je voyais sa bouche entr'ouverte. Il y avait tant d'expression dans sa beauté qu'elle ne pouvait respirer sans avoir l'air de soupirer et ses attitudes les plus ordinaires me plongeaient dans une rêverie profonde. En la contemplant, je convenais avec monsieur de Lessay que Jupiter avait régné despotiquement sur les régions montueuses de la Thessalie et qu'Orphée fut imprudent en confiant au clergé l'enseignement de la philosophie. Je ne sais pas encore aujourd'hui si j'étais un lâche ou un héros quand j'accordais cela à l'entêté vieillard.

» Mademoiselle de Lessay, je dois le dire, ne me prêtait pas grande attention. Cette indifférence me semblait si juste et si naturelle que je ne songeais pas à m'en plaindre; j'en souffrais, mais c'était sans le savoir. J'espérais : nous n'en étions encore qu'au premier empire d'Assyrie.

» Monsieur de Lessay venait chaque soir prendre le café avec mon père. Je ne sais comment ils s'étaient liés, car il est rare de rencontrer deux natures aussi complètement différentes. Mon père admirait peu et pardonnait beaucoup. Avec l'âge il avait pris en haine toutes les exagérations. Il revêtait ses idées de mille nuances fines et n'épousait jamais une opinion qu'avec toutes sortes de réserves. Ces habitudes d'un esprit délicat faisaient bondir le vieux gentilhomme sec et cassant que la modération d'un adversaire ne désarmait jamais, bien au contraire! Je flairais un danger. Ce danger était Bonaparte. Mon père n'avait gardé aucune tendresse pour lui, mais ayant travaillé

sous ses ordres, il n'aimait pas à l'entendre injurier, surtout au profit des Bourbons contre lesquels il avait des griefs sanglants. Monsieur de Lessay, plus voltairien et plus légitimiste que jamais, faisait remonter à Bonaparte l'origine de tout mal politique, social et religieux. En cet état de choses, le capitaine Victor m'inquiétait par-dessus tout. Cet oncle terrible était devenu parfaitement intolérable depuis que sa sœur n'était plus là pour le calmer. La harpe de David était brisée et Saül se livrait à ses fureurs. La chute de Charles X augmenta l'audace du vieux napoléonien qui fit toutes les bravades imaginables. Il ne fréquentait plus avec assiduité notre maison trop silencieuse pour lui. Mais parfois, à l'heure du dîner, nous le voyions apparaître couvert de fleurs, comme un mausolée. Communément, il se mettait à table en jurant du fond de sa gorge, vantait, entre les bouchées, ses bonnes fortunes de vieux brave. Puis, le dîner fini, il pliait sa serviette en bonnet d'évêque, avalait un demi-carafon d'eau-de-vie et s'en allait avec la hâte d'un homme épouvanté à l'idée de passer sans boire un temps quelconque en tête à tête avec un vieux philosophe et un jeune savant. Je sentais bien que, s'il rencontrait un jour monsieur de Lessay, tout serait perdu. Ce jour arriva, madame !

» Le capitaine disparaissait cette fois sous les fleurs et ressemblait si bien à un monument commémoratif des gloires de l'empire qu'on avait envie de lui passer une couronne d'immortelles à chaque bras. Il était extraordinairement satisfait et la première personne qui bénéficia de cette heureuse disposition fut la cuisinière qu'il prit par la taille au moment où elle posait le rôti sur la table.

» Après le dîner, il repoussa le carafon qu'on lui présenta en disant qu'il ferait flamber tout à l'heure l'eau-de-vie dans son café. Je lui demandai en tremblant s'il n'aimerait pas mieux qu'on lui servît son café tout de suite. Il était fort défiant et point sot, mon oncle Victor. Ma précipitation lui parut de mauvais aloi, car il me regarda d'un certain air et me dit :

» — Patience! mon neveu. Ce n'est pas à l'enfant de troupe à sonner la retraite, que diable! Vous êtes donc bien pressé, monsieur le magister, de voir si j'ai des éperons à mes bottes.

» Il était clair que le capitaine avait deviné que je souhaitais son prompt départ. Le connaissant, j'eus la certitude qu'il resterait. Il resta. Les moindres circonstances de cette soirée demeurent empreintes dans ma mémoire. Mon oncle était tout à fait jovial. La seule pensée d'être importun le gardait en belle humeur. Il nous conta dans un excellent style de caserne, ma foi, certaine histoire d'une religieuse, d'un trompette et de cinq bouteilles de chambertin qui doit être fort goûtée dans les garnisons et que je n'essayerais pas de vous conter, madame, même si je me la rappelais. Quand nous passâmes dans le salon, il nous signala le mauvais état de nos chenets et nous enseigna doctement l'emploi du tripoli pour le polissage des cuivres. De politique, pas un mot. Il se ménageait. Huit coups sonnèrent dans les ruines de Carthage. C'était l'heure de monsieur de Lessay. Quelques minutes après il entra dans le salon avec sa fille. Le train ordinaire des soirées commença. Clémentine se mit à broder près de la lampe dont l'abat-jour laissait sa jolie

tête dans une ombre légère et ramenait sur ses doigts une clarté qui les rendait presque lumineux. Monsieur de Lessay parla d'une comète annoncée par les astronomes et développa à cette occasion des théories qui, si hasardeuses qu'elles fussent, témoignaient de quelque culture intellectuelle. Mon père, qui avait des connaissances en astronomie, exprima de saines idées, qu'il termina par son éternel : « Que sais-je, enfin ? » Je produisis à mon tour l'opinion de notre voisin de l'Observatoire, le grand Arago. L'oncle Victor affirma que les comètes ont une influence sur la qualité des vins et cita à l'appui une joyeuse histoire de cabaret. J'étais si content de cette conversation que je m'efforçai de la maintenir, à l'aide de mes plus fraîches lectures, par un long exposé de la constitution chimique de ces astres légers qui, répandus dans les espaces célestes sur des milliards de lieues, tiendraient dans une bouteille. Mon père, un peu surpris de mon éloquence, me regardait avec sa placide ironie. Mais on ne peut rester toujours dans les cieux. Je parlai, en regardant Clémentine, d'une comète de diamants que j'avais admirée la veille à la montre d'un joaillier. Je fus bien mal inspiré.

» — Mon neveu, s'écria le capitaine Victor, ta comète ne valait pas celle qui brillait dans les cheveux de l'impératrice Joséphine quand elle vint à Strasbourg distribuer des croix à l'armée.

» — Cette petite Joséphine aimait grandement la parure, reprit monsieur de Lessay, entre deux gorgées de café. Je ne l'en blâme pas ; elle avait du bon, quoiqu'un peu légère. C'était une Tascher et elle fit grand honneur à Buonaparte

en l'épousant. Une Tascher ce n'est pas beaucoup dire, mais un Buonaparte ce n'est rien dire du tout.

» — Qu'entendez-vous par là, monsieur le marquis? demanda le capitaine Victor.

» — Je ne suis pas marquis, répondit sèchement monsieur de Lessay, et j'entends que Buonaparte eût été fort bien apparié en épousant une de ces femmes cannibales que le capitaine Cook décrit dans ses voyages, nues, tatouées, un anneau dans les narines et dévorant avec délices des membres humains putréfiés.

» Je l'avais prévu, pensai-je, et dans mon angoisse (ô pauvre cœur humain!) ma première idée fut de remarquer la justesse de mes prévisions. Je dois dire que la réponse du capitaine fut du genre sublime. Il se campa le poing sur la hanche, toisa dédaigneusement monsieur de Lessay et dit :

» — Napoléon, monsieur le vidame, eut une autre femme que Joséphine et que Marie-Louise. Cette compagne, vous ne la connaissez pas et moi je l'ai vue de près; elle porte un manteau d'azur constellé d'étoiles, elle est couronnée de lauriers; la croix d'honneur brille sur sa poitrine; elle se nomme la Gloire.

» Monsieur de Lessay posa sa tasse sur la cheminée et dit tranquillement :

» — Votre Buonaparte était un polisson.

» Mon père se leva avec nonchalance, étendit lentement le bras et dit d'une voix très douce à monsieur de Lessay :

» — Quel qu'ait été l'homme qui est mort à Sainte-Hélène, j'ai travaillé dix ans dans son gouvernement et mon beau-

frère fut blessé trois fois sous ses aigles. Je vous supplie, monsieur et ami, de ne plus l'oublier à l'avenir.

» Ce que n'avaient pas fait les insolences sublimes et burlesques du capitaine, la remontrance courtoise de mon père jeta monsieur de Lessay dans une colère furieuse.

» — Je l'oubliais, s'écria-t-il, blême, les dents serrées, l'écume à la bouche; j'avais tort. La caque sent toujours le hareng et quand on a servi des coquins...

» A ce mot, le capitaine lui sauta à la gorge. Il l'aurait, je crois, étranglé sans sa fille et sans moi.

» Mon père, les bras croisés, un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, regardait ce spectacle avec une indicible expression de pitié. Ce qui suivit fut plus lamentable encore, mais à quoi bon insister sur la folie de deux vieillards? Enfin, je parvins à les séparer. Monsieur de Lessay fit un signe à sa fille et sortit. Comme elle le suivait, je courus après elle dans l'escalier.

» — Mademoiselle, lui dis-je, éperdu, en lui pressant la main, je vous aime! je vous aime!

» Elle garda une seconde ma main dans la sienne; sa bouche s'entr'ouvrit. Qu'allait-elle dire? Mais tout à coup, levant les yeux vers son père qui montait l'étage, elle retira sa main et me fit un geste d'adieu.

» Je ne l'ai pas revue depuis. Son père alla se loger du côté du Panthéon dans un appartement qu'il avait loué pour la vente de son atlas historique. Il y mourut, peu de mois après, d'une attaque d'apoplexie. Sa fille se retira à Nevers dans sa famille maternelle. C'est à Nevers qu'elle épousa le fils d'un riche paysan, Achille Allier.

» Quant à moi, madame, je vécus seul en paix avec moi-

même : mon existence, exempte de grands maux et de grandes joies, fut assez heureuse. Mais je n'ai pu de longtemps voir dans les soirées d'hiver un fauteuil vide auprès du mien, sans que mon cœur ne se serrât douloureusement. Clémentine est morte depuis longtemps. Sa fille l'a suivie dans l'éternel repos. J'ai vu chez vous sa petite-fille. Je ne dirai pas encore comme le vieillard de l'Écriture : « Et maintenant, rappelez à vous votre serviteur, Seigneur. » Si un bonhomme comme moi peut être utile à quelqu'un, c'est à cette orpheline que je veux, avec votre aide, consacrer mes dernières forces.

J'avais prononcé ces derniers mots dans le vestibule de l'appartement de madame de Gabry, et j'allais me séparer de cet aimable guide, quand elle me dit :

— Cher monsieur, je ne puis vous aider en cela autant que je voudrais. Jeanne est orpheline et mineure. Vous ne pouvez rien faire pour elle sans l'autorisation de son tuteur.

— Ah! m'écriai-je, je n'avais pas songé le moins du monde que Jeanne eût un tuteur.

Madame de Gabry me regarda avec quelque surprise. Elle n'attendait pas d'un vieillard tant de simplicité.

Elle reprit :

— Le tuteur de Jeanne Alexandre est maître Mouche, notaire à Levallois-Perret. Je crains que vous ne vous entendiez pas bien avec lui, car c'est un homme sérieux.

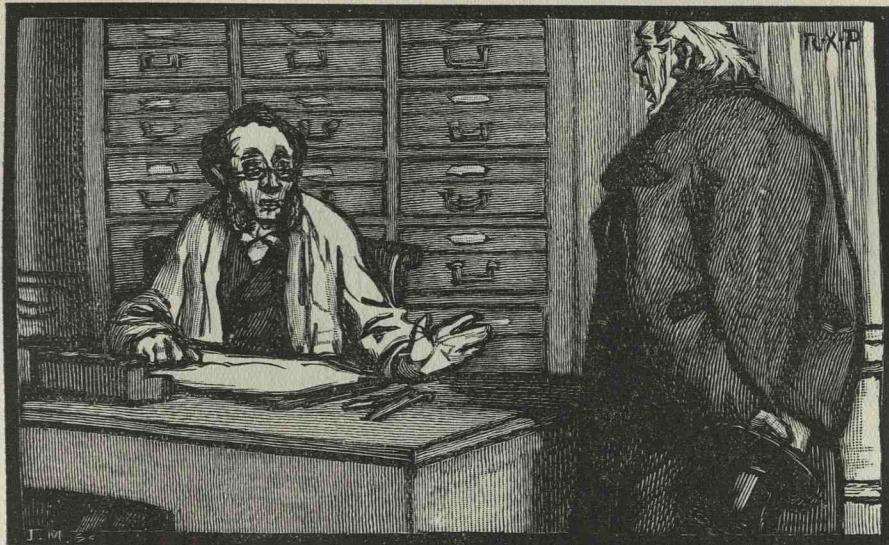
— Eh! bon Dieu! m'écriai-je, avec qui donc voulez-vous que je m'entende à mon âge, si ce n'est avec les personnes sérieuses?

Elle sourit avec une douce malice, comme souriait mon père, et dit :

JEANNE ALEXANDRE

— Avec ceux qui vous ressemblent. M. Mouche n'est pas précisément de ceux-là : il ne m'inspire aucune confiance. Il faudra que vous lui demandiez l'autorisation d'aller voir Jeanne, qu'il a mise dans un pensionnat des Ternes où elle n'est pas heureuse.

Je baisai les mains de madame de Gabry et nous nous séparâmes.



Du 2 au 5 mai.

JE l'ai vu dans son étude, maître Mouche le tuteur de Jeanne. Petit, maigre et sec, son teint semble fait de la poussière de ses paperasses. C'est un animal lunetté, car on ne peut l'imaginer sans ses lunettes. Je l'ai entendu, maître Mouche; il a une voix de crécelle et il parle en termes choisis, mais j'eusse préféré qu'il ne choisît pas du tout ses termes. Je l'ai observé, maître Mouche; il est cérémonieux et guette son monde du coin de l'œil, sous ses lunettes.

Maître Mouche est heureux, m'a-t-il dit; il est ravi de

l'intérêt que je porte à sa pupille. Mais il ne croit pas qu'on soit sur la terre pour s'amuser. Non, il ne le croit pas; et je dirai, pour être juste, qu'on est de son avis quand on est près de lui, tant il est peu récréatif. Il craindrait qu'on donnât une idée fausse et pernicieuse de la vie à sa chère pupille en lui procurant trop de plaisirs. C'est pourquoi, me dit-il, il a supplié madame de Gabry de ne prendre que très rarement cette jeune fille chez elle.

Je quittai le poudreux tabellion et sa poudreuse étude, avec une autorisation en règle (tout ce qui vient de maître Mouche est en règle) de voir le premier jeudi de chaque mois mademoiselle Jeanne Alexandre chez mademoiselle Préfère, institutrice, rue Demours, aux Ternes.

Le premier jeudi de mai, je me rendis chez mademoiselle Préfère dont l'établissement me fut signalé d'assez loin par une enseigne en lettres bleues. Ce bleu me fut un premier indice du caractère de mademoiselle Virginie Préfère, lequel j'eus depuis l'occasion d'étudier amplement. Une servante effarée prit ma carte et m'abandonna sans un mot d'espoir dans un froid parloir où je respirai cette odeur fade particulière aux réfectoires des maisons d'éducation. Le plancher de ce parloir avait été ciré avec une si impitoyable énergie que je pensai rester en détresse sur le seuil. Mais, ayant heureusement remarqué des petits carrés de laine semés sur le parquet devant les chaises de crin, je parvins, en mettant successivement le pied sur chacun de ces îlots de tapisserie, à m'avancer jusqu'à l'angle de la cheminée où je m'assis essoufflé.

Il y avait sur cette cheminée, dans un grand cadre doré,

un écritœu qui s'intitulait, en gothique flamboyant: Tableau d'honneur, et qui contenait un très grand nombre de noms, parmi lesquels je n'eus pas le plaisir de trouver celui de Jeanne Alexandre. Après avoir lu plusieurs fois ceux des élèves qui s'étaient honorées aux yeux de mademoiselle Préfère, je m'inquiétais de ne rien entendre venir. Mademoiselle Préfère aurait certainement réussi à établir sur ses domaines pédagogiques le silence absolu des espaces célestes, si les moineaux n'avaient choisi sa cour pour y venir en essaims innombrables piailler à-bec-que-veux-tu. C'était plaisir de les entendre. Mais de les voir, le moyen, je vous prie, à travers les vitres dépolies? Il fallut me contenter du spectacle qu'offrait le parloir décoré du haut en bas, sur les quatre murs, des dessins exécutés par les pensionnaires de l'établissement. Il y avait là des vestales, des fleurs, des chaumières, des chapiteaux, des volutes et une énorme tête de Tatius, roi des Sabins, signée Estelle Mouton.

J'admirais depuis assez longtemps l'énergie avec laquelle mademoiselle Mouton avait accusé les sourcils en broussailles et les yeux irrités du guerrier antique, quand un bruit plus léger que celui d'une feuille morte qui glisse au vent me fit tourner la tête. En effet, ce n'était pas une feuille morte : c'était mademoiselle Préfère. Les mains jointes, elle avançait sur le miroir du parquet comme les saintes de la *Légende dorée* sur le cristal des eaux. Mais en toute autre occasion mademoiselle Préfère ne m'aurait pas fait songer, je crois, aux vierges chères à la pensée mystique. A ne considérer que son visage, elle m'aurait plutôt rappelé une pomme de rainette conservée pendant

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

l'hiver dans le grenier d'une sage ménagère. Elle avait sur les épaules une pèlerine à franges qui n'offrait par elle-même rien de considérable, mais qu'elle portait comme si c'eût été un vêtement sacerdotal ou l'insigne d'une haute magistrature.

Je lui expliquai le but de ma visite et lui remis ma lettre d'introduction.

— Vous avez vu M. Mouche, me dit-elle. Sa santé est-elle aussi bonne que possible? C'est un homme si honnête, si...

Elle n'acheva pas et ses regards s'élevèrent au plafond. Les miens les y suivirent et rencontrèrent une petite spirale en dentelle de papier, qui, suspendue à la place d'un lustre, était destinée, selon mes conjectures, à attirer les mouches et à les détourner, par conséquent, des cadres dorés des glaces et du tableau d'honneur.

— J'ai rencontré, dis-je, mademoiselle Alexandre chez madame de Gabry et j'ai pu apprécier l'excellent caractère et la vive intelligence de cette jeune fille. Ayant autrefois connu ses grands-parents, je me sens enclin à reporter sur elle l'intérêt qu'ils m'inspiraient.

Pour toute réponse, mademoiselle Préfère soupira profondément, pressa sur son cœur sa mystérieuse pèlerine et contempla de nouveau la petite spirale de papier.

Enfin elle me dit :

— Monsieur, puisque vous avez connu monsieur et madame Noël Alexandre, j'aime à croire que vous avez déploré, comme M. Mouche et comme moi, les folles spéculations qui les ont conduits à la ruine et ont réduit leur fille à la misère.

Je songeai, en entendant ces paroles, que c'est un grand

tort que d'être malheureux et que ce tort est impardonnable à ceux qui furent longtemps dignes d'envie. Leur chute nous venge et nous flatte, et nous sommes impitoyables.

Après avoir déclaré en toute franchise que j'étais tout à fait étranger aux affaires de finance, je demandai à la maîtresse de pension si elle était contente de mademoiselle Alexandre.

— Cette enfant est indomptable, s'écria mademoiselle Préfère.

Et elle prit une attitude de haute école pour exprimer symboliquement la situation que lui créait une élève si difficile à dresser. Puis, revenue à des sentiments plus calmes :

— Cette jeune personne, dit-elle, n'est pas sans intelligence. Mais elle ne peut se résoudre à apprendre les choses par principes.

Quelle étrange demoiselle que la demoiselle Préfère! Elle marchait sans lever les jambes et parlait sans remuer les lèvres. Sans m'arrêter plus que de raison à ces particularités, je lui répondis que les principes étaient sans doute quelque chose d'excellent et que je m'en rapportais sur ce point à ses lumières, mais qu'enfin, quand on savait une chose, il était indifférent qu'on l'eût apprise d'une façon ou d'une autre.

Mademoiselle Préfère fit lentement un signe de dénégation. Puis en soupirant :

— Ah! monsieur, dit-elle; les personnes étrangères à l'éducation s'en font des idées bien fausses. Je suis certaine qu'elles parlent dans les meilleures intentions du monde, mais elles feraient mieux, beaucoup mieux de s'en rapporter aux personnes compétentes.

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

Je n'insistai pas et lui demandai si je pourrais voir sans tarder mademoiselle Alexandre.

Elle contempla sa pèlerine, comme pour lire dans l'emmêlement des franges, ainsi qu'en un grimoire, la réponse qu'elle devait rendre, et dit enfin :

— Mademoiselle Alexandre a une répétition à donner. Ici les grandes enseignent les petites. C'est ce qu'on appelle l'enseignement mutuel... Mais je serais désolée que vous vous fussiez dérangé inutilement. Je vais la faire appeler. Permettez-moi seulement, monsieur, pour plus de régularité, d'inscrire votre nom sur le registre des visiteurs.

Elle s'assit devant la table, ouvrit un gros cahier et, tirant de dessous sa pèlerine la lettre de maître Mouche qu'elle y avait glissée :

— Bonnard par un *d*, n'est-ce pas? me dit-elle en écrivant; excusez-moi d'insister sur ce détail. Mais mon opinion est que les noms propres ont une orthographe. Ici, monsieur, on fait des dictées de noms propres... de noms historiques, bien entendu!

Ayant inscrit mon nom d'une main déliée, elle me demanda si elle ne pourrait pas le faire suivre d'une qualité quelconque, telle qu'ancien négociant, employé, rentier, ou toute autre. Il y avait dans son registre une colonne pour les qualités.

— Mon Dieu! madame, lui dis-je, si vous tenez absolument à remplir votre colonne, mettez : membre de l'Institut.

C'était bien la pèlerine de mademoiselle Préfère que je voyais devant moi; mais ce n'était plus mademoiselle Préfère qui en était revêtue; c'était une nouvelle personne,

avenante, gracieuse, câline, heureuse, radieuse, celle-là. Ses yeux souriaient : les petites rides de son visage (le nombre en est grand!) souriaient; sa bouche aussi souriait, mais d'un seul côté. Elle parla; sa voix allait à son air, c'était une voix de miel :

— Vous disiez donc, monsieur, que cette chère Jeanne est très intelligente. J'ai fait de mon côté la même observation et je suis fière de m'être rencontrée avec vous. Cette jeune fille m'inspire en vérité beaucoup d'intérêt. Bien qu'un peu vive, elle a ce que j'appelle un heureux caractère. Mais pardonnez-moi d'abuser de vos précieux moments.

Elle appela la servante qui se montra plus empressée et plus effarée que devant et qui disparut sur l'ordre d'avertir mademoiselle Alexandre que M. Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut, l'attendait au parloir.

Mademoiselle Préfère n'eut que le temps de me confier qu'elle avait un profond respect pour les décisions de l'Institut quelles qu'elles fussent, et Jeanne parut, essoufflée, rouge comme une pivoine, les yeux grands ouverts, les bras ballants, charmante dans sa gaucherie naïve.

— Comme vous êtes faite, ma chère enfant! murmura mademoiselle Préfère, avec une douceur maternelle, en lui arrangeant son col.

Jeanne était faite, il est vrai, d'une bien étrange façon. Ses cheveux, tirés en arrière et pris dans un filet duquel ils s'échappaient par mèches, ses bras maigres enfermés jusqu'au coude dans des manches de lustrine, ses mains rouges d'engelures et dont elle semblait fort embarrassée, sa robe trop courte qui laissait voir des bas trop larges et des bottines éculées, une corde à sauter passée comme

une ceinture autour de sa taille, tout cela faisait de Jeanne une demoiselle peu présentable.

— Petite folle! soupira mademoiselle Préfère qui cette fois semblait, non plus une mère, mais une sœur aînée.

Puis, elle s'échappa en glissant comme une ombre sur le miroir du plancher.

Je dis à Jeanne :

— Asseyez-vous, Jeanne, et parlez-moi comme à un ami. Ne vous plaisez-vous pas ici?

Elle hésita, puis me répondit avec un sourire résigné :

— Pas beaucoup.

Elle tenait dans ses mains les deux bouts de sa corde et se taisait.

Je lui demandai si, grande comme elle était, elle sautait encore à la corde.

— Oh! non, monsieur, me répondit-elle vivement. Quand la bonne m'a dit qu'un monsieur m'attendait au parloir, je faisais sauter les petites. Alors j'ai noué la corde autour de ma taille pour ne pas la perdre. Ce n'était pas convenable. Je vous prie de m'excuser. Mais j'ai si peu l'habitude de recevoir des visites!

— Juste ciel! pourquoi serais-je offensé de votre corde-lière? Les Clarisses portaient une corde à la ceinture, et c'étaient de saintes filles.

— Vous êtes bien bon, monsieur, me dit-elle, d'être venu me voir et de me parler comme vous me parlez. Je n'ai pas pensé à vous remercier quand je suis entrée, parce que j'étais trop surprise. Avez-vous vu madame de Gabry? Parlez-moi d'elle, voulez-vous, monsieur?

— Madame de Gabry, répondis-je, va bien. Elle est dans



sa belle terre de Lusance. Je vous dirai d'elle, Jeanne, ce qu'un vieux jardinier disait de la châtelaine, sa maîtresse, quand on s'inquiétait d'elle à lui : « Madame est dans son chemin. » Oui, madame de Gabry est dans son chemin; vous savez, Jeanne, comme ce chemin est bon et de quel pas égal elle y marche. L'autre jour, avant qu'elle partît pour Lusance, je suis allé avec elle loin, bien loin, et nous avons parlé de vous. Nous avons parlé de vous, mon enfant, sur la tombe de votre mère.

— Je suis bien heureuse, me dit Jeanne.

Et elle se mit à pleurer.

C'est avec respect que je laissai couler ces larmes d'une jeune fille. Puis, tandis qu'elle s'essuyait les yeux, je la priai de me dire quelle était sa vie dans cette maison.

Elle m'apprit qu'elle était à la fois élève et maîtresse.

— On vous commande et vous commandez. Cet état de choses est fréquent dans le monde. Endurez-le, mon enfant.

Mais elle me fit comprendre qu'elle n'était pas enseignée et qu'elle n'enseignait pas, qu'elle était chargée d'habiller les enfants de la petite classe, de les laver, de leur apprendre la bienséance, l'alphabet, l'usage de l'aiguille, de les faire jouer et de les coucher, la prière dite.

— Ah! m'écriai-je, c'est cela que mademoiselle Préfère nomme l'enseignement mutuel. Je ne puis vous le cacher, Jeanne, mademoiselle Préfère ne me plaît pas tout à fait et je ne la crois pas aussi bonne que je voudrais.

— Oh! me répondit Jeanne, elle est comme la plupart des gens. Elle est bonne avec les gens qu'elle aime et elle n'est pas bonne avec les gens qu'elle n'aime pas. Mais voilà! je crois qu'elle ne m'aime pas beaucoup.

— Et M. Mouche? Jeanne, que faut-il penser de M. Mouche? Elle me répondit vivement :

— Monsieur, je vous supplie de ne pas me parler de M. Mouche. Je vous en supplie.

Je cédaï à cette prière ardente et presque farouche et changeai de propos.

— Jeanne, modelez-vous ici des figures de cire? Je n'ai pas oublié la fée qui me surprit si fort à Lusance.

— Je n'ai pas de cire, me répondit-elle en laissant tomber ses bras.

— Pas de cire, m'écriai-je, dans une république d'abeilles! Jeanne, je vous apporterai des cires colorées et lucides comme des joyaux.

— Je vous remercie, monsieur; mais ne le faites pas. Je n'ai pas le temps ici de travailler à mes poupées de cire. Pourtant j'avais commencé un petit saint Georges pour madame de Gabry, un tout petit saint Georges avec une cuirasse dorée. Mais les petites filles ont compris que c'était une poupée, elles ont joué avec et l'ont mis en pièces.

Elle tira de la poche de son tablier une figurine dont les membres disloqués étaient retenus à peine par leur âme de fil de fer. A cette vue elle fut prise de tristesse et de gaieté; la gaieté l'emporta et elle sourit, d'un sourire qui s'arrêta brusquement.

Mademoiselle Préfère était debout, amène, à la porte du parloir.

— Cette chère enfant! soupira la maîtresse de pension de sa voix la plus tendre. Je crains qu'elle ne vous fatigue. D'ailleurs, vos moments sont précieux.

Je la priai de perdre cette illusion et, me levant pour prendre congé, je tirai de mes poches quelques tablettes de chocolat et autres douceurs que j'avais apportées.

— Oh! monsieur, s'écria Jeanne, il y en a pour toute la pension.

La dame à la pèlerine intervint :

— Mademoiselle Alexandre, dit-elle, remerciez monsieur de sa générosité.

Jeanne la regarda d'un air assez farouche; puis, se tournant vers moi :

— Je vous remercie, monsieur, de ces friandises et je vous remercie surtout de la bonté que vous avez eue de venir me voir.

— Jeanne, lui dis-je en lui serrant les deux mains, restez une bonne et courageuse enfant. Au revoir.

En se retirant avec ses paquets de chocolat et de pâtisseries, il lui arriva de faire claquer les poignées de sa corde contre le dossier d'une chaise. Mademoiselle Préfère indignée pressa son cœur à deux mains sous sa pèlerine et je m'attendis à voir s'évanouir son âme scolastique.

Quand nous fûmes seuls, elle reprit sa sérénité, et je dois dire, sans me flatter, qu'elle me sourit de tout un côté du visage.

— Mademoiselle, lui dis-je, profitant de ses bonnes dispositions, j'ai remarqué que Jeanne Alexandre était un peu pâle. Vous savez mieux que moi combien l'âge indécis où elle est exige de ménagements et de soins. Je vous offenserais en la recommandant plus instamment à votre vigilance.

Ces paroles semblèrent la ravir. Elle contempla avec un

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

air d'extase la petite spirale du plafond et s'écria en joignant les mains :

— Comme ces hommes éminents savent descendre jusque dans les plus infimes détails!

Je lui fis observer que la santé d'une jeune fille n'était pas un infime détail, et j'eus l'honneur de la saluer. Mais elle m'arrêta sur le seuil et me dit en confidence :

— Excusez ma faiblesse, monsieur. Je suis femme et j'aime la gloire. Je ne puis vous cacher que je me sens honorée par la présence d'un membre de l'Institut dans ma modeste institution.

J'excusai la faiblesse de mademoiselle Préfère et, songeant à Jeanne avec l'aveuglement de l'égoïsme, je me dis le long du chemin :

— Que ferons-nous de cette enfant?

2 juin.

J'avais conduit ce jour-là jusqu'au cimetière de Marnes un vieux collègue de grand âge qui, selon la pensée de Goethe, avait consenti à mourir. Le grand Goethe, dont la puissance vitale était extraordinaire, croyait en effet qu'on ne meurt que quand on le veut bien, c'est-à-dire quand toutes les énergies qui résistent à la décomposition finale, et dont l'ensemble fait la vie même, sont détruites jusqu'à la dernière. En d'autres termes, il pensait qu'on ne meurt que quand on ne peut plus vivre. A la bonne heure! il ne s'agit que de s'entendre et la magnifique

pensée de Goethe se ramène, quand on sait la prendre, à la chanson de La Palisse.

Donc, mon excellent collègue avait consenti à mourir, grâce à deux ou trois attaques d'apoplexie des plus persuasives et dont la dernière fut sans réplique. Je l'avais peu pratiqué de son vivant, mais il paraît que je devins son ami dès qu'il ne fut plus, car nos collègues me dirent d'un ton grave, avec un visage pénétré, que je devais tenir un des cordons du poêle et parler sur la tombe.

Après avoir lu fort mal un petit discours que j'avais écrit de mon mieux, ce qui n'est pas beaucoup dire, j'allai me promener dans les bois de Ville-d'Avray et suivis, sans trop peser sur la canne du capitaine, un sentier couvert sur lequel le jour tombait en disques d'or. Jamais l'odeur de l'herbe et des feuilles humides, jamais la beauté du ciel et la sérénité puissante des arbres n'avaient pénétré si avant mes sens et toute mon âme, et l'oppression que je ressentais dans ce silence traversé d'une sorte de tintement continu était à la fois sensuelle et religieuse.

Je m'assis à l'ombre du chemin sous un bouquet de jeunes chênes. Et là, je me promis de ne point mourir, ou du moins de ne point consentir à mourir, avant de m'être assis de nouveau sous un chêne où, dans la paix d'une large campagne, je songerais à la nature de l'âme et aux fins dernières de l'homme. Une abeille, dont le corsage brun brillait au soleil comme une armure de vieil or, vint se poser sur une fleur de mauve d'une sombre richesse et bien ouverte sur sa tige touffue. Ce n'était certainement pas la première fois que je voyais un spectacle si commun, mais c'était la première que je le voyais avec une curio-

sité si affectueuse et si intelligente. Je reconnus qu'il y avait entre l'insecte et la fleur toutes sortes de sympathies et mille rapports ingénieux que je n'avais pas soupçonnés jusque-là.

L'insecte, rassasié de nectar, s'élança en ligne hardie. Je me relevai du mieux que je pus, et me rajustai sur mes jambes.

— Adieu, dis-je à la fleur et à l'abeille. Adieu. Puissé-je vivre encore le temps de deviner le secret de vos harmonies. Je suis bien fatigué. Mais l'homme est ainsi fait qu'il ne se délassé d'un travail que par un autre. Ce sont les fleurs et les insectes qui me reposeront, si Dieu le veut, de la philologie et de la diplomatique. Combien le vieux mythe d'Antée est plein de sens! J'ai touché la terre et je suis un nouvel homme, et voici qu'à soixante-huit ans de nouvelles curiosités naissent dans mon âme comme on voit des rejetons s'élancer du tronc creux d'un vieux saule.

4 juin.

J'aime à regarder de ma fenêtre la Seine et ses quais par ces matins d'un gris tendre qui donnent aux choses une douceur infinie. J'ai contemplé le ciel d'azur qui répand sur la baie de Naples sa sérénité lumineuse. Mais notre ciel de Paris est plus animé, plus bienveillant et plus spirituel. Il sourit, menace, caresse, s'attriste et s'égaie comme un regard humain. Il verse en ce moment une molle clarté sur les hommes et les bêtes de la ville, qui accomplissent

leur tâche quotidienne. Là-bas, sur l'autre berge, les forts du port Saint-Nicolas déchargent des cargaisons de cornes de bœuf, et des coltineurs posés sur une passerelle volante font sauter lestement, de bras en bras, des pains de sucre jusque dans la cale du bateau à vapeur. Sur le quai du nord, les chevaux de fiacre, alignés à l'ombre des platanes, la tête dans leur musette, mâchent tranquillement leur avoine, tandis que les cochers rubiconds vident leur verre devant le comptoir du marchand de vin, en guettant du coin de l'œil le bourgeois matinal.

Les bouquinistes déposent leurs boîtes sur le parapet. Ces braves marchands d'esprit, qui vivent sans cesse dehors, la blouse au vent, sont si bien travaillés par l'air, les pluies, les gelées, les neiges, les brouillards et le grand soleil, qu'ils finissent par ressembler aux vieilles statues des cathédrales. Ils sont tous mes amis et je ne passe guère devant leurs boîtes sans en tirer quelque bouquin qui me manquait jusque-là, sans que j'eusse le moindre soupçon qu'il me manquât.

A mon retour au logis, ce sont les cris de ma gouvernante, qui m'accuse de crever toutes mes poches et d'emplir la maison de vieux papiers qui attirent les rats. Thérèse est sage en cela, et c'est justement parce qu'elle est sage que je ne l'écoute pas; car, malgré ma mine tranquille, j'ai toujours préféré la folie des passions à la sagesse de l'indifférence. Mais, parce que mes passions ne sont point de celles qui éclatent, dévastent et tuent, le vulgaire ne les voit pas. Elles m'agitent pourtant, et il m'est arrivé plus d'une fois de perdre le sommeil pour quelques pages écrites par un moine oublié ou imprimées

par un humble apprenti de Pierre Schœffer. Et si ces belles ardeurs s'éteignent en moi, c'est que je m'éteins lentement moi-même. Nos passions, c'est nous. Mes bouquins, c'est moi. Je suis vieux et racorni comme eux.

Un vent léger balaye avec la poussière de la chaussée les graines ailées des platanes et les brins de foin échappés à la bouche des chevaux. Ce n'est rien que cette poussière, mais en la voyant s'envoler, je me rappelle que dans mon enfance je regardais tourbillonner une poussière pareille; et mon âme de vieux Parisien en est émue. Tout ce que je découvre de ma fenêtre, cet horizon qui s'étend à ma gauche jusqu'aux collines de Chaillot et qui me laisse apercevoir l'Arc de Triomphe comme un dé de pierre, la Seine, fleuve de gloire, et ses ponts, les tilleuls de la terrasse des Tuilleries, le Louvre de la Renaissance, ciselé comme un joyau; à ma droite, du côté du Pont-Neuf, *pons Lutetiæ Novus dictus*, comme on lit sur les anciennes estampes, le vieux et vénérable Paris avec ses tours et ses flèches, tout cela c'est ma vie, c'est moi-même, et je ne serais rien sans ces choses qui se reflètent en moi avec les mille nuances de ma pensée et m'inspirent et m'animent. C'est pourquoi j'aime Paris d'un immense amour.

Et pourtant je suis las, et je sens qu'on ne peut se reposer au sein de cette ville qui pense tant, qui m'a appris à penser et qui m'invite sans cesse à penser. Comment n'être point agité au milieu de ces livres qui sollicitent sans cesse ma curiosité et la fatiguent sans la satisfaire? Tantôt, c'est une date qu'il faut chercher, tantôt un lieu qu'il importe de déterminer précisément ou quelque vieux terme dont il est intéressant de connaître le vrai sens. Des

mots? — Eh! oui, des mots. Philologue, je suis leur souverain, ils sont mes sujets, et je leur donne, en bon roi, ma vie entière. Ne pourrai-je abdiquer un jour? Je devine qu'il y a quelque part, loin d'ici, à l'orée d'un bois, une maisonnette où je trouverais le calme dont j'ai besoin, en attendant qu'un plus grand calme, irrévocable celui-là, m'enveloppe tout entier. Je rêve un banc sur le seuil et des champs à perte de vue. Mais il faudrait qu'un frais visage sourit près de moi pour refléter et concentrer toute cette fraîcheur; je me croirais grand-père et tout le vide de ma vie serait comblé.

Je ne suis point un homme violent et pourtant je m'irrite aisément et tous mes ouvrages m'ont causé autant de chagrins que de plaisirs. Je ne sais comment il se fit que je songeai alors à la très vaine et très négligeable impertinence que se permit, à mon égard, voilà trois mois, mon jeune ami du Luxembourg. Je ne lui donne pas par ironie ce nom d'ami, car j'aime la jeunesse studieuse avec ses témérités et ses écarts d'esprit. Toutefois mon jeune ami passa les bornes. Maître Ambroise Paré qui procéda le premier à la ligature des artères et qui, ayant trouvé la chirurgie exercée par des barbiers empiriques, l'éleva à la hauteur où elle est aujourd'hui, fut attaqué dans sa vieillesse par tous les apprentis porte-lancette. Pris à partie en termes injurieux par un jeune étourdi qui pouvait être le meilleur fils du monde mais qui n'avait pas le sentiment du respect, le vieux maître lui répondit dans son traité *De la Mumie, de la Licorne, des Venins et de la Peste*. « Je le prie, lui dit le grand homme, je le prie, s'il a envie d'opposer quelques contredits à ma

réplique, qu'il quitte les animosités et qu'il traite plus doucement le bon vieillard. » Cette réponse est admirable sous la plume d'Ambroise Paré; mais, vînt-elle d'un rebouteux de village, blanchi dans le travail et moqué par un jouvenceau, elle serait louable encore.

On croira peut-être que ce souvenir n'était que l'éveil d'une basse rancune. Je le crus aussi et je m'accusai de m'attacher misérablement aux propos d'un enfant qui ne sait ce qu'il dit. Par bonheur, mes réflexions à ce sujet prirent ensuite un meilleur cours; c'est pourquoi je les note sur mon cahier. Je me rappelai qu'un beau jour de ma vingtième année (il y a de cela près d'un demi-siècle), je me promenais dans ce même jardin du Luxembourg avec quelques camarades. Nous parlâmes de nos vieux maîtres et un de nous vint à nommer M. Petit-Radel, érudit estimable qui jeta le premier quelque lumière sur les origines étrusques, mais qui eut le malheur de dresser un tableau chronologique des amants d'Hélène. Ce tableau nous fit beaucoup rire et je m'écriai : « Petit-Radel est un sot, non pas en trois lettres, mais bien en douze volumes. »

Cette parole d'adolescent est trop légère pour peser sur la conscience d'un vieillard. Puissé-je n'avoir lancé dans la bataille de la vie que des traits aussi innocents! Mais je me demande aujourd'hui si, dans mon existence, je n'ai pas fait, sans m'en douter, quelque chose d'aussi ridicule que le tableau chronologique des amants d'Hélène. Le progrès des sciences rend inutiles les ouvrages qui ont le plus aidé à ce progrès. Comme ces ouvrages ne servent plus à grand'chose, la jeunesse croit de bonne foi

qu'ils n'ont jamais servi à rien; elle les méprise et, pour peu qu'il s'y trouve quelque idée trop surannée, elle en rit. Voilà comment, à vingt ans, je m'amusai de M. Petit-Radel et de son tableau de chronologie galante; voilà comment hier, au Luxembourg, mon jeune et irrévérencieux ami...

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne et n'as rien épargné.

6 juin.

C'était le premier jeudi de juin. Je fermai mes livres et pris congé du saint abbé Droctovée qui, jouissant de la béatitude céleste, n'est pas bien pressé, je pense, de voir son nom et ses travaux glorifiés, sur cette terre, dans une humble compilation sortie de mes mains. Le dirai-je? Ce pied de mauve que je vis l'autre semaine visité par une abeille m'occupe plus que tous les vieux abbés crossés et mitrés. Et tantôt encore, ma gouvernante me surprit à la fenêtre de la cuisine examinant à la loupe des fleurs de giroflée. Il y a dans un livre de Sprengel que j'ai lu dans ma première jeunesse, alors que je lisais tout, quelques idées sur les amours des fleurs qui me reviennent à l'esprit après un demi-siècle d'oubli et qui, aujourd'hui, m'intéressent à ce point que je regrette de n'avoir pas consacré les humbles facultés de mon âme à l'étude des insectes et des plantes.

C'était en cherchant ma cravate que je faisais ces

réflexions. Mais ayant fouillé inutilement un très grand nombre de tiroirs, j'eus recours à ma gouvernante. Thérèse vint clopin-clopant.

— Monsieur, me dit-elle, il fallait me dire que vous sortiez et je vous aurais donné votre cravate.

— Mais, Thérèse, répondis-je, ne serait-il pas meilleur de la placer dans un endroit où je pusse la trouver sans votre aide?

Thérèse ne daigna pas me répondre.

Thérèse ne me laisse plus la disposition de rien. Je ne puis avoir un mouchoir sans le lui demander, et, comme elle est sourde, impotente et que, de plus, elle perd tout à fait la mémoire, je languis dans un perpétuel dénuement. Cependant elle jouit avec un si tranquille orgueil de son autorité domestique, que je ne me sens pas le courage de tenter un coup d'État contre le gouvernement de mes armoires.

— Ma cravate, Thérèse! m'entendez-vous? ma cravate! ou, si vous me désespérez par de nouvelles lenteurs, ce n'est pas une cravate qu'il me faudra, c'est une corde pour me pendre.

— Vous êtes donc bien pressé, monsieur, me répond Thérèse. Votre cravate n'est pas perdue. Rien ne se perd ici, car j'ai soin de tout. Mais laissez-moi au moins le temps de la trouver.

« Voilà pourtant, pensai-je, voilà le résultat d'un demi-siècle de dévouement. Ah! si, par bonheur, cette inexorable Thérèse avait, une fois, une seule fois dans sa vie, manqué à ses devoirs de servante, si elle s'était trouvée une minute en faute, elle n'aurait pas pris sur moi cet empire inflexible

et j'oserais du moins lui résister. Mais résiste-t-on à la vertu? Les gens qui n'eurent point de faiblesses sont terribles; on n'a point de prise sur eux. Voyez plutôt Thérèse: pas un vice par où la prendre. Elle ne doute ni d'elle, ni de Dieu, ni du monde. C'est la femme forte, c'est la vierge sage de l'Écriture et, si les hommes l'ignorent, je la connais. Elle apparaît dans mon âme tenant à la main une lampe, une humble lampe de ménage qui brille sous les solives d'un toit rustique et qui ne s'éteindra jamais au bout de ce bras maigre, tors et fort comme un sarment. »

— Thérèse, ma cravate! Ne savez-vous pas, malheureuse, que c'est aujourd'hui le premier jeudi de juin et que mademoiselle Jeanne m'attend? La maîtresse du pensionnat a dû faire cirer à point le plancher du parloir; je suis sûr qu'on s'y mire à l'heure qu'il est et ce sera une distraction pour moi, quand je m'y romprai les os, ce qui ne peut tarder, d'y voir comme dans une glace ma triste figure. Prenant alors pour modèle l'aimable et admirable héros dont l'image est ciselée sur la canne de l'oncle Victor, je m'efforcerai de montrer un visage riant et une âme constante. Voyez ce beau soleil. Les quais en sont tout dorés et la Seine sourit par d'innombrables petites rides étincelantes. La ville est d'or; une poussière blonde flotte sur ses beaux contours comme une chevelure... Thérèse, ma cravate!... Ah! je comprends aujourd'hui le bonhomme Chrysale qui serrait ses rabats dans un gros Plutarque. A son exemple, je mettrai désormais toutes mes cravates entre les feuillets des *Acta sanctorum*.

Thérèse me laissait dire et cherchait en silence. J'entendis qu'on sonnait doucement à la porte.

— Thérèse, dis-je, on sonne. Donnez-moi ma cravate et allez ouvrir; ou bien allez ouvrir et, avec l'aide du ciel, vous me donnerez ensuite ma cravate. Mais ne restez pas ainsi, je vous en prie, entre ma commode et notre porte comme une haquenée, si j'ose dire, entre deux selles.

Thérèse marcha vers la porte comme à l'ennemi. Mon excellente gouvernante est devenue très inhospitalière. L'étranger lui est suspect. A l'entendre, cette disposition procède d'une longue expérience des hommes. Je n'eus pas le temps de considérer si la même expérience faite par un autre expérimentateur donnerait le même résultat. Maître Mouche m'attendait dans mon cabinet.

Maître Mouche est encore plus jaune que je n'avais cru. Il a des lunettes bleues et ses prunelles trottent dessous, comme des souris derrière un paravent.

Maître Mouche s'excuse d'être venu me déranger dans un moment... Il ne caractérise pas ce moment, mais je pense qu'il veut dire un moment où je n'ai pas de cravate. Ce n'est pas de ma faute, comme vous savez. Maître Mouche, qui n'en sait rien, n'en paraît d'ailleurs nullement offensé. Il craint seulement d'être importun. Je le rassure à demi. Il me dit que c'est comme tuteur de mademoiselle Alexandre qu'il est venu causer avec moi. Tout d'abord il m'invite à ne tenir aucun compte des restrictions qu'il a cru devoir apporter primitivement à l'autorisation à nous accordée de voir mademoiselle Jeanne dans son pensionnat. Désormais l'établissement de mademoiselle Préfère me serait ouvert tous les jours de midi à quatre heures. Sachant l'intérêt que je porte à cette jeune fille, il croit de son devoir de me renseigner sur la personne à laquelle

il a confié sa pupille. Mademoiselle Préfère, qu'il connaît depuis longtemps, est en possession de toute sa confiance. Mademoiselle Préfère est, selon lui, une personne éclairée, de bon conseil et de bonnes mœurs.

— Mademoiselle Préfère, me dit-il, a des principes; et c'est chose rare, monsieur, par le temps qui court. Tout est bien changé actuellement, et cette époque ne vaut pas les précédentes.

— Témoin mon escalier, monsieur, répondis-je; il se laissait monter, il y a vingt-cinq ans, le plus aisément du monde, et maintenant il m'essouffle et me rompt les jambes dès les premières marches. Il s'est gâté. Il y a aussi les journaux et les livres que jadis je dévorais sans peine au clair de la lune et qui aujourd'hui, par le plus beau soleil, se moquent de ma curiosité et ne me montrent que du blanc et du noir, quand je n'ai point de lunettes. La goutte me travaille les membres. C'est là encore une des malices du temps.

— Non seulement cela, monsieur, me répondit gravement maître Mouche; mais ce qu'il y a de réellement mauvais dans notre époque, c'est que personne n'est content de sa position. Il règne du haut en bas de la société, dans toutes les classes, un malaise, une inquiétude, une soif de bien-être.

— Mon Dieu! monsieur, répondis-je, croyez-vous que cette soif de bien-être soit un signe des temps? Les hommes n'ont eu à aucune époque l'appétit du malaise. Ils ont toujours cherché à améliorer leur état. Ce constant effort a produit de constantes révolutions. Il continue, voilà tout!

— Ah! monsieur, me répondit maître Mouche, on voit

bien que vous vivez dans vos livres, loin des affaires! Vous ne voyez pas, comme moi, les conflits d'intérêts, les luttes d'argent. C'est du grand au petit la même effervescence. On se livre à une spéculation effrénée. Ce que je vois m'épouante.

Je me demandais si maître Mouche n'était venu chez moi que pour m'exprimer sa misanthropie vertueuse; mais j'entendis des paroles plus consolantes sortir de ses lèvres. Maître Mouche me présentait Virginie Préfère comme une personne digne de respect, d'estime et de sympathie, pleine d'honneur, capable de dévouement, instruite, discrète, lisant à haute voix, pudique et sachant poser des vésicatoires. Je compris alors qu'il ne m'avait fait une peinture si sombre de la corruption universelle, qu'afin de faire mieux ressortir, par le contraste, les vertus de l'institutrice. J'appris que l'établissement de la rue Demours était bien achalandé, lucratif et en possession de l'estime publique. Maître Mouche, pour confirmer ses déclarations, étendit sa main gantée de laine noire. Puis il ajouta :

— Je suis à même, par ma profession, de connaître le monde. Un notaire est un peu un confesseur. J'ai cru de mon devoir, monsieur, de vous apporter ces bons renseignements au moment où un heureux hasard vous a mis en rapport avec mademoiselle Préfère. Je n'ai qu'un mot à ajouter : cette demoiselle, qui ignore absolument la démarche que je fais près de vous, m'a parlé l'autre jour de vous en termes profondément sympathiques. Je les affai-blirais en les répétant, et je ne pourrais d'ailleurs les redire sans trahir en quelque sorte la confiance de mademoiselle Préfère.

— Ne la trahissez pas, monsieur, répondis-je, ne la trahissez pas. A vous dire vrai, j'ignorais que mademoiselle Préfère me connût le moins du monde. Toutefois, puisque vous avez sur elle l'influence d'une ancienne amitié, je profiterai, monsieur, de vos bonnes dispositions à mon égard pour vous prier d'user de votre crédit auprès de votre amie en faveur de mademoiselle Jeanne Alexandre. Cette enfant, car c'est une enfant, est surchargée de travail. A la fois élève et maîtresse, elle se fatigue beaucoup. De plus, on lui fait trop sentir, je crains, sa pauvreté, et c'est une nature généreuse que les humiliations pousseraient à la révolte.

— Hélas! me répondit maître Mouche, il faut bien la préparer à la vie. On n'est pas sur la terre pour s'amuser et pour faire ses quatre cents volontés.

— On est sur la terre, répondis-je vivement, pour se plaire dans le beau et dans le bien et pour faire ses quatre cents volontés quand elles sont nobles, spirituelles et généreuses. Une éducation qui n'exerce pas les volontés est une éducation qui déprave les âmes. Il faut que l'instituteur enseigne à vouloir.

Je crus voir que maître Mouche m'estimait un pauvre homme. Il reprit avec beaucoup de calme et d'assurance :

— Songez, monsieur, que l'éducation des pauvres doit être faite avec beaucoup de circonspection et en vue de l'état de dépendance qu'ils doivent avoir dans la société. Vous ne savez peut-être pas que Noël Alexandre est mort insolvable, et que sa fille est élevée presque par charité.

— Oh! monsieur! m'écriai-je, ne le disons pas. Le dire c'est se payer, et ce ne serait plus vrai.

— Le passif de la succession, poursuivit le notaire,

excédait l'actif. Mais j'ai pris des arrangements avec les créanciers, dans l'intérêt de la mineure.

Il m'offrit de me donner des explications détaillées ; je les refusai, étant incapable de comprendre les affaires en général et celles de maître Mouche en particulier. Le notaire s'appliqua de nouveau à justifier le système d'éducation de mademoiselle Préfère, et me dit, en manière de conclusion :

— On n'apprend pas en s'amusant.

— On n'apprend qu'en s'amusant, répondis-je. L'art d'enseigner n'est que l'art d'éveiller la curiosité des jeunes âmes pour la satisfaire ensuite, et la curiosité n'est vive et saine que dans les esprits heureux. Les connaissances qu'on entonne de force dans les intelligences les bouchent et les étouffent. Pour digérer le savoir, il faut l'avoir avalé avec appétit. Je connais Jeanne. Si cette enfant m'était confiée, je ferais d'elle, non pas une savante, car je lui veux du bien, mais une enfant brillante d'intelligence et de vie et en laquelle toutes les belles choses de la nature et de l'art se refléteraient avec un doux éclat. Je la ferais vivre en sympathie avec les beaux paysages, avec les scènes idéales de la poésie et de l'histoire, avec la musique noblement émue. Je lui rendrais aimable tout ce que je voudrais lui faire aimer. Il n'est pas jusqu'aux travaux d'aiguille que je ne rehausserais pour elle par le choix des tissus, le goût des broderies et le style des guipures. Je lui donnerais un beau chien et un poney pour lui enseigner à gouverner des créatures ; je lui donnerais des oiseaux à nourrir pour lui apprendre le prix d'une goutte d'eau et d'une miette de pain. Afin de lui créer une joie de plus, je voudrais qu'elle fût charitable avec allégresse. Et puisque la douleur est

inévitable, puisque la vie est pleine de misères, je lui enseignerais cette sagesse chrétienne qui nous élève au-dessus de toutes les misères et donne une beauté à la douleur même. Voilà comment j'entends l'éducation d'une jeune fille !

— Je m'incline, répondit maître Mouche en joignant ses deux gants de laine noire.

Et il se leva.

— Vous entendez bien, lui dis-je en le reconduisant, que je ne prétends pas imposer à mademoiselle Préfère mon système d'éducation qui est tout intime et parfaitement incompatible avec l'organisation des pensionnats les mieux tenus. Je vous supplie seulement de lui persuader de donner moins de travail et plus de récréation à Jeanne, de ne la point humilier et de lui accorder autant de liberté d'esprit et de corps qu'en comporte le règlement de l'institution.

C'est avec un sourire pâle et mystérieux que maître Mouche m'assura que mes observations seraient prises en bonne part et qu'on en tiendrait grand compte.

Là-dessus il me fit un petit salut et sortit, me laissant dans un certain état de trouble et de malaise. J'ai pratiqué dans ma vie des personnes de diverses sortes, mais aucune qui ressemble à ce notaire ou à cette institutrice.

6 juillet.

Maître Mouche m'ayant fort retardé par sa visite, je renonçai à aller voir Jeanne ce jour-là. Des devoirs professionnels m'occupèrent le reste de la semaine. Bien que dans l'âge du détachement, je tiens encore par mille liens au monde dans lequel j'ai vécu. Je préside des académies, des congrès, des sociétés. Je suis accablé de fonctions honorifiques; j'en remplis jusqu'à sept bien comptées dans un seul ministère.. Les bureaux voudraient bien se débarrasser de moi, et je voudrais bien me débarrasser d'eux. Mais l'habitude est plus forte qu'eux et que moi, et je monte clopin-clopant les escaliers de l'État. Après moi, les vieux huissiers se montreront entre eux mon ombre errant dans les couloirs. Quand on est très vieux, il devient extrêmement difficile de disparaître. Il est pourtant temps, comme dit la chanson, de prendre ma retraite et de songer à faire une fin.

Une vieille marquise philosophe, amie d'Helvétius en son bel âge, et que je vis fort âgée chez mon père, reçut à sa dernière maladie la visite de son curé qui voulut la préparer à mourir.

— Cela est-il si nécessaire? lui répondit-elle. Je vois tout le monde y réussir parfaitement du premier coup.

Mon père l'alla voir peu de temps après et la trouva fort mal.

— Bonsoir, mon ami, lui dit-elle, en lui serrant la main, je vais voir si Dieu gagne à être connu.

Voilà comment mouraient les belles amies des philosophes. Cette manière de finir n'est point, certes, d'une vulgaire impertinence, et des légèretés comme celle-là ne se trouvent pas dans la tête des sots. Mais elles me choquent. Ni mes craintes ni mes espérances ne s'arrangent d'un tel départ. Je voudrais au mien un peu de recueillement, et c'est pour cela qu'il faudra bien que je songe, d'ici à quelques années, à me rendre à moi-même, sans quoi je risquerais bien... Mais, chut! Que Celle qui passe ne se retourne pas en entendant son nom. Je puis bien encore soulever sans elle mon fagot.

J'ai trouvé Jeanne tout heureuse. Elle m'a conté que, jeudi dernier, après la visite de son tuteur, mademoiselle Préfère l'avait affranchie du règlement et allégée de divers travaux. Depuis ce bienheureux jeudi, elle se promène librement dans le jardin qui ne manque que de fleurs et de feuilles; elle a même des facilités pour travailler à son malheureux petit saint Georges.

Elle me dit en souriant :

— Je sais bien que c'est à vous que je dois tout cela.

Je lui parlai d'autre chose, mais je remarquai qu'elle ne m'écoutait pas aussi bien qu'elle aurait voulu.

— Je vois que quelque idée vous occupe, lui dis-je; parlez-moi de cela, ou nous ne dirons rien qui vaille, ce qui ne serait digne ni de vous ni de moi.

Elle me répondit :

— Oh! je vous écoutais bien, monsieur; mais il est vrai que je pensais à quelque chose. Vous me pardonnerez,

n'est-ce pas? Je pensais qu'il faut que mademoiselle Préfère vous aime beaucoup pour être devenue tout d'un coup si bonne avec moi.

Et elle me regarda d'un air à la fois souriant et effaré qui me fit rire.

— Cela vous étonne? dis-je.

— Beaucoup, me répondit-elle.

— Pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que je ne vois pas du tout de raisons pour que vous plaisiez à mademoiselle Préfère.

— Vous me croyez donc bien déplaisant, Jeanne?

— Oh! non, mais vraiment je ne vois aucune raison pour que vous plaisiez à mademoiselle Préfère. Et pourtant vous lui plaisez beaucoup, beaucoup. Elle m'a fait appeler et m'a posé toutes sortes de questions sur vous.

— En vérité?

— Oui, elle voulait connaître votre intérieur. C'est au point qu'elle m'a demandé l'âge de votre gouvernante!

— Eh bien! lui dis-je, qu'en pensez-vous?

Elle garda longtemps les yeux fixés sur le drap usé de ses bottines et elle semblait absorbée par une méditation profonde. Enfin, relevant la tête :

— Je me défie, dit-elle. Il est bien naturel, n'est-ce pas, qu'on soit inquiète de ce qu'on ne comprend pas? Je sais bien que je suis une étourdie, mais j'espère que vous ne m'en voulez pas.

— Non, certes, Jeanne, je ne vous en veux pas.

J'avoue que sa surprise me gagnait et je remuais dans ma vieille tête cette pensée de la jeune fille : on est inquiet de ce qu'on ne comprend pas.

Mais Jeanne reprit en souriant :

— Elle m'a demandé... devinez!... Elle m'a demandé si vous aimiez la bonne chère.

— Et comment avez-vous reçu, Jeanne, cette averse d'interrogations?

— J'ai répondu : « Je ne sais pas, mademoiselle. » Et mademoiselle m'a dit : « Vous êtes une petite sotte. Les moindres détails de la vie d'un homme supérieur doivent être remarqués. Sachez, mademoiselle, que monsieur Sylvestre Bonnard est une des gloires de la France. »

— Peste! m'écriai-je. Et qu'en pensez-vous, mademoiselle?

— Je pense que mademoiselle Préfère avait raison. Mais je ne tiens pas... (c'est mal, ce que je vais vous dire) je ne tiens pas du tout à ce que mademoiselle Préfère ait raison en quoi que ce soit.

— Eh bien! soyez satisfaite, Jeanne : mademoiselle Préfère n'avait pas raison.

— Si! si! elle avait bien raison. Mais je voulais aimer tous ceux qui vous aiment, tous sans exception, et je ne le peux plus, car il ne me sera jamais possible d'aimer mademoiselle Préfère.

— Jeanne, écoutez-moi, répondis-je gravement, mademoiselle Préfère est devenue bonne avec vous, soyez bonne avec elle.

Elle répliqua d'un ton sec :

— Il est très facile à mademoiselle Préfère d'être bonne avec moi; et il me serait très difficile d'être bonne avec elle.

C'est en donnant plus de gravité encore à mon langage que je repris :

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

— Mon enfant, l'autorité des maîtres est sacrée. Votre maîtresse de pension représente auprès de vous la mère que vous avez perdue.

A peine avais-je dit cette solennelle bêtise que je m'en repentis cruellement. L'enfant pâlit, ses yeux se gonflèrent.

— Oh! monsieur! s'écria-t-elle, comment pouvez-vous dire une chose pareille, vous?

Oui, comment avais-je pu dire cette chose?

Elle répétait :

— Maman! ma chère maman! ma pauvre maman!

Le hasard m'empêcha d'être sot jusqu'au bout. Je ne sais comment il se fit que j'eus l'air de pleurer. On ne pleure plus à mon âge. Il faut qu'une toux maligne m'ait tiré des larmes des yeux. Enfin, c'était à s'y tromper. Jeanne s'y trompa. Oh! quel pur, quel radieux sourire brilla alors sous ses beaux cils mouillés comme du soleil dans les branches après une pluie d'été! Nous nous prîmes les mains, et nous restâmes longtemps sans nous rien dire, heureux.

— Mon enfant, dis-je enfin, je suis très vieux et bien des secrets de la vie, que vous découvrirez peu à peu, me sont révélés. Croyez-moi : l'avenir est fait du passé. Tout ce que vous ferez pour bien vivre ici, sans haine et sans amertume, vous servira à vivre un jour en paix et en joie dans votre maison. Soyez douce et sachez souffrir. Quand on souffre bien on souffre moins. S'il vous arrive un jour d'avoir un vrai sujet de plainte, je serai là pour vous entendre. Si vous êtes offensée, madame de Gabry et moi nous le serons avec vous.

— Votre santé est-elle tout à fait bonne, cher monsieur?

C'était mademoiselle Préfère, venue en tapinois, qui me faisait cette question accompagnée d'un sourire. Ma première pensée fut de la vouer à tous les diables, la seconde de constater que sa bouche était faite pour sourire comme une casserole pour jouer du violon, la troisième fut de lui rendre sa politesse et de lui dire que j'espérais qu'elle se portait bien.

Elle envoya la jeune fille se promener dans le jardin; puis, une main sur sa pèlerine et l'autre étendue vers le tableau d'honneur, elle me montra le nom de Jeanne Alexandre écrit en ronde en tête de la liste.

— Je vois avec un sensible plaisir, lui dis-je, que vous êtes satisfaite de la conduite de cette enfant. Rien ne peut m'être plus agréable, et je suis porté à attribuer cet heureux résultat à votre affectueuse vigilance. J'ai pris la liberté de vous faire envoyer quelques livres qui peuvent intéresser et instruire des jeunes filles. Vous jugerez, après y avoir jeté les yeux, si vous devez les communiquer à mademoiselle Alexandre et à ses compagnes.

La reconnaissance de la maîtresse de pension alla jusqu'à l'attendrissement et s'étendit en paroles. Pour y couper court :

— Il fait bien beau aujourd'hui, dis-je.

— Oui, me répondit-elle, et, si cela continue, ces chères enfants auront un beau temps pour prendre leurs ébats.

— Vous voulez sans doute parler des vacances. Mais mademoiselle Alexandre, qui n'a plus de parents, ne sortira pas d'ici. Que fera-t-elle, mon Dieu, dans cette grande maison vide?

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

— Nous lui donnerons le plus de distractions que nous pourrons. Je la conduirai dans les musées et...

Elle hésita, puis en rougissant :

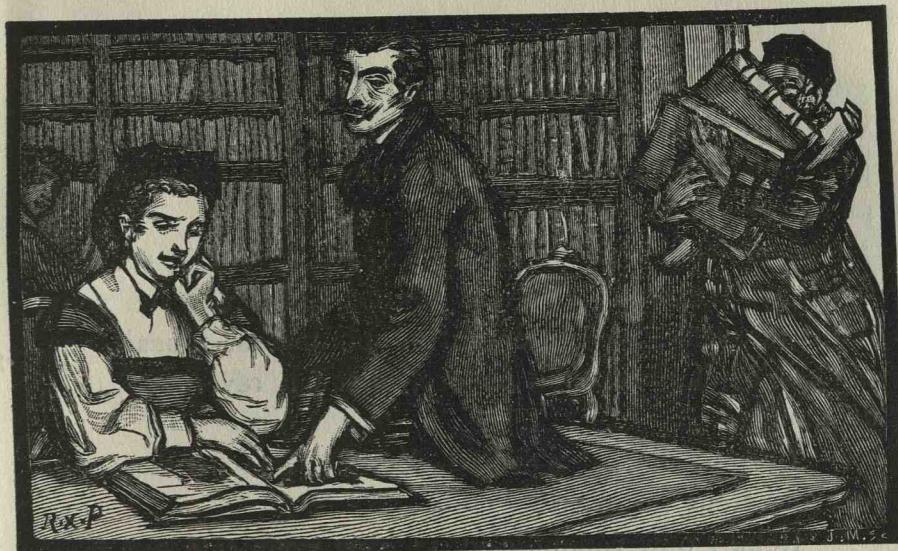
— ... et chez vous, si vous le permettez.

— Comment donc! m'écriai-je. Mais voilà une excellente idée.

Nous nous quittâmes fort amis l'un de l'autre. Moi d'elle parce que j'avais obtenu ce que je souhaitais; elle de moi, sans motif appréciable, ce qui, selon Platon, la met au plus haut degré de la hiérarchie des âmes.

Pourtant, c'est avec de mauvais pressentiments que j'introduis cette personne chez moi. Et je voudrais bien que Jeanne fût en d'autres mains que les siennes. Maître Mouche et mademoiselle Préfère sont des esprits qui passent le mien. Je ne sais jamais pourquoi ils disent ce qu'ils disent, ni pourquoi ils font ce qu'ils font; il y a en eux des profondeurs mystérieuses qui me troublent. Comme Jeanne me le disait tout à l'heure : on est inquiet de ce qu'on ne comprend pas.

Hélas! à mon âge on sait trop combien la vie est peu innocente; on sait trop ce qu'on perd à durer en ce monde et l'on n'a de confiance qu'en la jeunesse.



16 août.

Je les attendais. Vraiment, je les attendais avec impatience. Pour amener Thérèse à les bien accueillir, j'ai employé tout mon art d'insinuer et de plaire, mais c'est peu. Elles vinrent. Jeanne était, ma foi! toute pimpante. Ce n'est point sa grand'mère, assurément. Mais aujourd'hui, pour la première fois, je m'aperçus qu'elle avait une physionomie agréable, chose qui, en ce monde, est fort utile à une femme. Elle sourit, et la cité des livres en fut tout égayée.

J'épiai Thérèse; j'observai si ses rrigueurs de vieille

gardienne s'adoucissaient à la vue de la jeune fille. Je la vis arrêter sur Jeanne ses yeux ternes, sa face à longues peaux, sa bouche creuse, son menton pointu de vieille fée puissante. Et ce fut tout.

Mademoiselle Préfère, de bleu vêtue, avançait, reculait, sautillait, trottinait, s'écriait, soupirait, baissait les yeux, levait les yeux, se confondait en politesses, n'osait pas, osait, n'osait plus, osait encore, faisait la révérence, bref, un manège.

— Que de livres! s'écria-t-elle. Et vous les avez tous lus, monsieur Bonnard?

— Hélas! oui, répondis-je, et c'est pour cela que je ne sais rien du tout, car il n'y a pas un de ces livres qui n'en démente un autre, en sorte què, quand on les connaît tous, on ne sait que penser. J'en suis là, madame.

Là-dessus, elle appela Jeanne pour lui communiquer ses impressions. Mais Jeanne regardait par la fenêtre :

— Que c'est beau! nous dit-elle. J'aime voir couler la rivière. Cela fait penser à tant de choses!

Mademoiselle Préfère ayant ôté son chapeau et découvert un front orné de boucles blondes, ma gouvernante empoigna fortement le chapeau en disant qu'il lui déplaisait de voir traîner les hardes sur les meubles. Puis elle s'approcha de Jeanne et lui demanda « ses nippes » en l'appelant sa petite demoiselle. La petite demoiselle, lui donnant son mantelet et son chapeau, dégagea un cou gracieux et une taille ronde dont les contours se détachaient nettement sur la grande lumière de la fenêtre, et j'aurais souhaité qu'elle fût vue en ce moment par toute autre personne qu'une vieille servante, une maîtresse de

pension frisée comme un agneau et un bonhomme d'archiviste paléographe.

— Vous regardez la Seine, lui dis-je; elle étincelle au soleil.

— Oui, répondit-elle, accoudée à la barre d'appui. On dirait une flamme qui coule. Mais voyez là-bas comme elle semble fraîche sous les saules de la berge qu'elle reflète. Ce petit coin-là me plaît encore mieux que tout le reste.

— Allons! répondis-je, je vois que la rivière vous tente. Que diriez-vous si, avec l'agrément de mademoiselle Préfère, nous allions à Saint-Cloud par le bateau à vapeur que nous ne manquerons pas de trouver en aval du Pont-Royal?

Jeanne était très contente de mon idée et mademoiselle Préfère résolue à tous les sacrifices. Mais ma gouvernante n'entendait pas nous laisser partir ainsi. Elle me conduisit dans la salle à manger où je la suivis en tremblant.

— Monsieur, me dit-elle quand nous fûmes seuls, vous ne pensez jamais à rien et il faut que ce soit moi qui songe à tout. Heureusement que j'ai bonne mémoire.

Je ne jugeai pas opportun d'ébranler cette illusion témoreuse. Elle poursuivit :

— Ainsi! vous vous en alliez sans me dire ce qui plaît à la petite demoiselle? Vous êtes bien difficile à contenter, vous, monsieur, mais au moins vous savez ce qui est bon. Ce n'est pas comme ces jeunesse. Elles ne se connaissent pas en cuisine. C'est souvent le meilleur qu'elles trouvent le pire et le mauvais qui leur semble bon, à cause du cœur qui n'est pas encore bien assuré à sa place, tant et si bien qu'on ne sait que faire avec elles. Dites-moi si la petite

demoiselle aime les pigeons aux petits pois et les profit-
terolles.

— Ma bonne Thérèse, répondis-je, faites à votre gré, et ce sera très bien. Ces dames sauront se contenter de notre modeste ordinaire.

Thérèse reprit sèchement :

— Monsieur, je vous parle de la petite demoiselle; il ne faut pas qu'elle s'en aille de la maison sans avoir un peu profité. Quant à la vieille frisée, si mon dîner ne lui convient pas, elle pourra bien se sucer les pouces. Je m'en moque.

Je retournai, l'âme en repos, dans la cité des livres où mademoiselle Préfère travaillait au crochet si tranquillement, qu'on eût dit qu'elle était chez elle. Je faillis le croire moi-même. Elle tenait peu de place, il est vrai, au coin de la fenêtre. Mais elle avait si bien choisi sa chaise et son tabouret, que ces meubles semblaient faits pour elle.

Jeanne, au contraire, donnait aux livres et aux tableaux un long regard, qui semblait presque un affectueux adieu.

— Tenez, lui dis-je; amusez-vous à feuilleter ce livre, qui ne peut manquer de vous plaire, car il contient de belles gravures.

Et j'ouvris devant elle le recueil des costumes de Vecellio; non pas, s'il vous plaît, la banale copie maigrement exécutée par des artistes modernes, mais bien un magnifique et vénérable exemplaire de l'édition princeps, laquelle est noble à l'égal des nobles dames qui figurent sur ses feuillets jaunis et embellis par le temps.

En feuilletant les gravures avec une naïve curiosité, Jeanne me dit :

— Nous parlions de promenade, mais c'est un voyage que vous me faites faire. Un grand voyage.

— Eh bien! mademoiselle, lui dis-je, il faut s'arranger commodément pour voyager. Vous êtes assise sur un coin de votre chaise que vous faites tenir sur un seul pied, et le Vecellio doit vous fatiguer les genoux. Asseyez-vous pour de bon, mettez votre chaise d'aplomb et posez votre livre sur la table.

Elle m'obéit en souriant et me dit :

— Regardez, monsieur, le beau costume. (C'était celui d'une dogaresse.) Que c'est noble et quelles magnifiques idées cela donne! C'est pourtant beau, le luxe!

— Il ne faut pas exprimer de semblables pensées, mademoiselle, dit la maîtresse de pension, en levant de dessus son ouvrage un petit nez imparfait.

— C'est bien innocent, répondis-je. Il y a des âmes de luxe qui ont le goût inné de la magnificence.

Le petit nez imparfait se rabattit aussitôt.

— Mademoiselle Préfère aime le luxe aussi, dit Jeanne; elle découpe des transparents de papier pour les lampes. C'est du luxe économique, mais c'est du luxe tout de même.

Retournés à Venise, nous faisions la connaissance d'une patricienne vêtue d'une dalmatique brodée, quand j'entendis la sonnette. Je crus que c'était quelque patronnet avec sa manne, mais la porte de la cité des livres s'ouvrit et... Tu souhaitais tout à l'heure, vieux Sylvestre Bonnard, que d'autres yeux que des yeux lunettés et desséchés vissent ta protégée dans sa grâce; tes souhaits sont

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

comblés de la façon la plus inattendue. Et comme à l'imprudent Thésée, une voix te dit :

Craignez, Seigneur, craignez que le Ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.

La porte de la cité des livres s'ouvrit et un beau jeune homme parut, introduit par Thérèse. Cette vieille âme simple ne sait qu'ouvrir ou fermer la porte aux gens; elle n'entend rien aux finesse de l'antichambre et du salon. Il n'est dans ses mœurs ni d'annoncer ni de faire attendre. Elle jette les gens sur le palier ou bien elle vous les pousse à la tête.

Voilà donc le beau jeune homme tout amené et je ne puis vraiment pas l'aller enfermer tout de suite, comme un animal dangereux, dans la pièce voisine. J'attends qu'il s'explique; il le fait sans embarras, mais il me semble qu'il a remarqué la jeune fille qui, penchée sur la table, feuille le Vecellio. Je le regarde; ou je me trompe fort, ou je l'ai déjà vu quelque part. Il se nomme Gélis. C'est là un nom que j'ai entendu je ne sais où. En fait, M. Gélis (puisque Gélis il y a) est fort bien tourné. Il me dit qu'il est en troisième année à l'École des chartes, et qu'il prépare depuis quinze ou dix-huit mois sa thèse de sortie dont le sujet est l'état des abbayes bénédictines en 1700. Il vient de lire mes travaux sur le *Monasticon* et il est persuadé qu'il ne peut mener sa thèse à bonne fin sans mes conseils, d'abord, et sans un certain manuscrit que j'ai en ma possession et qui n'est autre que le registre des comptes de l'abbaye de Cîteaux de 1683 à 1704.

M'ayant édifié sur ces points, il me remet une lettre de

recommandation signée du nom du plus illustre de mes confrères.

A la bonne heure, j'y suis : M. Gélis est tout uniment le jeune homme qui, l'an passé, m'a traité d'imbécile, sous les marronniers. Ayant déplié sa lettre d'introduction, je songe :

« Ah ! ah ! malheureux, tu es bien loin de soupçonner que je t'ai entendu et que je sais ce que tu penses de moi... ou du moins ce que tu pensais ce jour-là, car ces jeunes têtes sont si légères ! Je te tiens, jeune imprudent ! te voilà dans l'antre du lion et si soudainement, ma foi ! que le vieux lion surpris ne sait que faire de sa proie. Mais toi, vieux lion, ne serais-tu pas un imbécile ? si tu ne l'es pas, tu le fus. Tu fus un sot d'avoir écouté M. Gélis au pied de la statue de Marguerite de Valois, un double sot de l'avoir entendu, et un triple sot de n'avoir pas oublié ce qu'il eût mieux valu ne pas entendre. »

Ayant ainsi gourmandé le vieux lion, je l'exhortai à se montrer clément ; il ne se fit pas trop tirer l'oreille et devint bientôt si gai qu'il se retint pour ne pas éclater en joyeux rugissements.

A la manière dont je lisais la lettre de mon collègue, je pouvais passer pour ne pas savoir mes lettres. Ce fut long, et M. Gélis aurait pu s'ennuyer, mais il regardait Jeanne et prenait son mal en patience. Jeanne tournait quelquefois la tête de notre côté. On ne peut rester immobile, n'est-ce pas ? Mademoiselle Préfère arrangeait ses boucles, et sa poitrine se gonflait de petits soupirs. Il faut dire que j'ai été moi-même honoré souvent de ces petits soupirs.

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

comblés de la façon la plus inattendue. Et comme à l'imprudent Thésée, une voix te dit :

Craignez, Seigneur, craignez que le Ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.

La porte de la cité des livres s'ouvrit et un beau jeune homme parut, introduit par Thérèse. Cette vieille âme simple ne sait qu'ouvrir ou fermer la porte aux gens; elle n'entend rien aux finesses de l'antichambre et du salon. Il n'est dans ses mœurs ni d'annoncer ni de faire attendre. Elle jette les gens sur le palier ou bien elle vous les pousse à la tête.

Voilà donc le beau jeune homme tout amené et je ne puis vraiment pas l'aller enfermer tout de suite, comme un animal dangereux, dans la pièce voisine. J'attends qu'il s'explique; il le fait sans embarras, mais il me semble qu'il a remarqué la jeune fille qui, penchée sur la table, feuillette le Vecellio. Je le regarde; ou je me trompe fort, ou je l'ai déjà vu quelque part. Il se nomme Gélis. C'est là un nom que j'ai entendu je ne sais où. En fait, M. Gélis (puisque Gélis il y a) est fort bien tourné. Il me dit qu'il est en troisième année à l'École des chartes, et qu'il prépare depuis quinze ou dix-huit mois sa thèse de sortie dont le sujet est l'état des abbayes bénédictines en 1700. Il vient de lire mes travaux sur le *Monasticon* et il est persuadé qu'il ne peut mener sa thèse à bonne fin sans mes conseils, d'abord, et sans un certain manuscrit que j'ai en ma possession et qui n'est autre que le registre des comptes de l'abbaye de Cîteaux de 1683 à 1704.

M'ayant édifié sur ces points, il me remet une lettre de

recommandation signée du nom du plus illustre de mes confrères.

A la bonne heure, j'y suis : M. Gélis est tout uniment le jeune homme qui, l'an passé, m'a traité d'imbécile, sous les marronniers. Ayant déplié sa lettre d'introduction, je songe :

« Ah! ah! malheureux, tu es bien loin de soupçonner que je t'ai entendu et que je sais ce que tu penses de moi... ou du moins ce que tu pensais ce jour-là, car ces jeunes têtes sont si légères! Je te tiens, jeune imprudent! te voilà dans l'antre du lion et si soudainement, ma foi! que le vieux lion surpris ne sait que faire de sa proie. Mais toi, vieux lion, ne serais-tu pas un imbécile? si tu ne l'es pas, tu le fus. Tu fus un sot d'avoir écouté M. Gélis au pied de la statue de Marguerite de Valois, un double sot de l'avoir entendu, et un triple sot de n'avoir pas oublié ce qu'il eût mieux valu ne pas entendre. »

Ayant ainsi gourmandé le vieux lion, je l'exhortai à se montrer clément; il ne se fit pas trop tirer l'oreille et devint bientôt si gai qu'il se retint pour ne pas éclater en joyeux rugissements.

A la manière dont je lisais la lettre de mon collègue, je pouvais passer pour ne pas savoir mes lettres. Ce fut long, et M. Gélis aurait pu s'ennuyer, mais il regardait Jeanne et prenait son mal en patience. Jeanne tournait quelquefois la tête de notre côté. On ne peut rester immobile, n'est-ce pas? Mademoiselle Préfère arrangeait ses boucles, et sa poitrine se gonflait de petits soupirs. Il faut dire que j'ai été moi-même honoré souvent de ces petits soupirs.

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

— Monsieur, dis-je, en pliant la lettre, je suis heureux de pouvoir vous être utile. Vous vous occupez de recherches qui m'ont, pour ma part, bien vivement intéressé. J'ai fait ce que j'ai pu. Je sais comme vous — et mieux encore que vous — combien il reste à faire. Le manuscrit que vous me demandez est à votre disposition; vous pouvez l'emporter, mais il n'est pas des plus petits, et je crains...

— Ah! monsieur, me dit Gélis, les gros livres ne me font pas peur.

Je priai le jeune homme de m'attendre et j'allai dans un cabinet voisin chercher le registre que je ne trouvai pas d'abord et que je désespérai même de trouver quand je reconnus, à des signes certains, que ma gouvernante avait mis de l'ordre dans le cabinet. Mais le registre était si grand et si gros que Thérèse n'était pas parvenue à le ranger assez complètement. Je le soulevai avec peine et j'eus la joie de le trouver pesant à souhait.

« Attends, mon garçon, me dis-je avec un sourire qui devait être très sarcastique, attends : je t'en vais accabler, il te rompra les bras, puis la cervelle. C'est la première vengeance de Sylvestre Bonnard. Nous aviserais ensuite. »

Quand je rentrai dans la cité des livres, j'entendis M. Gélis qui disait à Jeanne : « Les Vénitientes se trempaient les cheveux dans une teinture blonde. Elles avaient le blond de miel et le blond d'or. Mais il y a des cheveux dont la couleur naturelle est bien plus jolie que celle du miel et de l'or. » Et Jeanne répondait par son silence pensif et recueilli. Je devinai que ce coquin de Vecellio était de l'affaire et que penchés sur le livre ils avaient regardé ensemble la dogaresse et les patriciennes.

Je parus avec mon énorme bouquin, pensant que Gélis ferait la grimace. C'était la charge d'un commissionnaire et j'en avais les bras endoloris. Mais le jeune homme le souleva comme une plume et le mit sous son bras en souiant. Puis il me remercia avec cette brièveté que j'estime, me rappela qu'il avait besoin de mes conseils et, ayant pris jour pour un nouvel entretien, partit en nous saluant tous le plus aisément du monde...

Je dis :

— Il est gentil, ce garçon.

Jeanne tourna quelques feuillets du Vecellio et ne répondit pas.

Nous allâmes à Saint-Cloud.

Septembre. — Décembre

Les visites au bonhomme se sont succédé avec une exactitude dont je suis profondément reconnaissant à mademoiselle Préfère, qui a fini par avoir un coin attitré dans la cité des livres. Elle dit maintenant : ma chaise, mon tabouret, mon casier. Son casier est une tablette dont elle a expulsé les poètes champenois pour loger son sac à ouvrage. Elle est bien aimable et il faut que je sois un monstre pour ne pas l'aimer. Je la souffre dans toute la rigueur du mot. Mais que ne souffrirait-on pas pour Jeanne? Elle donne à la cité des livres un charme dont je goûte le souvenir quand elle est partie. Elle est peu instruite, mais si bien douée que, quand je veux lui montrer une

belle chose, il se trouve que je ne l'avais jamais vue et que c'est elle qui me la fait voir. S'il m'a été jusqu'ici impossible de lui faire suivre mes idées, j'ai souvent pris plaisir à suivre le spirituel caprice des siennes.

Un homme plus sensé que moi songerait à la rendre utile. Mais n'est-il point utile dans la vie d'être aimable? Sans être jolie, elle charme. Charmer, cela sert autant, peut-être, que de ravauder des bas. D'ailleurs, je ne suis pas immortel et elle ne sera sans doute pas encore très vieille quand mon notaire (qui n'est point maître Mouche) lui lira certain papier que j'ai signé tantôt.

Je n'entends pas qu'un autre que moi la pourvoie et la dote. Je ne suis pas moi-même bien riche et l'héritage paternel ne s'est pas accru dans mes mains. On n'amasse pas des écus à compulser des vieux textes. Mais mes livres, au prix où se vend aujourd'hui cette noble denrée, valent quelque chose. Il y a sur cette tablette plusieurs poètes du XVI^e siècle que des banquiers disputerait à des princes. Et je crois que ces *Heures* de Simon Vostre ne passeraient point inaperçues à l'hôtel Silvestre, non plus que ces *Preces pieæ* à l'usage de la reine Claude. J'ai pris soin de réunir et de conserver tous ces exemplaires rares et curieux qui peuplent la cité des livres, et j'ai cru longtemps qu'ils étaient aussi nécessaires à ma vie que l'air et la lumière. Je les ai bien aimés, et aujourd'hui encore je ne puis m'empêcher de leur sourire et de les caresser. Ces maroquins sont si plaisants à l'œil et ces vélins si doux au toucher! Il n'est pas un seul de ces livres qui ne soit digne, par quelque mérite singulier, de l'estime d'un galant homme. Quel autre possesseur saura les priser comme il

faut? Sais-je seulement si un nouveau propriétaire ne les laissera pas périr dans l'abandon, ou ne les mutilera pas par un caprice d'ignorant? Dans quelles mains tombera cet incomparable exemplaire de *l'Histoire de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, aux marges duquel l'auteur lui-même, Dom Jacques Bouillard, mit de sa main des notes substantielles?... Maître Bonnard, tu es un vieux fou. Ta gouvernante, la pauvre créature, est aujourd'hui clouée dans son lit par un rhumatisme rigoureux. Jeanne doit venir avec son chaperon et, au lieu d'aviser à les recevoir, tu songes à mille sottises. Sylvestre Bonnard, tu n'arriveras à rien, c'est moi qui te le dis.

Et précisément je les vois de ma fenêtre qui descendant de l'omnibus. Jeanne saute comme une chatte et mademoiselle Préfère se confie au bras robuste du conducteur avec les grâces pudiques d'une Virginie réchappée du naufrage et resignée cette fois à se laisser sauver. Jeanne lève la tête, me voit, et me fait un imperceptible signe d'amitié confiante. Je m'aperçois qu'elle est jolie. Elle est moins jolie que n'était sa grand'mère. Mais sa grâce fait la joie et la consolation du vieux fou que je suis. Quant aux jeunes fous (il s'en trouve encore), je ne sais ce qu'ils en penseront; ce n'est pas mon affaire... Mais faut-il te répéter, Bonnard, mon ami, que ta gouvernante est au lit et que tu dois aller toi-même ouvrir ta porte?

Ouvre, bonhomme Hiver... c'est le Printemps qui sonne.

C'est Jeanne, en effet, Jeanne toute rose. Il s'en faut d'un étage que mademoiselle Préfère, essoufflée et indignée, atteigne le palier.

J'expliquai l'état de ma gouvernante et proposai un dîner

au restaurant. Mais Thérèse, toute-puissante encore sur son lit de douleur, décida qu'il fallait dîner à la maison. Les honnêtes gens, à son avis, ne dînaient pas au restaurant. D'ailleurs, elle avait tout prévu. Le dîner était acheté; la concierge le cuirait.

L'audacieuse Jeanne voulut aller voir si la vieille malade n'avait besoin de rien. Comme bien vous pensez, elle fut lestement renvoyée au salon, mais pas avec tant de rudesse que j'avais lieu de le craindre.

— Si j'ai besoin de me faire servir, ce qu'à Dieu ne plaise! lui fut-il répondu, je trouverai quelqu'un de moins mignon que vous. Il me faut du repos. C'est une marchandise dont vous ne tenez pas boutique à la foire, sous l'enseigne de Motus-un-doigt-sur-la-bouche. Allez rire et ne restez pas ici. C'est malsain : la vieillesse se gagne.

Jeanne, nous ayant rapporté ces paroles, ajouta qu'elle aimait beaucoup la langue de la vieille Thérèse. Sur quoi, mademoiselle Préfère lui reprocha d'avoir des goûts peu distingués. J'essayai de l'excuser par l'exemple de tant de bons artisans du parler maternel qui tenaient pour leurs maîtres en langage les forts du port au foin et les vieilles lavandières. Mais mademoiselle Préfère avait des goûts trop distingués pour se rendre à mes raisons.

Cependant Jeanne prit un visage suppliant et me demanda la faveur de mettre un tablier blanc et d'aller à la cuisine s'occuper du dîner.

— Jeanne, répondis-je avec la gravité d'un maître, je crois que, s'il s'agit de briser les assiettes, d'ébrécher les plats, de bosseler les casseroles et de défoncer les bouillottes, la créature sordide que Thérèse a placée dans la

cuisine suffira à sa tâche, car il me semble entendre en ce moment dans la cuisine des bruits désastreux. Toutefois, je vous prépose, Jeanne, à la confection du dessert. Allez chercher un tablier blanc; je vous le ceindrai moi-même.

En effet, je lui nouai solennellement le tablier de toile à la taille, et elle s'élança dans la cuisine pour y apprêter, comme nous le sûmes plus tard, des mets délicats.

Je n'eus pas à me louer de ce petit arrangement, car mademoiselle Préfère, restée seule avec moi, prit des allures inquiétantes. Elle me regarda avec des yeux pleins de larmes et de flammes et poussa d'énormes soupirs.

— Je vous plains, me dit-elle, un homme comme vous, un homme d'élite, vivre seul avec une grossière servante (car elle est grossière, cela est incontestable)! Quelle cruelle existence! Vous avez besoin de repos, de ménagements, d'égards, de soins de toute sorte; vous pouvez tomber malade. Et il n'y a pas de femme qui ne se ferait honneur de porter votre nom et de partager votre existence. Non! il n'y en a pas : c'est mon cœur qui me le dit.

Et elle pressait des deux mains ce cœur prêt sans cesse à s'échapper.

J'étais littéralement désespéré. J'essayai de remontrer à mademoiselle Préfère que j'entendais ne rien changer au train de ma vie fort avancée et que j'avais autant de bonheur qu'en comportaient ma nature et ma destinée.

— Non! vous n'êtes pas heureux, s'écria-t-elle; il faudrait auprès de vous une âme capable de vous comprendre. Sortez de votre engourdissement, jetez les yeux autour de vous. Vous avez des relations étendues, de belles connaissances. On n'est pas membre de l'Institut sans fréquenter

la société. Voyez, jugez, comparez. Une femme sensée ne vous refusera pas sa main. Je suis femme, monsieur : mon instinct ne me trompe pas ; il y a quelque chose là qui me dit que vous trouverez le bonheur dans le mariage. Les femmes sont si dévouées, si aimantes (pas toutes, sans doute, mais quelques-unes) ! Et puis elles sont sensibles à la gloire ! Votre cuisinière n'a plus de forces ; elle est sourde, elle est infirme ; s'il vous arrivait malheur la nuit ! Tenez, je frémis, rien que d'y penser !

Et elle frémissoit réellement ; elle fermait les yeux, serrait les poings, trépignait. Mon abattement était extrême. Avec quelle formidable ardeur elle reprit :

— Votre santé ! votre chère santé ! Je donnerais avec joie tout mon sang pour conserver les jours d'un savant, d'un littérateur, d'un homme de mérite, d'un membre de l'Institut. Et une femme qui n'en ferait pas autant, je la mépriserais. Tenez, monsieur, j'ai connu la femme d'un grand mathématicien, d'un homme qui faisait des cahiers entiers de calculs dont il remplissait toutes les armoires de sa maison. Il avait une maladie de cœur et il déperissait à vue d'œil. Et je voyais sa femme, là, tranquille auprès de lui. Je n'ai pas pu y tenir, je lui ai dit un jour : « Ma chère, vous n'avez pas de cœur. A votre place, je ferais... je ferais... Je ne sais pas ce que je ferais ! »

Elle s'arrêta épisodée. Ma situation était terrible. Dire nettement à mademoiselle Préfère ce que je pensais de ses conseils, il ne fallait pas y songer. Car me brouiller avec elle, c'était perdre Jeanne. Je pris donc la chose en douceur. D'ailleurs, elle était chez moi : cette considération m'aida à garder quelque courtoisie.

— Je suis très vieux, mademoiselle, lui répondis-je, et je crains bien que vos avis ne viennent un peu tard. J'y songerai toutefois. En attendant, remettez-vous. Il serait bon que vous prissiez un verre d'eau sucrée.

A ma grande surprise, ces paroles la calmèrent soudainement, et je la vis s'asseoir avec tranquillité dans son coin, près de son casier, sur sa chaise, les pieds sur son tabouret.

Le dîner était tout à fait manqué. Mademoiselle Préfère, perdue dans un rêve, n'y prit point garde. Je suis fort sensible d'ordinaire à ces sortes de mésaventures; mais celle-ci causa à Jeanne une telle joie que je finis moi-même par y prendre plaisir. Je ne savais pas encore, à mon âge, qu'un poulet brûlé d'un côté et cru de l'autre fût une chose comique; les rires clairs de Jeanne me l'apprirent. Ce poulet nous fit dire mille choses très spirituelles que j'ai oubliées et je fus enchanté qu'on ne l'eût pas raisonnablement rôti.

Le dîner s'acheva non sans grâce quand la jeune fille en tablier blanc, mince et droite, apporta le plat d'œufs à la neige qu'elle avait apprêté. Dans leur bain d'or pâle, ils brillaient du plus candide éclat et répandaient une fine odeur de vanille. Et elle les posa sur la table avec la gravité ingénue d'une ménagère de Chardin.

Dans le fond de mon âme, j'étais très inquiet. Il me paraissait à peu près impossible de me maintenir longtemps en bons termes avec mademoiselle Préfère dont les fureurs matrimoniales avaient éclaté. Et la maîtresse partie, adieu l'écolière! Je profitai de ce que la bonne âme était allée mettre son manteau, pour demander à Jeanne très préci-

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

sément quel âge elle avait. Elle avait dix-huit ans et un mois. Je comptai sur mes doigts et trouvai qu'elle ne serait pas majeure avant deux ans et onze mois. Comment passer tout ce temps-là?

En me quittant, mademoiselle Préfère me regarda avec tant d'expression que j'en tremblai de tous mes membres.

— Au revoir, dis-je gravement à la jeune fille. Mais écoutez-moi : votre ami est vieux et peut vous manquer. Promettez-moi de ne jamais vous manquer à vous-même et je serai tranquille. Dieu vous garde, mon enfant!

Ayant fermé la porte sur elle, j'ouvris la fenêtre pour la voir s'en aller. La nuit était sombre et je n'aperçus que des ombres confuses qui glissaient sur le quai noir. Le bourdonnement immense et sourd de la ville montait jusqu'à moi, et j'eus le cœur serré.

15 décembre.

Le roi de Thulé gardait une coupe d'or que son amante lui avait laissée en souvenir. Près de mourir et sentant qu'il avait bu pour la dernière fois, il jeta la coupe à la mer. Je garde ce cahier de souvenirs comme le vieux prince des mers brumeuses gardait sa coupe ciselée et de même qu'il abîma son joyau d'amour, je brûlerai ce livre de raison. Ce n'est pas, certes, par une avarice hautaine et par un orgueil égoïste que je détruirai ce monument d'une humble vie; mais je craindrais que les

choses qui me sont chères et sacrées n'y parussent, par défaut d'art, vulgaires et ridicules.

Je ne dis pas cela en vue de ce qui va suivre. Ridicule je l'étais certainement quand, prié à dîner chez mademoiselle Préfère, je m'assis dans une bergère (c'était bien une bergère) à la droite de cette inquiétante personne. La table était dressée dans un petit salon. Assiettes ébréchées, verres dépareillés, couteaux branlant dans le manche, fourchettes à dents jaunes, rien ne manquait de ce qui coupe net l'appétit d'un honnête homme.

On me confia que le dîner était fait pour moi, pour moi seul, bien que maître Mouche en fût. Il faut que mademoiselle Préfère se soit imaginé que j'ai pour le beurre des goûts de Sarmate, car celui qu'elle m'offrit était rance à l'excès.

Le rôtiacheva de m'empoisonner. Mais j'eus le plaisir d'entendre maître Mouche et mademoiselle Préfère parler de la vertu. Je dis le plaisir, je devrais dire la honte, car les sentiments qu'ils exprimaient sont fort au-dessus de ma grossière nature.

Ce qu'ils disaient me prouva clair comme le jour que le dévouement était leur pain quotidien et que le sacrifice leur était aussi nécessaire que l'air et l'eau. Voyant que je ne mangeais pas, mademoiselle Préfère fit mille efforts pour vaincre ce qu'elle était assez bonne pour nommer ma discrédition. Jeanne n'était pas de la fête parce que, me dit-on, sa présence, contraire au règlement, aurait blessé l'égalité si nécessaire à maintenir entre tant de jeunes élèves.

La servante désolée servit un maigre dessert, et disparut comme une ombre.

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

Alors, mademoiselle Préfère raconta à maître Mouche avec de grands transports tout ce qu'elle m'avait dit dans la cité des livres, pendant que ma gouvernante était au lit. Son admiration pour un membre de l'Institut, ses craintes de me voir malade et seul, la certitude où elle était qu'une femme intelligente serait heureuse et fière de partager mon existence, elle ne dissimula rien; bien au contraire, elle ajouta de nouvelles folies. Maître Mouche approuvait de la tête en cassant des noisettes. Puis, après tout ce verbiage, il demanda avec un agréable sourire ce que j'avais répondu.

Mademoiselle Préfère, une main sur son cœur et l'autre étendue vers moi, s'écria :

— Il est si affectueux, si supérieur, si bon et si grand! Il a répondu... Mais je ne saurais pas, moi, simple femme, répéter les paroles d'un membre de l'Institut : il suffit que je les résume. Il a répondu : « Oui, je vous comprends, et j'accepte. »

Ayant ainsi parlé, elle me prit une main. Maître Mouche se leva, tout ému, et me saisit l'autre main.

— Je vous félicite, monsieur, me dit-il.

J'ai quelquefois eu peur dans ma vie, mais je n'avais jamais éprouvé un effroi d'une nature aussi écoeurante.

Je dégageai mes deux mains et, m'étant levé pour donner toute la gravité possible à mes paroles :

— Madame, dis-je, je me serai mal expliqué chez moi ou je vous aurai mal comprise ici. Dans les deux cas, une déclaration nette est nécessaire. Permettez-moi, madame, de la faire tout uniment. Non, je ne vous ai pas comprise; non, je n'ai rien accepté; j'ignore absolument quel peut

être le parti que vous avez en vue pour moi, si toutefois vous en avez un. Dans tous les cas, je ne veux pas me marier. Ce serait à mon âge une impardonnable folie et je ne puis pas encore, à l'heure qu'il est, me figurer qu'une personne de sens, comme vous, ait pu me donner le conseil de me marier. J'ai même tout lieu de croire que je me trompe, et que vous ne m'avez rien dit de semblable. Dans ce cas, vous excuserez un vieillard déshabitué du monde, peu fait au langage des dames et désolé de son erreur.

Maître Mouche se rassit tout doucement à sa place où, faute de noisettes, il tailla un bouchon.

Mademoiselle Préfère, m'ayant considéré pendant quelques instants avec de petits yeux ronds et secs que je ne lui connaissais pas encore, reprit sa douceur et sa grâce ordinaires. C'est d'une voix mielleuse qu'elle s'écria :

— Ces savants! ces hommes de cabinet! ils sont comme des enfants. Oui, monsieur Bonnard, vous êtes un véritable enfant.

Puis, se tournant vers le notaire, qui se tenait coi, le nez sur son bouchon :

— Oh! ne l'accusez pas! lui dit-elle d'une voix suppliante. Ne l'accusez pas! Ne pensez pas de mal de lui, je vous en prie. N'en pensez pas! Faut-il vous le demander à genoux?

Maître Mouche examina son bouchon sur toutes ses faces, sans s'expliquer autrement.

J'étais indigné; à en juger à la chaleur que je sentais à la tête, mes joues devaient être extrêmement rouges. Cette circonstance me fait comprendre les paroles que

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

j'entendis alors à travers le bourdonnement de mes tempes :

— Il m'effraie, notre pauvre ami. Monsieur Mouche, veuillez ouvrir la fenêtre. Il me semble qu'une compresse d'arnica lui ferait du bien.

Je m'enfuis dans la rue avec un indicible sentiment de dégoût et d'effroi.

20 décembre.

Je fus huit jours sans entendre parler de l'institution Préfère. Ne pouvant rester plus longtemps sans nouvelles de Jeanne et songeant d'ailleurs que je me devais à moi-même de ne pas quitter la place, je pris le chemin des Ternes.

Le parloir me sembla plus froid, plus humide, plus inhospitalier, plus insidieux et la servante plus effarée, plus silencieuse que jamais. Je demandai Jeanne et ce fut, après un assez long temps, mademoiselle Préfère qui se montra, grave, pâle, les lèvres minces, les yeux durs.

— Monsieur, je regrette vivement, me dit-elle en croisant les bras sous sa pèlerine, de ne pouvoir vous permettre de voir aujourd'hui mademoiselle Alexandre; mais cela m'est impossible.

— Et pourquoi donc?

— Monsieur, les raisons qui m'obligent à vous demander de rendre vos visites ici moins fréquentes sont d'une nature particulièrement délicate et je vous prie de m'épargner la contrariété de les dire.

JEANNE ALEXANDRE

— Madame, répondis-je, je suis autorisé par le tuteur de Jeanne à voir sa pupille tous les jours. Quelles raisons pouvez-vous avoir de vous mettre en travers des volontés de maître Mouche?

— Le tuteur de mademoiselle Alexandre (et elle pesait sur ce nom de tuteur comme sur un point d'appui solide) souhaite aussi vivement que moi de voir la fin de vos assiduités.

— Veuillez, s'il en est ainsi, me donner ses raisons et les vôtres.

Elle contempla la petite spirale de papier et répondit avec un calme sévère :

— Vous le voulez? Bien qu'une telle explication soit pénible pour une femme, je cède à vos exigences. Cette maison, monsieur, est une maison honorable. J'ai ma responsabilité : je dois veiller comme une mère sur chacune de mes élèves. Vos assiduités auprès de mademoiselle Alexandre ne pourraient se prolonger sans nuire à cette jeune fille. Mon devoir est de les faire cesser.

— Je ne vous comprends pas, répondis-je.

Et c'était bien la vérité. Elle reprit lentement :

— Vos assiduités dans cette maison sont interprétées par les personnes les plus respectables et les moins soupçonneuses d'une telle façon que je dois, dans l'intérêt de mon établissement et dans l'intérêt de mademoiselle Alexandre, les faire cesser au plus vite.

— Madame, m'écriai-je, j'ai entendu bien des sottises dans ma vie, mais aucune qui soit comparable à celle que vous venez de dire!

Elle me répondit simplement :

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

— Vos injures ne m'atteignent pas. On est bien forte quand on accomplit un devoir.

Et elle pressa sa pèlerine contre son cœur, non plus cette fois pour contenir, mais sans doute pour caresser ce cœur généreux.

— Madame, dis-je, en la marquant du doigt, vous avez soulevé l'indignation d'un vieillard. Faites en sorte que ce vieillard vous oublie, et n'ajoutez pas de nouveaux méfaits à ceux que je découvre. Je vous avertis que je ne cesserai pas de veiller sur mademoiselle Alexandre. Si vous la violentez en quoi que ce soit, malheur à vous!

Elle devenait plus tranquille à mesure que je m'animais et c'est avec un beau sang-froid qu'elle me répondit :

— Monsieur, je suis trop éclaircie sur la nature de l'intérêt que vous portez à cette jeune fille pour ne pas la soustraire à cette surveillance dont vous me menacez. J'aurais dû, voyant l'intimité plus qu'équivoque dans laquelle vous vivez avec votre gouvernante, épargner votre contact à une innocente enfant. Je le ferai à l'avenir. Si j'ai été jusqu'ici trop confiante, ce n'est pas vous, c'est mademoiselle Alexandre qui peut me le reprocher; mais elle est trop naïve, trop pure, grâce à moi, pour soupçonner la nature du péril que vous lui avez fait courir. Vous ne m'obligeriez pas, je suppose, à l'en instruire.

« Allons, me dis-je, en haussant les épaules, il fallait, mon pauvre Bonnard, que tu vécusses jusqu'à présent pour apprendre exactement ce que c'est qu'une méchante femme. A présent, ta science est complète à cet égard. »

Je sortis sans répondre, et j'eus le plaisir de voir, à la subite rougeur de la maîtresse de pension, que mon

silence la touchait beaucoup plus que n'avaient fait mes paroles.

Je traversai la cour en regardant de tous côtés si je n'apercevais pas Jeanne. Elle me guettait; elle courut à moi.

— Si on touche à un de vos cheveux, Jeanne, écrivez-moi. Adieu.

— Non! pas adieu!

Je répondis :

— Non! non! pas adieu. Écrivez-moi.

J'allai tout droit chez madame de Gabry.

— Madame est à Rome, avec monsieur. Monsieur ne le savait donc pas?

— Si fait! répondis-je, madame me l'a écrit.

Elle me l'avait écrit en effet et il fallait que j'eusse un peu perdu la tête pour l'oublier. Ce fut l'opinion du domestique, car il me regarda d'un air qui disait : « Monsieur Bonnard est tombé en enfance », et il se pencha sur la rampe de l'escalier pour voir si je ne me livrerais pas à quelque action extraordinaire. Je descendis raisonnablement les degrés et il se retira désappointé.

En rentrant chez moi, j'appris que M. Gélis était dans le salon. Ce jeune homme me fréquente assidûment. Il n'a certes pas le jugement sûr, mais son esprit n'est pas banal. Cette fois sa visite ne laissa pas que de m'embarrasser. Hélas! pensai-je, je vais dire à mon jeune ami quelque sottise et il trouvera aussi que je baisse. Je ne puis pourtant pas lui expliquer que j'ai été demandé en mariage et traité d'homme sans mœurs, que Thérèse est soupçonnée et que Jeanne reste au pouvoir de la femme la plus scélé-

rate de la terre. Je suis vraiment en bel état pour parler des abbayes cisterciennes avec un jeune et malveillant érudit. Allons, pourtant, allons!...

Mais Thérèse m'arrêta :

— Comme vous êtes rouge, monsieur! me dit-elle d'un ton de reproche.

— C'est le printemps, lui répondis-je.

Elle se récria :

— Le printemps au mois de décembre?

Nous sommes en effet au mois de décembre. Ah! quelle tête est la mienne et le bel appui qu'a en moi la pauvre Jeanne!

— Thérèse, prenez ma canne et mettez-la, s'il se peut, dans un endroit où on la retrouve.

— Bonjour, monsieur Gélis. Comment vous portez-vous?

Sans date.

Le lendemain le bonhomme voulut se lever; il ne le put pas. Elle était rude, la main invisible qui le tenait étendu sur son lit. Le bonhomme, exactement cloué, se résigna à ne pas bouger, mais ce furent ses idées qui trottèrent.

Il fallait qu'il eût une forte fièvre, car mademoiselle Préfère, les abbés de Saint-Germain-des-Prés et le maître d'hôtel de madame de Gabry lui apparaissaient sous des formes fantastiques. Le maître d'hôtel notamment s'allongeait sur sa tête en grimaçant comme une gargouille de

cathédrale. J'avais l'idée qu'il y avait beaucoup de monde, beaucoup trop de monde dans ma chambre.

Cette chambre est meublée à l'antique; le portrait de mon père en grand uniforme et celui de ma mère en robe de cachemire pendent au mur sur une tapisserie de papier à rameges verts. Je le sais et je sais même que tout cela est bien fané. Mais la chambre d'un vieil homme n'a pas besoin d'être coquette; il suffit qu'elle soit propre et Thérèse y pourvoit. Celle-ci est, de plus, assez imagée pour plaire à mon esprit resté un peu enfantin et musard. Il y a, aux murs et sur les meubles, des choses qui d'ordinaire me parlent et m'égaient. Mais que me veulent aujourd'hui toutes ces choses? Elles sont devenues criardes, grimaçantes et menaçantes. Cette statuette, moulée sur une des Vertus théologales de Notre-Dame de Brou, si ingénue et si gracieuse dans son état naturel, fait maintenant des contorsions et me tire la langue. Et cette belle miniature, dans laquelle un des plus suaves élèves de Jehan Fouquet s'est représenté, ceint de la cordelière des fils de saint François, offrant à genoux son livre au bon duc d'Angoulême, qui donc l'a ôtée de son cadre, pour mettre à la place une grosse tête de chat qui me regarde avec des yeux phosphorescents? Les rameges du papier sont devenus aussi des têtes, des têtes vertes et difformes... Non pas, ce sont bien, aujourd'hui comme il y a vingt ans, des feuillages imprimés et pas autre chose... Non, je disais bien, ce sont des têtes avec des yeux, un nez, une bouche, des têtes!... Je comprends : ce sont à la fois des têtes et des feuillages. Je voudrais bien ne pas les voir.

Là, à ma droite, la jolie miniature du franciscain est

revenue, mais il me semble que je la retiens par un accablant effort de ma volonté et que, si je me lasse, la vilaine tête de chat va reparaître. Je n'ai pas le délire : je vois bien Thérèse au pied de mon lit; j'entends bien qu'elle me parle, et je lui répondrais avec une parfaite lucidité si je n'étais pas occupé à maintenir dans leur figure naturelle tous les objets qui m'entourent.

Voici venir le médecin. Je ne l'avais pas demandé; mais j'ai plaisir à le voir. C'est un vieux voisin à qui j'ai été de peu de profit, mais que j'aime beaucoup. Si je ne lui dis pas grand'chose, j'ai du moins toute ma connaissance et même je suis singulièrement rusé, car j'épie ses gestes, ses regards, les moindres plis de son visage. Il est fin, le docteur, et je ne sais vraiment pas ce qu'il pense de mon état. Le mot profond de Goethe me revient à l'esprit et je dis :

— Docteur, le vieil homme a consenti à être malade; mais il n'en accordera pas davantage pour cette fois à la nature.

Ni le docteur ni Thérèse ne rient de ma plaisanterie. Il faut qu'ils ne l'aient pas comprise.

Le docteur s'en va, le jour tombe, et des ombres de toutes sortes se forment et se dissipent comme des nuages dans les plis de mes rideaux. Des ombres passent en foule devant moi; à travers elles je vois la face immobile de ma fidèle servante. Tout à coup un cri, un cri aigu, un cri de détresse me déchire les oreilles. Est-ce vous, Jeanne, qui m'appelez?

Le jour est tombé, et les ombres s'installent à mon chevet pour toute la longue nuit.

A l'aube, je sens une paix, une paix immense m'envelopper tout entier. Est-ce votre sein que vous m'ouvrez, Seigneur mon Dieu?

Février 1876.

Le docteur est tout à fait jovial. Il paraît que je lui fais beaucoup d'honneur en me tenant debout. À l'entendre, des maux sans nombre ont fondu ensemble sur mon vieux corps.

Ces maux, effroi de l'homme, ont des noms, effroi du philologue. Ce sont des noms hybrides, mi-grecs, mi-latins, avec des désinences en *ite* indiquant l'état inflammatoire et en *algie*, exprimant la douleur. Le docteur me les débite avec un nombre suffisant d'adjectifs en *ique*, destinés à en caractériser la détestable qualité. Bref une bonne colonne du Dictionnaire de médecine.

— Touchez là, docteur. Vous m'avez rendu à la vie, je vous pardonne. Vous m'avez rendu à mes amis, je vous en remercie. Je suis solide, dites-vous. Sans doute, sans doute; mais j'ai beaucoup duré. Je suis un vieux meuble fort comparable au fauteuil de mon père. C'était un fauteuil que cet homme de bien tenait d'héritage et dans lequel il s'asseyait du matin au soir. Vingt fois le jour, je me perchais, en bambin que j'étais, sur le bras de ce siège antique. Tant qu'il tint bon, on n'y prit point garde. Mais il se mit à boiter d'un pied, et on commença à dire que c'était un bon fauteuil. Il boita ensuite de trois pieds,

grinça du quatrième et devint presque manchot des deux bras. C'est alors qu'on s'écria : « Quel solide fauteuil ! » On admirait que, n'ayant pas un bras vaillant et pas une jambe d'aplomb, il gardât figure de fauteuil, se tint à peu près debout et fit encore quelque service. Le crin lui sortit du corps, il rendit l'âme. Et quand Cyprien, notre domestique, lui scia les membres pour le mettre au bûcher, les cris d'admiration redoublèrent : « L'excellent, le merveilleux fauteuil ! Il fut à l'usage de Pierre-Sylvestre Bonnard, marchand drapier, d'Épiménide Bonnard son fils et de Jean-Baptiste Bonnard, chef de la 3^e division maritime et philosophe pyrrhonien. Quel vénérable et robuste fauteuil ! » En réalité c'était un fauteuil mort. Eh bien, docteur, je suis ce fauteuil. Vous me jugez solide parce que j'ai résisté à des assauts qui auraient tué tout à fait bon nombre de gens et qui ne m'ont tué, moi, qu'aux trois quarts. Grand merci. Je n'en suis pas moins quelque chose d'irrémédiablement avarié.

Le docteur veut me prouver, à l'aide de grands mots grecs et latins, que je suis en bon état. Le français est trop clair pour une démonstration de ce genre. Toutefois je consens à être persuadé et je le reconduis jusqu'à ma porte.

— A la bonne heure ! me dit Thérèse, voilà comme il faut mettre dehors les médecins. Pour peu que vous vous y preniez encore deux ou trois fois de cette manière, il n'y reviendra plus, et ce sera bien fait.

— Eh bien, Thérèse, puisque je suis redevenu un si vaillant homme, ne me refusez plus mes lettres. Il y en a un bon paquet sans doute, et ce serait une méchanceté de m'empêcher plus longtemps de les lire.

Thérèse, après quelques façons, me donna mes lettres. Mais, à quoi bon? j'ai regardé toutes les enveloppes et aucune n'est écrite par cette petite main que je voudrais voir ici, feuilletant le Vecellio. J'ai rejeté tout le paquet qui ne me dit plus rien.

Avril-Juin.

L'affaire a été chaude.

— Attendez, monsieur, que j'aie mis mes nippes propres, m'a dit Thérèse, et cette fois, encore, je sortirai avec vous; je prendrai votre pliant, comme j'ai fait ces derniers jours, et nous irons nous mettre au soleil.

En vérité, Thérèse me croit infirme. J'ai été malade, sans doute, mais il y a fin à tout. Madame la Maladie s'en est allée, il y a beau temps, et voilà bien trois mois que sa suivante au pâle et gracieux visage, dame Convalescence, m'a fait gentiment ses adieux. Si j'écoutais ma gouvernante, je serais M. Argan tout bonnement, et je me coifferais, pour le reste de mes jours, d'un bonnet de nuit à rubans... Pas de cela! J'entends sortir seul. Thérèse ne l'entend pas. Elle tient mon pliant et veut me suivre.

— Thérèse, nous nous mettrons demain en espalier contre le mur de la petite Provence, tant qu'il vous fera plaisir. Mais aujourd'hui j'ai des affaires qui pressent.

Des affaires! Elle croit qu'il s'agit d'argent et m'explique que rien ne presse.

— Tant mieux! mais il y a d'autres affaires que celles-là, en ce monde.

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

Je supplie, je gronde, je m'échappe.

Il fait assez beau temps. Moyennant un fiacre et si Dieu ne m'abandonne, je viendrai à bout de mon aventure.

Voici le mur qui porte en lettres bleues ces mots : *Pensionnat de demoiselles tenu par mademoiselle Virginie Préfère*. Voici la grille qui s'ouvrirait largement sur la cour d'honneur, si elle s'ouvrirait jamais. Mais la serrure en est rouillée et des lames de tôle, appliquées aux barreaux, protègent contre les regards indiscrets les petites âmes auxquelles mademoiselle Préfère enseigne sans nul doute la modestie, la sincérité, la justice et le désintéressement. Voici une fenêtre grillée dont les carreaux barbouillés révèlent les communs, œil terne, seul ouvert sur le monde extérieur.

Quant à la petite porte bâtarde par laquelle je suis tant de fois entré et qui m'est désormais interdite, je la retrouve avec son judas grillé. Le degré de pierre qui y conduit est usé, et, sans avoir de trop bons yeux sous mes lunettes, je vois sur la pierre les petites lignes blanches qu'ont faites en passant les semelles ferrées des écolières. Ne puis-je donc y passer à mon tour? Il me semble que Jeanne souffre dans cette maison maussade, et qu'elle m'appelle en secret. Je ne puis m'éloigner. L'inquiétude me prend : je sonne. La servante effarée vient m'ouvrir, plus effarée que jamais. La consigne est donnée; je ne puis voir mademoiselle Jeanne. Je demande au moins de ses nouvelles. La servante, après avoir regardé de droite et de gauche, me dit qu'elle va bien et me referme la porte au nez. Me voilà de nouveau dans la rue.

Et depuis, que de fois j'ai erré ainsi, sous ce mur, et passé devant la petite porte, honteux, désespéré d'être plus faible moi-même que l'enfant qui n'a en ce monde d'appui que le mien.

10 juin.

J'ai surmonté ma répugnance et suis allé voir maître Mouche. Je remarque tout d'abord que l'étude est plus poudreuse et plus moisie que l'an passé. Le notaire m'apparaît avec ses gestes étroits et ses prunelles agiles sous les lunettes. Je lui fais mes plaintes. Il me répond... Mais à quoi bon fixer, même dans un cahier qui doit être brûlé, le souvenir d'un plat coquin? Il donne raison à mademoiselle Préfère dont il a depuis longtemps apprécié l'esprit et le caractère. Sans vouloir se prononcer sur le fond du débat, il doit dire que les apparences ne me sont pas favorables. Cela me touche peu. Il ajoute (et cela me touche davantage) que la faible somme qu'il avait entre les mains pour l'éducation de sa pupille se trouve épuisée et qu'en cette circonstance il admire vivement le désintéressement de mademoiselle Préfère qui consent à garder près d'elle mademoiselle Jeanne.

Une magnifique lumière, la lumière d'un beau jour verse ses ondes incorruptibles dans ce lieu sordide et éclaire cet homme. Au dehors, elle répand sa splendeur sur toutes les misères d'un quartier populeux.

Qu'elle est douce, cette lumière dont mes yeux s'em-

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

plissent depuis si longtemps, et dont je ne jouirai bientôt plus! Je m'en vais, songeur, les mains derrière le dos, le long des fortifications, et je me trouve, sans savoir comment, dans des faubourgs perdus, plantés de maigres jardins. Sur le bord d'un chemin poudreux, je rencontre une plante dont la fleur à la fois éclatante et sombre semble faite pour s'associer aux deuils les plus nobles et les plus purs. C'est une ancolie. Nos pères la nommaient le gant de Notre-Dame. Une Notre-Dame qui se ferait toute petite, pour apparaître à des enfants, pourrait seule glisser ses doigts mignons dans les étroites capsules de cette fleur.

Voici un gros bourdon qui s'y fourre brutalement; sa bouche ne peut atteindre au nectar et le gourmand s'efforce en vain. Il renonce enfin et sort tout barbouillé de pollen. Il a repris son vol lourd; mais les fleurs sont rares dans ce faubourg souillé par la suie des usines. Il revient à l'ancolie et, cette fois, il perce la corolle et suce le nectar à travers l'ouverture qu'il a faite; je n'aurais pas cru qu'un bourdon eût tant de sens. Cela est admirable. Les insectes et les fleurs m'émerveillent davantage à mesure que je les observe mieux. Je suis comme le bon Rollin que les fleurs de ses pêchers ravissaient. Je voudrais bien avoir un beau jardin, et vivre à l'orée d'un bois.

Août-Septembre.

J'eus l'idée de venir, un dimanche matin, épier le moment où les élèves de mademoiselle Préfère vont en file à la messe paroissiale. Je les vis passer deux par deux, les petites en tête, avec des mines sérieuses. Il y en avait trois, semblablement vêtues, courtes, rondes, importantes, que je reconnus pour être les demoiselles Mouton. Leur sœur aînée est l'artiste qui dessina la terrible tête de Tatius, roi des Sabins. Au flanc de la colonne, la sous-maîtresse, un paroissien à la main, s'agitait et fronçait les sourcils. Les moyennes, puis les grandes, passèrent en chuchotant. Mais je ne vis pas Jeanne.

J'ai demandé au ministère de l'Instruction publique s'il n'y avait pas au fond de quelque carton des notes sur l'institution de la rue Demours. J'ai obtenu qu'on y envoyât des inspectrices. Elles sont revenues apportant les meilleures notes. La pension Préfère est à leur avis une pension modèle. Si je provoque une enquête, il est certain que mademoiselle Préfère recevra les palmes académiques.

3 octobre.

Ce jeudi étant jour de sortie, je rencontrais, aux abords de la rue Demours, les trois petites demoiselles Mouton. Ayant salué leur mère, je demandai à l'aînée, qui peut

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

avoir douze ans, comment se portait mademoiselle Jeanne Alexandre, sa compagne.

La petite demoiselle Mouton me répondit tout d'un trait :

— Jeanne Alexandre n'est pas ma compagne. Elle est dans la pension par charité, alors on lui fait balayer la classe. C'est mademoiselle qui l'a dit.

Les trois petites demoiselles se remirent en marche et madame Mouton les suivit de près, en me jetant, pardessus sa large épaule, un regard de défiance.

Hélas! je suis réduit à des démarches suspectes. Madame de Gabry ne reviendra à Paris que dans trois mois au plus tôt. Loin d'elle, je n'ai ni tact, ni esprit; je ne suis qu'une lourde, incommode et nuisible machine.

Et je ne puis pourtant souffrir que Jeanne, servante de pensionnat, demeure exposée aux offenses de M. Mouche.

28 décembre.

Le temps était noir et froid. Il faisait déjà nuit. Je sonnai à la petite porte avec la tranquillité d'un homme qui ne craint plus rien. Dès que la servante timide m'eut ouvert, je lui glissai une pièce d'or dans la main et lui en promis une autre si elle parvenait à me faire voir mademoiselle Alexandre. Sa réponse fut :

— Dans une heure, à la fenêtre grillée.

Et elle me referma la porte au nez si rudement que mon chapeau en trembla sur ma tête.

J'attendis une longue heure dans des tourbillons de

neige, puis je m'approchai de la fenêtre. Rien! Le vent faisait rage et la neige tombait dru. Les ouvriers qui passaient près de moi, leurs outils à l'épaule, tête basse sous les flocons épais, me heurtaient. Rien. Je craignais qu'on ne me remarquât. Je savais avoir mal fait en sou-doyant une servante, mais je n'en avais nul regret. Celui-là est méprisable qui ne sait sortir au besoin de la règle commune. Un quart d'heure se passa. Rien. Enfin, la fenêtre s'entr'ouvrit.

— C'est vous, monsieur Bonnard?

— C'est vous, Jeanne? En un mot que devenez-vous?

— Je vais bien, très bien!

— Mais encore?

— On m'a mise dans la cuisine et je balaye les salles.

— Dans la cuisine! balayeuse, vous! Bonté divine!

— Oui, parce que mon tuteur ne paye plus ma pension.

— Votre tuteur est un misérable.

— Vous savez donc?...

— Quoi?

— Oh! ne me faites pas dire cela. Mais j'aimerais mieux mourir que de me trouver seule avec lui.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas écrit?

— J'étais surveillée.

En ce moment, ma résolution était prise et rien ne pouvait plus m'en faire changer. Il me vint bien à l'idée que je pouvais ne pas être dans mon droit, mais je me moquai bien de cette idée. Étant résolu, je fus prudent. J'agis avec un calme remarquable.

— Jeanne, demandai-je, cette chambre où vous êtes, communique-t-elle avec la cour?

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

— Oui.

— Pouvez-vous tirer vous-même le cordon?

— Oui, s'il n'y a personne dans la loge.

— Allez voir, et tâchez qu'on ne vous voie pas.

J'attendis, surveillant la porte et la fenêtre.

Jeanne reparut derrière les barreaux au bout de cinq ou six secondes, enfin!

— La bonne est dans la loge, me dit-elle.

— Bien, dis-je. Avez-vous une plume et de l'encre?

— Non.

— Un crayon?

— Oui.

— Passez-le-moi.

Je tirai de ma poche un vieux journal et, sous le vent qui soufflait à éteindre les lanternes, dans la neige qui m'aveuglait, j'arrangeai de mon mieux autour de ce journal une bande à l'adresse de mademoiselle Préfère.

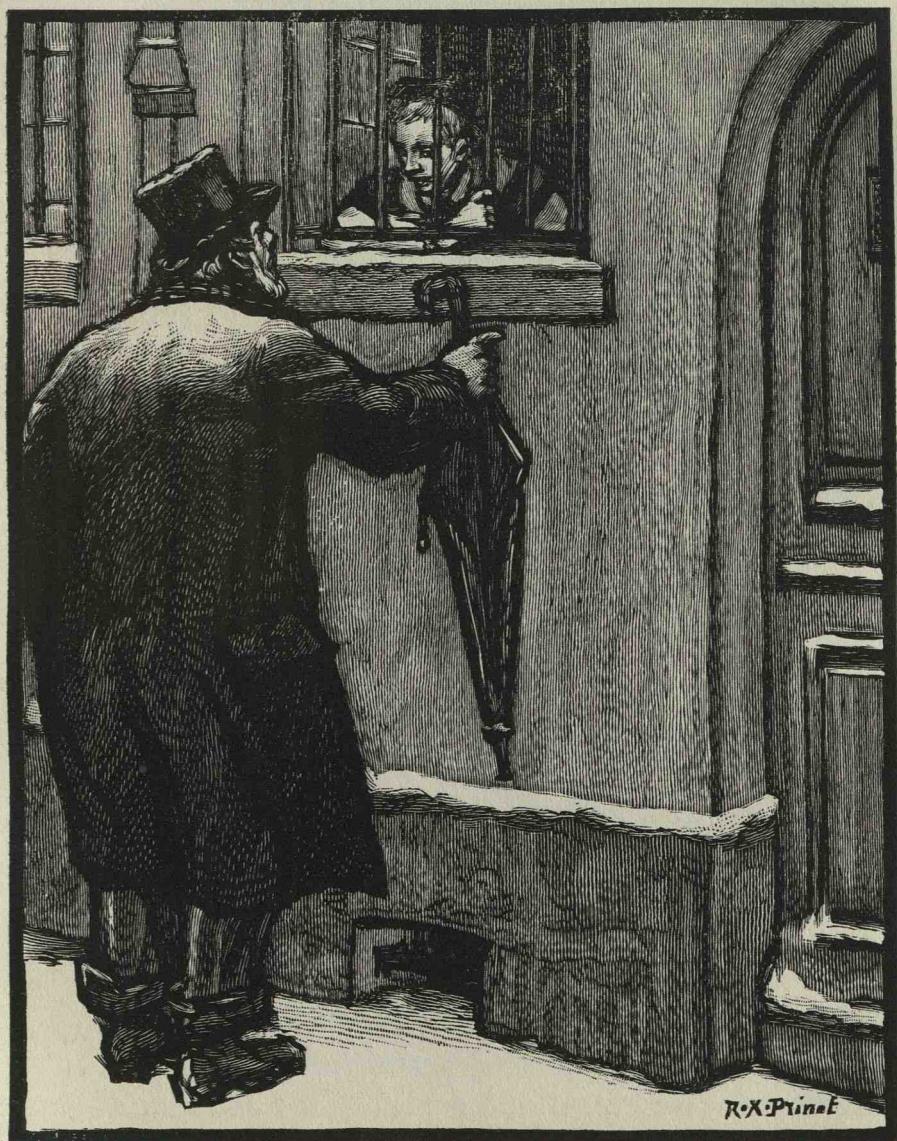
Tout en écrivant, je demandai à Jeanne :

— Quand le facteur passe, il met les lettres et les papiers dans la boîte, il sonne? La bonne ouvre la boîte et va porter tout de suite à mademoiselle Préfère ce qu'elle y a trouvé? N'est-ce pas ainsi que cela se passe à chaque distribution?

Jeanne me dit qu'elle croyait que cela se passait ainsi.

— Nous verrons bien. Jeanne, guettez encore, et dès que la bonne aura quitté la loge, tirez le cordon et venez dehors.

Ayant dit, je glissai mon journal dans la boîte, sonnai roide et m'allai cacher dans l'embrasure d'une porte voisine.



J'y étais depuis quelques minutes quand la petite porte tressaillit, puis s'entr'ouvrit et une jeune tête passa à travers. Je la pris, je l'attirai à moi.

— Venez, Jeanne, venez.

Elle me regardait avec inquiétude. Certainement elle craignait que je ne fusse fou. J'étais, au contraire, plein de sens.

— Venez, venez, mon enfant.

— Où?

— Chez madame de Gabry.

Alors elle me prit le bras. Nous courûmes quelque temps comme des voleurs. La course n'est pas ce qui convient à ma corpulence. M'arrêtant à demi suffoqué, je m'appuyai à quelque chose qui se trouva être la poèle d'un marchand de marrons établi au coin d'un débit de vin où buvaient des cochers. Un de ceux-ci nous demanda s'il ne nous fallait pas une voiture. Certes! il nous en fallait une. L'homme au fouet, ayant posé son verre sur le comptoir d'étain, monta sur son siège et poussa son cheval en avant. Nous étions sauvés.

— Ouf! m'écriai-je, en m'épongeant le front, car, malgré le froid, je suais à grosses gouttes.

Ce qui est étrange, c'est que Jeanne semblait avoir plus que moi conscience de l'acte que nous venions de commettre. Elle était très sérieuse et visiblement inquiète.

— Dans la cuisine! m'écriai-je avec indignation.

Elle secoua la tête comme pour dire : « Là ou ailleurs, que m'importe! » Et, à la lueur des lanternes, je remarquai avec douleur que son visage était maigre et ses traits tirés. Je ne lui trouvai plus cette vivacité, ces brusques

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

élangs, cette rapide expression qui m'avaient tant plu en elle. Ses regards étaient lents, ses gestes contraints, son attitude morne. Je lui pris la main : une main durcie, endolorie et froide. La pauvre enfant avait bien souffert. Je l'interrogeai; elle me raconta tranquillement que mademoiselle Préfère l'avait fait appeler un jour et l'avait traitée de monstre et de petite vipère, sans qu'elle sût pourquoi.

Elle ajouta : « Vous ne reverrez plus monsieur Bonnard qui vous donnait de mauvais conseils et qui s'est fort mal conduit à mon égard. » Je lui dis : « Cela, mademoiselle, je ne le croirai jamais. » Mademoiselle me donna un soufflet et me renvoya à l'étude. Cette nouvelle que je ne vous verrais plus, ce fut pour moi comme la nuit qui tombe. Vous savez, ces soirs où l'on est triste quand l'ombre vous prend, eh bien! figurez-vous ce moment-là prolongé pendant des semaines, pendant des mois. Un jour j'appris que vous étiez au parloir avec la maîtresse, je vous guettais; nous nous sommes dit : « Au revoir. » J'étais un peu consolée. A quelque temps de là, mon tuteur vint me prendre un jeudi. Je refusai de sortir avec lui. Il me répondit bien doucement que j'étais une petite capricieuse. Et il me laissa tranquille. Mais, le surlendemain, mademoiselle Préfère vint à moi avec un air si méchant que j'eus peur. Elle tenait une lettre à la main. « Mademoiselle, me dit-elle, votre tuteur m'apprend qu'il a épuisé toutes les sommes qui vous appartenaient. N'ayez pas peur : je ne veux pas vous abandonner; mais vous conviendrez qu'il est juste que vous gagniez votre vie. »

Alors elle m'employa à nettoyer la maison et, quelque-

fois, elle m'enfermait dans un grenier pendant des journées. Voilà, monsieur, ce qui est arrivé en votre absence. Si j'avais pu vous écrire, je ne sais pas si je l'aurais fait, parce que je ne croyais pas qu'il vous fût possible de me tirer du pensionnat, et, comme on ne me forçait pas à aller voir M. Mouche, rien ne pressait. Je pouvais attendre dans le grenier et dans la cuisine.

— Jeanne, m'écriai-je, dussions-nous fuir jusqu'en Océanie, l'abominable Préfère ne vous reprendra plus. J'en fais un grand serment. Et pourquoi n'irions-nous pas en Océanie? Le climat y est sain et je voyais l'autre jour dans un journal qu'on y a des pianos. En attendant, allons chez madame de Gabry qui, par bonheur, est à Paris depuis trois ou quatre jours; car nous sommes deux innocents et nous avons grand besoin d'aide.

Tandis que je parlais, les traits de Jeanne pâissaient et s'effaçaient; un voile était sur ses regards, un pli douloureux contracta ses lèvres entr'ouvertes. Elle laissa tomber sa tête sur mon épaule et resta sans connaissance.

Je la pris dans mes bras et la montai dans l'escalier de madame de Gabry comme un petit enfant endormi. Abîmé de fatigue et d'émotion, je m'affaissai avec elle sur la banquette du palier. Là, bientôt, elle se ranima :

— C'est vous! me dit-elle en rouvrant les yeux. Je suis contente.

Nous nous fîmes ouvrir en cet état la porte de notre amie.

Huit heures sonnaient. Madame de Gabry accueillit le vieillard et l'enfant avec bonté. Surprise, elle l'était certainement, mais elle ne nous interrogea pas.

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

— Madame, lui dis-je, nous venons nous mettre tous deux sous votre protection. Et, avant tout, nous venons vous demander à souper. Jeanne du moins, car elle vient de s'évanouir de faiblesse en voiture. Pour moi, je ne pourrais me mettre un morceau sous la dent à cette heure tardive, sans me préparer une nuit d'agonie. J'espère que monsieur de Gabry se porte bien.

— Il est ici, me dit-elle.

Et aussitôt elle le fit avertir de notre venue.

J'eus plaisir à voir sa face ouverte et à serrer sa main carrée. Nous passâmes tous quatre dans la salle à manger et pendant qu'on servait à Jeanne de la viande froide, à laquelle elle ne touchait pas, je contai notre affaire. Paul de Gabry me demanda la permission d'allumer sa pipe, puis il m'écouta silencieusement. Quand j'eus fini, il gratta sur ses joues sa barbe courte et drue.

— Sacrebleu! s'écria-t-il, vous vous êtes mis dans de jolis draps, monsieur Bonnard!

Puis, remarquant Jeanne qui tournait alors de lui à moi ses grands yeux effarés :

— Venez donc, me dit-il.

Je le suivis dans son cabinet où brillaient à la lueur des lampes, sur la tenture sombre, des carabines et des couteaux de chasse. Là, m'entraînant sur un canapé de cuir :

— Qu'avez-vous fait, me dit-il, qu'avez-vous fait, grand Dieu! Détournement de mineure, rapt, enlèvement! Vous vous êtes mis une belle affaire sur les bras. Vous êtes tout bonnement sous le coup de cinq à dix ans de prison.

— Miséricorde! m'écriai-je; dix ans de prison pour avoir sauvé une innocente enfant!

— C'est la loi! répondit M. de Gabry. Je connais assez bien le code, voyez-vous, mon cher monsieur Bonnard, non pas parce que j'ai fait mon droit, mais parce que, étant maire de Lusance, j'ai dû me renseigner moi-même pour renseigner mes administrés. Mouche est un coquin, la Préfère une drôlesse et vous un... je ne trouve pas de mot assez fort.

Ayant ouvert sa bibliothèque qui contenait des colliers à chien, des cravaches, des étriers, des éperons, des boîtes de cigares et quelques livres usuels, il prit un code et se mit à le feuilleter.

— *Crimes et délit... séquestration de personnes, ce n'est pas votre cas... Enlèvement de mineurs, nous y sommes...*
ARTICLE 354. — *Quiconque aura, par fraude ou violence, enlevé ou fait enlever des mineurs, ou les aura entraînés, détournés ou déplacés, ou les aura fait entraîner, détourner ou déplacer des lieux où ils étaient mis par ceux à l'autorité ou à la direction desquels ils étaient soumis ou confiés, subira la peine de la réclusion. Voir code pénal, 21 et 28... 21. — La durée de la réclusion sera au moins de cinq années... 28. — La condamnation à la réclusion emporte la dégradation civique.* C'est bien clair, n'est-ce pas, monsieur Bonnard?

— Parfaitement clair.

Continuons : ARTICLE 356. — *Si le ravisseur n'avait pas encore vingt et un ans, il ne sera puni que d'un...* Cela ne nous regarde pas. ARTICLE 357. — *Dans le cas où le ravisseur aurait épousé la fille qu'il a enlevée, il ne pourra être poursuivi que sur la plainte des personnes qui, d'après le code civil, ont le droit de demander la nullité du mariage, ni*

condamné qu'après que la nullité du mariage aura été prononcée. Je ne sais pas s'il est dans vos projets d'épouser mademoiselle Alexandre. Vous voyez que le code est bon enfant et qu'il vous ouvre une porte de ce côté-là. Mais j'ai tort de plaisanter, car votre situation est mauvaise. Comment un homme comme vous a-t-il pu s'imaginer qu'on pouvait à Paris, au xix^e siècle, enlever impunément une jeune fille? Nous ne sommes plus au moyen âge, et le rapt n'est plus permis.

— Ne croyez pas, répondis-je, que le rapt fût permis dans l'ancien droit. Vous trouverez dans Baluze un décret rendu par le roi Childebert à Cologne, en 593 ou 94, sur cette matière. Qui ne sait, d'ailleurs, que la fameuse ordonnance de Blois, de mai 1579, dispose formellement que ceux qui se trouveront avoir suborné fils ou fille mineurs de vingt-cinq ans, sous prétexte de mariage ou autre couleur, sans le gré, vouloir ou consentement exprès des père, mère et des tuteurs seront punis de mort? *Et pareillement, ajoute l'ordonnance, et pareillement, seront punis extraordinairement tous ceux qui auront participé audit rapt, et qui auront prêté conseil, confort et aide en aucune manière que ce soit.* Ce sont là, ou peu s'en faut, les propres termes de l'ordonnance. Quant à cet article du code Napoléon que vous venez de me faire connaître, et qui excepte des poursuites le ravisseur marié à la demoiselle qu'il a enlevée, il me rappelle que, d'après la coutume de Bretagne, le rapt suivi de mariage n'était pas puni. Mais cet usage qui causa des abus fut supprimé vers 1720.

» Je vous donne cette date comme exacte à dix ans près. Ma mémoire n'est plus très bonne, et le temps n'est

plus où je pouvais réciter par cœur, sans prendre haleine, quinze cents vers de Girart de Roussillon.

» Pour ce qui est du capitulaire de Charlemagne qui règle la compensation du rapt, si je ne vous en parle pas, c'est parce qu'il est assurément présent à votre mémoire. Vous voyez donc bien, mon cher monsieur de Gabry, que le rapt fut considéré comme un crime punissable sous les trois dynasties de la vieille France. On a bien tort si l'on croit que le moyen âge était un temps de chaos. Persuadez-vous, au contraire...

M. de Gabry m'interrompit :

— Vous connaissez, s'écria-t-il, l'ordonnance de Blois, Baluze, Childebert et les capitulaires, et vous ne connaissez pas le code Napoléon!

Je lui répondis qu'en effet je n'avais jamais lu ce code, et il parut surpris.

— Comprenez-vous maintenant, ajouta-t-il, la gravité de l'action que vous avez commise?

En vérité, je ne la comprenais pas encore. Mais, peu à peu, par l'effet des représentations très sensées de M. Paul, j'arrivai à sentir que je serais jugé, non sur mes intentions qui étaient innocentes, mais sur mon action qui était condamnable. Alors je me désespérai et me lamentai.

— Que faire? m'écriai-je, que faire? Suis-je donc perdu sans ressource et ai-je donc perdu avec moi la pauvre enfant que je voulais sauver?

M. de Gabry bourra silencieusement sa pipe et l'alluma avec tant de lenteur que son bon et large visage resta pendant trois ou quatre minutes rouge comme celui d'un forgeron au feu de sa forge. Puis :

— Vous me demandez que faire : ne faites rien, mon cher monsieur Bonnard. Pour l'amour de Dieu et dans votre intérêt, ne faites rien du tout. Vos affaires sont assez mauvaises ; ne vous en mêlez plus, de peur d'un nouveau dommage. Mais promettez-moi de répondre de tout ce que je ferai. J'irai dès demain matin voir maître Mouche, et s'il est ce que nous croyons, c'est-à-dire un gredin, je trouverai bien, quand le diable s'en mêlerait, un moyen de le rendre inoffensif. Car tout dépend de lui. Comme il est trop tard ce soir pour reconduire mademoiselle Jeanne à son pensionnat, ma femme gardera cette nuit la jeune fille auprès d'elle. Cela constitue bel et bien le délit de complicité, mais nous ôtons ainsi tout caractère équivoque à la situation de la jeune fille. Quant à vous, cher monsieur, retournez vivement au quai Malaquais, et si l'on vient y chercher Jeanne, il vous sera facile de prouver qu'elle n'est pas chez vous.

Pendant que nous parlions ainsi, madame de Gabry prenait des arrangements pour coucher sa pensionnaire. Je vis passer dans un couloir sa femme de chambre qui portait sur son bras des draps parfumés de lavande.

— Voilà, dis-je, une honnête et douce odeur.

— Que voulez-vous ? me répondit madame de Gabry. Nous sommes des paysans.

— Ah ! lui répondis-je, puissé-je devenir aussi un paysan ! puissé-je, un jour, comme vous à Lusance, respirer d'agrestes senteurs, sous un toit perdu dans le feuillage, et, si ce vœu est trop ambitieux pour un vieillard dont la vie s'achève, je désire du moins que mon linceul soit, comme ce linge, parfumé de lavande.

Nous convînmes que je viendrais déjeuner le lendemain. Mais on me défendit expressément de me présenter avant midi. Jeanne, en m'embrassant, me supplia de ne pas la ramener à la pension. Nous nous quittâmes attendris et troublés.

Je trouvai sur mon palier Thérèse en proie à une inquiétude qui la rendait furieuse. Elle ne parla de rien moins que de m'enfermer à l'avenir.

Quelle nuit je passai! Je ne fermai pas l'œil un seul instant. Tantôt, je riais comme un gamin du succès de mon aventure; tantôt, je me voyais, avec une angoisse inexprimable, traîné devant les magistrats et répondant sur le banc des accusés du crime que j'avais si naturellement commis. J'étais épouvanté, et pourtant je n'avais ni remords ni regrets. Le soleil, entré dans ma chambre, caressa gaiement le pied de mon lit, et je fis cette prière :

« Mon Dieu, vous qui faites le ciel et la rosée, comme il est dit dans Tristan, jugez-moi dans votre équité, non selon mes actes, mais d'après mes intentions, qui furent droites et pures; et je dirai : Gloire à vous dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Je remets en vos mains l'enfant que j'ai volée! Faites ce que je n'ai su faire; gardez-la de tous ses ennemis, et que votre nom soit béni! »

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

29 décembre.

Quand j'entrai chez madame de Gabry, je trouvai Jeanne transfigurée.

Avait-elle, comme moi, aux premiers rayons de l'aube, invoqué Celui qui fit le ciel et la rosée? Elle souriait dans une douce quiétude.

Madame de Gabry la rappela pour achever sa coiffure, car cette aimable hôtesse avait voulu arranger de ses mains les cheveux de l'enfant qui lui était confiée. Venu un peu avant l'heure convenue, j'avais interrompu cette gracieuse toilette. Pour me punir, on me fit attendre seul dans le salon. M. de Gabry m'y rejoignit bientôt. Il venait évidemment du dehors, car son front portait encore la marque du chapeau. Son visage exprimait une animation joyeuse. Je ne crus pas devoir lui faire de questions et nous allâmes tous déjeuner. Quand les domestiques eurent achevé leur service, M. Paul, qui gardait son histoire pour le café, nous dit :

— Eh bien! je suis allé à Levallois.

— Vous avez vu maître Mouche? lui demanda vivement madame de Gabry.

— Non! répondit-il, en observant nos visages qui marquaient le désappointement.

Après avoir joui un temps raisonnable de notre inquiétude, l'excellent homme ajouta :

— Maître Mouche n'est plus à Levallois. Maître Mouche a

quitté la France. Il y aura après-demain huit jours qu'il a mis la clef sous la porte, emportant l'argent de ses clients, une somme assez ronde. J'ai trouvé l'étude fermée. Une voisine m'a dit la chose avec force malédictions et imprécations. Le notaire n'a pas pris seul le train de 7 heures 55; il a enlevé la fille d'un perruquier de Levallois. Le fait m'a été confirmé par le commissaire de police. Vraiment, maître Mouche pouvait-il lever le pied plus à propos? Il aurait retardé son coup d'une semaine que, représentant de la société, il vous traînait comme un criminel, monsieur Bonnard, devant les juges. Maintenant nous n'avons plus rien à craindre. A la santé de maître Mouche! s'écria-t-il, en versant de l'armagnac.

Je voudrais vivre longtemps pour me rappeler longtemps cette matinée. Nous étions réunis tous quatre dans la grande salle à manger blanche, autour de la table de chêne ciré. M. Paul avait la joie forte et même un peu rude, et il buvait l'armagnac à longs traits, le brave homme! Madame de Gabry et mademoiselle Alexandre me souriaient d'un sourire qui me paya de mes peines.

Je reçus en rentrant au logis les plus aigres remontrances de Thérèse, qui ne concevait plus rien à ma nouvelle manière de vivre. Il fallait à son avis que monsieur eût perdu le sens.

— Oui, Thérèse, je suis un vieux fou et vous êtes une vieille folle. Cela est certain. Le bon Dieu nous bénisse, Thérèse, et nous donne de nouvelles forces, car nous avons de nouveaux devoirs. Mais laissez-moi m'étendre sur ce canapé, car je ne puis me tenir debout.

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

15 janvier 1877.

— Bonjour, monsieur, me dit Jeanne en m'ouvrant notre porte, tandis que Thérèse, distancée par l'enfant, grognait dans l'ombre du corridor.

— Mademoiselle, je vous prie de me nommer solennellement par mon titre et de me dire : « Bonjour, mon tuteur. »

— C'est donc fait? Quel bonheur! me dit l'enfant, en tapant des mains.

— Cela s'est fait, mademoiselle, dans la salle commune, devant le juge de paix, et vous subirez dès aujourd'hui mon autorité... Vous riez, ma pupille? Je le vois dans vos yeux : il vous passe quelque folle idée par la tête. Encore une lune!

— Oh! non, monsieur... mon tuteur. Je regardais vos cheveux blancs. Ils s'enroulent sur les bords de votre chapeau comme du chèvrefeuille sur un balcon. Ils sont très beaux et je les aime.

— Asseyez-vous, ma pupille, et, s'il est possible, ne dites plus de choses déraisonnables; j'en ai de sérieuses à vous dire. Écoutez-moi : vous ne tenez pas absolument, je pense, à retourner chez mademoiselle Préfère?... Non. Que diriez-vous si je vous gardais ici pourachever votre éducation, jusqu'à ce que... que sais-je? Toujours, comme on dit.

— Oh! monsieur! s'écria-t-elle rouge de bonheur.

Je poursuivis :

— Il y a là, derrière, une petite chambre que ma gouvernante a préparée à votre intention. Vous y remplacerez des bouquins comme le jour succède à la nuit. Allez voir avec Thérèse si cette chambre est habitable. Il est entendu avec madame de Gabry que vous y coucherez ce soir.

Elle y courait déjà ; je la rappelai :

— Jeanne, écoutez-moi encore. Vous vous êtes fait jusqu'ici bien venir de ma gouvernante qui, comme toutes les vieilles gens, est assez morose de son naturel. Ménagez-la. J'ai cru devoir la ménager moi-même et souffrir ses impatiences. Je vous dirai, Jeanne, respectez-la. Et, en parlant ainsi, je n'oublie pas qu'elle est ma servante et la vôtre : elle ne l'oubliera pas davantage. Mais vous devez respecter en elle son grand âge et son grand cœur. C'est une humble créature qui a longtemps duré dans le bien ; elle s'y est endurcie. Souffrez la roideur de cette âme droite. Sachez commander ; elle saura obéir. Allez, ma fille ; arrangez votre chambre de la façon qui vous semblera le plus convenable pour votre travail et votre repos.

Ayant ainsi poussé Jeanne, avec ce viatique, dans son chemin de bonne ménagère, je me mis à lire une revue qui, bien que menée par des jeunes gens, est excellente. Le ton en est rude, mais l'esprit zélé. L'article que je lus passe en précision et en fermeté tout ce qu'on faisait dans ma jeunesse. L'auteur de cet article, M. Paul Meyer, marque chaque faute d'un coup d'ongle incisif.

Nous n'avions pas, nous autres, cette impitoyable justice. Notre indulgence était vaste. Elle allait à confondre le

savant et l'ignorant dans la même louange. Pourtant il faut savoir blâmer et c'est là un devoir rigoureux. Je me rappelle le petit Raymond (c'était ainsi qu'on l'appelait). Il ne savait rien; il avait l'esprit étroitement borné, mais il aimait beaucoup sa mère. Nous nous gardâmes de dénoncer l'ignorance et la stupidité d'un si bon fils, et le petit Raymond, grâce à notre complaisance, parvint à l'Institut. Il n'avait plus sa mère et les honneurs pleuvaient sur lui. Il était tout-puissant, au grand préjudice de ses confrères et de la science. Mais voici venir mon jeune ami du Luxembourg.

— Bonsoir, Gélis. Vous avez aujourd'hui la mine réjouie. Que vous arrive-t-il, mon cher enfant?

Il lui arrive qu'il a soutenu très convenablement sa thèse et qu'il est reçu dans un bon rang. C'est ce qu'il m'annonce en ajoutant que mes travaux, dont il fut question inci- demment dans le cours de la séance, ont été, de la part des professeurs de l'école, l'objet d'un éloge sans réserve.

— Voilà qui va bien, répondis-je, et je suis heureux, Gélis, de voir ma vieille réputation associée à votre jeune gloire. Je m'intéressais vivement, vous le savez, à votre thèse; mais des arrangements domestiques m'ont fait oublier que vous la souteniez aujourd'hui.

Mademoiselle Jeanne vint à point le renseigner au sujet de ces arrangements. L'étourdie entra comme une brise légère dans la cité des livres, et s'écria que sa chambre était une petite merveille. Elle devint toute rouge en voyant M. Gélis. Mais nul ne peut éviter sa destinée.

J'observai que, cette fois, ils furent timides l'un et l'autre et ne causèrent point entre eux.

Tout beau! Sylvestre Bonnard, en observant votre pupille vous oubliez que vous êtes tuteur. Vous l'êtes de ce matin et cette nouvelle fonction vous impose déjà des devoirs délicats. Vous devez, Bonnard, écarter habilement ce jeune homme, vous devez... Eh! sais-je ce que je dois faire?...

M. Gélis prend des notes dans mon exemplaire unique de *la Ginevera delle clare donne*. J'ai tiré au hasard un livre de la tablette la plus proche; je l'ouvre et j'entre avec respect au milieu d'un drame de Sophocle. En vieillissant, je me prends d'amour pour les deux antiquités, et désormais les poètes de la Grèce et de l'Italie sont, dans la cité des livres, à la hauteur de mon bras. Je lis ce chœur suave et lumineux qui déroule sa belle mélopée au milieu d'une action violente, le chœur des vieillards Thébains « Ἔρως ἀνίκατε... Invincible Amour, ô toi qui fonds sur les riches maisons, qui reposes sur les joues délicates de la jeune fille, qui passes les mers et visites les étables, aucun des immortels ne peut te fuir, ni aucun des hommes qui vivent peu de jours; et qui te possède est en délire. » Et quand j'eus relu ce chant délicieux, la figure d'Antigone m'apparut dans son inaltérable pureté. Quelles images, dieux et déesses qui flottiez dans le plus pur des cieux! Le vieillard aveugle, le roi mendiant qui longtemps erra, conduit par Antigone, a reçu maintenant une sépulture sainte, et sa fille, belle comme les plus belles images que l'âme humaine ait jamais conçues, résiste au tyran et ensevelit pieusement son frère. Elle aime le fils du tyran, et ce fils l'aime. Et tandis qu'elle va au supplice où sa piété l'a conduite, les vieillards chantent :

« Invincible Amour, ô toi qui fonds sur les riches

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

maisons, toi qui reposes sur les joues délicates de la jeune fille... »

Je ne suis pas un égoïste. Je suis sage; il faut que j'élève cette enfant, elle est trop jeune pour que je la marie. Non! je ne suis pas un égoïste, mais il faut que je la garde quelques années avec moi, avec moi seul. Ne peut-elle attendre ma mort? Soyez tranquille, Antigone; le vieil Œdipe trouvera à temps le lieu saint de sa sépulture.

Pour le moment, Antigone aide notre gouvernante à éplucher les navets. Elle dit que cela lui revient comme étant de la sculpture.

Mai.

Qui reconnaîtrait la cité des livres? Il y a maintenant des fleurs sur tous les meubles. Jeanne a raison : ces roses sont fort belles dans ce vase de faïence bleue. Elle accompagne chaque jour Thérèse au marché et en rapporte des fleurs. Les fleurs sont en vérité de charmantes créatures. Il faudra bien un jour que je suive mon dessein et que je les étudie chez elles, à la campagne, avec tout l'esprit de méthode dont je suis capable.

Et que faire ici? Pourquoiachever de brûler mes yeux sur de vieux parchemins qui ne me disent plus rien qui vaille? Je les déchiffrais jadis, ces anciens textes, avec une ardeur magnanime. Qu'espérais-je donc y trouver alors? La date d'une fondation pieuse, le nom de quelque moine

imagier ou copiste, le prix d'un pain, d'un bœuf ou d'un champ, une disposition administrative ou judiciaire, cela et quelque chose encore, quelque chose de mystérieux, de vague et de sublime qui échauffait mon enthousiasme. Mais j'ai cherché soixante ans sans trouver ce quelque chose. Ceux qui valaient mieux que moi, les maîtres, les grands, les Fauriel, les Thierry qui ont découvert tant de choses sont morts à la tâche sans avoir découvert non plus ce quelque chose qui, n'ayant pas de corps, n'a pas de nom, et sans lequel pourtant aucune œuvre de l'esprit ne serait entreprise sur cette terre. Maintenant que je ne cherche que ce que je puis raisonnablement trouver, je ne trouve plus rien du tout, et il est probable que je n'achèverai jamais l'histoire des abbés de Saint-Germain-des-Prés.

— Devinez, tuteur, ce que j'apporte dans mon mouchoir?

— Il y a toute apparence que ce sont des fleurs, Jeanne.

— Oh! non, ce ne sont pas des fleurs. Regardez.

Je regarde et je vois une petite tête grise qui sort du mouchoir. C'est celle d'un petit chat gris. Le mouchoir s'ouvre : l'animal saute sur le tapis, se secoue, redresse une oreille, puis l'autre et examine prudemment le lieu et les personnes.

Le panier au bras, Thérèse arrive, hors d'haleine. Son défaut n'est pas de dissimuler; elle reproche violemment à mademoiselle d'apporter dans la maison un chat qu'elle ne connaît pas. Jeanne, pour se justifier, raconte l'aventure. Passant avec Thérèse devant la boutique d'un pharmacien, elle voit un apprenti qui envoie d'un grand coup de pied un petit chat dans la rue. Le chat, surpris et incommodé, se

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

demande s'il restera dans la rue malgré les passants qui le bousculent et l'effraient ou s'il rentrera dans la boutique au risque d'en sortir de nouveau au bout d'un soulier. Jeanne estime que sa position est critique et comprend qu'il hésite. Il a l'air stupide; elle pense que c'est l'indécision qui lui donne cet air. Elle le prend dans ses bras. Et n'étant à son aise ni dehors ni dedans, il consent à rester en l'air. Tandis qu'elle achève de le rassurer par des caresses, elle dit à l'apprenti pharmacien :

— Si cette bête vous déplaît, il ne faut pas la battre; il faut me la donner.

— Prenez-la, répond le potard.

— Voilà!... ajoute Jeanne en matière de conclusion.

Et elle se fait une voix flûtée pour promettre au minet toutes sortes de douceurs.

— Il est bien maigre, dis-je, en examinant ce pitoyable animal; de plus, il est bien laid.

Jeanne ne le trouve pas laid, mais elle reconnaît qu'il a l'air plus stupide que jamais; ce n'est pas cette fois l'indécision, c'est la surprise qui, selon elle, imprime ce fâcheux caractère à sa physionomie. Si nous nous mettons à sa place, pense-t-elle, nous conviendrons qu'il lui est impossible de rien comprendre à son aventure. Nous rions au nez de la pauvre bête qui garde un sérieux comique. Jeanne veut le prendre dans ses bras, mais il se cache sous la table et n'en sort pas même à la vue d'une soucoupe pleine de lait.

Nous nous éloignons; la soucoupe est vide.

— Jeanne, dis-je, votre protégé a une triste mine; il est d'un naturel sournois; je souhaite qu'il ne commette pas dans la cité des livres des méfaits qui nous obligent à le

renvoyer à sa pharmacie. En attendant, il faut lui donner un nom. Je vous propose de le nommer Dom Gris de Gouttière; mais cela est peut-être un peu long. Pilule, Drogue ou Ricin serait plus bref et aurait l'avantage de rappeler sa première condition. Qu'en dites-vous?

— Pilule irait bien, me répondit Jeanne, mais est-il généreux de lui donner un nom qui lui rappelle sans cesse les malheurs dont nous l'avons tiré? Ce serait lui faire payer notre hospitalité. Soyons plus gracieux, et donnons-lui un joli nom, dans l'espoir qu'il le mérite. Voyez comme il nous regarde : il voit qu'on s'occupe de lui. Il est déjà moins bête depuis qu'il n'est plus malheureux. Le malheur abêtit, je le sais bien.

— Eh bien, Jeanne, si vous le voulez, nous appellerons votre protégé Hannibal. La convenance de ce nom ne vous frappe pas tout d'abord. Mais l'angora qui le précéda dans la cité des livres et à qui j'avais l'habitude de faire mes confidences, car il était sage et discrète personne, se nommait Hamilcar. Il est naturel que ce nom engendre l'autre et qu'Hannibal succède à Hamilcar.

Nous tombâmes d'accord sur ce point.

— Hannibal! s'écria Jeanne, venez ici.

Hannibal, épouvanté par la sonorité étrange de son propre nom, s'alla tapir sous une bibliothèque dans un espace si petit qu'un rat n'y eût pas tenu.

Voilà un grand nom bien porté!

J'étais ce jour-là d'humeur à travailler et j'avais trempé dans l'encrier le bec de ma plume, quand j'entendis qu'on sonnait. Si jamais quelques oisifs lisaien ces feuillets barbouillés par un vieillard sans imagination, ils riraient

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

bien de ces coups de sonnette qui retentissent à tout moment dans le cours de mon récit, sans jamais introduire un personnage nouveau ni préparer une scène inattendue. Au rebours le théâtre. M. Scribe n'ouvre ses portes qu'à bon escient et pour le plus grand plaisir des dames et des demoiselles. C'est de l'art cela. Je me serais pendu plutôt que d'écrire un vaudeville, non par mépris de la vie, mais à cause que je ne saurais rien inventer de divertissant. Inventer! Il faut pour cela avoir reçu l'influence secrète. Ce don me serait funeste. Voyez-vous que, dans mon histoire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, j'invente quelque moinillon! Que diraient les jeunes érudits? Quel scandale à l'école! Quant à l'Institut, il ne dirait rien et n'en penserait pas davantage. Mes confrères, s'ils écrivent encore un peu, ne lisent plus du tout. Ils sont de l'avis de Parny, qui disait :

Une paisible indifférence
Est la plus sage des vertus.

Être le moins possible pour être le mieux possible, c'est à quoi s'efforcent ces bouddhistes sans le savoir. S'il est plus sage sagesse, je l'irai dire à Rome. Tout cela à propos du coup de sonnette de M. Gélis.

Ce jeune homme a changé du tout au tout ses façons d'être. Il est maintenant aussi grave qu'il était léger, aussi taciturne qu'il était bavard. Jeanne suit cet exemple. Nous sommes dans la phase de la passion contenue. Car, tout vieux que je suis, je ne m'y trompe pas : ces deux enfants s'aiment avec force et durée. Jeanne l'évite maintenant; elle se cache dans sa chambre quand il entre dans la

bibliothèque. Mais qu'elle le retrouve bien quand elle est seule! Seule, elle lui parle chaque soir dans la musique qu'elle joue sur le piano avec un accent rapide et vibrant qui est l'expression nouvelle de son âme nouvelle.

Eh bien! pourquoi ne pas le dire? pourquoi ne pas avouer ma faiblesse? Mon égoïsme, si je me le cachais à moi-même, en deviendrait-il moins blâmable? Je le dirai donc : Oui, j'attendais autre chose; oui, je comptais la garder pour moi seul, comme mon enfant, comme ma petite fille, non toujours, pas même longtemps, mais quelques années encore. Je suis vieux. Ne pourrait-elle attendre? Et, qui sait? la goutte et l'arthrite aidant, je n'aurais peut-être pas trop abusé de sa patience. C'était mon désir, c'était mon espoir. Je comptais sans elle, je comptais sans ce jeune étourdi. Mais, si le compte était mauvais, le mécompte n'en est pas moins cruel. Et puis, il me semble que tu te condamnes bien légèrement, mon ami Sylvestre Bonnard. Si tu voulais garder cette jeune fille quelques années encore, c'était dans son intérêt autant que dans le tien. Elle a beaucoup à apprendre et tu n'es pas un maître à dédaigner. Quand ce tabellion de Mouche, qui s'est livré depuis à une coquinerie si opportune, te fit l'honneur d'une visite, tu lui exposas ton système d'éducation avec la chaleur d'une âme bien éprise. Tout ton zèle tendait à l'appliquer, ce système. Jeanne est une ingrate et Gélis un séducteur.

Mais enfin, si je ne le mets pas à la porte, ce qui serait d'un goût et d'un sentiment détestables, il faut bien que je le reçoive; il y a assez longtemps qu'il attend dans mon petit salon, en face des vases de Sèvres qui me furent gracieusement donnés par le roi Louis-Philippe. Les

Moissonneurs et les *Pêcheurs* de Léopold Robert sont peints sur ces vases de porcelaine que Gélis et Jeanne s'accordent à trouver affreux.

— Mon cher enfant, excusez-moi de ne vous avoir pas reçu tout de suite. J'achevais un travail.

Je dis vrai : la méditation est un travail, mais Gélis ne l'entend pas ainsi ; il croit qu'il s'agit d'archéologie, et me souhaite de terminer bientôt mon histoire des abbés de Saint-Germain-des-Prés. C'est seulement après m'avoir donné cette marque d'intérêt qu'il me demande comment va mademoiselle Alexandre. A quoi je réponds : « Fort bien », d'un ton sec par lequel se révèle mon autorité morale de tuteur.

Et après un moment de silence, nous causons de l'École, des publications nouvelles et du progrès des sciences historiques. Nous entrons dans les généralités. Les généralités sont d'une grande ressource. J'essaie d'inculquer à Gélis un peu de respect pour la génération d'historiens à laquelle j'appartiens. Je lui dis :

— L'histoire, qui était un art et qui comportait toutes les fantaisies de l'imagination, est devenue de notre temps une science à laquelle il faut procéder avec une rigoureuse méthode.

Gélis me demande la permission de n'être pas de mon avis. Il me déclare qu'il ne croit pas que l'histoire soit ni devienne jamais une science.

— Et d'abord, me dit-il, qu'est-ce que l'histoire ? La représentation écrite des événements passés. Mais qu'est-ce qu'un événement ? Est-ce un fait quelconque ? Non pas ! me dites-vous, c'est un fait notable. Or, comment l'historien

juge-t-il qu'un fait est notable ou non? Il en juge arbitrairement, selon son goût et son caprice, à son idée, en artiste enfin! car les faits ne se divisent pas, de leur propre nature, en faits historiques et en faits non historiques. D'ailleurs un fait est quelque chose d'extrêmement complexe. L'historien représentera-t-il les faits dans leur complexité? Non, cela est impossible. Il les représentera dénués de la plupart des particularités qui les constituent, par conséquent tronqués, mutilés, différents de ce qu'ils furent. Quant au rapport des faits entre eux, n'en parlons pas. Si un fait dit historique est amené, ce qui est possible, par un ou plusieurs faits non historiques et, comme tels, inconnus, le moyen, pour l'historien, je vous prie, de marquer la relation de ces faits entre eux? Et je suppose dans tout ce que je dis là, monsieur Bonnard, que l'historien a sous les yeux des témoignages certains, tandis qu'en réalité, il n'accorde sa confiance à tel ou tel témoin que par des raisons de sentiment. L'histoire n'est pas une science, c'est un art et on n'y réussit que par l'imagination.

M. Gélis me rappelle en ce moment certain jeune fou que j'entendis un certain jour discourir à tort et à travers dans le jardin du Luxembourg, sous la statue de Marguerite de Navarre. Et voici qu'à un tournant de la conversation, nous nous rencontrons nez à nez avec Walter Scott, à qui mon jeune dédaigneux trouve un air rococo, troubadour et « dessus de pendule ». Ce sont ses propres expressions.

— Mais, dis-je, en m'échauffant pour la défense du père magnifique de Lucy et de la jolie fille de Perth, tout le passé vit dans ses admirables romans; c'est de l'histoire, c'est de l'épopée!

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

— C'est de la friperie, me répond Gélis.

Et croiriez-vous que cet enfant insensé m'affirme qu'on ne peut, si savant qu'on soit, se figurer précisément comment les hommes vivaient il y a cinq ou dix siècles, puisque ce n'est qu'à grand'peine qu'on se les figure à peu près comme ils étaient il y a dix ou quinze ans? Pour lui le poème historique, le roman historique, la peinture d'histoire sont des genres abominablement faux!

— Dans tous les arts, ajoute-t-il, l'artiste ne peint que son âme; son œuvre, quel qu'en soit le costume, est sa contemporaine par l'esprit. Qu'admirons-nous dans la *Divine Comédie*, sinon la grande âme de Dante? et les marbres de Michel-Ange, que nous représentent-ils d'extraordinaire, sinon Michel-Ange lui-même? Artiste, on donne sa propre vie à ses créations ou bien l'on taille des marionnettes et l'on habille des poupées.

Que de paradoxes et d'irréverences! mais les audaces ne me déplaisent pas dans un jeune homme. Gélis se lève, et se rassied; je sais bien ce qui l'occupe et qui il attend. Le voici qui me parle des quinze cents francs qu'il gagne, auxquels il convient d'ajouter une petite rente de deux mille francs qu'il tient d'héritage. Je ne suis pas dupe de ses confidences. Je sais bien qu'il me fait ses petits comptes afin que je sache qu'il est un homme établi, rangé, casé, renté, pour tout dire : bon à marier. C. q. f. d., comme disent les géomètres.

Il s'est levé et rassis vingt fois. Il se lève une vingt et unième fois et, comme il n'a pas vu Jeanne, il sort désolé.

Sitôt qu'il est parti, Jeanne entre dans la cité des livres sous prétexte de surveiller Hannibal. Elle est désolée et

JEANNE ALEXANDRE

c'est d'une voix dolente qu'elle appelle son protégé pour lui donner du lait. Vois ce visage attristé, Bonnard! Tyran, contemple ton ouvrage. Tu les as tenus séparés, mais ils ont même visage, et tu vois, à l'expression pareille de leurs traits, qu'ils sont malgré toi unis de pensée. Cassandre, sois heureux! Bartholo, réjouis-toi! Ce que c'est que d'être tuteur! La voyez-vous, les deux genoux sur le tapis et la tête d'Hannibal dans les mains?

Oui! caresse ce stupide animal! plains-le! gémis sur lui! On sait, petite perfide, où vont vos soupirs et ce qui cause vos plaintes.

Cela fait un tableau que je contemple longtemps; puis, ayant jeté un regard sur ma bibliothèque :

— Jeanne, dis-je, tous ces livres m'ennuient; nous allons les vendre.

20 septembre.

C'en est fait : ils sont fiancés. Gélis qui est orphelin, comme Jeanne est orpheline, m'a fait faire sa demande par un de ses professeurs, mien collègue, hautement estimé pour sa science et son caractère. Mais quel messager d'amour, juste ciel! Un ours, non pas ours des Pyrénées, mais ours de cabinet, et cette seconde variété est beaucoup plus féroce que la première.

— A tort ou à raison (à tort, selon moi) Gélis ne tient pas à la dot; il prend votre pupille avec sa chemise. Dites : oui, et l'affaire est faite. Dépêchez-vous, je voudrais vous

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

montrer deux ou trois jetons de Lorraine assez curieux et que vous ne connaissez pas, j'en suis sûr.

C'est littéralement ce qu'il m'a dit. Je lui répondis que je consulterais Jeanne et je n'eus pas un mince plaisir à lui déclarer que ma pupille avait une dot.

La dot, la voilà! C'est ma bibliothèque. Henri et Jeanne sont à mille lieues de s'en douter, et c'est un fait qu'on me croit généralement plus riche que je ne suis. J'ai la mine d'un vieil avare. Voilà certainement une mine bien menteuse, et qui m'a valu beaucoup de considération. Il n'est sorte de personne que le monde respecte à l'égal d'un riche crasseux.

J'ai consulté Jeanne, mais avais-je besoin d'écouter sa réponse pour l'entendre? C'en est fait! ils sont fiancés.

Il ne va ni à mon caractère ni à ma figure d'épier ces deux jeunes gens pour noter ensuite leurs paroles et leurs gestes. *Noli me tangere*. C'est le mot des belles amours. Je sais mon devoir : il est de respecter le secret de cette âme innocente sur laquelle je veille. Qu'ils s'aiment, ces enfants! Rien de leurs longs épanchements, rien de leurs candides imprudences ne sera retenu sur ce cahier par le vieux tuteur dont l'autorité fut douce et dura si peu!

D'ailleurs, je ne me croise pas les bras et, s'ils ont leurs affaires, j'ai les miennes. Je dresse moi-même le catalogue de ma bibliothèque en vue d'une vente aux enchères. C'est une tâche qui m'afflige et m'amuse à la fois. Je la fais durer, peut-être un peu plus longtemps que de raison, et je feuillette ces exemplaires si familiers à ma pensée, à ma main, à mes yeux, au delà du nécessaire et de l'utile. C'est

un adieu, et il fut de tout temps dans la nature de l'homme de prolonger les adieux.

Ce gros volume qui m'a tant servi depuis trente ans, puis-je le quitter sans les égards qu'on doit à un bon serviteur? Et celui-ci, qui m'a réconforté par sa saine doctrine, ne dois-je point le saluer une dernière fois, comme un maître? Mais chaque fois que je rencontre un volume qui m'a induit en erreur, qui m'a affligé par ses fausses dates, lacunes, mensonges et autres pestes de l'archéologue : — Va! lui dis-je avec une joie amère, va! imposteur, traître, faux témoin, fuis loin de moi, *vade retro*, et puisses-tu, indûment couvert d'or, grâce à ta réputation usurpée et à ton bel habit de maroquin, entrer dans la vitrine de quelque agent de change bibliomane, que tu ne pourras séduire comme tu m'as séduit, puisqu'il ne te lira jamais.

Je mettais à part, pour les garder toujours, les livres qui m'ont été donnés en souvenir. Quand je plaçai dans cette rangée le manuscrit de la *Légende dorée*, je pensai le baiser, en souvenir de madame Trépof qui resta reconnaissante malgré son élévation et ses richesses, et qui, pour se montrer mon obligée, devint ma bienfaitrice. J'avais donc une réserve. C'est alors que je connus le crime. Les tentations me venaient pendant la nuit; à l'aube, elles étaient irrésistibles. Alors, tandis que tout dormait encore dans la maison, je me levais et je sortais furtivement de ma chambre.

Puissances de l'ombre, fantômes de la nuit, si, vous attardant chez moi après le chant du coq, vous me vîtes alors me glisser sur la pointe des pieds dans la cité des

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

livres, vous ne vous écriâtes certainement pas, comme madame Trépof à Naples : « Ce vieillard a un bon dos ! » J'entrais ; Hannibal, la queue toute droite, se frottait à mes jambes en ronronnant. Je saisissais un volume sur sa tablette, quelque vénérable gothique ou un noble poète de la Renaissance, le joyau, le trésor dont j'avais rêvé toute la nuit, je l'emportais et je le coulais au plus profond de l'armoire des ouvrages réservés, qui devenait pleine à en crever. C'est horrible à dire : je volais la dot de Jeanne. Et quand le crime était consommé, je me remettais à cataloguer vigoureusement jusqu'à ce que Jeanne vînt me consulter sur quelque détail de toilette ou de trousseau. Je ne comprenais jamais bien de quoi il s'agissait, faute de connaître le vocabulaire actuel de la couture et de la lingerie. Ah ! si une fiancée du xiv^e siècle venait par miracle me parler chiffons, à la bonne heure ! je comprendrais son langage. Mais Jeanne n'est pas de mon temps, et je la renvoie à madame de Gabry qui, en ce moment, lui sert de mère.

La nuit vient, la nuit est venue ! Accoudés à la fenêtre, nous regardons la vaste étendue sombre, criblée de pointes de lumière. Jeanne, penchée sur la barre d'appui, tient son front dans sa main et semble attristée. Je l'observe et je me dis en moi-même : « Tous les changements, même les plus souhaités, ont leur mélancolie, car ce que nous quittons, c'est une partie de nous-mêmes ; il faut mourir à une vie pour entrer dans une autre. »

Comme répondant à ma pensée, la jeune fille me dit :
— Mon tuteur, je suis bien heureuse, et pourtant j'ai envie de pleurer.



21 août 1882.

PAGE quatre-vingt-septième... Encore une vingtaine de lignes et mon livre sur les insectes et les fleurs sera terminé. Page quatre-vingt-septième et dernière... « *Comme on vient de le voir, les visites des insectes ont une grande importance pour les plantes; ils se chargent en effet de transporter au pistil le pollen des étamines. Il semble que la fleur soit disposée et parée dans l'attente de cette visite nuptiale. Je crois avoir démontré que le nectaire de la fleur distille une liqueur sucrée qui attire l'insecte et l'oblige à opérer inconsciemment la fécondation directe ou croisée. Ce dernier*

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

mode est le plus fréquent. J'ai fait voir que les fleurs sont colorées et parfumées de manière à attirer les insectes et construites intérieurement de sorte à offrir à ces visiteurs un passage tel qu'en pénétrant dans la corolle, ils déposent sur le stigmate le pollen dont ils sont chargés. Sprengel, mon maître vénéré, disait à propos du duvet qui tapisse la corolle du géranium des bois : « Le sage auteur de la nature n'a pas voulu créer un seul poil inutile. » Je dis à mon tour : Si le lis des champs, dont parle l'Évangile, est plus richement vêtu que le roi Salomon, son manteau de pourpre est un manteau de noces et cette riche parure est une nécessité de sa perpétuelle existence¹.

» Brolles, le 21 août 1882. »

Brolles! Ma maison est la dernière qu'on trouve dans la rue du village, en allant à la forêt. C'est une maison à pignon dont le toit d'ardoise s'irise au soleil comme une gorge de pigeon. La girouette qui s'élève sur ce toit me vaut plus de considération dans le pays que tous mes travaux d'histoire et de philologie. Il n'y a pas un marmot qui ne connaisse la girouette de M. Bonnard. Elle est rouillée et grince aigrement au vent. Parfois elle refuse tout service, comme Thérèse qui se laisse aider, en grognant, par une jeune paysanne. La maison n'est pas grande, mais j'y vis à l'aise. Ma chambre a deux fenêtres

1. M. Sylvestre Bonnard ne savait pas que de très illustres naturalistes avaient fait avant lui des recherches sur les rapports des insectes et des plantes. Il ignorait les travaux de M. Darwin, ceux du docteur Hermann Müller, ainsi que les observations de sir John Lubbock. Il est à remarquer que les conclusions de M. Sylvestre Bonnard se rapprochent très sensiblement de celles de ces trois savants. Il est moins utile, mais peut-être assez intéressant, de remarquer que sir John Lubbock est, comme M. Bonnard, un archéologue adonné sur le tard aux sciences naturelles. (Note de l'éditeur.)

et reçoit le premier soleil. Au-dessus est la chambre des enfants. Jeanne et Henri y viennent habiter deux fois l'an.

Le petit Sylvestre y avait son berceau. C'était un joli enfant, mais il était bien pâle. Quand il jouait sur l'herbe, sa mère le suivait d'un regard inquiet et à tout moment arrêtait son aiguille pour le reprendre sur ses genoux. Le pauvre petit ne voulait pas s'endormir. Il disait que quand il dormait il allait loin, bien loin, où c'était noir et où il voyait des choses qui lui faisaient peur et qu'il ne voulait plus voir.

Alors sa mère m'appelait, et je m'asseyais près de son berceau : il prenait un de mes doigts dans sa petite main chaude et sèche et il me disait :

— Parrain, il faut que tu me contes une histoire.

Je lui faisais des contes de toute sorte, qu'il écoutait gravement. Tous l'intéressaient, mais il y en avait un surtout dont sa petite âme était émerveillée : c'était *l'Oiseau bleu*. Quand j'avais fini, il me disait :

— Encore! encore!

Je recommençais, et sa petite tête pâle et veinée tombait sur l'oreiller.

Le médecin répondait à toutes nos questions :

— Il n'a rien d'extraordinaire!

Non! Le petit Sylvestre n'avait rien d'extraordinaire. Un soir de l'an dernier, son père m'appela :

— Venez, me dit-il; le petit est plus mal.

J'approchai du berceau près duquel la mère se tenait immobile, attachée par toutes les puissances de son âme.

Le petit Sylvestre tourna lentement vers moi ses prunelles qui montaient sous ses paupières et ne voulaient plus redescendre.

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

— Parrain, me dit-il, il ne faut plus me dire des histoires.

Non, il ne fallait plus lui dire des histoires!

Pauvre Jeanne, pauvre mère!

Je suis trop vieux pour rester bien sensible, mais, en vérité, c'est un mystère douloureux que la mort d'un enfant.

Aujourd'hui, le père et la mère sont revenus pour six semaines sous le toit du vieillard. Les voici qui reviennent de la forêt en se donnant le bras. Jeanne est serrée dans sa mante noire et Henri porte un crêpe à son chapeau de paille; mais ils sont tous deux brillants de jeunesse et ils se sourient doucement l'un à l'autre, ils sourient à la terre qui les porte, à l'air qui les baigne, à la lumière que chacun d'eux voit briller dans les yeux de l'autre. Je leur fais signe de ma fenêtre avec mon mouchoir, et ils sourient à ma vieillesse.

Jeanne monte lestement l'escalier, m'embrasse et murmure à mon oreille quelques mots que je devine plutôt que je ne les entends. Et je lui réponds :

— Dieu vous bénisse, Jeanne, vous et votre mari, dans votre postérité la plus reculée. *Et nunc dimittis servum tuum, Domine.*



JOCASTE ET LE CHAT MAIGRE

BIBLIOGRAPHIE

A. Édition originale.

1. — JOCASTE ET LE CHAT MAIGRE, *Paris, Calmann-Lévy, 1879.*

Impr. Martinet. In-12. Couverture impr. 2 ff. (faux-titre et titre), xvi + 299 pages, 2 ff. non chiffrés.

Cette édition comporte une préface qu'on ne retrouve plus dans les éditions actuelles. Une des raisons qui ont dû déterminer A. France à supprimer cette préface, c'est qu'elle renfermait une historiette, « André », que l'auteur a fait passer, en 1885, dans le *Livre de mon Ami*.

Il existe deux couvertures : la première, jaune crème, imprimée par Dumoutet; la seconde, jaune, imprimée par Bosc.

B. Publication antérieure.

Primitivement, JOCASTE devait paraître chez Lemerre (*Paris, 1879, in-12 de 216 p.*). Imprimée, cette édition n'a pas vu le jour. On signale quelques exemplaires irrégulièrement échappés à une destruction qui devait être totale. Ils diffèrent, paraît-il, par d'importantes variantes, de l'édition *Calmann-Lévy*.

C. Éditions modernes.

2. — JOCASTE ET LE CHAT MAIGRE, petit in-16, cartonné percaline blanc crème. *Paris, Nelson, s. d. (1912).*

BIBLIOGRAPHIE

3. — **JOCASTE ET LE CHAT MAIGRE**, avec 30 pointes sèches de Chas. Laborde.
1 vol. in-4° couronne, tiré à 761 exemplaires.
Paris, éditions de la Banderole, 1921.

LE CRIME
DE
SYLVESTRE BONNARD
MEMBRE DE L'INSTITUT

BIBLIOGRAPHIE

A. Édition originale.

1. — *Le Crime* || de || *Sylvestre Bonnard* || membre de l'*Institut* || Paris, Calmann-Lévy, 1881.

Typ. Ch. Unsinger. In-12. Couverture bleue, impr. par Dumoutet. 2 ff. (faux-titre et titre), 324 pages, 2 ff. non chiffrés.

La couverture bleue ne comporte pas la mention « Membre de l'*Institut* ». Elle a été remplacée, avant épuisement de l'édition, par une couverture jaune où le titre se trouve rétabli dans son intégrité. Les mots : « *Ouvrage couronné par l'Académie Française* » constituent un troisième état de la couverture.

Un billet adressé par A. France à madame Adam et inséré dans l'exemplaire de la vente Dauze apprend que l'auteur hésita entre deux titres : *la Fille de Clémentine* et *le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut*. Ce dernier prévalut. Mais le titre repoussé fut donné à la seconde des deux nouvelles qui composent le volume, et il servit à la désigner jusqu'au moment (1902) où il disparut pour faire place au titre actuel : *Jeanne Alexandre*.

BIBLIOGRAPHIE

B. Publications antérieures.

a. Les trois premiers chapitres de *la Fille de Clémentine* (aujourd'hui *Jeanne Alexandre*) ont paru d'abord dans la REVUE ALSACIENNE (n^os de décembre 1879 et de janvier 1880) sous le titre : *la Fée*.

b. La REVUE ALSACIENNE donna, dans son numéro de novembre 1880 : « Une très vieille histoire d'amour. Récit tiré des Mémoires de Sylvestre Bonnard, de l'Institut ».

c. *Le Crime de Sylvestre Bonnard* fut publié par la NOUVELLE REVUE des

1^{er} décembre 1880. — I. Saint Doctrovée et les premiers abbés de Saint-Germain. 2 au 5 mai. 4 au 6 juin;

15 décembre 1880. — 2^e partie : 6 juillet. 16 août-septembre. Décembre. 15 décembre. 20 décembre. Sans date. Février 186.. Avril-juin. 10 juin. Août-septembre;

et 1^{er} janvier 1881. — 3^e partie : 3 octobre. 28 décembre. Même jour. 20 décembre. 15 janvier 186.. Mai. 20 septembre. Dernière page. 21 août 1869.

C. Fragment non repris.

Sous le titre : *Un stratagème*⁽¹⁾. (1) Récit tiré des *Mémoires inédits* de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut, la JEUNE FRANCE, du 1^{er} novembre 1880, fit paraître une nouvelle dont A. France se proposait sans doute de grossir son roman.

Ce fragment ne fut pas repris dans le volume. Il fournit, six ans plus tard, la matière d'un des chapitres du LIVRE DE MON AMI : *Nouvelles amours*, X : « Les dernières paroles de Décius Mus ».

Mais, avant d'être utilisé — partiellement — sous cette forme, *le Stratagème* avait été publié en une plaquette in-12, de 18 pages, tirée à 25 exemplaires et imprimée par Capiomont, Paris, 1880 (en réalité : janvier 1884).

Qu'Anatole France ait d'abord songé à faire du *Stratagème* le dernier chapitre du *Crime de Sylvestre Bonnard*, cela semble ressortir du fait qu'un exemplaire d'épreuves passé à la vente Dauze et portant le bon à tirer d'A. France, est paginé de 325 à 340. La pagination du *Crime* s'arrête, on le sait, au chiffre 324.

D. Seconde édition originale.

2. Le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1902).

BIBLIOGRAPHIE

L'édition de 1902 remanie profondément le texte primitif, dont elle supprime, complète ou modifie de très nombreux passages. C'est d'elle que procèdent les diverses éditions modernes (voir ci-dessous, nos 4, 5 et 6).

Dans l'édition de 1902, Jeanne Alexandre est, non plus la fille, mais la petite-fille de Clémentine. Une modification de cette importance entraînait une révision de tous les détails chronologiques.

A. France, qui n'y prit pas suffisamment garde, laissa subsister nombre de discordances dont les plus marquantes l'amènèrent à retoucher une seconde fois son livre.

Il chargea l'un de ses amis de dépister les divers anachronismes et de lui proposer un minimum de corrections. Le travail fut fait avec toute l'exactitude désirable. Un exemplaire, corrigé à la main, fut soumis à A. France, qui le lut et l'apprueba (1922).

3. Les éditions qui se succèdèrent depuis lors diffèrent des précédentes par quelques modifications intéressant le texte, mais surtout en ce qu'elles substituent à toutes les dates anciennes des dates nouvelles.

Dans *la Bûche*, les chiffres de 1849, 1850, 1851, 1852, 1859 sont remplacés par ceux de 1861, 1862, 1863, 1869. Les événements de *Jeanne Alexandre* sont localisés en 1874-1877. La « dernière page », écrite, d'après les textes de 1881 et de 1902, le 21 août 1869, se trouve attribuée désormais au 21 août 1882.

E. Éditions modernes.

4. Le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut. Illustrations de Paul Destez. In-8°. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1910).
5. Le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut. Compositions de Edmond Malassis. In-8°. Paris, Carteret, 1921.
6. Le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut. Illustré par Fernand Siméon. In-8°. Paris, Mornay, 1923. — 19^e volume de la collection « Les Beaux Livres ».

F. Théâtre.

7. Le Crime de Sylvestre Bonnard. Comédie en 4 actes, par Pierre Frondaie et Anatole France. In-12. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1918).

TABLE

JOCASTE ET LE CHAT MAIGRE

JOCASTE	4
LE CHAT MAIGRE	135

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

LA BUCHE	265
JEANNE ALEXANDRE	337

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES	509
------------------------------------	-----

